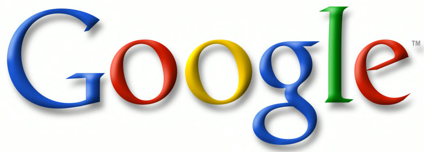


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

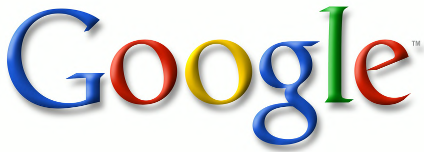
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

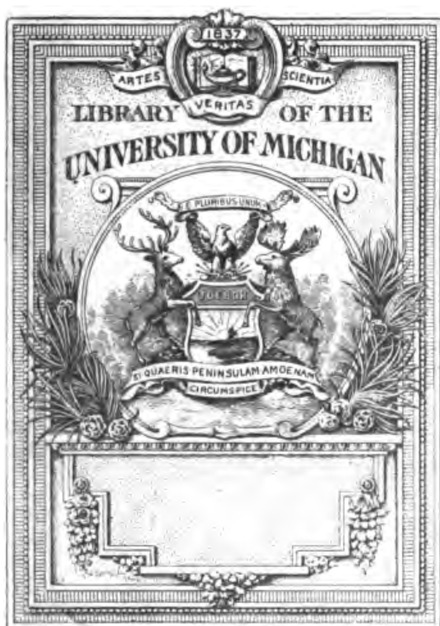
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

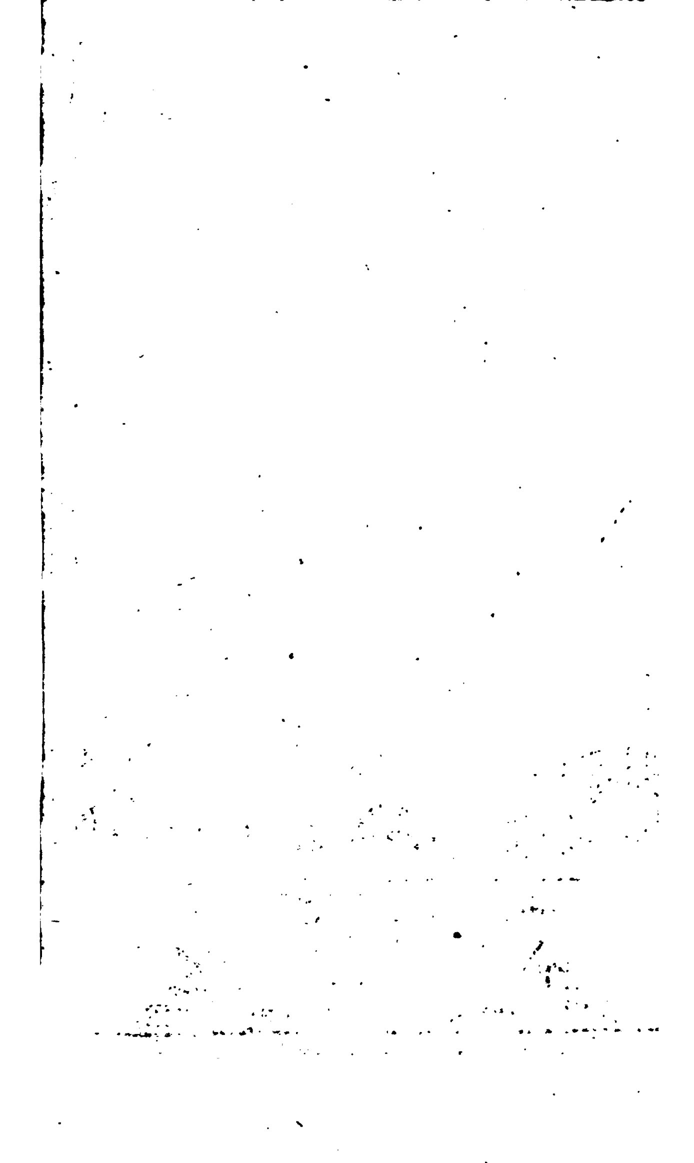
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



840.8
G41





LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI.
Tome III.

LE THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL

de toutes les Comédies & Sçênes Françoises joüées par les Comédiens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au service de sa Majesté.

Cinquième Edition, divisée en six Tomes, reveuë, corrigée, augmentée, & enrichie d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comédie.

Avec tous les Airs qu'on y a chantez, gravez, notez, & corrigez, avec leur Basse continuë chiffrée à la fin de chaque Volume.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

Chez MICHEL CHARLES LE CENE,

MDCCXXI.

PIECES CONTENUES
dans ce Troisiéme Volume.


Les
Filles Er:
rantes,

LES FILLES ERRANTES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monſieur Regnard,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy ; dans leur Hôtel de Bourgógne, le 24. jour d'Août 1690.

28 1739

ACTEURS.

MEZZETIN.

PIERROT.

COLOMBINE.

ARLEQUIN.

ISABELLE.

CINTHIO.

GLAUDINE.

PASQUARIEL.

LES

LES FILLES ERRANTES.

SCENE DE LA CIVILITE'.

MEZZETIN, PIERROT, COLOMBINE.

MEZZETIN.

QUe vois-je, Pierrot ? ai-je la berluë, oüi... non... si fait... C'est elle, c'est ma sœur.

PIERROT.

Votre sœur ? je n'en crois rien, Monsieur, si je n'y touche.

MEZZETIN.

C'est elle-même, & que faites-vous donc icy, Madame la coureuse ?

COLOMBINE.

Ah, mon Frere, ne vous emportez point, je vous dirai...

MEZZETIN.

Et que me diras-tu, effrontée ? tiens, il me prend envie de faire une capilotade de ton foye, de ta fressure, de ton gesier...

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot...

PIERROT.

Mon pauvre Pierrot, votre frere a raison, j'aime l'honneur moi, & je ne veux pas qu'une fille coure le guilledou.

MEZZETIN.

Parle-donc, dis-moi, quelle raison as-tu euë de sortir de la maison paternelle? carogne, carognissime.

PIERROT.

Voulez-vous parier, Monsieur, que c'est l'amour qui l'a mise en campagne: les filles sont des vaisseaux, qui ne vont d'ordinaire que de ce vent-là.

COLOMBINE.

Je vous dirai mon frere, que si-tôt que vous fûtes parti, il vint un jeune Cavalier le plus civil du monde, demander à loger dans notre hôtellerie; pour ne pas paroître moins civile que luy, je luy fis toutes les honnêtetez dont j'étois capable; aussi pourquoy me laissez-vous seule? (*elle dit ceci en pleurant.*)

PIERROT.

Je vous l'ai toûjours dit, Monsieur, il faut de la compagnie aux filles, quand ce ne seroit qu'un manche à balay.

MEZZETIN.

Hé bien.

COLOMBINE.

Si-tôt qu'il fut arrivé, il me pria (mais le plus honnêtement du monde) de luy donner une chambre; pour lui faire plaisir, je le menai moi-même (par civilité) dans la belle chambre, qui est de plein-pied, à la Cour.

PIERROT.

Par civilité?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il ne voulut point y demeurer, apprehendant qu'elle ne fût mal saine, à cause de l'humidité.

MEZZETIN.

Il avoit raison.

COLOMBINE.

Voyant qu'il faisoit difficulté de rester dans cette chambre-là, & qu'il étoit si civil, je le conduisis dans une

une autre, qui donne sur la ruë, au dessus de l'écurie.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Par civilité. Mais il me témoigna encore qu'il ne pourroit pas y coucher, à cause qu'étant fatigué, & ayant besoin de repos, les chevaux pourroient interrompre son sommeil pendant la nuit.

MEZZETIN.

Oüais, voilà un homme bien difficile à coucher.

PIERROT.

Peut-être pas tant que vous pensez.

COLOMBINE.

Je trouvay qu'il n'avoit pas mauvaise raison; car quand on repose (comme vous sçavez) on n'est pas bien aise d'être interrompu; voyant donc qu'il avoit besoin de repos, & qu'il continuoit toûjours avec des maniéres les plus civiles du monde, je me crus obligée de le mettre dans un lieu éloigné du bruit; vous sçavez que ma chambre est au bout du jardin, je l'y menay.

PIERROT.

Par civilité.

COLOMBINE.

Assurément: est-ce que tu ne l'aurois pas fait à ma place, dis, Pierrot?

PIERROT.

Sans doute, & j'enragerois qu'un autre fût plus civil que moy.

MEZZETIN.

Voilà du civil qui pourroit bien nous mener au criminel.

COLOMBINE.

Il trouva que ma chambre l'accommodoit assez, & me fit entendre qu'il seroit ravi d'y rester: je luy dis aussi-tôt que puisque cet endroit luy plaisoit, j'y ferois mettre un lit pour luy à côté du mien.

PIERROT.

Par civilité ?

COLOMBINE.

Comment l'entendez-vous donc ? mais comme il eſt extrêmement honnête, il refuſa l'offre que je lui faiſois de peur de m'incommoder, & dit qu'il ne ſouffriroit point que ma chambre fût embaraſſée, pour l'amour de lui, & qu'il coucheroit plutôt dans l'écurie, que de me cauſer la moindre incommodité.

PIERROT.

Oh, dans une écurie, le pauvre jeune homme ! cela me fait pitié.

COLOMBINE.

Son honnêteté me fendit le cœur, une fille n'eſt pas de bois, & voyant que ma chambre luy plaiſoit ſi fort, je luy dis... mais vous allez vous fâcher ?

MEZZETIN.

Non, non...

COLOMBINE.

Je luy dis.... me promettez-vous que vous ne vous mettrez point en colére ?

PIERROT.

Ouf, garre la civilité.

COLOMBINE.

Je luy dis qu'il n'avoit qu'à ſe coucher dans mon lit.

PIERROT.

Par civilité ? ma foy, Monſieur, vous avez-là une ſœur bien élevée.

MEZZETIN.

Oh, ma ſœur ſçait vivre, ce n'eſt pas-là un grand malheur... tu allas coucher dans une autre chambre ?

COLOMBINE.

Bon, je n'en fus pas la maitreſſe ; il ne voulût jamais permettre que je m'incommodaſſe pour l'amour

mour de lui, il dit qu'il feroit au desespoir de m'avoir découchée, & ...

PIERROT.

Que voilà un garçon bien honnête!

MEZZETIN.

Comment-donc, qu'est-ce que cela veut dire?

COLOMBINE.

Il me dit qu'il y avoit long-tems qu'il m'aimoit, & qu'il vouloit être mon mari, & il m'en donna sa promesse que j'ai encore.

MEZZETIN.

Ah, malheureuse! faut-il juste Ciel...! mais tu n'échapperas pas à ma vengeance, &....

PIERROT.

Allez, Monsieur, un bon mariage raccommodera tout cela.

COLOMBINE.

Je ne vois pas qu'il y ait un grand mal de coucher avec son mari.

MEZZETIN.

Il faut tâcher de remédier à tout cecy, entrez dans cette hôtellerie-là, & prenez garde de dire que vous me connoissez.

PIERROT.

Ma foi, je n'en sçaurois revenir, voila une fille bien civile, donner jusqu'à la moitié de son lit à un garçon? la pauvre enfant, la pauvre enfant!

SCENE

DE Mr. CROQUIGNOLET.

ARLEQUIN, (*à visage découvert, tenant un sac de nuit sur son épaule.*) MEZZETIN (*en Croquignolet.*) ISABELLE *Servante d'Auberge*, CINTHIO.

ARLEQUIN.

PArbleu, Monsieur, je ne peux plus aller, j'ay les fesses toutes écorchées; la peste soit du voyage, on vous envoye solliciter un procès, & vous allez voir l'Armée?

MEZZETIN.

C'est que j'ai le cœur martial.

ARLEQUIN.

Je crois que Monsieur Croquignolet, votre Pere, & Madame Croquignolet, votre Mere, vont être bien surpris, quand ils verront arriver dans leur boutique Mr. Mathurin Blaise Croquignolet leur fils l'Avocat, qui revient de Flandre.

MEZZETIN.

Oh, je le crois.

ARLEQUIN.

Tous les badaux du quartier vont venir fondre dans votre boutique, pour sçavoir de vous des nouvelles du combat.

MEZZETIN.

Cela est assez drôle-dà, à un jeune praticien comme moi, d'avoir déja vû une bataille contradictoire, & d'en être revenu sain & entier.

ARLEQUIN.

Oh parbleu, Monsieur, vous pouvez aller à toutes les occasions du monde, comme à celle-là, je vous suis garand que vous n'y serez jamais blessé. MEZ-

MEZZETIN.

Il y faisoit pourtant chaud.

ARLEQUIN.

Cela est vray, mais vous preniez le frais sur le mont-Pagnote, à trois bonnes portées du Canon.

MEZZETIN.

Je n'y allois pas pour m'y faire tuer, quelque niais, cela n'auroit pas été honnête à moy d'y mourir, & j'aurois enragé tout le reste de ma vie, si j'étois mort là comme un sot.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raison; mais Monsieur, gagnons pais, s'il vous plaît, allons vîte chez votre Pere, visiter son vin de Bourgogne, car je sens que j'ai besoin de forces.

MEZZETIN.

Ho, je n'ay garde de descendre chez mon Pere.

ARLEQUIN.

Et d'où vient?

MEZZETIN.

On m'a mandé à l'armée que ma grande sœur Toinon avoit la petite verolle, & je ne serois pas bien-aise d'en être marqué.

ARLEQUIN.

C'est morbleu bien fait de conserver votre teint; & il seroit bien fâcheux qu'un jeune homme, que le canon a respecté, fût exposé au caprice d'une maladie aussi insolente; entrons donc dans la premiére hôtellerie, je crois que voilà notre affaire... Hola, (*il bat à la porte d'une Auberge.*)

ISABELLE sous le nom de CLAUDINE (*Servante de l'Auberge.*)

Bon jour, Messieurs, que vous plaît-il?

ARLEQUIN.

Allons ma fille, une chambre, du feu, & grande chére; je m'arrête volontiers, où il y a bon vin, & jolie servante.

ISABELLE.

Messieurs, vous allez avoir tout ce qu'il vous faut, il ne manque de rien chez nous.

MEZZETIN.

Allons, ma fille, viens me debotter. (*Il presente son pied à Isabelle.*)

ISABELLE (*le repoussant.*)

Vous debotter? pardi, Monsieur, cherchez vos debotteuses, ce n'est pas-là mon affaire.

MEZZETIN.

Est-ce que tu n'es pas aussi le valet d'écurie?

ARLEQUIN. (*à Mezzetin.*)

Monsieur, voilà une dondon qui me paroît assez résoluë, mais il me semble qu'elle vous saboule un peu.

MEZZETIN.

La friponne est ma foy jolie; viens-ça ma fille, es-tu mariée?

ISABELLE.

Non, Monsieur, Dieu mercy, à moy n'appartient pas tant d'honneur; l'année n'est pas bonne pour les filles, tous les garçons sont à la guerre.

ARLEQUIN.

En voila pourtant encore un qui n'y est pas. Si cette friponne-là vouloit, nous aurions bien-tôt conclu l'affaire.

MEZZETIN.

Je sens quelque chose-là qui me chatoüille.... hé... tu m'entends bien.

ISABELLE (*hausse les épaules.*)

Voilà un vray niquedoüille.

ARLEQUIN (*à Isabelle, bas.*)

C'est un nicodème qui n'a pas le sens commun.

MEZZETIN (*faisant des mines auprès d'Isabelle.*)

Si tu voulois un peu pour me délâsser de mes exploits guerriers.... j'ai de l'argent, oüi.

ISABELLE.

Bon, me voila bien chanceuse avec votre argent,

ce

ce n'a jamais été ça qui m'a tentée, j'aime mieux un homme qui me plaît que tous les tresors du monde, & si vous voulez que je vous parle franchement, j'aimerois mieux votre valet que vous. (*Elle frappe Arlequin dans l'estomach*)

ARLEQUIN.

La coquine, est ma foi de bon goût; allons, Monsieur, retirez-vous, ce n'est pas-là de la viande pour vos oiseaux. (*Il repousse Mezzetin*)

MEZZETIN (*se raprochant d'Isabelle.*)

Sçais, tu bien, petite scélérate, que je viens de l'Armée?

ISABELLE.

Vous de l'Armée? Vous voilà plaisamment fagotté avec votre habit noir; c'étoit donc vous qui portiez les billets d'enterrement des Hollandois qu'on y a tuez?

MEZZETIN.

Comment, morbleu, si quelqu'un en doutoit, je luy ferois bien voir ce que c'est que Mathurin Croquignolet, volontaire en pied, suivant l'Armée.

ARLEQUIN.

Et Avocat en Parlement.

ISABELLE.

Oh, vous êtes un valeureux personnage! je crois qu'il ne faudroit encore qu'un Mathurin Croquignolet, pour faire fuïr tous les poulets de notre basse-cour.

MEZZETIN.

Cette friponne-là n'est pas prevenuë de mon mérite.... Je suis pourtant un drôle avec les filles.... (*Il badine avec elle.*)

ISABELLE.

Je vous prie, Monsieur, encore une fois, de vous tenir de repos, je n'aime pas moy à être tarabustée. si vous voulez entrer chez nous, voilà la porte ouverte, si non je suis votre très-humble servante. (*Elle veut rentrer dans l'Auberge.*)

MEZZETIN (*la tenant par le bras.*)

Je ne sçaurois la quitter, le joly bouchon! (*Il veut entrer dans l'auberge après elle.*)

CINTHIO (*qui l'a apperçûe, sort de l'Auberge, & repousse rudement Mezzetin.*)

CINTHIO.

En vertu dequoi, Monsieur, s'il vous plaît, prenez-vous des familiaritez avec cette fille-là?

MEZZETIN.

En vertu dequoi? .... en vertu que c'est mon plaisir.

CINTHIO.

C'est votre plaisir! croyez-moi, mon petit visage botté, ne m'échauffez pas les oreilles, car je pourrois prendre le mien à telle chose qui vous déplairoit fort.

MEZZETIN.

Monsieur, on ne traite pas comme cela un Gentilhomme Parisien, qui revient de Flandres.

CINTHIO.

Vous de Flandres?

ARLEQUIN (*qui s'étoit caché dans un coin de peur, se raproche.*)

Je veux que le diable m'emporte si nous n'en venons, & du Camp de Fleurus.

CINTHIO.

Cet homme-là? (*montrant Mezzetin.*)

MEZZETIN (*en se carrant.*)

Eh non, je n'y étions pas, quand notre Général fit signifier un avenir aux ennemis; ils ne comparurent pas le dernier Juillet, à une heure de relevée, pour plaider sur le champ de bataille, eh non, non, nous n'y étions pas?

CINTHIO.

Oh, oh! voilà un style de guerre tout nouveau.

MEZZETIN.

La cause fut appellée, qui dura plus de huit heures; mais en vertu de bonnes piéces de canon, dont nous étions porteurs, nous fîmes bien vîte déguerpir l'en-

l'ennemi. Il voulut deux ou trois fois revenir par appel, mais il fut toûjours débouté de son opposition, & condamné en tous les dépens, dommages & intérêts, & aux frais, morbleu, aux frais... Eh, y étions-nous? eh, non, non, c'est que je me mocque.

CINTHIO.

Voilà, je vous l'avouë, un plaisant recit du combat; je vois bien, Monsieur, que vous avez vû la bataille dans quelque étude de Procureur.

ARLEQUIN.

Je vais vous raconter cela bien mieux que mon Maître: car entre nous, c'est un dadais. Premiérement, voilà les ennemis & nous voilà: le combat commença par les tambours; à l'instant, nous fimes avancer nos vivandiers, les ennemis voïant cela, détacherent cinq escadrons de leurs meilleurs voiliers. Ho, c'étoit-là où nous les attendions, car aussi-tôt on lâcha toutes les Galéres pour enfoncer leur demi-lune... après cela, la mousqueterie, pif, paf, ha je suis mort.... les brûlots... les canons.... les trompettes qui étoient chargées à cartouches, pan, bedon, don.... les.... je ne sçaurois vous dire le reste, car la fumée du canon m'empécha de le voir

CINTHIO.

Voilà qui est le plus joly du monde; mais je vous prie Monsieur le Vivandier, & vous mon petit Clerc de Procureur, de passer votre chemin, & de ne pas regarder derriére vous; m'entendez-vous?

MEZZETIN (*se faisant courage.*)

Monsieur, prenez garde à ce que vous faites: si vous m'insultez... (*Il prend son épée & la leve, Cinthio met la main sur la sienne.*)

CINTHIO.

Hé bien?

MEZZETIN.

Vous aurez à faire à mon Valet. (*Il se cache derriére Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, il aura bien à faire à vous, je ne ſuis pas obligé à me faire tuer à votre place.

CINTHIO.

Allez mon petit ami, je ne daigne ſeulement pas vous répondre ; mais ſi vous jettez ſeulement les yeux ſur cette Fille-la, je vous feray mourir ſous le bâton. (*Il luy donne de ſes gans dans le nez & s'en va.*)

MEZZETIN (*après qu'il eſt parti.*)

Il s'en va pourtant.... Hé, que dis-tu à cela? je ne luy ay pas mal rivé ſon clou?

ARLEQUIN.

Ho, fort bien, Monſieur, voilà ce que c'eſt que d'avoir été à l'Armée. (*Ils s'en vont tous dans l'Hôtellerie.*)

SCENE
DE LA POULARDE.

Pour l'intelligence de cette Scêne : il faut ſçavoir qu'Iſabelle eſt une fille de famille, qui ayant été abuſée par Cinthio, le ſuit par tout ; & comme l'indigence l'a fait changer de nom, & ſe mettre ſervante dans l'Hôtellerie d'Arlequin, elle y rencontre ſon perfide, avec lequel en preſençe de l'Hôte ſe paſſe cette Scêne équivoque.

ISABELLE (*ſous le nom de Glaudine, pouſſant Cinthio hors de la porte.*) CINTHIO, & ARLEQUIN, (*qui ſurvient au bruit.*)

ISABELLE.

EH bien, Infidelle, me connois-tu preſentement? Suis-je Iſabelle, que tu as trahie, que tu as obligée de quitter ſa patrie pour venir te reprocher ton inconſtance, & ſe déguiſer ſous un habit de ſervante?

CIN.

CINTHIO.

Je vous dis encore une fois, que je ne vous connois point; Isabelle n'est pas capable d'un pareil emportement, ny de se jetter à la tête de tout venant, comme moy-même tantôt je vous ay veu faire; vous vous mocquez de moy?

ARLEQUIN (*qui vient au bruit.*)

Quel diable de bruit fait-on icy? on diroit que le Diable emporte la maison; il me semble, Monsieur, que vous pressez de près ma Servante? Vous croyez-donc que l'on soit obligé de vous tenir Hôtellerie de Filles? ma foy c'est pour votre nez qu'on vous en garde.

CINTHIO (*àpart*)

Oh, oh, voila un hôte bien rebarbatif, je vois bien que cet homme icy ne parle d'ordinaire qu'à des chevaux (*Haut*) Monsieur, c'est un petit different que j'avois avec Glaudine, je luy demandois quelque ustencile dont j'avois besoin.

ARLEQUIN.

Comment donc, Monsieur, pour qui prenez-vous ma Servante? je vous prie de croire que ce n'est point une ustencile.... oüais....

CINTHIO.

Sans tant de bruit, voyons, Monsieur, ce que je vous dois; quand vous voudrez tenir Hôtellerie faites provision de servantes qui considerent les gens de qualité.

ARLEQUIN.

Comment donc coquine, d'où-vient que Monsieur se plaint de vous? Ne vous ay-je pas dit qu'une servante d'Hôtellerie doit être douce & avenante aux étrangers?

CINTHIO.

Hé, Monsieur elle ne l'est que trop.

ARLEQUIN.

Comment elle ne l'est que trop? Ce n'est pas d'aujourd'huy

jourd'huy que je m'en doute : voyez-vous la carogne comme elle est brave ; je ne l'avois prise que pour servir à la cuisine, mais je vois bien que la fripponne ne s'en tient pas là.

ISABELLE.

Si je suis brave ce n'est pas à vos dépens ; est-ce que vous voulez que j'aille toute nuë ?

ARLEQUIN.

Ouy, je le veux ; une fille ne gagne pas tant d'argent à ne faire que des lits dans une Hôtellerie.

ISABELLE (*à part.*)

Il faut se tirer d'affaire. (*Haut*) Et qu'ay-je donc fait, pour faire tant de bruit ? Ce beau Monsieur là, est bien plaisant d'amener des filles dans notre Hôtellerie pour le servir, & emporter tous nos profits.

ARLEQUIN.

Comment donc, est-ce qu'il y a un peu de graveleure à son fait ?

ISABELLE.

Il dit que c'est sa sœur. Hé ouy, voilà encore une belle parenté. Il ne passe point de Monsieur dans notre Hôtellerie dont je ne puisse bien être de même la sœur, si je voulois m'en donner la peine. Ho, bien Monsieur, je ne veux point souffrir qu'une autre prenne ma place.

ARLEQUIN.

Glaudine a raison, Monsieur, cela ne se fait point ; quand il y a une servante dans une Hôtellerie, on ne doit se servir que d'elle ; & d'ailleurs Glaudine est très-habile *in utroque*, c'est-à-dire, qu'elle fait aussi-bien une chambre qu'un ragoût.

CINTHIO.

Je connois, Monsieur, qu'elle sçait parfaitement bien son métier de fille ; mais c'est une petite imprudente qui sert au premier venu ce qu'elle ne devroit servir qu'à moy seul ; n'ay-je pas lieu de me plaindre ?

ARLEQUIN.

Assurément elle a tort. Je vous diray cependant, Monsieur, qu'on est icy fort exact à donner aux compagnies ce qu'elles demandent; tout à l'heure encore je n'ay pas voulu donner au Coche un chat de gareune que le Messager avoir retenu. D'où vient donc, coquine, que vous faites de ces impertinences-là?

ISABELLE.

Moy, servir à un autre ce que je vous ay promis? dites plutôt, Monsieur, que vous n'avez pas voulu vous contenter de ce que vous aviez choisi vous même, & que l'appetit vous est venu en mangeant.

ARLEQUIN.

Pardy, Monsieur, si vous êtes si fantasque, il n'y a pas moyen de vous contenter.

ISABELLE.

Voyez, je vous prie, si ce n'est pas assez pour le repas d'un homme seul. Je luy presente une jeune poularde, tendre, grasse jusqu'au bout des ongles comme moy; Monsieur n'est pas content, il en veut encore une autre.

ARLEQUIN.

Diable, Monsieur, comme vous y allez, il ne faudroit encore qu'un homme comme vous pour mettre toute une rotisserie à feu & à sang.

CINTHIO.

Eh, ne la croyez pas, je me serois fort bien contenté de la poularde, je ne suis pas si grand mangeur; mais je sçay qu'on la presente à tout venant, on l'a déja servie sur vingt tables differentes, & je ne suis pas un homme à m'accommoder du reste de toute la terre.

ARLEQUIN.

Ah, parbleu, Monsieur, prenez garde, s'il vous plaît, à ce que vous dites; je ne m'entens point à ce tripotage-là, & l'on ne sert chez-moy que des viandes neuves: parlez, a-t-on jamais veu manger icy la même poularde deux fois? ISA-

ISABELLE.

Bon ! ne voyez-vous pas bien que Monſieur ne ſçait ce qu'il dit ? Jamais perſonne n'y avoit touché ; c'étoit une volaille délicate ; que j'avois pris ſoin d'élever : & que je nouriſſois à la brochette, avec autant de plaiſir que ſi c'eût été moy-même. Elle faiſoit envie de manger à tous ceux qui la voyoient, & cependant, je ne la gardois qu'à Monſieur. Allez, cela eſt bien vilain de reconnoître ſi mal les ſoins qu'on prend pour vous.

ARLEQUIN.

C'eſt peut-être que vous n'aimez pas la viande bardée, une autre fois on vous la fera larder.

CINTHIO.

Bardé, lardé, cela m'eſt indifférent ; quand les choſes ſont bonnes, je les trouve telles, je ne m'y laiſſe point attraper.

ISABELLE.

Il faudroit, pour ſatisfaire le goût de Monſieur, luy ſervir quelque vieille volaille racornie, quelque doyenne de baſſe-cour : oh, ce ſeroit là le moyen de gagner ſes bonnes graces.

ARLEQUIN.

Oh, parbleu Monſieur, ſi vous aimez la viande coriaſſe, nous vous en donnerons tout votre ſaoul ?

CINTHIO.

Eh, Monſieur.

ARLEQUIN.

J'ay une oye, qui me ſert depuis trois mois à faire mes ſoupes, vous en aurez la fleur. Il n'y a point encore eu de poſtillon aſſez hardy pour mettre la dent deſſus.

ISABELLE.

Voilà juſtement l'affaire de Monſieur.

ARLEQUIN.

Allons, taiſez-vous, que je ne vous entende pas ſouffler ; rentrez là dedans. Je vois bien que Monſieur

ſieur ne ſe connoît pas mieux en ſervantes qu'en poulardes : on vous mettra une aîle de bœuf ſur le gril.

SCENE

D'ISABELLE & de COLOMBINE.

Sur les mœurs des François, & ſur leur maniére de faire l'amour.

COLOMBINE.

RIen n'eſt plus vray que ce que je vous dis ; ce Gentilhomme appellé Cinthio qui vous aimoit; qui vous juroit une amour éternelle, m'en a dit autant ; & ſans la connoiſſance que vous me donnez de ſon infidélité, je ne ſçai dans la ſuite s'il ne m'auroit point un peu écorné le cœur.

ISABELLE.

Eſt-il poſſible, Mademoiſelle, que tant d'amour ſoit ſuivy de tant de perfidie ? Non, je ne croiray jamais que les hommes ſoient infidelles juſqu'à ce point là.

COLOMBINE.

Les hommes ! c'eſt bien la plus maudite engeance. Je ne ſçais qu'un ſecret pour n'en être point trompée, c'eſt des les tromper les premiers.

ISABELLE.

Le perfide ! aprés m'avoir engagé ſon cœur par une promeſſe de mariage.

COLOMBINE.

Promeſſe de mariage ? Ah ! je n'y croiray jamais: trebuchet à duppes, trebuchet à duppes.

ISABELLE.

Il fut obligé de me quitter pour un duel, où il tua ſon ennemy ; l'amour me fit voler ſur ſes pas. Je ſuis venuë à Paris, je m'y ſuis déguiſée ſous l'habit d'une ſervante, & ſous le nom de Glaudine. Je ſuis venuë lo-

loger dans la maison où je demeure, je l'ay revû avec plaisir dans le temps que je devois l'oublier pour toûjours. Mais helas! le moyen quand on a le cœur fincére, & qu'on n'est pas née scélérate?

COLOMBINE.

Oh, il la faut devenir; on ne fait rien en amour autrement, & la vertu la plus nécessaire à une femme dans le siécle où nous sommes, c'est un peu d'inconstance, assaisonnée quelquefois de perfidie.

ISABELLE.

D'où vient donc, Mademoiselle, qu'avec toutes vos connoissances, vous vous êtes laissée attraper comme une novice? Car il me paroît dans votre histoire que vous avez été un peu maltraitée.

COLOMBINE.

J'avouë que je n'en ay pas été quitte à meilleur marché que vous; mais je ne sçavois pas ce que je sçai, & avec le temps je me rendray encore plus connoisseuse.

ISABELLE.

C'est à dire, Mademoiselle, que vous ne pretendez pas en demeurer là, & que vous ne voulez pas être fille à une avanture?

COLOMBINE.

J'ay quitté Rome comme vous, pour suivre un amant infidéle, appellé Octave. Cinthio est venu à la traverse pour prendre party sous mes étendarts; & si vous ne me l'aviez fait connoître pour un deserteur de profession, je ne sçai si je ne l'aurois pas enrôlé: Dame, dans un temps de guerre on prend ce que l'on trouve.

ISABELLE.

Quel bonheur, Mademoiselle, de pouvoir changer si facilement! & que je serois contente, si pour me venger de mon infidéle, je le pouvois hair autant qu'il le mérite!

CO-

COLOMBINE.

Ne vous embarrassez point de votre vengeance, remettez seulement vos intérêts entre les mains d'une Coquette de ce pays-icy, dont il sera amoureux. Je vous promets qu'elle le fera aller bon train.

ISABELLE.

Non, non; je ne me croirois pas assez vengée de m'en raporter à une autre. Si une femme l'aimoit une fois, elle l'aimeroit toûjours, & puis on n'est peut-être pas sujette au changement en France?

COLOMBINE.

Oh, l'on n'a garde! vous ne sçavez donc pas que Paris est la boutique de la légéreté. Il ne vient point d'étranger qui n'en emporte sa provision! bon je vous dis que c'est le magazin de toute l'inconstance qui se débite en Europe.

ISABELLE.

Est-il possible! je ne l'aurois jamais crû. Helas! quand un François dit qu'il vous aime, il vous le dit d'une maniére si tendre & si passionnée, qu'il semble que son amour doive durer pour le moins vingt ans après sa mort.

COLOMBINE.

Vingt ans après sa mort!.... eh ouy... les femmes seroient trop heureuses si leur tendresse duroit seulement vingt jours.

ISABELLE.

Vous me surprenez!

COLOMBINE.

La variété de leurs modes, ne marque-t-elle pas l'inconstance de leur humeur? Aujourd'huy ils portent des Perruques qui leur pendent jusqu'aux genoux, demain ils en auront d'autres qui ne leur passeront pas les oreilles. Ils sont quelquefois habillez le plus simplement du monde; deux jours après il les faut chercher dans leurs dentelles & dans leurs rubans; tantôt ils sont serrez dans leurs habits, &

em-

empaquetez comme des momies, & quelques-fois une piéce de drap ne suffit pas pour leur faire une manche d'été. Enfin tout est girouette dans un François, de puis les pieds jusqu'à la tête.

ISABELLE.

Cela peut être vray pour l'ajustement, & les maniéres de s'habiller; mais pour le cœur je ne les crois point si sujets au changement.

COLOMBINE.

Oh, vous avez raison, ce sont des miroirs de fidélité. Voulez-vous que je vous represente un François qui veut surprendre la tendresse d'une jeune personne? Premiérement, je vous avertis que la braise n'est pas plus chaude. Ah, ma chére enfant! ma Princesse, que de beautez, que de charmes! Les Dieux ont-ils jamais rien fait de si parfait que vous? Non, mon amour ne peut aller plus loin; & je suis au desespoir de n'avoir que des termes ordinaires pour vous l'exprimer; voulez-vous que j'expire à vos pieds? vous ne me dites rien? Il faut donc mourir, puisque vôtre cruauté l'ordonne? là-dessus on pleure, on laisse échaper un gros soûpir, on se donne de la tête dans une carne de cheminée: il n'en faut pas davantage; voila une femme dans la nasse.

ISABELLE.

Mais vraiment je le crois bien, un homme qui s'explique de la sorte, est fort aimable, le moyen de resister à ces gros soûpirs-là? J'avouë qu'il ne m'en faudroit pas beaucoup d'un pareil stile pour me persuader. Je sens que j'ay le cœur François.

COLOMBINE.

Voila qui est le plus joly du monde; mais regardons le revers de la médaille. Je m'en vais vous faire voir un François sur son retour de tendresse, c'est-à-dire, huit jours après la declaration.

ISABELLE.

Voyons donc?

COLOMBINE (*passe de l'autre côté & contrefait l'Amant.*)

Ma foy, Madame, je suis bien las de vos maniéres, je ne viens point chez vous que je n'aie quelque sujet de chagrin.... vous y venez si peu, Monsieur, qu'au moins n'en avez vous pas souvent..... Parbleu Madame, on a ses affaires...... Quand vous commenciez à m'aimer, vous n'en aviez point d'autre que votre amour. Est-ce là la tendresse que vous m'aviez jurée? .... Mais Madame, cela ne peut pas toûjours durer.... Vous m'aviez tant fait de sermens que votre passion seroit éternelle.... Madame je le croyois... Ingrat, infidelle... Oh, Madame, point d'injures, vous pouvez mêttre écriteau à votre porte, prendra le bail de votre cœur qui voudra.... Adieu, voila mon François party.

ISABELLE.

Mais vraiment, Mademoiselle, si cela est comme vous voulez me le faire entendre; un François pour une femme n'est pas une meilleure pratique qu'un Italien.

COLOMBINE.

Encore pis. Croyez-moi, tenons-nous comme nous sommes; pour moy infidelle pour infidelle, j'aime autant Octave qu'un autre. Adieu, Mademoiselle; je vous promets que je n'entreprendray rien sur le cœur de votre amant, & qu'à mon égard vous n'aurez point de sujet de crier au voleur.

ISABELLE.

Un cœur est pourtant un larcin dont les femmes aujourd'hui ne font pas grand scrupule.

SCENE DES REMONTRANCES DE PIERROT.

ARLEQUIN, PIERROT,

& GLAUDINE *qui arrive.*

ARLEQUIN.

VIen-ça Pierrot, je vais à une grande expedition ; je te laisse le Maître en ma place, prend bien garde à la maison ; & sur tout, qu'il ne se passe rien autour de nos filles.... (*il sort.*)

PIERROT.

Oh mordi, laissez-moi faire, si elles me trompent elles seront bien fines ; c'est pourtant un maudit bétail à gouverner, & du naturel des anguilles, cela fretille toûjours. Il faut appeller Glaudine, & luy faire une petite exaltation.

GLAUDINE (*arrive.*)

PIERROT (*prend un fauteüil.*)

Regardez moi, Glaudine.... l'honneur est un joyau, mais un joyau qui se gâte quand on le laisse exposé à l'air; une fille est comme une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie, elle perd sa vertu si elle n'est bien bouchée: C'est ce qui fait qu'un grand Philosophe dit, qu'il faut qu'une femme demeure enfermée dans son logis ; il n'a pas parlé des filles, car elles étoient fort clairsemées dans son temps, aussi bien que dans celui-ci.

GLAUDINE.

Que veux-tu donc dire avec tout ton galimathias ? es-tu fou ?

PIER-

PIERROT.

Comment si je suis fou! vous ne sçavez-donc pas que je suis presentement votre pedagogue.

GLAUDINE.

Me voilà vraiment dans de bonnes mains.

PIERROT.

Je suis à votre égard, ce que la bride est à un cheval, un bâton à un aveugle, un gouvernail à un vaisseau; je suis la bride, & vous êtes le cheval; je suis le bâton, vous êtes l'aveugle, vous êtes le vaisseau, & moy un gouvernail; mais un gouvernail avec lequel j'empêcherai que vous n'ailliez donner contre les rochers des garçons: car ce monde est une mer, & les vents soufflent dans cette eau qui boüillonne... ce qui fait que la raison dans... cette mer...

GLAUDINE.

Vîte vîte au secours, voilà un homme qui se noïe.

PIERROT.

Que la raison dis-je, la.... Enfin, Arlequin m'a laissé dans la maison pour vous garder.

GLAUDINE.

Je te suis trop obligée, je t'assure que je me garderai bien moi-même.

PIERROT.

Nenny-pas s'il vous plaît, je ne me fie plus aux filles, j'y ai été attrapé.

GLAUDINE.

Comment-donc est-ce que tu entretiens commerce avec des filles?

PIERROT.

Bon, quand on est fait d'une certaine maniére, on en a à revendre de cette marchandise-là... Une petite carogne me pria de lui donner un baiser: dame moy, il ne me le faut pas dire deux fois; je ne fus ni fou ni étourdy, je m'approchai, elle me donna un grand soufflet; depuis ce temps-là, j'ai bien juré que je n'en baiserois plus.

GLAUDINE.

C'eſt très-bien fait Pierrot ; crois-moi ne te jouë point aux filles, il n'y a rien à gagner.

PIERROT.

Si ce n'eſt quelque bon ſoufflet à la rencontre, allons, point tant de raiſonnement, rentrez & marchez devant moi, (*il la regarde aller*,) Perdez cela de vûë, autant de gobé.

SCENE DU BRAVE.

ARLEQUIN (*en brave, accompagné de*) PASQUARIEL, (*& trois autres ſoldats.*) CINTHIO.

ARLEQUIN.

HE l'Eſperance, Briſe-fer, Poudre à canon, l'Effroi des poulets ; hé bien mes enfans, que vous dit le cœur, y a-t'il long-temps que vous n'avez mangé de chair humaine ?

PASQUARIEL.

Vous n'avez qu'à dire, mon Capitaine, je fais d'abord main baſſe (*il tire l'épée & fait des lazzi.*)

ARLEQUIN.

Voila mordi un bon garçon, ce drole-là a plus tué de poulets à lui ſeul, que toute ma compagnie enſemble.

PASQUARIEL (*fait encore des lazzi.*)

ARLEQUIN.

Hola, hola, en voilà aſſez d'échiné ; il ne faut pas laiſſer refroidir cette ardeur-là. Allons chercher Cinthio. Qui eſt cet homme-là ? Il me ſemble qu'il a aſſez l'encolure d'un dénicheur de filles ? Qui êtes vous mon ami, ne vous appellez-vous pas Cinthio ?

CIN-

CINTHIO (*le regardant haut & bas.*)

Hé, qu'en avez-vous affaire?

ARLEQUIN.

Comment ventre-bleu, ce que j'en ai affaire? si vous étiez Cinthio, ou que vous fussiez seulement cousin, petit cousin, arriére-cousin de Cinthio; par la ventre-bleu, je veux que le diable m'emporte vous verriez beau jeu....

CINTHIO.

Ne pourroit-on pas sçavoir, Monsieur, en quoi ce Cinthio vous a tant offensé, car vous me paroissez bien échauffé?

ARLEQUIN.

Assurément je le suis; c'est un drôle qui va de fille en fille, avec une promesse de mariage circulaire: Oh parbleu, si je vous rencontre mon petit amy, vous tiendrez la parole que vous avez donnée à ma sœur, ou vous aurez les étriviéres de ma façon.

CINTHIO.

Cela est bien scélérat de tromper comme cela des filles!

ARLEQUIN.

Par la tête, par la mort; je voudrois le tenir pour cent pistoles.

CINTHIO.

Touchez-là, Monsieur, je veux vous faire gagner plus de cinquante loüis aujourd'hui, donnez-m'en trente je vous dirai où est Cinthio, & afin de ne vous pas tenir plus long-temps en suspens, c'est moi.

ARLEQUIN (*tout étonné.*)

C'est vous? c'est vous? ha par ma foi, j'en suis bien aise; vous ne voulez-donc pas, Monsieur, épouser ma sœur?

CINTHIO.

Bon, sommes-nous dans un siécle à épouser?

ARLEQUIN.

Non! oh, parbleu nous verrons; vous la prendrez,

drez, quand je devrois vous la faire avaler dans une médecine. Laissez-moi faire seulement.

CINTHIO.

Je me mocque de vos menaces, & pour vous faire voir que je ne vous crains, ni vous ni vos spadassins, je vais vous attendre dans cette hôtellerie-là.

ARLEQUIN (*aux soldats.*)

Qu'on me suive cette homme-là, & qu'on me le garde à vûë, voila mardi comme il faut sortir vigoureusément d'une affaire.

SCENE DU HOLLANDOIS.

MEZZETIN (*en Capitaine Hollandois avec une jambe de bois.*) ARLEQUIN.

MEZZETIN.

Gouten tag Miner, gouten tag.

ARLEQUIN.

Gouten tag, gouten tag.

MEZZETIN.

Moi l'être un étrangir qui cherchir à logir dans sty vil

ARLEQUIN.

Sti vil, Monsir, l'être à vous bien obligir; voila ma foi un croustilleux corps.

MEZZETIN.

Enseigner moi s'il plaît à Monsir, où être un logiment pour mon chevau, & pour mon personne.

ARLEQUIN.

C'est une hôtellerie que vous cherchez, n'est-ce pas Monsieur?

MEZZETIN.

Oüi Monsir, l'être une hô.ellerie.

ARLEQUIN.

Tenez Monsieur, en voilà une où vous serez parfaitement bien; il y a de bon vin, & vous y trouverez aussi de jolies filles, & voilà ce que vous demandez, j'entends à demi mot.

MEZZETIN.

Moi demande excuse à Monsir, si ne parlir pas bon François ... mais mon pensir l'être beaucoup plus meilleur que mon parlemente.

ARLEQUIN.

Allez, Monsieur, vous ne l'écorchez pas mal croyez-moi, Monsieur, allez vous reposer dans cette hôtellerie-là, car un homme qui n'a qu'une jambe doit être une fois plus las qu'un autre.

MEZZETIN.

Adieu Monsir, moi remercir vous bien fortiment ... (*il frappe à la porte.*)

ARLEQUIN.

Il faut que je sçache un peu qui est cet étranger qui va loger chez moi. Venez çà, Monsieur, ne peut-on pas sçavoir de quel païs vous êtes, & le sujet qui vous amene en cette ville?

MEZZETIN.

Moi l'estre un gentilhomme Hollandois de Hollande, qui vient dans sty ville pour affaires de grand importement.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est un de ces sots qui se sont laissé prendre.

MEZZETIN.

Moi avoir toûjours fait mon service sur la Mer, & j'ai commandir un vaisseau de guerre des Etats dans le combat naval.

ARLEQUIN.

Comment diable, Monsieur, hé que venez-vous faire ici? apparemment que vous avez un bon passeport?

MEZZETIN.

Moi venir expreſſement de mon païs de la part des Etats, pour demandir à la Cour, qu'on me rende mon vaiſſeau, que ſti diaple de François avoir fait griller comme du poudin.

ARLEQUIN.

Oh, vous avez raiſon ; voilà de méchans diables que ces François, il falloit crier au feu, quelqu'un ſeroit venu à votre ſecours.

MEZZETIN.

N'être pas-là tout Monſir ; moi avoir encore perdu mon jambe ; que ſty enragez m'ont emportez dans la bataille.

ARLEQUIN.

Si vous avez perdu votre jambe, ce n'eſt pas ma faute, je vous aſſure, Monſieur, que je ne l'ai point trouvée.

MEZZETIN.

Moi redemandir mon membre à la Cour.

ARLEQUIN.

Ma foi, Monſieur, ſi vous voulez que je vous parle ſincérement ; je ne crois pas qu'on vous rende votre jambe.

MEZZETIN.

Hé, pourquoi Monſir.

ARLEQUIN.

Bon, s'il falloit à la Cour, qu'on rendit à vos confréres les Hollandois, tous les membres que les François leur ont emporté cette année, hé, il n'y auroit plus ni bras ni jambes en France.

MEZZETIN.

Mais, Monſir, comment faire pour ſervir, moi n'avoir plus, ni jambes, ni vaiſſeau.

ARLEQUIN.

Je vous conſeille, Monſieur, d'aller ſervir aux Invalides : à ce que je vois Monſieur le Hollandois, vous avez été un peu démâté, hé, hé, hé ...

MEZ-

Moi ne rire point, Monsir, moi l'être un gentilhomme : das, dick, der, dondre, vernette.

Das, dick, &c. mon petit ami, vous sentez votre vieux rossé ; je vous renverrai à Fleurus.

(*ils se battent. Le Hollandois tombe & fait plusieurs lazzi avec sa jambe.*)

SCENE DU COMMISSAIRE.

CINTHIO, ISABELLE.

ARLEQUIN (*en Commissaire.*)
PIERROT (*en Clerc.*)

ARLEQUIN.

ALlons dépêchons-nous vîte, tire ton écritoire : ferme la porte, chasse les chiens, prens une chaise:mouche ton nez, laisse de la marge, écris gros.

PIERROT (*tirant une grosse écritoire, & une petite plume de dedans.*)

Monsieur faisons vîte, s'il vous plaît, j'ay un cours de ventre comme vous sçavez, qui ne me permet pas d'être long-temps en place.

ARLEQUIN.

J'aurai bientôt fait. (*à Cinthio*) Comment vous appellez-vous? Dites moy votre nom, surnom, qualité, patrie, ruë, Paroisse, logis, appartement. Avez-vous un pere, une mere, des freres, des parents ? Que faites-vous à Paris ? y a-t-il long-temps que vous y êtes ? qui voyez-vous ? où allez-vous ? d'où venez vous ? Ecrivez donc Greffier. (*Il donne un coup sur l'épaule à Pierrot.*)

PIERROT (*jettant son écritoire.*)

Ah, j'ay l'épaule cassée. Voila un Clerc estropié.

ARLEQUIN.

C'e[illegible] g[illegible]. Quel diable d'ignorant [illegible] Gentil[illegible]e, vous ne [illegible] pas [illegible] qu'il n'a rien dit.

CINTHIO.

Comment [illegible] Monsieur, que....

ARLEQUIN.

Vous croyez donc mon amy, que j'aye le loisir d'en[illegible] vos [illegible] que j'ay encore au [illegible] trois [illegible] à faire [illegible] sans vous?

PIERROT.

Et cinq ou six Dam[illegible] à faire déménager.

CINTHIO.

Monsieur, je m'appelle C[illegible]hio, je loge chez Arlequin.

PIERROT.

Je le connois, c'est un fripon.

ARLEQUIN *[illegible].)*

Songe à ce que tu fais animal, *[illegible]nis.* Connoissez-vous ce[illegible]e [illegible] fille-là (*en montrant Isabelle*) Et vous la belle aux yeux escarbillars, connoissez-vous ce pelerin icy?

ISABELLE.

Helas, Monsieur, je ne le connois que trop, c'est un ingrat qui m'a trompée avec une promesse de Mariage.

PIERROT.

Voilà qui est bien noir.

ARLEQUIN.

Si toutes les filles d'aujourd'huy avoient autant de maris que de promesses de Mariage, elles en auroient assez pour en changer par saison (*vers un Clerc.*) Qu'on aille dire à la chaîne qu'elle ne parte pas encore, j'ay icy dequoy l'augmenter. (*à Isabelle*) Mais cela est-il bien vray?

ISA-

ISABELLE.

Tenez, Monsieur, la voilà, lisez,

ARLEQUIN (*l'ouvre.*)

Me voila bien embarassé. J'ay depuis deux jours un rumatisme sur l'oreille qui fait que je ne vois goutte.

LE CLERC (*qui étoit sorti, rentre & dit au Commissaire :*)

Monsieur, la chaîne ne partira pas que vous n'y soïez.

ARLEQUIN (*à Pierrot.*)

Tenez, lisez.

PIERROT.

A moi, Monsieur, vous sçavez bien que je n'ai jamais appris qu'à écrire.

ARLEQUIN (*à Isabelle.*)

Lisez donc, je vous cede mes droits de magistrature.

PIERROT (*écrit.*)

Lequel a déclaré ne sçavoir, ni lire, ni écrire, attendu sa qualité de Juge.

ISABELLE.

Je soussigné ;

ARLEQUIN (*vers Cinthio.*)

En voilà assez ; que dites-vous à cela, Monsieur le fripon ?

CINTHIO.

Je dis, Monsieur, qu'on ne traitte point de la sorte un homme de ma qualité.

ARLEQUIN.

Ah mon petit compagnon, vous voulez faire le plaisant ; nous allons voir si vous avez bon air à danser au bout d'une ficelle.

ISABELLE.

Non, Monsieur le Commissaire, il n'y a point de supplice assez cruel pour punir sa perfidie ; à quoi le desespoir ne m'a-t'il point réduite ? j'ai quitté mes parens pour le suivre, je me suis exposée à mille hazards ;

zards; car vous sçavez les risques que court une fille toute seule.

ARLEQUIN.

Elle en court encore plus, quand elle est avec quelqu'un.

ISABELLE.

Je me suis mise servante dans l'auberge d'Arlequin, où j'ai caché mon nom sous celui de Glaudine: il est venu loger dans cette hôtellerie pour son malheur & pour le mien; car enfin, il est bien rude de voir pendre ce qu'on a si tendrement aimé.... hi hi (*elle pleure.*)

PIERROT (*pleure*)

Hé, hé.

ARLEQUIN (*vers Cinthio.*

Tu me païeras coquin, de faire pleurer mon Secretaire, que la corde soit bien grosse; voilà un fripon qui a la vie dure.

CINTHIO.

J'avouë ma faute; mais Monsieur le Commissaire, il faut pardonner à l'amour, (*il tire sa bourse, & donne de l'argent.*)

ARLEQUIN (*prenant l'argent.*)

Non, non, je prétends faire ma charge avec honneur.... je me servirai de cet argent-là pour vous faire une pompe funèbre.

CINTHIO.

Mais, Monsieur le Commissaire, un peu de quartier, je suis prêt à l'épouser.

PIERROT.

Il a raison, il faut encor mieux être marié que pendu.

ISABELLE.

Moi, traître, t'épouser après toutes les infidélitez.... je renonce à ta tendresse, je ne veux point d'un cœur aussi corrompu que le tien.

CIN-

CINTHIO (*à ses genoux.*)

Hé de grace, Mademoiselle, que l'amour vous fasse oublier un crime, que l'amour même a fait commettre.

ARLEQUIN ET PIERROT (*se jettant à genoux.*)

Ecoutez, Mademoiselle, quand il sera sec, vous n'en serez pas plus grasse, vous l'êtes assez.

PIERROT.

Pourvû qu'il paye grassement mes écritures, je vous conseille de lui pardonner, il est assez puni d'avoir une femme.

ISABELLE.

Ingrat, je devrois vous haïr & je sens que je ne le puis.

ARLEQUIN.

Ah vous voilà donc bons amis : presentement que l'affaire est toisée, il est bon de vous dire que le Commissaire & le Clerc sont deux fripons, qui ont pris cet habit-là pour vous faire marier ensemble.

PIERROT.

Cela est vrai ; ma foi, voila une procedure qui m'a donné bien de la peine.

ARLEQUIN.

Monsieur en faveur de cette nôce-là ; il faut se divertir : allons, qu'on fasse venir les violons, & qu'on appelle toute l'Auberge. *Tous les Comédiens sortent avec une guitarre chacun, & parodient la chaconne de Cadmus.*)

LE CHOEUR.

Suivons, suivons l'amour, laissons-nous enflamer,
Ah, ah, ah qu'il est doux d'aimer !

MEZZETIN (*chante.*)

Pour l'Hymen qu'on destine,
Tous d'un même ton,
Chantons une chanson :
Morbleu vive Glaudine,

Car dans sa saison,
On verra la coquine,
Donner un fils de sa façon.

LE CHOEUR.

Suivons, suivons, &c.

MEZZETIN.

Une fille a beau feindre,
L'Hymen est charmant,
Elle a beau se contraindre,
Il lui faut un amant,
Et rien n'est tant à craindre,
Que l'âge de quinze ans.

LE CHOEUR.

Suivons, suivons, &c.

UN TRIO.

MEZZETIN, PASQUARIEL, ARLEQUIN.

Un amant aux abois,
Las d'un choix,
Veut quitter prise;
Mais l'on n'est pas de bois,
Et l'on fait quelquefois,
Une sottise.

LE CHOEUR.

Suivons, suivons, &c.

FIN.




La Fille Sçavante.

LA FILLE SCAVANTE

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur D ****

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 18. de Novembre 1690.

ACTEURS

TORTILLON.
PIERROT.
ANGELIQUE.
ISABELLE.
ARLEQUIN.
L'ARC-EN-CIEL.
MEZZETIN.
L'ECHALOTTE. *Laquais.*
UN TAMBOUR, *& des Soldats.*
TOINON, *Femme de Chambre.*
MUSCADIN, *Laquais.*

LA

LA FILLE SCAVANTE

SCENE DE TORTILLON ET DE PIERROT.

TORTILLON.

JE pense que c'est pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le Mariage. Hé ventrebleu! falloit-il tant de pélerinages, pour n'avoir que deux filles qui me font enrager?

PIERROT.

Je ne suis pas comme vous, moi: je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu là entre tes dents?

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, Monsieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles, & que Madame toute seule n'en seroit jamais venue à bout.

TORTILLON.

Je ne sçai qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me ressemblent. Angelique ne parle que de Livres: Isabelle ne se plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moi, qui n'ai ni cœur ni étude, & qui me fais un emploi de vivre bourgeoisement dans Paris? Chienne de destinée! tu m'as bien pris par mon endroit sensible.

PIERROT.

Tout franc, Monsieur, vous êtes à plaindre. Il n'y a pas jusqu'au crapaut qui ne fasse son semblable.

Ce-

Cependant, vous n'êtes qu'une bête, on peu s'en faut; & vous n'avez pas eu le plaisir de faire une fille aussi ignorante que vous. Moi je vous parle à cœur ouvert. A votre place je me desespererois.

TORTILLON.

A ma place, tu serois plus embarassé que moi. Ah, mon Pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille! Si on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté? elle en abuse. La veut-on marier; la voila Religieuse. Qu'un Galand-homme la recherche, elle se rend la proye d'un Faquin. Toûjours gâtée de son mérite, jamais traitable sur ses defauts: se figurant sur tout, qu'un peu de jeunesse répare à coup seur & sa naissance & sa fortune. Enfin vous diriez que la tête d'une fille est le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-temps.

PIERROT.

Ma foi, Monsieur, je m'en dédis. Vous n'êtes pas la moitié si bête que je pensois. Comment diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juste.

TORTILLON (*en pleurant.*)

Malheureux pere que je suis!

PIERROT.

Helas, Monsieur! là.... ne vous affligez point. Vous ne l'êtes peut-être pas tant que vous croyez.

TORTILLON.

Encore si j'avois demeuré auprès de quelque Collége, patience. Je dirois que la demangeaison du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantise d'un Pedant auroit apporté cette malediction-là chez nous. Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la ruë Saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maison un attelier de Philosophie! Non, je n'en reviendrai jamais. Dans le desespoir où je suis, je veux jetter tous les Livres par la fenêtre, toute la Géographie, & tous les instrumens de Mathématique.

PIER-

PIERROT.

Ah ! Monsieur, quartier pour les instrumens, s'il vous plaît. Il faut bien qu'une jeunesse se divertisse à quelque chose.

TORTILLON.

Qu'elle se divertisse à se marier. N'est-ce pas un assez bon employ ?

PIERROT.

C'est selon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monsieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prends un bâton maraut, je vous apprendrai à....

PIERROT.

Vla-t-il pas comme vous faites, dès qu'on vous parle raison ?

TORTILLON.

O ça, Monsieur le raisonneur, vous plaira-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je lui veux parler ? (*Pierrot s'en va, & Tortillon le rappelle*) St, st. Ne t'avise pas de lui dire que je suis de mauvaise humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, Monsieur, je luy diray que vous êtes gay comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

Te dépêcheras-tu ?

PIERROT.

Oh, je vous l'amenerai morte ou vive.

TORTILLON (*seul.*)

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de reiondre ma fille au mariage. Car feu mon frere ne lui ayant laissé cinquante mille écus, qu'à condition de se marier, il seroit rude que l'entêtement lui fit perdre un avantage si considerable. La pauvre enfant regarde peut-être un homme comme quelque chose de bien terrible.

ble. Mais je suis persuadé qu'à la fin, elle prendra plus de plaisir à feüilleter un mary qu'un livre. La voicy. Prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'effarouchons point sur sa doctrine.

SCENE

D'ANGELIQUE, de TORTILLON ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien, Monsieur, est-ce que je suis un si méchant Valet? Vela pourtant votre enfant que je vous amene. (*à Angelique*) Allons, une révérence bien bas à votre bon homme de pere.

TORTILLON (*d'un ton riant.*)

Ma chére fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel! ne vous déferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui scandalisent le bon sens?

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy.

TORTILLON.

Comment donc? Est-ce qu'un pere n'oseroit plus donner le bon jour à sa fille?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se méle de donner ce qui ne lui appartient point; parce qu'un don, suivant les Jurisconsultes, n'est autre chose qu'une transmission de propriété. Or, pour me donner un bonjour, il faudroit nécessairement que vous en fussiez le maître. Il est donc certain que la Faculté intelligible se révolte toutes les fois qu'on luy fait un aussi brutal compliment; & que, pour parler juste, il faut dire tout uniment: Ma fille, je vous souhaitte le bon jour.

PIER-

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy, fy ...

TORTILLON.

Que je suis heureux d'avoir une fille d'un si bon esprit! (*en s'approchant d'elle amiablement*,) Ma mie, puisque tu te chagrines du bon jour que je te donne; je te vais faire un present qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, aussi choquant que le premier! (*se tournant vers son pere*) Apprenez, mon pere, qu'une ame raisonnable ne se laisse jamais seduire par l'intérêt; que la vertu seule est capable de me toucher; que les presens m'effarouchent, & que je méconnois jusqu'à mon pere, quand mon pere est assez grossier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monsieur, que dites-vous à cela.

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé... Mais, ma chére enfant, si je te faisois une proposition, l'écouterois-tu?

ANGELIQUE.

J'écouterai avec respect tout ce qui sera dicté par le bon sens, & renfermé dans les bornes d'une élocution réguliére.

TORTILLON.

Si je te disois, ma mie, que je mourrois content, pourvû ...,

ANGELIQUE.

Hé, parlons positivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, si je te disois que je te veux rendre heureuse?

ANGELIQUE.

Je dirois, avec Pythagore, que cela est au dessus de vos forces, & que le véritable bonheur dérive immédiatement du Ciel.

TOR-

TORTILLON.

Point, point : Va je ne le ferai pas descendre de si haut. (*à l'oreille.*) Je te veux donner un mari.

ANGELIQUE.

A moi, un mary ! un mary brutal comme tous ceux d'aujourd'huy ! un yvrogne, un jaloux, un joüeur, un débauché.

TORTILLON.

A Dieu ne plaise que je te rende un si méchant office ! Je prétends t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gêné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moi ?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela étant, je ne veux point me marier moi, je me soumettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un secours à sa fortune, ou un obstacle à son plaisir ! Point de mari, mon pere, point de mari. Si les filles m'en vouloient croire, nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds, & nous demander miséricorde. Mais la facilité de notre sexe les a rendus si insolens, qu'on leur en doit de reste, quand ils s'abaissent jusqu'à nous épouser.

PIERROT.

Ah, le bon petit gosier de fille ! c'est mordy tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu, mon enfant, que dans tout le genre humain, il ne se trouvera pas quelque honnête homme ? Quant à moi il ne m'importe de quelle profession. En veux-tu un de robe ?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaisans magots, avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées. Il faut qu'une femme riche

che se réduise toute sa vie au petit pied, pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus souvent, le mariage n'est pas suffisant pour payer la Charge. On a un carreau à la vérité...

PIERROT.

Oüi : mais en récompense le tourne-broche n'a guéres de pratique. Car toute leur maison est attelée le soir sur une misérable éclanche : encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le sçai que de reste. J'ai demeuré trois ans dans une de ces boutiques là.

ANGELIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme !

TORTILLON.

Hé bien, ma fille, ne te contrains point, prens un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'est bien encore pis. La plupart sont des hableurs ; qui n'ont ni jugement ni conduite, toûjours enyvrez de leur naissance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatiéres ; érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en mérite, & se donnant par tout des airs de suffisance & de distinction, qui ne servent qu'à les rendre insupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela, il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

ANGELIQUE.

Que vous me connoissez mal, mon pere, jamais Financier ne me sera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces Messieurs-là. Aujourd'huy, le Palais d'un Prince ne suffit pas pour les loger. Trois mois aprés, on les trouve dans

une

une Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main; sur le champ, on le leur fait rendre de l'autre. Tantôt opulens, souvent misérables, & toûjours accablez de malédictions. Je ne sçai pas comment leurs femmes l'entendent: mais pour moi, j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied-là, ma mie, votre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied là; mon pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un méchant mary. Depuis trois ans que je commerce avec Aristote, il est à naître que nous ayons eu le moindre petit démêlé ensemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Aristote est un fort honnête homme. Mais...

ANGELIQUE.

Mais, vous avez beau dire, je n'en veux point démordre; je hais votre argent, je hais la nôce, je hais les hommes, je hais l'attirail du ménage, tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moi que des charmes (*d'un ton serieux & posé.*) Adieu, mon pere, je vous quitte pour aller faire une expérience de Mathématique. (*Elle s'en va.*)

TORTILLON (*en colére.*)

Ho, je vous régalerai bien avec vos expériences! Il ne sera pourtant pas dit, Madame la Philosophe, que vous ruinerez votre établissement pour être sçavante. Malepêste, je vous en empêcherai bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moi dans ma maison.

PIERROT (*en s'en allant avec lui.*)

Si cela est, Monsieur, donnez-moi mon congé.

TOR-

TORTILLON (*se retournant en colère vers l'endroit d'où Angelique est sortie.*)

Comment, mort de ma vie! des expériences de Mathematique, quand je parle de mariage! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure....

PIERROT.

Hé ſy, Monſieur! faut-il être comme cela homicide de ſa vie? Le Médecin vous a dit mille ſois, qu'une mirancolie étoit capable de vous jetter les quatre fers en l'air.

SCENE
D'ISABELLE ET D'ANGELIQUE.

ISABELLE.

QUoi, ma chére ſœur, tu ne veux rien accorder à mes raiſons & à mes priéres? toûjours infectée d'Auteurs, toûjours la duppe des Livres, tu prétens ſacrifier ton établiſſement à ta manie, & préferer le nom de fille ſçavante à celui de femme raiſonnable? Pour moi, je ne comprens point ta Letargie. Aimable, jeune, ſpirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de Bibliothèque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raiſonnemens?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une morveuſe de votre âge ſe mêlât de remontrances. Et depuis quand donc les cadettes prennent-elles la liberté de faire des leçons? Apprenez, petite écervelée, que la liaiſon du ſang ne me rend point vos fadaiſes plus ſupportables. Je ſuis votre ſœur: mais, graces au Ciel, exempte des fatales impreſſions de la vanité & de la coqueterie.

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta ſœur, qui t'aime plus que ſa vie? Je te jure, mon cœur, que je n'ai

n'ai ni l'air ni l'esprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon pere dans le desespoir où tu le mets, sans te faire connoître que ton obstination luy coûtera peut être la vie. (*en l'embrassant.*) Hé, ma sœur, songe qu'en te mariant tu t'assures le bien de mon oncle, & que tes nôces seront bien-tôt suvies des miennes.

(*Tortillon paroît, & écoute.*)

ANGELIQUE.

Ah! c'est donc la nôce qui vous gourmande, ma mignonne, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'asservir si indignement la raison a la nature, & de précipiter dans l'esclavage des sens, la supériorité de l'esprit? Quoy, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foiblesse du cœur? & l'ombre d'un plaisir l'emportera sur un torrent de malheurs attachez au mariage? Puisque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le party de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre sœur, voilà bien de la morale perduë: Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que soit la guerre, avec cela il faut encore se marier.

ANGELIQUE.

Oüi quand on est sotte comme vous, & qu'on n'a pas l'esprit de comprendre qu'un homme est cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'est donc que je n'ai pas étudié. Mais il me semble pourtant, qu'un homme est bien quelque chose.

TORTILLON (*à part.*)

Elle a raison.

ISABELLE.

Je ne suis pourtant pas toute seule de mon avis, puisque tout le monde se marie. Ma sœur, avec ta Philosophie, que repons-tu à cet argument?

ANGELIQUE.

Je répons, que si tout le monde se marie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en repentirai avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le desespoir d'une folle, qui ne prend conseil que de son miroir; qui passe les jours entiers à sa toilette, & qui laisse les beautez de l'âme en friche, pour cultiver celle du corps avec idolâtrie.

ISABELLE.

Hé bon Dieu, ma petite, pourquoi cet air farouche contre le soin qu'on prend de sa personne? Il me semble que l'amour propre a ses bornes, & que l'on peut sans crime être à sa toilette, ménager ses talens, & se prévaloir de sa jeunesse. Tout cela n'est point condamnable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce soit, vous voulez donc-être mariée? (*Tortillon se fait voir, & aborde Angelique.*)

SCENE

DE TORTILLON, D'ANGELIQUE, ET D'ISABELLE, PIERROT (*survenant.*)

TORTILLON.

Elle a raison de le vouloir; & vous n'êtes qu'une sotte de l'en détourner. Sçachez une fois pour toutes, que je suis votre pere, & que je trouverai le moyen de me faire obéïr. A la fin je me lâsse de vos grands mots, & des galimathias dont j'ai la tête rompuë à tous les momens du jour.

ANGELIQUE (*d'un ton railleur.*)

Je conviens, mon pere, que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taiſez-vous, inſolente: Je penſe que votre orgueil vient juſques à moy? (*en la menaçant de ſon bâton*) Par la mort de ma vie....

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous emportez point. Ma ſœur n'a pas deſſein de vous offenſer.

ANGELIQUE.

Vous mocquez-vous, ma ſœur? Le galimathias n'a jamais offenſé perſonne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pouſſes à bout: mais je te jure que tu ſeras mariée; ou je ferai ta ſœur ſi grande Dame, que tu en creveras de dépit.

ISABELLE.

Diſpenſez-moy, mon pere, de profiter de la diſgrace de ma ſœur.

PIERROT (*entrant tout effaré.*)

Ah, Monſieur, il y a je ne ſçai quoi là-bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton je ne ſçai quoi? Eſt-ce un accident, une ſubſtance, un être materiel, ou un être de raiſon!

PIERROT.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec votre ſubſiſtance? Je vous dis que cela eſt comme un phantôme. Cela pleure, cela eſt vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne ſeroit-ce point une Veuve qui a tantôt envoyé demander ſi j'y étois?

PIERROT.

Oh, ſi c'eſt une Veuve, elle eſt bien affligée: Car ſon viſage eſt auſſi noir que ſon habit.

TORTILLON.

Fais-la entrer (*Pierrot ſort.*)

ISABELLE.

Ne feroit-ce point auffi de ces gens déguifez qui vont le poignard fur la gorge demander de l'argent dans les maifons ? Il en court terriblement.

ANGELIQUE (*en regardant fa fœur avec mépris.*)

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma fœur, point de comparaifon fur le courage. Vous êtes fçavante, & puis c'eft le tout.

SCENE DE LA CONSULTATION.

PIERROT, ARLEQUIN (*en Veuve, & les mêmes Acteurs de la Scêne precedente.*)

PIERROT.

VOila cette chofe noire, Monfieur, qui vous a demandée.

ARLEQUIN (*en pleurant.*)

Ah ! ah ! ah ! Monfieur Tortillon, je fuis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procès, volontiers ?

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mary qui a dix mille écus de rente ! Ah ! ah ! ah ! quelle angoiffe, Monfieur, quel defefpoir !

ANGELIQUE (*à part.*)

Il n'y a pas-là tant dequoi pleurer. D'autres s'en réjoüiroient.

TORTILLON.

Madame, ferois-je affez heureux pour pouvoir foulager votre douleur ?

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! Monfieur, je fuis inconfolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là, Madame, il faut avoir recours à la raison.

ARLEQUIN.

Il n'y a raison qui puisse tenir contre .... Ah! ah!

ISABELLE.

La pauvre créature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement il y a de bons cœurs de femmes!

TORTILLON.

Il faut esperer, Madame, que le temps...

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me consoleroient pas.

TORTILLON.

Si le temps ne peut rien, la considération de Messieurs vos enfans doit....

ARLEQUIN.

Ce sont mes enfans, Monsieur, qui m'assassinent. Les Coquins me disputent mon doüaire, que j'ai si bien gagné. (*De toute l'étenduë de sa voix.*) Ah! ah! ah! C'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer son mary.

ARLEQUIN (*d'un ton tranquille.*)

Mon cher Monsieur Tortillon, puis qu'on n'ignore de rien chez vous, faites-moy la grace de me dire bonnement, dans combien de mois je pourrai me remarier? Apparemment cela est réglé par la Coûtume.

PIERROT (*à part.*)

Le trompeur animal qu'une femme! Je croyois, ma foy, que cette carogne-là pleuroit son mary.

TORTILLON (*vers Angelique.*)

Coquine, voila les affronts où tu m'exposes avec ton Latin: (*se tournant vers Arlequin.*) Madame, je n'ai point de honte de vous dire que je n'ai pas étudié, à peine sçai-je lire; & tout mon emploi est

de

de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voila ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique, saluez Madame, & lui rendez raison de ce qu'elle vous demande. (*A Arlequin*) Je vous laisse parler de vos affaires en liberté. Isabelle suivez-moy, & qu'il ne vous arrive plus, sur les yeux de votre tête, de vous laisser corrompre par votre sœur.

ISABELLE.

Je sçai trop le respect que je vous dois pour y manquer.

(*Tortillon & Isabelle sortent*)

ARLEQUIN (*après quelques cérémonies muettes s'asseyant auprès d'Angelique.*)

Ma belle Demoiselle, par quel bonheur les Loix sont-elles tombées en quenoüille ? Ah que je sçai bon gré à feu mon mary d'être mort, pour me donner occasion de vous consulter !

ANGELIQUE.

Je lui sçai bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté que vous lui aviez imprudemment sacrifiée le jour de vos nôces.

ARLEQUIN.

Que dites-vous-là, Mademoiselle ? Jamais femme n'a été plus libre que moy en paroles & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaisoit point à Monsieur votre mary ?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchâssoit mes sottises comme des Oracles ; & n'avoit pas de plus grand plaisir que quand il me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoi, il n'étoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne se mêle point d'un si vilain métier. Sçavez-vous qu'il y a du ménage à n'être point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglément

à sa femme, jamais elle n'en abuse. Elle verra peut-être par preference un amy ou deux qui prennent soin de luy plaire : Mais quand le mari fait le malingre, & qu'il harasse une femme sur le choix de ses visites & de ses connoissances ; ma foy on ne lui fait point de quartier. Une femme mutinée se venge autant de fois qu'on se défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences, Madame, jamais ces sortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'eusse été bien-malheureuse ! Grace au Ciel, on ne m'a jamais contrainte. J'ay joüé, j'ai fait des parties, j'ai écrit des billets, j'ai couru le bal, j'ai donné des rendez-vous, j'ai fait des voyages, j'ai vû des hommes tant que bon m'a semblé ; jamais Monsieur de la Duppardiére n'y a trouvé à redire. Oh, c'étoit un vrai homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprès....

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! ah ! (*en se laissant aller.*)

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame ? vous trouvez-vous mal ?

ARLEQUIN.

Ah ma chére Demoiselle, c'est une vapeur de nôces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mari. (*En se frottant les yeux avec son mouchoir.*) Mon cher cœur, je ne te reverrai plus !

ANGELIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Telle que vous me-voyez, Mademoiselle, j'ai eu dix-sept enfans ; & si il n'y paroît point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mari ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail ?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction !

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement : Que ne puis-je te soulager du mal que je te fais souffrir ! Helas le pauvre homme, il parloit à coup seur : Car il n'est que trop vrai que je suis une honnête femme.

ANGELIQUE.

Quoi, Madame, le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage ?

ARLEQUIN.

Vous mocquez-vous, Mademoiselle ? C'en est la friandise. De bonne foy, cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'appetit pour la nôce ?

ANGELIQUE.

Non, je vous assure. Cela m'en donneroit plutôt de l'horreur. Il me semble, Madame, que vous étiez venuë icy pour consulter quelque chose ?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raison. C'est que l'amour de mon mari m'a entraîné un peu loin. Oh ça, parlons à cœur ouvert. Par vos sages conseils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mari, sans en rendre compte à mes enfans ? Diable, il a laissé deux cens bons mille écus ; & avec cela, comme vous pouvez croire, je serois bien-tôt remariée.

ANGELIQUE.

C'est-à-dire en bon François, qu'à l'exemple de beaucoup de meres, vous ne seriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous ?

ARLEQUIN.

Justement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en possession de tout sans misericorde?

ARLEQUIN.

Ah, que vous devinez juste !

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme ; & pour l'engager à une joyeuse reconnoissance, vous ne manqueriez pas de lui donner une partie de votre bien en l'épousant ?

ARLEQUIN.

Non. Je luy voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, Madame ?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moi, de ne leur avoir pas laissé de bien pour leur épargner des procès.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma sœur, quelqu'un, venez me délivrer d'une Mégere si abominable.

ARLEQUIN (*à part.*)

Tout ce vacarme-là tire un peu sur les étriviéres. Décampons de peur d'accident. (*Haut*) Mon pauvre mari, mon cher petit homme, ne te verrai-je plus ? (*Il sort en pleurant.*)

SCENE DE L'ENROLEMENT.

TORTILLON, L'ARC-EN-CIEL (*ami de Tortillon*,) ISABELLE (*en Capitaine*,) MEZZETIN (*en Sergent*,) & UN TAMBOUR *qui surviennent.*

TORTILLON (*seul.*)

A La fin j'ai gagné sur moi de ne plus prendre à cœur la doctrine de ma fille aînée. Ce n'est pas la premiére à qui l'étude à tourné la cervelle. Le Ciel

Ciel me fait encore beaucoup de grace, quand il me laiſſe de quoi me conſoler dans ma Cadette, qui eſt une fille ſimple, douce, obéiſſante, & toûjours appliquée à faire mes volontez. Auſſi celle-là n'a jamais eu qu'une quenouille, des aiguilles & de la tapiſſerie pour Bibliothèque. Si tous les peres ſçavoient combien il eſt perilleux de ſouffrir qu'une jeune fille écrive & fourre ſon nez dans les Livres, je ſuis ſeur ..... (*il apperçoit l'Arc-en-Ciel.*) Ah ! Monſieur l'Arc-en-Ciel, que j'ai de joye d'une ſi heureuſe rencontre !

L'ARC-EN-CIEL.

Que ſçavez-vous ce qui m'amene ? Je viens peut-être vous apprendre une des plus fâcheuſes nouvelles ....

TORTILLON.

Votre fils ne ſeroit pas malade ? Car je penſe que vous n'avez rien de plus cher dans la vie.

L'ARC-EN-CIEL.

Malgré le chagrin qu'il me donne, j'en ſuis auſſi fol que vous l'êtes de vos filles ; mais laiſſons-là nos enfans (*regardant autour de lui*) ſommes-nous en liberté !

TORTILLON.

Hé, vous pouvez tout dire.

L'ARC-EN-CIEL.

Sçavez-vous, mon voiſin, que les anciens Marguilliers n'ont plus de rang, & que ces ânes d'Avocats marchent preſentement devant nous à toutes les Cérémonies ?

TORTILLON.

Il n'y a pas grand mal à cela.

L'ARC-EN-CIEL.

Comment diable, pas grand mal. Vous êtes donc ladre ? Eſt-ce que vous ne comptez pour rien de perdre la qualité d'ancien Marguillier, qui relevoit tous nos billets d'enterrement ? Cela étoit pourtant

bien doux à des gens de boutique, d'avoir un titre honorable sans en rien payer.

TORTILLON.

Puis qu'il ne nous a rien coûté, pourquoi se desesperer quand on nous l'ôte ?

L'ARC-EN-CIEL.

Nous, ventre bleu, marcher derriére un Avocat ! moy, derriére un gueux qui ne tapisse sa chambre qu'avec des Livres, qui se loüe par heure comme une chaise-roulante, & qui se fait mieux payer d'une mauvaise cause que d'une bonne ! Non, par la sang-bleu, non, je ne marcherai jamais derriére ces ignorans-là.

TORTILLON.

Mais à quoi bon s'estomaquer d'une chose réglée par la Justice ?

L'ARC-EN-CIEL.

La Justice radote quand elle fâche les Marchands. Messieurs les gens de Robbe, vous n'avez presentement qu'à venir rechercher nos filles en mariage .... J'en aurois trois mille, ouy trois mille...

TORTILLON.

En vérité, mon compére, c'est pousser le ressentiment trop loin.

L'ARC-EN-CIEL.

Ho voila qui est fait, je me retire le reste de mes jours à mon Village de la Pissotte, pour ne point rencontrer d'Avocats en mon chemin. Ha je renie, me voir préceder à mon âge par ....

TORTILLON.

Pour vous ôter ce chagrin-là de l'esprit, trouvez bon que je vous propose une matiére plus joyeuse, & qui peut-être ne vous déplaira pas.

L'ARC-EN-CIEL.

C'est selon ; car il y a matiére & matiére.

TORTILLON.

Vous sçavez qu'Angelique a renoncé au mariage ?

L'ARC-

L'ARC-EN-CIEL.

Que m'importe ?

TORTILLON.

Vous sçavez encore que faute de se marier les cinquante mille écus que mon frere lui a laissez, passent sur la tête d'Isabelle ma Cadette ?

L'ARC-EN-CIEL.

Tant mieux pour elle.

TORTILLON.

Que vous en semble d'Isabelle, n'est-ce pas une fille bien-née ?

L'ARC-EN-CIEL.

Comme les autres.

TORTILLON.

J'en conviens, mais elle est fort avenante; & je suis persuadé qu'un honnête homme en sera content.

L'ARC-EN-CIEL.

Pet-être qu'ouy, peut-être que non.

TORTILLON.

Il y a long-tems, mon Compere, que j'envisage votre fils, comme un très-bon sujet pour faire un Gendre; il a de l'esprit, il est bien fait, c'est votre fils en un mot. Et il ne tiendra qu'à vous qu'un prompt mariage n'unisse nos familles & nos fortunes.

L'ARC-EN-CIEL.

Ha, mon voisin, que vous a fait Isabelle pour lui vouloir tant de mal. Octave est un garnement qui n'a ni raison ni conduite; il s'est amouraché depuis peu d'une veuve qui a déja des enfans mariez. Le coquin! ne pas prendre une femme toute neuve!

TORTILLON.

Les peres disent rarement du bien de leurs enfans.

L'ARC-EN-CIEL.

Pour moi je le renonce pour mon fils. Je l'avois placé dans la meilleure Etude de Paris, où sans vanité, au bout de trois semaines, il enfloit

déja une déclaration de dépens avec autant de hardiesse qu'un ancien Procureur.

TORTILLON.

Le beau naturel!

L'ARC-EN-CIEL.

Le misérable! au lieu de faire valoir un si heureux talent, s'est accosté d'un tas de libertins qui lui ont mis le vent dans la tête, & qui lui persuadent, parce que j'ai du bien...

TORTILLON.

Mon Compére, il ne faut pas toûjours gêner l'inclination de la jeunesse, cela peut avoir par fois de fâcheuses suites.

L'ARC-EN-CIEL.

Croiriez-vous que depuis un tems le maraut se fait appeller Monsieur le Baron de Tricolor?

TORTILLON.

Et pourquoi cela?

L'ARC-EN-CIEL.

Parce que le nom de l'Arc-en-Ciel lui semble trop mesquin. Fripon! il y a plus de cent cinquante ans que de pere en fils nous avons le même nom, & la même enseigne à notre Boutique.

TORTILLON.

Ho, il a tort.

L'ARC-EN-CIEL.

Je vous dis, mon voisin, qu'il a l'insolence de me traiter de Bourgeois.

TORTILLON.

Ce n'est pas tout-à-fait vous méconnoitre.

L'ARC-EN-CIEL.

Non, mort-bleu; mais je lui apprendrai qu'il ne laisse pas d'être mon fils, quoi-qu'il ait déguisé sa naissance, avec une brette & un manteau rouge... A la fin la patience m'échappera.

TORTILLON.

Mon cher compére, ce n'est pas un vice à un jeu-

ne

ne homme d'avoir un peu d'ambition. Je vous jure moi, s'il épouse ma fille, qu'elle le reduira au point où vous souhaitez ; c'est une créature adroite, douce, engageante, & qui rendra un mari souple comme un chamois.

L'ARC-EN-CIEL.

Mais croyez-vous qu'une fille posée comme Isabelle, veuille épouser un fanfaron qui . . .

TORTILLON.

Il suffit que je le veuille moi ; ma fille n'a jamais eu d'autres volontez que les miennes. C'est un mouton, vous dis-je, qui se fait un plaisir de m'obeïr, & de suivre . . .

ISABELLE (*en Capitaine entre en grondant Mezzetin.*)

Ecoutez, Sergent, si ma recruë n'est faite dans trois jours, sans autre forme de procès je reprends la hallebarde. Contez là-dessus.

MEZZETIN.

Voila une belle recompense à un pauvre diable qui se creve à vous faire des Soldats ; est-ce ma faute à moi, s'ils desertent ?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de la porte ; brisez lui moi la tête d'un coup de pistolet ; cela fera peur aux autres.

L'ARC-EN-CIEL (*à Tortillon.*)

Voila un Cadet qui ne ressemble pas mal à votre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce soir à quelque assemblée. (*vers Isabelle*) Ma mie tu commences le Carneval de bonne heure ; car il me semble que les Masques ne courent guéres pendant le Printemps.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

Hé ouy, les Masques!

MEZZETIN. (*fumant sa pipe*)

Le vieux fou! (*Mezzetin lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc-en-Ciel.*)

L'ARC-EN-CIEL.

Ah! je suis englouti.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel, qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc-en-Ciel.*)

Ma foi, vive la pipe! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moi donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon.*)

C'est sur cette fille-là que vous faites reposer toutes vos esperances?

TORTILLON.

Avec une armée de quatre-vingt mille hommes! Oüais! que veut dire tout cela?

ISABELLE.

Pour faire cesser votre surprise, sçachez, mon pere, que la molesse & l'oisiveté des femmes m'ont donné une telle aversion de mon sexe, que ne le pouvant changer, je tâche du moins de le déguiser par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre est la véritable école de la gloire, en attendant mieux, je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plaît-il?

ISABELLE.

Ouy morbleu, Capitaine d'Infanterie; & je prétens

tens que toutes les semaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN-CIEL (*en montrant le doigt à Tortillon, & se moquant.*)

Une fille douce! raisonnable!

ISABELLE.

O ça, de bonne foi, mon pere, ne conviendrez-vous pas qu'un chapeau retroussé me coiffe infiniment mieux, qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes? qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes?

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette est encore plus malade que l'aînée.

MEZZETIN (*rentrant brusquement.*)

Le pere de Jolicœur, mon Capitaine, qui apporte trente Loüis d'or pour dégager son fils?

ISABELLE.

C'est un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'est ce que je lui ai dit, moi. Je lui vas diablement river son clou, avec ses trente Loüis.

TORTILLON (*les larmes aux yeux vers l'Arc en-Ciel.*)

Mon compére, que je suis malheureux en enfans!

L'ARC-EN-CIEL.

Point du tout. C'est une fille qui n'a d'autres volontez que les votres.

TORTILLON (*vers Isabelle.*)

Ma chére fille, je voi bien que tout ceci n'est qu'une gageure pour te réjoüir. N'est-il pas vrai? Mais plaisanterie à part, sçais-tu, ma belle, que je songe tout de bon à te marier, & que je te destine un des plus jolis hommes..... I S A-

ISABELLE.

Hé fy ! Rêvez-vous de me faire une aussi brutale proposition ?

TORTILLON.

Comment donc ?

ISABELLE.

Quoi je passerois, comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir ? Je serois toûjours occupée d'enfans, de nourrices, de meubles, de juppes, de dentelles, de fichus, de parfums, & de toutes les drogues qui font la félicité, ou pour parler plus juste, la misére de notre séxe? Non, non, mon pere, non, j'ai l'ame plus élevée. Je ne blesse les hommes qu'à bons coups de pistolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma réputation ; & de peur de me mes-allier, je n'épouserai jamais que la gloire des grandes actions. Dites la vérité, vous ne croyiez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille ? Il n'y a mordi point de périls que je n'affronte ; pourvû qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre, ventre-bleu, de la guerre, pour me distinguer !

L'ARC-EN-CIEL (*à Tortillon.*)

C'est un mouton, qui se fait une joïe de vous obéïr.

TORTILLON.

Non, Compére, ce sont quelques vapeurs qui la tourmentent. Tâchez, je vous prie, de l'amuser, pendant que je vais dire à ma femme de la mettre au lit. (*vers Isabelle*) Ma mie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un colletin de buffle, & des paremens de pistolets brodez de semences de perles, dont je te veux faire present. Jamais Capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE (*à Tortillon.*)

N'auriez-vous pas quelque sabre d'acier de Damas ? Je n'en ferois, mordy, point à deux fois pour abbattre une tête.

TORTILLON (*en s'en allant.*)

L'esprit d'une si sage créature ne peut être tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL (*à Isabelle.*)

Dites-donc, ma belle voisine, est-ce tout de bon que vous ne voulez point vous marier ? Prenez garde au moins de fâcher Monsieur votre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc-en-Ciel, que je t'aime avec tes remontrances ! O ça, vieux Coquin, es-tu bon à quelque chose ? Me voudrois-tu bailler deux cens Loüis pour achever mon équipage ? Je vois déja à ta mine usuriére, que tu aimeras mieux les prêter sur gages, au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce seroit ma foi de bon cœur : Mais comme vous savez, mon fils me ruïne.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie assez bien le Gentilhomme, & que le nom de Baron ne lui messied point. Il a beau faire, il faut avec cela deux campagnes pour le décrasser tout-à-fait. Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Il me semble qu'il y a long-temps que j'ai soif. Fais nous apporter une tranche de jambon. Monsieur l'Arc-en-Ciel ne sera pas fâché de boire un coup de vin à la glace ?

L'ARC-EN-CIEL.

J'aurois volontiers cet honneur-là : mais....

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais.... Vous boirez, ma foi, & dans mon verre encore. Allons vîte, une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Dispensez-moi de cela, je vous en prie. Il faut que

que je ſois à quatre heures dans la Sale du Palais, pour régler un petit compte avec un Marchand de Bonnets qui tient de moi une Boutique.

ISABELLE.

Un Marchand de Bonnets! Ah, vous ne me refuſerez pas une grace? (*vers Mezzetin.*) St, ſt. (*à l'Arc-en-Ciel*) Je vous prie, Monſieur, achetez-moi un de ces beaux bonnets de brocard d'or, bordez de fourrure. J'y mettrai juſqu'à trois Loüis, que je vais vous bailler, s'entend: Car ſans argent, les commiſſions ne ſont point agréables. (*en lui mettant trois Loüis d'or dans la main*) Tenez, Monſieur l'Arc-en-Ciel. Qu'il ſoit des mieux étoffez, & des plus à la mode, je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y ferai de mon mieux, & je vous le porteray demain à votre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moi? je ne ſais point les ruës; & puis je n'ai point de mémoire. Jamais il ne me ſouviendra de ce diable de nom-là. A moins que je ne l'écrive ſur mes tablettes. Monſieur l'Ar.. l'Ar... l'Ar...

L'ARC-EN-CIEL.

L'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix..

MEZZETIN.

Lar... Cor... lic... dy... tris... Diable emporte, ſi j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL.

Donnez, donnez, je vous en épargnerai la peine, (*il écrit ſon nom & ſa ruë*) l'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix. Vous ne ſçauriez manquer. Tous les enfans du quartier me connoiſſent.

L'ECHALOTE (*à Iſabelle.*)

Voilà la femme de ce Fripier qui á fait enrôler ſon mari.

ISA-

ISABELLE.

Que diable me veut-elle?

L'ECHALOTE.

Elle vous apporte vingt pistoles, pour ne lui pas donner son congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là ; je mettrai ma foi ma compagnie à cent hommes. (*à l'Arc-en-Ciel*) ça, mangeons un petit morceau en liberté. (*en se mettant à table*) Allons notre cher, mets-toi là, à côté de moi. L'Echalote?

L'ECHALOTE.

Mon Capitaine?

ISABELLE.

N'entends-tu pas à demi mot? du vin à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je sors de boire, Mademoiselle. Il n'y a pas demie-heure que je suis hors de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons! (*Elle le fait asseoir.*) Nous autres gens de Guerre, nous serions bien-tôt sur la litiére, si nous ne mangions à toutes les heures du jour. (*On apporte deux verres, l'un à Isabelle & l'autre à l'Arc-en-Ciel.*) Allons, voisin, à ta santé.

L'ARC-EN-CIEL.

A la votre, pareillement.

ISABELLE (*au Laquais, l'épée à la main.*)

Maraut, à qui tient-il que je ne te passe mon épée au travers du corps? Presenter un verre sans le rinsser?

L'ARC-EN-CIEL.

Oh, quartier, Monsieur, je vous en prie! le verre est plus net cent fois qu'à moi n'appartient.

ISABELLE (*s'étant assise.*)

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel, combien y a-t-il que tu es marié?

L'ARC-

L'ARC-EN-CIEL.

Trop pour mes péchez !

ISABELLE.

Ta femme a la mine d'être un peu diablesse, oüi ?

L'ARC-EN CIEL.

Tout l'enfer ensemble n'est pas si méchant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Allons, l'Echalotte, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. (*Il prend un verre.*) Derechef a ce que vous aimez ?

ISABELLE.

Je n'aime ma foi que la guerre. A propos de la guerre, ne dit on point de nouvelles ?

L'ARC EN-CIEL.

On dit, ma foi, que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat, bon rat.

ISABELLE.

Oh que je te sçais de gré, vieux fou, de tes colibets ! Va, va, pagnote, dors en repos. Nous avons un Maître qui les menera bon train. Allons, bûvons à sa santé. L'Echalote, du vin à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, de tout mon cœur. Vîte, une rasade.

ISABELLE.

Allons, mordy, j'en suis avec plaisir. (*on leur apporte à chacun un verre de vin.*)

L'ARC-EN-CIEL (*se levant.*)

A la santé du Roy : Mon Capitaine, je vous la porte.

ISABELLE (*à part.*)

Il ne pense pas si bien dire. Et moi, je vous en fais raison, à rouge bord, comme vous-voyez. (*ils se rassoyent.*) Et bien, que dites-vous de mon vin ?

L'ARC-

L'ARC-EN-CIEL.

Il est délicieux.

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmesan, avec un Saucisson de Boulogne. L'Echalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste, comme vous y allez ! Je ne songe pas que mon locataire m'attend. Allons, c'est le vin du cheval. (*après avoir bû*) Je m'enfuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous en prie ?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moi faire. Il n'y aura rien de trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles ! (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Mezzetin ?

MEZZETIN.

Mon Capitaine ?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantôt rejoüir Monse du Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais, Monsieur....

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais ?

MEZZETIN.

C'est-à-dire que tous ces enrôlemens-là nous porteront guignon, & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien ....

ISABELLE (*courant après lui un pistolet à la main.*)

Ah poltron, tu repliques à ton Officier ? Par la mort.... (*Mezzetin fuit : elle le couche en joüe. Il tombe de peur.*)

MEZ-

MEZZETIN *roulant sur le Théâtre.)*

Misericorde! Je suis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obéïr, il faudra que je tuë cinq ou six hommes par échantillon.

SCENE DU TAMBOUR.

L'ARC-EN-CIEL, TORTILLON, MEZZETIN *(en Sergeant, un Tambour & des Soldats.)*

L'ARC-EN-CIEL *(revenant du Palais avec un beau bonnet de brocard d'or, garni de fourrure au bord, qu'il tient à sa main.)*

QUand les hommes font des enfans, ils devroient bien demander au Ciel la grace de les faire raisonnables. Voyez, je vous prie! ce pauvre Monsieur Tortillon n'a que deux filles; l'aînée veut épouser Ciceron, & la cadette se fait Capitaine d'Infanterie. Si je ne le voyois pas, j'aurois de la peine à le croire. Malheureux pere, que je te plains! Je m'en vais pourtant m'acquitter de ma commission, & voir si cette brave Officiére en fera contente.

TORTILLON *(venant à la rencontre de l'Arc-en-Ciel, il l'embrasse, & lui dit:)*

Mon cher compére, je mourois d'envie de vous rencontrer. Hé bien, vos sages conseils ont-ils reduit Isabelle? avez-vous gagné quelque chose sur son esprit?

L'ARC-EN-CIEL.

Non, mais j'ai gagné quatre grands coups de vin de Champagne, qu'elle m'a fait avaler fort brusquement; si je n'eusse décampé, il n'en falloit plus que deux verres pour me jetter sur le côté. Ha la rude beuveuse!

TOR-

TORTILLON.

Non.... absolûment je n'ai point fait ces filles-là.

L'ARC-EN-CIEL.

On ne laisse pas pourtant de vous en faire honneur dans le monde.

TORTILLON (*montrant le bonnet que l'Arc-en-Ciel tient à la main.*)

A qui portez-vous cette braverie-là ?

MEZZZETIN (*en Sergent, un Tambour, quatre Soldats le mousqueton sur l'épaule & la mèche allumée, suivant Mezzetin. Le Tambour bat autour de l'Arc-en-Ciel & de Tortillon.*)

MEZZZETIN (*s'approche d'eux, & leur dit :*)

Chapeaux bas, Messieurs.

TORTILLON (*à l'Arc-en-Ciel.*)

C'est le décri de quelque monnoye. (*Ils se découvrent.*)

MEZZETIN (*lit.*)

De par le Roy, *Il est enjoint à Maître Anastase l'Arc-en-Ciel, enrôlé dans la Compagnie de Monsieur le Chevalier de Finbec, Capitaine d'Infanterie, de se rendre incessamment au Drapeau, pour partir demain à quatre heures du matin avec le reste de la recruë, & faute par lui de s'y rendre, il sera puni comme deserteur suivant la rigueur des Ordonnances.* Le Tambour rebat, & après qu'il a battu :

L'ARC-EN-CIEL.

Moi, Messieurs, enrôlé ?

MEZZETIN.

Vous appellez-vous l'Arc-en-Ciel ?

L'ARC-EN-CIEL.

Ouy, Monsieur, je n'ai jamais changé de nom.

MEZZETIN.

Comment Belître, vous prenez l'argent du Roy, & vous ne le voulez pas servir ? Par la mort ...... (*Il lui presente la hallebarde dans le ventre.*)

TOR-

TORTILLON (*à Mezzetin.*)

Un Marchand de son âge ne songe guére à s'enrôler.

MEZZETIN (*tenant son épée à deux mains.*)

Je vous dis moi qu'il a reçu trois Loüis-d'or, & qu'il a signé sur mes tablettes, (*en mettant l'épée moitié hors du fourreau.*) Ventre-bleu, est-ce que vous raisonnez vous qui prenez son-parti ?

TORTILLON (*se mettant quasi à genoux.*)

A Dieu ne plaise, Monsieur ; je dis qu'il a grand tort, & qu'il doit faire la campagne, puisqu'il a pris l'argent du Roy.

L'ARC-EN-CIEL (*vers Mezzetin.*)

Quoi, Monsieur le Sergent, vous ne vous souvenez pas que les trois Louïs-d'or m'ont été baillez par Mademoiselle votre Capitaine pour lui acheter un bonnet ?

MEZZETIN.

Ha, vieux coquin, tu employes notre argent à donner des bonnets de brocard d'or à ta Maitresse ! Tenez l'en voila-t-il pas saisi ?

L'ARC-EN-CIEL.

Eh, Monsieur, je l'apportois chez vous.

MEZZETIN (*aux Soldats qui sont avec lui.*)

Soldats qu'on se saisisse de cet-homme-là.

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, Monsieur.

MEZZETIN.

Il n'y a Monsieur qui tienne, par la je renie, vous viendrez au Drappeau ; (*On lui lie les mains.*)

L'ARC-EN-CIEL (*vers Tortillon.*)

Ha, mon cher compére, ne m'abandonnez pas.

MEZZETIN (*à Tortillon.*)

Cet homme là veut-il que je l'enrôle ?

TORTILLON (*en faisant passage.*)

Dieu m'en preserve, Monsieur, je dis qu'il en vaudra mieux d'avoir assisté à deux ou trois siéges.

Le

Le Tambour rebat, Mezzetin marche le premier avec sa hallebarde, & deux Soldats le suivent en tenant l'Arc en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL (*aux Soldats.*)

Hé, Messieurs, quartier, je vous donne quatre cens Loüis-d'or.

MEZZETIN.

Ce n'est pas pour le Tambour; allons, marchons, nous parlerons de cela tantôt. (*Ils s'en vont en battant le tambour.*)

TORTILLON (*seul après qu'ils sont partis.*)

Mes filles sont folles, Monsieur l'Arc-en Ciel s'enrôle à soixante & dix ans. Du moins je ne suis pas tout seul à plaindre. N'est-ce point quelque mauvais vent qui démonte comme cela toutes les cervelles? On ne sçauroit trop tôt avertir Madame l'Arc-en-Ciel de la disgrace de son mari. Il faut tout mettre en usage pour le tirer du bourbier; mais aussi quelle folie à un Marchand de s'enrôler. Voila ce que fait l'avarice.

SCENE DU PROFESSEUR d'Amour.

ANGELIQUE, PIERROT, ARLEQUIN (*en Professeur d'Amour.*)

ANGELIQUE (*seule, sur un lit de repos, ayant plusieurs Livres autour d'elle.*)

N'Y a t-il que la solitude qui puisse garantir notre sexe de l'importunité des hommes? Ah, le maudit état que celui d'une fille! A chaque pas, à chaque moment, se voir exposée aux fades & langoureux discours d'un tas d'étourdis, qui n'on que l'a-

l'amour pour étude, & l'oisiveté pour emploi! Quand le malheur veut qu'on soit abordée par ces sortes de gens, vous n'entendez auprès de vous qu'un ramage de soupirs, une grêle de plaintes: Ma chére, mon aimable, ma reine, est-il possible que ma douleur ..... Quoi? ma persévérance & ma tendresse ..... Ah, si jamais mon martyre...... Et puis on soupoudre toutes ces sottises d'un peu de desespoir; & voila les hameçons où se prement la plupart des filles, qui sont assez sottes pour prêter l'oreille aux bagatelles. Quant à moi, je suis si rebutée de la fadaise; j'ai une telle horreur de l'amour, & une si forte aversion pour les hommes, que jamais ... Non jamais .....

PIERROT, ANGELIQUE.

PIERROT (*entrant brusquement, & allant à Angelique.*)

C'Est ma foi ce coup-ci, qu'il en faut découdre. Vous n'avez, mordi, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire, Pierrot!

PIERROT.

Cela veut dire qu'il y a là-bas un homme .... Parbleu c'est un maître homme.

ANGELIQUE.

Quoi, la terre ne sera jamais purgée de cette malédiction-là!

PIERROT.

Qu'ai-je affaire, moi, de vos maudissons! Tant y a que c'est un compére qui sçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une conclusion avec vous? Non, non, je me trompe, c'est une conservation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une conversation?

PIER-

PIERROT.

Ouy, à propos, c'est comme vous dites. Dame on a l'esprit tarabusté de tant de sortes de besognes, que les mots ne viennent pas sous le pouce comme on voudroit.

ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot, quelle sorte d'homme est-ce?

PIERROT.

C'est un homme qui a un nez au visage, & qui vous va diablement donner votre reste. Son valet m'a dit, qu'il enseigne tout plein de curiositez, & qu'il vous montrera plus de choses dans un quart-d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans.

ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laisse pas, quand ils sont sçavants, de les trouver supportables. Puis qu'il est si habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut risquer un quart d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en soit le profit, on est toûjours suffisamment dédommagée de son temps & de son attention.

ARLEQUIN (*Professeur d'amour, à visage découvert, habillé proprement à la Françoise entre.*)

ANGELIQUE, PIERROT.

PIERROT (*à Arlequin, en lui montrant Angelique.*)

TEnez, voila cette créature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN (*après avoir consideré Angelique.*)

Ah Ciel! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si négligée?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, Monsieur à mon délabrement. Mais vous n'iguorez pas que les livres & la toilette sout fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN.

Vous errez dans le principe, Mademoiselle ; & je vous soutiens qu'un air degingandé est la marque infaillible d'un mérite farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. (*Vers Angelique*,) Dieu nous devoit cet homme-là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise. Selon moi, rien n'est plus tuant que ces loueurs de profession, qui nous brident le nez de notre mérite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuser du temps si cher & si précieux, oserois-je vous demander, Mademoiselle, quelles sont vos occupations ; quels Livres vous lisez, & de quelle maniére vos heures sont partagées ?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact, je vous dirai, Monsieur, que je dors très-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis ?

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis !

ANGELIQUE.

Et que la Philoſophie étant ma paſſion dominante, j'ai toûjours devant lès yeux Senèque, Ariſtote, Socrate, ou quelque autre fameux modèle de la Sageſſe.

ARLEQUIN.

Toûjours de pis en pis. Hé fi, Mademoiſelle, vous ne liſez que des Auteurs à beuriéres. Ces trois hommes-là que vous venez de nommer, ont plus gâté d'eſprits, que tous les livres du monde n'en ont façonné.

PIERROT.

C'eſt pour cela que je n'y ai jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! que je plains le temps que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux Bouquins!

ANGELIQUE.

Apparemment, Monſieur, vous ne venez chez moi que pour m'inſulter?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumiéres, & pour vous convaincre que toutes vos ſciences enſemble ne valent pas la ſeule choſe que vous ignorez.

PIERROT.

Monſieur eſt franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puiſque les grands hommes vous paroiſſent ſi mépriſables, oſerois-je, Monſieur vous demander à mon tour qui vous êtes, & quelle eſt votre profeſſion?

ARLEQUIN.

Je ſuis, trop aimable ſavante, un Operateur infaillible pour les fractures de la raiſon, pour les diſlocations de l'eſprit, pour les entorſes du bon

sens, & généralement pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament ; c'est-à-dire en un mot, que j'apprivoise les humeurs farouches par la délicatesse de mon art, & que par la douceur de mes precéptes, j'insinuë l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoi, Monsieur, vous-voulez persuader que l'amour s'apprend par régles ?

ARLEQUIN.

Infailliblement.

ANGELIQUE.

Que vos precéptes peuvent déterminer une ame à la tendresse ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces sortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons ! J'avouë que je n'ai jamais été curieuse : mais je la deviendrois volontiers pour ....

ARLEQUIN.

Je vous entends. Vous voulez être mon écoliére ?

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude ; on est toûjours bien-aise d'apprendre quelque chose de nouveau.

ARLEQUIN.

Ca, commençons par vous nettoyer l'esprit, & par chasser toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiére de mes maximes est, que l'Amour & la Philosophie sont incompatibles.

ANGE-

ANGELIQUE.

Suivant votre doctrine, il ne faut donc point de raison en Amour.

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, elle n'y sert pas de grand' chose. Car d'abord que notre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens sont inutiles pour nous en détourner. Un seul mouvement du cœur a plus de crédit sur l'ame, que les galimathias de Senèque & d'Aristote. Vous jetterez tous ces gens-là au feu, si-tôt que vous prendrez goût à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne sai point ce qui arrivera: mais je prens déja beaucoup de plaisir à vos expressions, qui n'ont point cet air sauvage que je trouve dans tous les Auteurs.

ARLEQUIN.

Fy! ce sont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politesse?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce, qui use peu à peu tous les defauts, & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux maniéres. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Damoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroît mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

Oh pour le coup, vous poussez la gageure trop loin. Quoi? il seroit possible qu'une fille devint belle à mesure qu'elle deviendroit sensible.

ARLEQUIN.

Comme je parle à une fille sçavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vrai, Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame?

ANGELIQUE.

Rien n'eſt plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez-vous pas qu'une ame enſevelie dans la froideur, communique au viſage une eſpèce de letargie, qui rend tous ſes traits inanimez, & qui jette une idolence inſupportable dans tout le reſte de la perſonne?

ANGELIQUE.

Cela me paroît vrai-ſemblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire: une ſeule étincelle d'amour, allumée à propos dans un jeune cœur, rend l'imagination plus prompte, l'eſprit plus aiſé, la converſation plus animée, les yeux plus brillans, & répand ſur tout le viſage ce je ne ſçai quoi, vif & touchant, dont il eſt impoſſible de ſe deffendre.

ANGELIQUE (*à part.*)

Depuis que je ſuis au monde, je n'ai encore vû perſonne s'expliquer avec tant de facilité. (*vers Arlequin*) Vous devez avoir bien des écoliéres, Monſieur? Car il eſt peu de femmes qui n'apprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moi, par exemple, croïez-vous que je fuſſe plus aimable, ſi j'avois moins d'averſion pour les hommes?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitterai point que vous n'en ſoyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoi, ſur le champ vous m'allez faire devenir belle? il n'y a pas de magie, au moins, à votre doctrine?

ARLEQUIN.

Rien de plus ſimple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commencez, s'il vous plaît, par vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reſte de l'ajuſtement.

A N-

ANGELIQUE.

Volontiers. Muſcadin ?

MUSCADIN (*Laquais.*)

Mademoiſelle ?

ANGELIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. (*Vers Arlequin*) Mais à quoi bon, Monſieur, ce préparatif ?

ARLEQUIN.

Vous ne ſçavez donc pas que l'amour fuit les gens mal-propres, & qu'il faut être ſur le bon pied pour le recevoir ?

ANGELIQUE.

Je voi bien que j'ai très-mal employé mon temps, & que j'ignore les choſes les plus néceſſaires. (*La femme de Chambre entre.*) Toinon, habille moi. (*Elle paſſe ſon manteau, & s'habille dans le moment. Puis parlant à Arlequin.*) Vous voyez comme je ſuis obeïſſante ?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier, des bracelets, & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité, j'en ai de paſſables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

ANGELIQUE.

Fy ! l'horrible choſe !

ARLEQUIN.

Croyez conſeil. Mettez-en ſeulement ſept ou huit. Les mouches n'offenſent pas la bien-ſéance, quand on en uſe moderément.

ANGELIQUE (*en mettant quelques mouches.*) J'obeïrai juſqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une écoliére du grand air !

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous à votre gré ?

ARLEQUIN.

Je ferois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans votre fauteüil, & vous souvenez seulement qu'il faut m'écouter, me croire, & me répondre de bonne foi, suivant les mouvemens de votre cœur.

ANGELIQUE.

Serieusement, Monsieur, si j'aime, deviendraije plus jolie?

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas. Je m'en vais vous parler, comme feroit un homme qui auroit assez de bien, & assez de mérite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je suis beaucoup plus sensible au mérite. Ainsi, Monsieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN (*son chapeau à la main, & d'un ton fort respectueux.*)

Puisque vos bontez préviennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute sa tendresse, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui assaisonnent d'ordinaire les déclarations des Amans: il ne luy échapera, ni desespoir, ni sanglots, ni martyres....

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe!

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les ames vulgaires, qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infaillible éloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le votre, c'est la sincérité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez. Je n'employe que mon estime pour mériter la votre.

AN-

ANGELIQUE.

C'est joüer à coup seur!

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire; jamais vous n'éprouverez d'inégalité dans mon humeur; jamais de contrariété dans mes sentimens; jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela étoit vrai, Monsieur, cela seroit bien rare, & en même tems bien doux!

ARLEQUIN.

Quoi vous me faites l'outrage d'en douter?

ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on souhaitte.

ARLEQUIN.

Hé Madame, traittez plus favorablement ma bonne foi, croyez que ma bouche est le fidelle interpréte de mon cœur, & qu'aucune de mes actions ne démentira la perseverante attache que j'aurai pour vous le reste de ma vie.

ANGELIQUE.

Quoi, si j'étois votre femme, vous m'aimeriez toûjours?

ARLEQUIN.

Que vos scrupules sont cruels! oüi charmante écoliére, je vous aimerai toûjours. Mais vous n'ignorez pas que de tous les suplices, le plus cruel est celui d'aimer seul. A mon exemple, votre cœur deviendroit-il sensible? & pourrois-je me flater d'autant de tendresse que je vous en promets? Ma belle, vous détournez vos yeux, vous ne me répondez rien. Ah! sans doute, ma leçon commence à vous ennuyer?

ANGELIQUE.

Tout au contraire, Monsieur, je m'apperçois que j'en profite peut-être trop, & que mon silence répond assez juste à ce que vous me demandez. Toinon?

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir (*après s'être regardée & faisant un grand soûpir de joye, elle se tourne vers Arlequin, & lui dit tendrement*) Ah le bon maître :

ARLEQUIN.

Serois-je assez heureux.....

ANGELIQUE.

Vous êtes assez heureux pour m'avoir tenu parole : oüi je conviens de bonne foi que je suis plus jolie dès la premiére leçon. Quand me viendrez-vous donner la seconde ?

ARLEQUIN.

Votre heure sera la mienne.

ANGELIQUE.

Hé bien revenez demain matin.

ARLEQUIN.

Très volontiers.

ANGELIQUE.

Non, non, Monsieur ; ce soir s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUE.

Ou bien si vous voulez, à l'issuë du dîner. Enfin, vous ne sçauriez revenir trop tôt ; pourvû que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monsieur, jusqu'à tantôt ; mais soyez ponctuel au moins ?

ARLEQUIN.

Pourrois-je négliger une si belle & si bonne écoliere ? ah l'heureuse leçon ! Amour seconde-moi jusqu'au bout (*il sort.*)

A.N-

ANGELIQUE (*à Toinon.*)

Toinon ? Pourrois-je....

TOINON.

Mademoiselle ?

ANGELIQUE.

Dis-moi, de bonne foi; comment me trouves-tu ?

TOINON.

Ah Mademoiselle vous êtes charmante; & je ne vous ai jamais vû si belle.

ANGELIQUE.

Allons Toinon, jettes-moi tous ces diantres de livres-là par la fenêtre, ou fais-en ton profit.

TOINON.

Mademoiselle, est-ce quelque vapeur qui vous prend ?

ANGELIQUE.

Que tu es bête, avec tes vapeurs ! apprends que l'étude m'avoit gâté le tein, & que sans le secours de cet honnête homme qui sort, j'allois devenir laide comme un hibou. C'est lui qui remet mon visage sur pied.

TOINON.

Le bon Dieu le conserve ! Mademoiselle, s'il vouloit avoir cette charité-là pour moi.

ANGELIQUE.

Voilà qui est fait, je l'épouse ce soir, il me fera belle, il m'aimera toûjours; n'est-ce pas pour être heureuse ? Ho Mademoiselle ma sœur avec votre bravoure, vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon oncle; il faut avoüer que j'aurois été bien sotte de m'enfermer le reste de mes jours avec Senèque & Isocrate ! A ce que je vois, la vraye science d'une femme, c'est d'être belle; l'étude & les livres ne servent qu'à la rendre insuportable.



La Coquette, ou l'Academie des Dames.

LA

COQUETTE

OU

L'ACADEMIE

DES DAMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monsieur Regnard,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 17. jour de Janvier 1691.

A C-

ACTEURS

TRAFIQUET.

COLOMBINE fille.

ISABELLE niéce.

MARINETTE servante.

PIERROT. } valets de Trafiquet.
MEZZETIN.

OCTAVE, Amant de Colombine.

PASQUARIEL, valet d'Octave.

ARLEQUIN, Baillif du Maine.

UN CONSEILLER, *Mezzetin.*

UN CAPITAINE, Arlequin.

DEUX BOHEMIENNES, *Isabelle & Colombine.*

D'autres Acteurs qui ne parlent point.

La Scène est à Paris.

LA COQUETTE OU L'ACADÉMIE DES DAMES.

ACTE I.

SCENE I.

ARLEQUIN (*en Baillif, sortant en fureur, & parlant à la cantonade.*)

VOus en avez menti, Messieurs les Commis de la Barriére, je ne dois rien, vous êtes des fripons; on est plus assûré au milieu des bois que dans ce maudit païs ici, on ne sçauroit faire un pas qu'on ne trouve un filou, il n'y a pas une demi-heure que je suis arrivé dans Paris, & me voilà déja presque tout deshabillé ..... Au voleur, au voleur, quelle maudite nation! à peine suis-je entré dans la Ville, qu'on fait derriére mon cheval l'opération à ma Valize, on en tire les hardes, & on la fait accoucher avant terme; en descendant à l'Hôtellerie, on m'escamotte ma casaque: je fais deux pas dans la ruë, un Fiacre me couvre de bouë depuis les pieds jusqu'à la tête: un porteur de chaise me donne d'un de ses bâtons dans le dos: il vient un homme me saluer, je lui ôte mon chapeau, un

un coquin par derriére m'arrache ma perruque, & pour comble de friponnerie, on me veut faire payer l'entrée à la porte, comme bête à corne, parce que je viens pour me marier .... Attendez donc que je sois ... *appercevant Mezzetin*, Monsieur n'êtes-vous pas un coupeur de bourses. (*il se fait icy une Scéne Italienne entre Mezzetin & Arlequin, & ce sont de ces choses qui consistant plus dans le jeu, que dans les paroles, ne sçauroient avoir nul agrément sur le papier : c'est pourquoy je la passe.*)

SCENE II.

Le Théatre represente, la Chambre de Colombine dans laquelle il y a un Clavesin.

ISABELLE (*préludant sur le Clavesin*,) COLOMBINE (*se mettant des mouches devant un miroir.*) UN LAQUAIS.

COLOMBINE.

Holà quelqu'un, n'ai-je là personne ? Cascaret, Jassemin, Bagatelle, Bagatelle ... d'où vient petit garçon qu'il faut vous appeller tant de fois ?

BAGATELLE.

Mademoiselle, c'est que j'achevois ma main au lansquenet.

COLOMBINE.

N'est-il venu personne me demander ?

BAGATELLE.

Il est venu cinq ou six personnes, mais j'ai oublié leur nom & ce qu'ils m'ont dit.

COLOMBINE.

Le petit étourdi.

PIER-

PIERROT.

Monsieur le Conseiller a dit qu'il alloit revenir; il est venu aussi cette grande femme qui a le visage si creux, qui vous viendra voir tantôt, quand elle aura été chez son Libraire.

COLOMBINE.

C'est notre bel esprit, je la tiens quitte de sa visite dès-à-present; venez-çà, allez chez ma couturiére, & dites-lui que je veux avoir mon habit aujourd'hui.

BAGATELLE.

Ne lui dirai-je pas aussi de nous faire des culottes, la mienne est toute déchirée entre les jambes, & ma chemise passe révérence parler par ...

COLOMBINE.

Taisez-vous petit sot, & faites ce que je vous dis. (*Pierrot & Bagatelle sortent.*)

ISABELLE.

Hé bien, Cousine as-tu bien-tôt mis la derniére main à ton visage?

COLOMBINE.

Dis-moi je te prie comment me trouves-tu aujourd'hui?

ISABELLE.

A charmer.

COLOMBINE.

J'ai beau arranger mes traits, il me semble qu'il y en a toûjours quelqu'un qui se révolte contre mon économie.

ISABELLE.

Je t'assure que tu es d'un air à faire payer contribution à tous les cœürs de la Ville.

COLOMBINE.

Je sçais bien sans vanité que j'ai quelque agrément, mais avec un peu de beauté, & trois ou quatre mouches sur le nez, une fille ne va pas loin dans le siécle où nous sommes; il faut de cela pour plaire

(*elle*

(*elle se touche au front*) & pour attraper un époux, qui est le point difficile : nous commençons tout doucement à monter en graine, & nous sommes assez fortes pour soûtenir fort bien une thèse en mariage.

ISABELLE.

J'en tombe d'accord, crois-tu, Cousine, que j'aye le cœur plus dur que toi ? je sens quelquefois qu'une fille n'est pas née pour vivre seule ; je t'avouërai même que j'employe tout mon esprit, pour attirer quelque amant dans le filet conjugal ; mais les hommes sont des pestes de poissons rusez, qui viennent badiner autour de l'appas, & qui mordent rarement à l'hameçon, le mariage se décrie de jour en jour, je crois pour moy que nous allons voir la fin du monde.

COLOMBINE.

Que tu es folle ! quoi que le mariage ne soit plus guéres à la mode, les hommes ont beau faire, ils ne sçauroient se passer de nous, leur répugnance pour le mariage, vient de la simplicité des filles qui ne sçavent pas joüer leur rôle : l'homme est un animal qui veut être trompé.

ISABELLE.

Je ne m'applique nuit & jour à autre chose : je relève avec l'art, les agrémens que la nature m'a donnez. Je joints à quelques brillants d'esprit, les talens de la Poësie & de la Musique ; pour mes maniéres elles sont douces & insinuantes, & avec tout cela, point d'épouseurs.

COLOMBINE.

Mais que prétendent donc tous ces petits Messieurs-là.

ISABELLE.

C'est ce que je ne conçois pas : on sçait bien qu'il y a certaines avances qui accrochent quelquefois ; mais vous en aurez menty Messieurs les soûpirans,

&

& si j'accorde quelque faveur, ce ne sera ma foi que pardevant Notaire, & en vertu d'un bon parchemin bien signé.

COLOMBINE.

Cependant, ce n'est pas une chose si difficile que tu penses d'engager un homme, sçavoir risquer un billet dans son tems, marcher sur le pied à l'un, tendre la main à l'autre, se broüiller avec celui-ci; se racommoder avec celui là, crois moi avec ce petit manége-là, il faut bon gré malgré que quelque bête donne dans les toiles.

ISABELLE.

Il me semble que tu copies assez bien une coquette d'après nature; prends-y garde au moins, on ne fait plus guére de fortune à ce métier-là.

COLOMBINE.

Bon, il n'y a plus que les sottes qui se persuadent d'attraper les hommes par des airs composez; Cousine, le monde m'en a plus appris qu'à toi, & je te suis caution qu'une fille n'est picquante qu'autant qu'elle a pris sel dans la coquéterie.

ISABELLE.

Vraiment ce ne sont pas là les maximes de ma mere, qui me prône tous les jours que la Coquéterie est l'Antipôde du mariage; & j'ai oüi dire cent fois à mon oncle qu'une fille coquette ressemble à ces vins petillants dont tout le monde veut tâter, & dont personne ne veut acheter pour son ordinaire.

COLOMBINE.

Voilà-t-il pas mes contes de grand-mere qui condamnent dans leurs enfans les plaisirs que l'âge leur refuse; je veux moi te donner des conseils pour le mariage, plus courts & plus faciles, & afin que tu les retienne mieux je vais te les dire en vers.

ISABELLE.

En Vers, ma petite, ha c'est ma folie!

CO-

COLOMBINE.

N'en perds pas une syllabe. (*Elle lit.*)

LE PORTRAIT d'une Coquette.

Ou la vraye Morale d'une Fille à marier.

Une fille qui veut se faire
Un époux parmi ses amans,
Doit changer à tous les momens
Et de visage & de maniére.
Tantôt d'un air modeste elle entre dans un cœur
Sous un faux semblant de sagesse;
Et tantôt rallumant un feu de belle humeur,
Elle y porte à la fois la joye & la tendresse;
Elle sçait finement par un mélange heureux
Délayer la douceur avecque la rudesse;
Du frein ou de l'épron usant avec adresse,
Suivant que l'animal est vif ou paresseux.

ISABELLE.

Je ne sçai pas comment sera le reste, mais le début est fort vif.

COLOMBINE.

Rien ne se démentira, (*elle continuë de lire*)
Pour conserver les cœurs qu'elle a sçû préparer,
Elle tient toûjours la balance
Entre la crainte & l'esperance,
Laissant un pauvre amant doucement s'enferrer.
Si quelqu'un rebuté de son trop long matyre,
Cherche à s'échapper du filet
Par de fausses bontez, alors on le retire;
On écrit, & Dieu sçait le stile du billet:
Un Roy ne payroit pas tout ce qu'on lui promet;
On se desespere, ou soûpire;
Trac, l'oiseau rentre au trébuchet.

ISA-

ISABELLE.

Au trébuchet, un mari ne se prend pas comme un oiseau, il faut bien d'autres piéges.

COLOMBINE.

Je te dis qu'en amour ils sont si niais, qu'une fille qui sçait un peu son métier en va duper trente à la fois ... (*Elle poursuit sa lecture.*)
Lui parle-t-on ?

ISABELLE.

Encore ?

COLOMBINE.

Voici le dernier; oh dame il entre bien des ingrediens dans la compositiou d'une Coquette.
Lui parle-t-on d'amour, vante-t-on ses appas ?
Elle impose silence en faisant la novice ;
Elle fait expliquer ceux qui n'en parlent pas,
    Et sçait se démonter à visse.
D'un rire obéïssant son visage est paré,
Le robinet des pleurs s'ouvre & ferme à son gré;
Et dispensant ainsi la rigueur, la tendresse,
    Crois moi, Cousine en cet état,
C'est joüer de malheur après tant de souplesse,
Si quelque dupe enfin ne tâte du contrat.

ISABELLE.

Sçavante comme tu es, tu devrois te mettre à montrer le Coquétisme en Ville, tu serois bien-tôt riche.

COLOMBINE.

Je n'y gagnerois pas de l'eau, toutes les filles savent cela : dans le fond on n'a que de bonnes intentions ; & quel reproche peut faire un homme quand une fille ne le trompe qu'en vûë de mariage ?

UN LAQUAIS.

Ha, Mademoiselle, voila Monsieur le Comte Octave.

COLOMBINE.

Qu'il entre.

ISABELLE.

Je te laiſſe avec lui ; car apparemment c'eſt un épouſeur, & ma mere m'attend.

COLOMBINE.

Bon ta mere t'attend ; va, va, elle eſt la maitreſſe, elle attendra tant qu'elle voudra ; demeure ici, tu en apprendras plus avec moi en un quart-d'heure, que tu ne feras en toute ta vie avec ta mere : C'eſt une façon de mari.

ISABELLE.

Tu l'aimeras donc ?

COLOMBINE.

Que tu es ſotte, ne t'ai-je pas dit cent fois que j'aime tout le monde ſans aimer perſonne ? Mon pere m'a défendu de le voir, parce qu'il me deſtine à un Baillif du Maine qui doit arriver dans peu ; ne ſuis-je pas bien malheureuſe : car imagine toi ce que c'eſt qu'un Baillif, & un Baillif du Maine : Mais voici Octave.

SCENE III.

OCTAVE, MEZZETIN *ſon valet*, COLOMBINE, ISABELLE.

OCTAVE.

MAlgré la rigueur de votre pere, je viens vous aſſurer, Mademoiſelle, que je perdrai plutôt la vie, que l'eſperance d'être un jour votre époux.

MEZZETIN.

Oüi, Mademoiſelle, nous avons reſolû cela ; & s'il ne vous épouſe, je vous épouſerai moi.

ISABELLE (*bas à Colombine.*)

Couſine, voilà un gibier à trébuchet.

COLOMBINE.

Monſieur le Comte, vous ſçavez quels ſont mes ſentimens pour vous, cela vous doit ſuffire ; ne parlons

lons point d'amour si ce n'est en chansons, vous chantez bien ; voilà ma cousine qui accompagne parfaitement du clavesin, je veux vous entendre ensemble.

OCTAVE.

Mais, Mademoiselle, chanter en l'état où je suis, penetré de douleur, desesperé.....

MEZZETIN.

Il s'est ce matin arraché...un corps, & si je ne l'avois empêché il alloit avaller une bouteille.... de vin d'Espagne de cette hauteur-là (*Il montre la hauteur de son coude.*)

COLOMBINE.

Bon bon, si vous n'avez pas la force de chanter, vous soupirerez, c'est la Langue la plus familiére aux amants : allons qu'on approche le clavesin; Mezzetin, prenez bien garde que mon pere ne vienne.

ISABELLE.

Tu me mets-là, cousine à une rude épreuve.

(*On chante, & après qu'on a chanté arrivent.*)

SCENE IV.

TRAFFIQUET, PIERROT.

TRAFFIQUET.

Hola quelqu'un, Pierrot, Pierrot ?

PIERROT.

Me voila, me voila, Monsieur ; & vous criez plus fort qu'un Fiacre mal graissé.

TRAFFIQUET.

Mais avec qui diable es-tu donc ? il faut toûjours t'appeller vingt fois.

PIERROT.

Je suis avec l'Amour.

TRAFFIQUET.

Ho ho, voila du fruit nouveau, tu es donc amoureux?

PIERROT.

Je ne dors ni ne veille, je sens toûjours-là un tintamarre, comme s'il y avoit un régiment de Lutins.

TRAFFIQUET.

Il faut prendre patience; mais que vois-je, c'est Octave! Hé que faites-vous ici, s'il vous plaît: Ne vous avois-je pas prié de n'y plus venir (*Octave & Mezzetin font une révérence.*)

PIERROT.

Puisque Monsieur vous l'a dit, pourquoi y revenez-vous?

TRAFFIQUET.

Est-ce que vous prétendez, mon petit Monsieur, épouser ma fille malgré moi? (*Octave & Mezzetin répondent par des révérences.*)

PIERROT.

Monsieur, n'allez pas souffrir cela on vous prendroit pour un insensé.

TRAFFIQUET.

Mais Monsieur, encore une fois, je n'ai que faire de toutes vos révérences, répondez à ce que je vous demande.

(*Octave & Mezzetin continuent leurs révérences & sortent.*)

TRAFFIQUET.

Vous ferez bien, Messieurs de la révérence, de ne regarder ma porte qu'avec une Lunette, je vous y salûrois d'une maniére . . . . . Quelle plaisante conversation! toûjours des révérences.

PIERROT.

Va; va, tu n'as qu'à y revenir, je te ferai danser un branle de sortie sans violons.

TRAFFIQUET (*à sa fille.*)

Et vous, Madame l'impertinente, ne vous ai-je

pas

pas défendu de le voir ? ſçavez-vous que quand je commande je veux être obéï ?

(*Colombine & Iſabelle font une révérence.*)

PIERROT.

Elles ont appris à danſer du même maître.

TRAFFIQUET.

Ne t'ai-je pas dit, que je ne voulois pas que tu ſongeaſſe davantage à cet homme-là pour être ton époux ?

(*Colombine & Iſabelle font encore une révérence.*)

PIERROT.

Fy ; cela n'eſt pas votre fait.

TRAFFIQUET.

Ecoutez, ne m'echauffez pas les oreilles, il y a des maiſons à Paris où l'on reduit les filles deſobeiſſantes, merci de ma vie .....

(*Colombine & Iſabelle ſortent en faiſant une grande révérence.*)

PIERROT.

Ma foi, Monſieur, il faut dire la vérité, voila des filles bien civiles.

TRAFFIQUET.

Mais que veulent donc dire toutes ces cérémonies-là ? Voila une nouvelle maniére de répondre ; allons, allons, il faut faire ceſſer tout ce manége-là ; j'attends aujourd'hui un gendre qui me vient du bas Maine ; je veux envoyer ſçavoir s'il eſt venu. Pierrot (*Pierrot fait une révérence en fille.*)

TRAFFIQUET.

Ha, Monſieur le maraut, je crois que vous voulez rire auſſi ; ſi je prens un bâton. (*Pierrot fait une autre révérence.*)

TRAFFIQUET.

Quoi tu t'en mêle auſſi ?

PIERROT.

Mais, Monſieur, eſt-ce que vous voulez m'empêcher d'être civil ? Qu'eſt-ce que vous me voulez ?

TRAFFIQUET.

Je veux que tu passes chez Monsieur Fessemattieu pour le prier de passer ici ; & que tu ailles de-là dans la ruë de la Huchette, sçavoir si le Messager du Mans est arrivé.

PIERROT.

Bon, bon, bon, Monsieur, vous attendez donc quelque panier de volaille ?

TRAFFIQUET.

J'attens le Baillif de Laval, qui vient pour être mon gendre.

PIERROT.

Quoi tout de bon, un homme du Maine pour être le mari de votre fille ?

TRAFFIQUET.

Assurément.

PIERROT.

Fy, Monsieur, n'en faites rien, il ne vient que des chapons de ce païs-la.

SCENE V.

COLOMBINE (*sur un petit Bureau pliant une Lettre.*) PIERROT (*derriére elle faisant lazzi d'être amoureux.*) *Avant cette Scéne il s'en passe plusieurs autres à l'Italienne, qui ne se peuvent imprimer pour les raisons qu'on en a dites ailleurs.*

COLOMBINE.

UNe bougie ..... Est-ce que tu n'entens pas que je demande une bougie pour cacheter cette lettre ?

PIERROT.

Pardonnez-moi .... Mais c'est que .... en vérité .... Mademoiselle je m'en vais.

CO-

COLOMBINE.

Pour moi je ne sai plus quelle maladie a attaqué le cerveau de cet animal-là ; il ne voit plus, il n'entend plus ; il a assurément quelque chose de brouillé dans son timbre. (*Pierrot apporte le manchon de sa Maitresse.*) Tu veux donc que je cachette une lettre avec un manchon ? Je te demande une bougie, m'entens-tu ? Je crois qu'il me fera perdre l'esprit.... (*Pierrot fait des mines.*)

Ho, ho, voilà une nouvelle folie que je ne lui connoissois pas encore ; depuis quand as-tu donc perdu la parole ? Parles, réponds ? dis donc à qui tu en as ?

PIERROT.

Je n'oserois, je sens-là comme un tourbillon.... un étouffement en la nature ... heurtant contre l'Amour ; tenez voilà une lettre qui vous dira tout cela.

COLOMBINE.

Mais que signifie donc cette cérémonie ici, je trouve cela assez plaisant ; voyons-donc que dit cette lettre. (*Elle lit.*)

Comme il n'y a point d'animal dans le monde qui n'aime quelqu'autre animal, c'est ce qui fait que je vous aime ; autre chose ne peut vous dire, votre très-humble serviteur & fidéle amant Pierrot.... Mon très-humble serviteur & fidéle amant Pierrot ; ha, ha, voilà donc où le bât vous blesse, Monsieur l'Amoureux ; en vérité je suis ravie d'avoir fait une pareille conquête.

PIERROT.

Hé, Mademoiselle, je sai bien que mon mérite n'est pas capable de mériter ... Mais d'un autre côté.... Voilà que l'occasion.... Votre beauté .... Je ne suis pas bien riche, mais ma foy je suis un bon garçon.

COLOMBINE.

J'entends cela le mieux du monde; mais je vous prie, Monsieur Pierrot, d'étouffer un peu vos honeurs de tendresse, & d'aller porter cette lettre-là à Monsieur de la Matotiére.

PIERROT (*s'en allant.*)

Ha petit cocodrille.... ouf.

COLOMBINE.

La conquête de Pierrot n'est pas bien illustre, je sens neanmoins une sécrette joye de voir que rien ne m'échappe: quelque sévérité qu'affectent les femmes, elles ne sont jamais fâchées de s'entendre dire qu'on les aime.

SCENE VI.

COLOMBINE, MEZZETIN (*en Conseiller, en habit de Ville avec une épée.*) UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Mademoiselle, voilà Monsieur le Conseiller Nigaudin.

COLOMBINE (*appercevant Nigaudin.*)

En vérité, Monsieur Nigaudin, j'ai lieu de louer votre diligence; nous ne devons partir pour la Comédie que dans deux heures, & je suis ravie de pouvoir pendant ce tems-là profiter de votre conversation.

NIGAUDIN (*en toussant.*)

Mademoiselle, quand il s'agira de venir vous offrir ses hommages, on n'obtiendra point de defaut contre moi; en cas de rendez-vous auprès des Dames, je ne me laisse jamais contumacer, & je me rends bien vîte à l'ajournement personel.

COLOMBINE.

Ha, Monsieur, que vous dites les choses galamment;

ment ; vous avez un tour aisé & naturel dans vos expressions que les autres n'ont point, & il semble toûjours que vous demandiez le cœur, quelqu'indifférente chose que vous puissiez dire.

NIGAUDIN.

Moi, Mademoiselle, je ne vous demande rien ; vous me prenez donc pour un escroc. Il est vrai que nous autres gens de robbe la plupart, nous avons la belle élocution à commandement ; tout franc, Mademoiselle, les gens d'épée n'ont point le boute dehors comme nous.

COLOMBINE.

Fy, ne me parlez-point des gens d'épée ; ils n'auroient jamais rien à dire, s'ils ne vous étourdissoient de leurs bonnes fortunes, & s'ils ne vous faisoient le calcul du nombre des bouteilles qu'ils ont vuidées ; pour moi je ne conçois pas bien la manie de la plupart des femmes d'aujourd'hui, on ne sçauroit leur plaire si l'on ne revient de Flandre ou d'Allemagne, & si on ne rapporte à leurs pieds un cœur tout persillé de poudre à canon.

NIGAUDIN.

Ma foi il y a bien de l'entêtement ; car entre nous il n'y a point de gens qui tiennent une procedure si irréguliére auprès des Dames que les gens de guerre ; ils sont brusques & entreprenants sur le fait des faveurs, & n'observent jamais les délais portez par les Ordonnances de l'Amour.

COLOMBINE.

Il est vrai qu'on n'est point en seureté contre leurs entreprises ; & quand ils sont chez les Dames ils s'imaginent d'être dans un quartier d'hyver à vivre à discrétion.

NIGAUDIN.

A propos de quartiers d'hyver, Mademoiselle, il me semble qu'ils sont venus cette année quinze jours plutôt pour moi.

COLOMBINE.

Pourquoi donc, Monsieur ?

NIGAUDIN.

J'avois hypotèque speciale sur votre cœur sans ce visage d'Epétier, qui est arrivé, & qui se pretend privilégié sur la chose; mais ventre-bleu nous verrons.

COLOMBINE.

Hé que craint-on, Monsieur, quand on est fait comme vous ?

NIGAUDIN.

Il est vrai qu'un Juge craint fort peu de chose; mais la plupart de ces gens de guerre sont des brutaux qui usent d'abord des voies de fait; nous autres nous faisons notre affaire en douceur, & nous n'aimons pas le fracas de la brette.

COLOMBINE.

Vous avez assez d'autres endroits pour vous faire distinguer.

NIGAUDIN.

Ce n'est pas ventre-bleu qu'on n'ait du cœur, je voudrois que vous me vissiez aux buvettes, je fais tout trembler, & si tous mes confréres les Praticiens me ressembloient, il ne se recevroit pas le quart des nazardes qui se donnent tous les jours.

COLOMBINE.

Je gagerois à votre air que vous opinez l'épée à la main, & je vous prendrois quelquefois pour un Colonel de robbe.

NIGAUDIN.

Vous trouvez donc mon habit joli, c'est un petit des-habillé de chasse que je me suis fait faire pour la Cour, n'est il pas vrai que l'épée me sied bien ?

COLOMBINE.

A charmer.

NIGAUDIN.

Je sens quelquefois des convulsions de bravoure,

que

que je ne saurois retenir, (*il tousse*;) J'étois né pour la guerre, mais mon pere voyant que j'avois trop d'esprit pour ce métier-là, me mit dans notre Presidial de Beauvais, & m'acheta une charge d'Assesseur.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur l'Assesseur, si vous débrouillez aussi-bien un procès que vous sçavez vous faire jour dans un cœur, que vous êtes un Juge éclairé!

NIGAUDIN.

Tout franc, Mademoiselle, je ne me plains point de mes lumiéres, & je vous avouë que j'ai une pénétration d'esprit qui me surprend quelquefois: je jugeai derniérement un gros procès à l'Audiance, dont je n'avois pas entendu un mot.

COLOMBINE.

Pas un mot, & comment avez-vous pû rendre justice?

NIGAUDIN.

Bon dans tous les procès il n'y a qu'une routine; une des parties m'avoit envoyé un carosse de cent pistoles, & l'autre deux chevaux gris de 600. écus, vous jugez-bien qui avoit le bon droit?

COLOMBINE.

Ho, je sçais que deux chevaux gris menent un procès bien rondement.

NIGAUDIN.

Ma foi vous avez raison, les chevaux entraînerent le carosse.

SCENE VII.

ARLEQUIN (*en Capitaine*,) COLOMBINE, NIGAUDIN.

LE CAPITAINE (*en dedans*.)

PArbleu, mon ami, je crois que tu ne me connois pas.

COLOMBINE.

Ha, Monsieur, vous êtes perdu si cet homme-là vous trouve ici.

NIGAUDIN.

Comment donc?

COLOMBINE.

C'est un Officier qui est jaloux à la fureur; il a déja tué cinq ou six hommes pour n'avoir fait que me regarder.

NIGAUDIN.

Cinq ou six hommes! voila qui est bien brutal.
(*Il se desbabille, met son rabat & appelle son Laquais.*)

COLOMBINE.

Hé que faites vous, Monsieur, à quoi vous amusez-vous-là?

NIGAUDIN.

Je sçais bien ce que je fais, il faudra qu'il soit bien lâche s'il me bat sans épée; pour plus grande sureté, vîte qu'on me donne ma robe.

COLOMBINE.

Votre robe, & où est-elle?

NIGAUDIN.

Je ne vais jamais sans cela, on ne sçait pas ce qui peut arriver.

COLOMBINE.

Ha, Monsieur, ne vous y fiez-pas, vous auriez toutes les robes du Palais sur le corps, qu'il.....

LE

LE CAPITAINE (*en dedans.*)

Par la mort, par la tête, si tu ne me laisses entrer, je mettrai le feu à la maison.

COLOMBINE.

Que je suis malheureuse! le voila qui entre, tenez cachez-vous vîte sous cette table-là, & ne remuez-pas.

NIGAUDIN (*se met sous la table.*)

Ha, ma maudite toux me va trahir.

LE CAPITAINE (*entrant.*)

Comment mordi, Mademoiselle, il est plûs difficile d'entrer chez vous que de prendre trois demi-lunes l'épée à la main? si vous ne changez de Portier, ma foi il faudra rompre tout commerce avec vous; malepeste, une cravate de Malines qui n'est plus propre qu'à faire de la charpie, voila qui est fait, je ne rends plus de visites qu'à des portes bâtardes.

COLOMBINE.

Monsieur je suis bien fâchée de l'accident de votre cravate; mais.....

LE CAPITAINE.

Mais, Mademoiselle, on est bien-aise de conserver le peu qu'on a de linge; je suis revenu trente fois de l'assaut en meilleur équipage. Il est vrai qu'une jolie personne comme vous est un redoutable ouvrage à corne. (*Il rape du tabac, Nigaudin tousse, le Capitaine, après avoir regardé de tous côtez, dit*) Plaît-il?

COLOMBINE.

Ce n'est rien, Monsieur... Que voila un habit bien entendu!

LE CAPITAINE.

Je ne suis pas mal fait, oüi; je dois ma taille à une douzaine de bouteilles de vin que je bois réglément par jour; un grand ventre sied bien à la tête d'un bataillon, & il faut qu'un homme de guerre ait du boyau... (*Nigaudin tousse.*) Ouais qu'est-ce donc que j'entends?

COLOMBINE.

Ce n'eſt rien, vous dis-je. Voilà vos inquiétudes qui vous prennent ; vous voudriez déja être hors d'ici, & vous ne ſongez pas qu'il y a un ſiécle qu'on ne vous a vû.

LE CAPITAINE.

J'y viendrois plus ſouvent, mais tout le genre humain y aborde ; voyez, Mademoiſelle, je ſuis le Gentilhomme de France du meilleur commerce ; mais ventrebleu je ne m'accommode point de vos neutralitez.

COLOMBINE.

Mon Dieu, Monſieur, je ménage tout le monde pour des raiſons particuliéres ; mais je ſçais donner la préférence à qui le mérite ; je me diſtingue en voyant les gens de Cour, les Officiers me font plaiſir, je trouve dès reſſources avec les Financiers ; & pour peu qu'on aime les bagatelles, c'eſt le moins qu'on puiſſe avoir que deux ou trois petits Abbez dans une maiſon.

LE CAPITAINE.

Pour les Abbez paſſe, on ſçait bien que cette graine-là eſt néceſſaire aux femmes ; mais j'enrage de voir à vos trouſſes un tas de gens de robe, qui ſont pour la plupart des croquants, à qui l'eſprit n'a été donné que comme le ſel aux jambons pour les conſerver.

COLOMBINE.

Bon, l'été les femmes les ſouffrent faute d'Officiers ; mais ce ſont des oiſeaux ſemeſtres qui diſparoiſſent avec les hyrondelles : & puis les affaires viennent ſans qu'on y penſe, on a tous les jours malgré ſoi des procès ; & vous ſavez qu'auprès d'un Juge ſenſible, l'enjouëment d'une jolie femme eſt toûjours la meilleure piéce d'un ſac ?

LE CAPITAINE.

Vous voyez entr'autres un certain.... Trigaudin..... Nigaudin, un petit friquet de chicane ; par la ventre-bleu ſi jamais je l'y rencontre, je n'aime pas le bruit, mais aſſurément je lui couperai les oreil-

oreilles ! (*Nigaudin touſſe, & Colombine touſſe auſſi de peur que le Capitaine ne l'entende.*)

COLOMBINE.

Hé ſy, Monſieur, ne m'en parlez point, je ne le ſaurois ſouffrir ; c'eſt une éponge à ſottiſe, (*elle touſſe.*)

LE CAPITAINE.

Qu'avez-vous donc, Mademoiſelle, vous me paroiſſez bien enrumée ?

COLOMBINE.

Ce n'eſt rien, Monſieur, on ne peut pas toûjours ſe porter ſi-bien que vous ; mon Dieu que vous avez bon viſage !

LE CAPITAINE.

Je le crois ma foi qu'il eſt bon, il y a plus de trente ans que je m'en ſers jour & nuit ; je ne ſuis pas comme ces femmes qui le mettent le ſoir ſous leur toilette.

SCENE VIII.

UN SERGENT & les mêmes.

LE SERGENT.

MOn Capitaine, ne voulez-vous pas arrêter les parties de ce Marchand qui a fourni les juſtaucorps de la Compagnie ?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, Monſieur le Capitaine ; que vous ne manquez pas de moyens pour trouver de l'argent ?

LE CAPITAINE.

Je veux être un infame, ſi j'ai le premier ſol pour faire ma compagnie ; ce qui me conſole c'eſt que je dois beaucoup. (*Il écrit & ſent quelque choſe ſous la table :*) Allons ; tirez ; pour une Demoiſelle il me ſemble que vous avez-là un vilain mâtin ſous votre table.

COLOMBINE.

Vous rêvez, je crois, avec vos mâtins ?

LE CAPITAINE.

Brin d'Amour.

LE SERGENT.

Mon Capitaine.

LE CAPITAINE.

Chassez-moi ce chien de dessous cette table.

LE SERGENT (*avec sa canne.*)

Allons, tirez, à la paille. (*Nigaudin sort.*)

LE CAPITAINE.

Ho ho, mon petit ami, & que faites vous donc ici, s'il vous plaît?

NIGAUDIN.

La Violette, Laquais, prenez ma robe.

LE CAPITAINE.

Mon petit ami, si vous ne dénichez au plus vîte, je vous ferai amoureusement descendre par la fenêtre.

COLOMBINE.

Ha, Monsieur le Capitaine, vous êtes un extravagant de vous emporter sans raison; n'ai je pas fait mon devoir de faire cacher Monsieur pour vous épargner du chagrin? tant pis pour vous si vous allez chercher où vous n'avez que faire: & vous, Monsieur, dequoi vous avisez-vous de faire du bruit mal-à-propos; il n'y a qu'un homme de robe, & un Officier d'un Presidial, capable de tousser quand on le cache sous une table; puisque vous avez fait la sottise, démêlez la fusée comme il vous plaira. (*Elle sort.*)

NIGAUDIN.

Adieu, Monsieur, nous ne serons pas toûjours seul à seul, & s'il vous tombe jamais quelque Decret sur le corps, je vous apprendrai ce que c'est que de scandaliser un Juge chez des femmes.

LE CAPITAINE.

Va va petit Regratier de Justice, je me mocque de toi & de tes decrets, je suis en garnison dans une bonne Citadelle.

NIGAUDIN.

On ne traite point comme ça un Conseiller-Assesseur, & je m'en plaindrai à votre Citadelle; (*ils s'en vont l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

TRAFFIQUET, PIERROT,

PIERROT.

Monsieur, je viens de chez votre Notaire; il vous prie bien fort de l'excuser, il ne sçauroit venir aujourd'hui.

TRAFFIQUET.

Il faut prendre patience, pourvû qu'il vienne demain.

PIERROT.

Ni demain non plus, il lui est survenu une petite affaire, je ne crois pas qu'il puisse venir si-tôt.

TRAFFIQUET.

Et quelle est donc cette affaire?

PIERROT.

C'est, Monsieur, qu'il est mort.

TRAFFIQUET.

Il est mort! tu as raison, je ne crois pas qu'il revienne de long temps; c'est bien dommage, c'étoit le seul honnête homme de Notaire que j'aye encore trouvé. Hé dis-moi, as-tu eu des nouvelles de notre homme?

PIERROT.

He oui, Monsieur, pour celui-là on m'a dit qu'il étoit arrivé par le Poulaillier du Maine, & qu'il demeuroit tout rasibus de chez nous.

TRAF-

TRAFFIQUET.

Le Ciel en soit loüé, je me déferai peut-être à la fin de ma fille; & je ne verrai plus dans ma maison des animaux de toute sorte d'espèce, & particuliérement cette assemblée de femmes, ou plutôt cette Académie de folles qui s'y tenoit.

PIERROT.

Tout franc, Monsieur, je commençois à être bien las de toutes ces visageresses, & j'étois resolu de prendre mon congé, ou de vous donner le votre; mais, Monsieur, je voudrois bien vous lâcher un petit mot tandis que je sommes sur la chose du mariage.

TRAFFIQUET.

Parles, Pierrot, que me veux-tu?

PIERROT.

Monsieur, regardez moi bien, tel que vous me voyez je me vais marier.

TRAFFIQUET.

Toi, te marier, tu es fol!

PIERROT.

Ce qui me console, Monsieur, c'est que celle que j'épouse est aussi folle que moi.

TRAFFIQUET.

Et qui est donc cette malheureuse-là?

PIERROT.

Ho, Monsieur, vous la connoissez bien, c'est ... Mademoiselle votre fille.

TRAFFIQUET.

Ma fille! ma fille Colombine?

PIERROT.

Vraiment, Monsieur, cela est tout prêt, on n'attend plus que votre consentement, & le sien.

TRAFFIQUET.

Je ne sais, maraut, à qui il tient que je ne t'assomme de coups.

PIERROT.

Mais, Monsieur, il ne faut pas se fâcher, cela n'est

n'eſt pas ſi inégal ; je ſuis un garçon une fois, & elle eſt une fille ; & puis, Monſieur, je ne ſais ce que c'eſt que de faire le blêche, vous me donnez quinze écus par an, j'aime mieux n'en gagner que dix & être votre gendre ; voila comme je parle moi.

TRAFFIQUET (*donne des coups de canne à Pierrot.*)

Et moi voila comme je réponds.

PIERROT.

Eh fy donc, Monſieur, eſt-ce comme-ça qu'on parle de Mariage ? tenez voilà votre diable de Baillif, eſt-ce qu'il eſt mieux fait que moi ? La peſte l'étouffe & vous auſſi encore par-deſſus le marché.

SCENE II.

LE BAILLIF, TRAFFIQUET, PIERROT.

LE BAILLIF.

JE crois, Monſieur, que vous avez plus d'impatience de me faire votre gendre, que je n'en ai de vous voir mon beau-pere. Vous avez une fille ; *ergo*, vous êtes pourvû d'une drogue dont vous voudriez être défait ; car une fille, c'eſt une fleur qui ſe fanne ſi elle n'eſt cueillie dans ſa ſaiſon ; c'eſt un carteau de vin de Champagne, qui jaunit s'il n'eſt bû dans ſa primeur.

PIERROT.

Monſieur du Carteau vous n'en aurez peut-être que la beſſiére.

TRAFFIQUET.

J'eſpere, Monſieur, que vous ne vous repentirez pas de l'affaire que vous faites ; car je puis vous aſſurer que je vous livre une fille toute neuve, & qui vous ſera dans la ſuite un très-bon uſé.

LE BAILLIF.

Ha, cette marchandise-là ne dure toûjours que trop : vous pouvez aussi vous vanter, que vous serez le beau-pere de France le mieux engendré : je n'ai aucune mauvaise qualité ; je hais le vin à la mort, j'ai une aversion incroyable pour le jeu, & je suis fort aisé à vivre ; je ne crois pas avoir assommé plus de vingt païsans, & si ce n'étoit que pour des bagatelles, quelques rentes Seigneuriales (*En disant cela, il tire de sa poche son mouchoir, & laisse voir un pistolet, une bouteille, & fait tomber des dez & des cartes.*)

TRAFFIQUET (*appercevant tout cela dit bas :*)

Voilà cette homme si doux, qui ne jouë & qui ne boit pas : Vous dites donc, Monsieur, que ma fille sera doucement avec vous ; & qu'est-ce que c'est que ça, s'il vous plaît, (*il lui montre le pistolet.*)

LE BAILLIF.

Je porte toûjours cela sur moi, car je n'aime pas à être contredit.

PIERROT.

Monsieur, voilà un jeune homme qui est doux comme un bateau, vous ne sauriez mieux faire que de lui donner votre fille.

TRAFFIQUET.

Vous m'assurez que sa dot ne court point de risque entre vos mains ; car vous ne joüez point. (*Il montre des cartes à terre.*)

LE BAILLIF.

Fy, Monsieur, il n'y a que des frippons qui s'amusent à ces métiers-là ; je porte quelquefois des cartes & des dez par complaisance, mais je ne m'en sers qu'en compagnie, & je vous assure que si j'étois seul je ne joüerois jamais.

PIERROT.

Je vous l'ai toûjours dit, Monsieur, il n'y a que les mauvaises compagnies qui gâtent la jeunesse.

TRAF-

TRAFFIQUET.

Pour du vin vous n'en beuvez pas ?

LE BAILLIF.

La crapule me fait horreur. Eſt-ce que les honnêtes gens boivent du vin ?

TRAFFIQUET.

Je vois pourtant là quelque choſe qui a aſſez la phiſionomie d'une bouteille.

PIERROT.

Bon, Monſieur, vous avez la berluë.

LE BAILLIF.

Oui parbleu il l'a, ce n'eſt que de l'eau de vie que je porte à une femme de qualité qui eſt en couche.

TRAFFIQUET.

Allons, allons, il faut paſſer par là-deſſus, on ne fera pas un homme exprès pour moi ; apparemment vous n'épouſerez pas ma fille ſans la voir : Pierrot dis à Colombine qu'elle vienne ſaluer Monſieur.

PIERROT.

Elle n'eſt pas ici.

TRAFFIQUET.

Elle n'eſt pas ici !

PIERROT.

Non, Monſieur, j'ai vû un Chevalier avec un Abbé, qui ſont venus l'emprunter pour juſqu'à ſept heures.

LE BAILLIF.

L'emprunter ! comment donc ! eſt-ce là cette fille ſi neuve ? Si on me l'emprunte comme ça quand elle ſera ma femme, elle ne durera pas ſi long-tems que je penſois. Mon garçon, la fille de Monſieur ſe prête donc quelquefois de main en main quand on la demande ?

PIERROT.

Oui, Monſieur, tous les jours il y a tout plein d'honnête monde qui la vient prendre pour la divertir.

LE

LE BAILLIF.

Oui, Monsieur du beau-pere, en tout cas si dans six mois ou un an je ne m'accommodois pas de votre fille, en perdant quelque chose dessus, vous la reprendriez ?

TRAFFIQUET.

Il n'y a rien à perdre sur cette fille-là, vous en trouverez toûjours votre argent.

PIERROT.

On ne parle point du loup qu'on n'en voye la queuë, tenez la voilà; ne vous avois-je pas bien dit qu'elle viendroit souper avec vous ? Il n'y a point de fille à Paris si-bien moriginée, elle ne couche jamais en ville.

TRAFFIQUET.

Ma ville, voilà le Baillif en question, tu ne voudras peut-être pas lui ouvrir ton cœur en ma presence; Monsieur, je ne vous rends pas un méchant office de vous laisser seul avec votre Maitresse. (*Pierrot fait des mines en quittant sa Maitresse.*)

SCENE III.

COLOMBINE, LE BAILLIF.

LE BAILLIF (*se reculant.*)

NE vous étonnez pas, Mademoiselle, si vous me voyez reculer trois pas au frontispice de vos charmes, vous avez des yeux capables d'embraser tout le Bailliage de mon cœur; & depuis qu'on porte des bouches, on n'a jamais bouchonné un bouchon si bouchonnable.

COLOMBINE.

Je suis confuse de vos civilitez, Monsieur, & il faudroit avoir plus d'esprit que je n'en ai pour répondre à un compliment si arrangé.

LE

LE BAILLIF.

Il est vrai que pour des complimens, il n'y a point d'homme dans notre Province qui m'ose prêter le collet. J'ai harangué une fois notre Intendant pendant deux heures avec tant d'éloquence, qu'il s'endormit tout debout, & ne s'éveilla qu'une heure après que j'eus fini.

COLOMBINE.

De pareils efforts d'esprit sont bons pour la Province; mais à Paris on aime à parler terre à terre.

LE BAILLIF.

Bon, a-t-on de l'esprit à Paris? Si-tôt qu'il y a un fat dans un païs on l'y envoye, c'est le rendez-vous de tous les sots de la France; & de tous les Parisiens, je ne vois que les Normands & les Manceaux qui ayent un peu de brillant.

COLOMBINE.

A vous entendre parler vous ne paroissez pas content des Cavaliers de ce païs-ici; & des Dames qu'en dites-vous?

LE BAILLIF.

La, la, elles sont d'assez bonne amitié, j'en ai trouvé quelques-unes de jolies en mon chemin; mais tout franc je n'en ai point encore vû une de votre calibre.

COLOMBINE.

Il faut pourtant tomber d'accord qu'elles ont un tour d'esprit & des maniéres de se mettre, que les femmes de Province n'ont point.

LE BAILLIF.

Ouï-da, ouï-da, je trouve qu'elles se coëffent raisonnablement haut; & je crois que leurs maris ne sont guéres coëffez plus bas.

COLOMBINE.

Où passe-t-on le tems avec plus d'économie; aujourd'hui à l'Opera, demain à la Comédie, un autre jour au Bal; on entrelasse cela de parties de jeu

&

& de promenades, & vous voyez bien qu'il n'y a point de lieu où une femme soit si façonnée.

LE BAILLIF.

Pour moi je trouve cela le plus joli du monde; mais que disent les maris à Paris?

COLOMBINE.

Lés maris disent ce qu'ils veulent, & les femmes font ce qui leur plaît; c'est la mode du Païs.

LE BAILLIF.

Les femmes feront durer cette mode-là le plus qu'elles pourront; &, s'il vous plaît, quand une femme revient du Bal à cinq heures du matin avec un Cavalier, qu'elle éveille toute la maison, que disent les maris à Paris!

COLOMBINE.

Ils ne disent rien, dès que la femme est rentrée ils se rendorment.

LE BAILLIF.

Un homme qui a le sommeil si en main n'a pas besoin d'être bercé; mais, je vous prie, lors qu'une femme vend ses pierreries pour faire l'équipage de quelque galand-homme qui va à l'armée, que disent les maris à Paris?

COLOMBINE.

Ho, les Parisiens sont trop bons serviteurs du Roi pour trouver cela mauvais.

LE BAILLIF.

Je ne m'en dédis point, voilà de bonnes gens que ces Parisiens-là: Vaille que vaille, puisque j'ai fait les frais du voyage, je vous épouserai; mais à condition que dès le lendemain de la nôce vous vous mettrez dans la Carriole du Mans pour venir regenter les chapons de ma basse-cour, l'air de Paris donne trop de maux de tête.

COLOMBINE.

Quelque loi que vous m'imposiez, elle me paroîtra toûjours douce, pourvû que je sois seure de passer avec

avec vous le reste de mes jours, vous me tenez lieu de tout; & du moment que je vous ai vû, j'ai senti pour vous .... Ha, ne m'obligez pas de m'expliquer, j'en dirois peut-être plus que je ne veux.

LE BAILLIF.

Les filles de ce Pais-ci sont faites avec des étoupes, il ne faut qu'une étincelle.

COLOMBINE.

J'ai une grace à vous demander; les filles, comme vous sçavez, ont beaucoup d'ambition sur le fait du mariage; j'ai eu toute ma vie une nobie horreur pour les Baillifs du Maine, ne pourriez-vous point changer de charge, & vous faire homme de qualité?

LE BAILLIF.

Très-volontiers, rien n'est plus aisé, aussi-bien je suis en pourparler avec un Marquis de nos cantons qui s'en va à l'armée, & comme il a besoin d'argent, il me veut vendre sa charge de Marquis avec sa pratique.

COLOMBINE.

Ho, Monsieur, que cela me fera de plaisir; mais en achetant une charge de Marquis, n'oubliez pas, s'il vous plaît, de vous faire donner les airs déhanchez de ces Messieurs-là?

LE BAILLIF.

Ho, je n'en ai que faire; quand on a été toute sa vie élevé dans le bas Maine; les airs de Cour ne sont que trop familiers: Adieu, ma belle enfant, touchez là-dedans, dans une heure au plus tard je vous fais Marquise ou Baillivesse, vous choisirez.

COLOMBINE.

La sotte pécore qu'un homme qui a le mariage en tête! une fille un peu sçavante sur l'article le manie comme un chamois; voyez, je vous prie, cet idiot de Baillif qui va se faire Marquis: pour m'essayer, le premier Marquis qui me tombera sous la pate, j'en ferai un Procureur Fiscal.

(*Dans*

(Dans l'intervalle de cette Scène & de celle qui suit, il se passe des Scènes Italiennes.)

SCENE IV.

COLOMBINE, TRAFFIQUET.

TRAFFIQUET.

JE vous prie, Mademoiselle ma fille, de ne me point échaufer les oreilles, je sçais ce qu'il vous faut, & c'est à vous à obéir quand je vous ai choisi un mari, entendez-vous ?

COLOMBINE.

Comme je suis une partie des plus intéressées dans l'affaire, je crois, mon pere, que mon choix est du moins aussi nécessaire que le votre, & je vous dirai franchement que cet homme-là n'est point fait pour moi.

TRAFFIQUET.

N'est point fait pour vous ! J'en suis d'avis, il faut vous l'essayer ; mais voyez, je vous prie, comme cela fait la raisonneuse.

COLOMBINE.

Je vous dis encore une fois, mon pere, laissez-moi mener cette affaire-là ; vous êtes plus vieux que moi, j'en conviens ; mais je me connois mieux en maris que vous.

TRAFFIQUET.

Et que trouvez-vous, s'il vous plaît à redire au mari que je vous propose ?

COLOMBINE.

Bon, c'est un homme qui se presente de front au mariage, & qui ne sçait pas ce que c'est qu'un préliminaire d'Amour.

TRAFFIQUET.

Hé, de par tous les Diables, par où veux-tu donc qu'il se presente, par l'oreille ? tant mieux s'il commence

mence à entrer en matiére ; en fait de mariage, je n'aime point à voir préluder.

COLOMBINE.

Quoi, mon pere, vous voudriez ?

TRAFFIQUET.

Oüi, je le veux.

COLOMBINE.

Vous prétendez qu'un homme que je n'ai jamais vû?

TRAFFIQUET.

Oüi, je le prétends.

COLOMBINE.

J'ai trop de raison pour ...

TRAFFIQUET.

Si tu as de la raison tu dois m'obéïr, & prendre le parti qui se presente. (*Octave paroît à la Cantonade, & fait des mines à Colombine.*)

COLOMBINE.

Le parti qui se presente ....

TRAFFIQUET.

Oüi, le parti qui se presente.

COLOMBINE.

Assurément ?

TRAFFIQUET.

Oüi, s'il vous plaît, il ne faut point tant faire de gestes ni de grimaces, est-ce qu'il lui manque quelque chose ?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

TRAFFIQUET.

Est-il tortu ou bossu ?

COLOMBINE.

Je trouve sa taille dégagée & engageante.

TRAFFIQUET.

Est-ce qu'il n'a pas d'esprit, va va, ce n'est pas le plus nécessaire en ménage.

COLOMBINE.

Son esprit me charme, & je connois peu de gens qui en ayent plus que lui.

TRAFFIQUET.

Et pourquoi donc n'en veux tu point?

COLOMBINE.

Moi je n'en veux pas? Il faudroit, mon pere, que je fusse bien aveugle, ou bien insensible pour refuser un tel parti.

TRAFFIQUET.

Ho, que ne parles-tu donc, j'allois me mettre en colére; voyez, je vous prie, quand on ne s'entend pas; vien, ma fille, que je t'embrasse.

COLOMBINE.

Que cet embrassement me fait de plaisir! (*En embrassant son pere elle donne sa main à baiser à Octave.*)

TRAFFIQUET.

Tu réponds dignement aux soins que j'ai pris de ton éducation.

COLOMBINE.

J'aimerois mieux mourir, mon pere, que de vous desobliger.

TRAFFIQUET.

Tu me promets donc de ne plus songer à cet étourdi?

COLOMBINE.

Je ne le verrai de ma vie, c'est un homme que je ne puis souffrir.

TRAFFIQUET.

Et moi pour reconnoître ton obéïssance, je te promets d'augmenter ton trousseau de six chemises, & de t'aller voir toutes les Fêtes & Dimanches quand tu seras au Maine.

COLOMBINE.

Au Maine, mon pere, & que faire là?

TRAFFIQUET.

Accompagner ton mari.

COLOMBINE.

Mon mari! ce n'est pas son dessein de quitter Paris.

TRAFFIQUET.

Et vraiment si, il est Baillif du Maine.

CO-

COLOMBINE.

Octave est Baillif du Maine, & depuis quand donc?

TRAFFIQUET.

Que diable veux-tu donc dire avec ton Octave? je crois que tu es folle.

COLOMBINE.

Quoi ce n'est pas Octave que vous me voulez donner pour mari?

TRAFFIQUET.

Non assurément.

COLOMBINE.

Bon bon, vous vous moquez, vous voulez rire? (*Colombine fait toûjours des mines avec Octave.*)

TRAFFIQUET.

Je ne ris point, & je veux ... (*Il se tourne, & apperçoit Octave, qui lui fait une révérence, & s'en va.*) C'est donc ainsi, coquine, que tu fais état de mes remontrances, que tu te moques de moi?

COLOMBINE.

Mon pere...

TRAFFIQUET.

Va, je t'abandonne.

COLOMBINE.

Hé, mon pere....

TRAFFIQUET.

Je te desherite.

COLOMBINE (*tout doucement.*)

Mon petit papa.

TRAFFIQUET.

Je te donne ma malédiction, & tu mourras vieille fille. (*Il s'en va.*)

COLOMBINE.

Ho criez tant qu'il vous plaira, je n'irai pas perdre un Amant pour la mauvaise humeur d'un pere; nous sommes dans un tems où il faut garder le peu qu'on en a: Mais voici notre amoureux Pierrot, il faut l'écouter un moment & nous en divertir.

SCENE V.

PIERROT, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

PIERROT.

ENfin, Pierrot, te voila dans le bourbier jusques au col, dequoi t'avises-tu d'être amoureux ? tu ne fais plus que quatre repas par jour ; tu ne saurois plus t'éveiller qu'à midi sonné ; tu vois bien qu'en cet état-là, tu ne peux pas la faire longue. Hé bien je mourrai. Tu mourras ? Sais-tu bien qu'il n'y a rien de si triste que la mort ? Il n'importe, je ne verrai plus cette cruelle ; je ne verrai plus cette ingrate, cette .... (*Il apperçoit Colombine.*)

COLOMBINE.

Que dis-tu là ?

PIERROT.

Je dis, je dis, Mademoiselle, que quand je serai mort je ne verrai plus goute.

COLOMBINE.

C'est donc à dire que ta folie te dure toûjours ?

PIERROT.

Mademoiselle, assurément vous me ferez faire quelque mauvais coup ; je me serois déja jetté vingt fois par la fenêtre de notre grenier s'il avoit été seulement d'un étage plus bas.

COLOMBINE.

Tu te mocques, Pierrot, quand on est bien amoureux on n'est pas à un étage près ; je te conseille de ce pas d'aller faire ce saut-là pour l'amour de moi.

PIERROT.

Allez vilain petit Porc-épic, le Ciel vous punira ! ô Amour, Amour ! ô Pierrot, Pierrot ! (*Il s'en va, & le Laquais entre.*)

LE LAQUAIS.

Mademoiſelle, voila la Comteſſe Flaméche, & la Marquiſe Biſtoquet qui demandent à vous voir.

COLOMBINE.

La Comteſſe Flaméche, & la Marquiſe Biſtoquet, je ne connois point ça, de quel mauvais vent ces femmes-la abordent-elles chez moi? Il faut que ce ſoient des Provinciales.

LE LAQUAIS.

Ce ſont des Dames qui diſent qu'elles demeurent depuis peu dans le quartier.

COLOMBINE.

Faites-les entrer; voilà de ces chiennes de viſites qu'on ne ſauroit éviter.

SCENE VI.

(Pour l'intelligence de cette Scène, il faut ſavoir qu'Octave ayant appris que Colombine avoit dit au Baillif d'acheter un Marquiſat, croit qu'elle l'aime véritablement; & pour l'en dégoûter il fait habiller Mezzetin & Paſquariel en femmes, & les envoye chez Colombine afin qu'ils la dégoûtent du Baillif.)

LA MARQUISE *Paſquariel*, LA COMTESSE *Mezzetin*, COLOMBINE.

(Le Laquais qui porte la queuë à la Marquiſe, la tient fichée dans ſa culote, & de ſes deux mains il caſſe des noix.)

LA MARQUISE, LA COMTESSE, & COLOMBINE (*toutes trois enſemble.*)

LA COMTESSE.

HE bon jour, Mademoiſelle, comment vous portez-vous? il y a mille ans que j'ai envie de vous venir voir, & de profiter de l'honneur de votre voiſinage.

LA MARQUISE.

On a dû vous dire, Mademoiselle, que mon équipage s'est arrêté vingt fois à votre porte; mais vous êtes introuvable, & vous êtes toute des plus rares.

COLOMBINE.

En vérité, Mesdames, je suis dans la derniére confusion, d'avoir si mal profité de l'honneur de votre visite : Hola; quelqu'un, des siéges.

(*Elles se taisent toutes les trois; & après un petit silence, toutes les trois ensemble disent ce qui suit.*)

LA COMTESSE.

Peut-on sçavoir, la Belle, quels sont vos plaisirs? vous êtes toûjours dans le grand monde; on dit que c'est vous qui faites l'honneur du quartier.

LA MARQUISE.

Mais voyez ce tein, je vous prie, Madame la Comtesse, apparemment vous l'avez pris du bon faiseur? jamais je n'ai rien vû de si charmant.

COLOMBINE.

Je suis ravie, Mesdames, d'avoir un voisinage aussi agréable que le votre, quand vous voudrez nous jouërons ensemble; mais je vous avertis que je suis la plus malheureuse fille du monde.

(*Elles se taisent de nouveau.*)

LA COMTESSE.

Nous faisons nos visites du quartier; une charette de foin a fait un embarras, ce qui nous a obligées de nous sauver chez Lamy, où nous avons bû chacune trois bouteilles de vin pour nous desennuyer.

COLOMBINE.

Six bouteilles de vin à deux femmes?

LA MARQUISE.

Il faut dire la vérité, Madame la Comtesse porte le vin comme un charme.

LA COMTESSE.

Madame la Marquise veut qu'on lui rende justice, & qu'on dise qu'il n'y a point de Breton qu'elle ne

boive par-dessous la jambe ; c'est bien le plus hardi vin de femme.

COLOMBINE.

Avec ces talens-là, Mesdames, il est à présumer que vous êtes mariées en Bourgogne ou en Champagne.

LA COMTESSE.

Vous ne vous trompez point ; à propos de mariage, ma belle Voisine, on m'a dit que vous couchiez la Nôce en jouë ; une fille comme vous se peut-elle resoudre à cette vilainie-là ?

COLOMBINE.

Pour moi, Madame, je ne trouve rien de vilain à faire ce que tout le monde fait & ce que vous avez fait vous-même.

LA COMTESSE.

Il est vrai, mais je n'avois que quinze ans pour lors ; vous sçavez que c'est un âge terriblement scabreux pour une fille ; pourrez-vous abandonner votre taille aux accidents du mariage ?

COLOMBINE.

J'ai assez de peine à m'y resoudre ; mais que voulez-vous, il faut bien prendre le bénéfice avec les charges.

LA MARQUISE.

Faites comme moi, Mademoiselle ; depuis que j'ai épousé mon mari nous ne couchons plus ensemble.

LA COMTESSE.

Cela est fort bon pour vous, Madame la Marquise, qui avez quantité d'enfans de votre premier lit ; mais une fille qui se marie, est bien-aise de savoir au juste à quoi elle est propre.

LA MARQUISE.

Pour moi je suis malheureuse en garçons, je n'en saurois élever, je n'en ai plus que dix-sept.

COLOMBINE.

Dix-sept, en vérité, Madame, l'Etat vous est

bien obligé de lui donner tant de bons sujets.

LA COMTESSE.

J'en aurois bien eu vingt-cinq ou trente si tout étoit venu à profit ; mais les fausses-couches ont fait de terribles bréches dans ma famille, le diroit-on à ma taille ? (*Elle se promene.*)

COLOMBINE.

Elle est d'une finesse extraordinaire, on croiroit que vous allez rompre.

LA COMTESSE.

Depuis deux ans, Dieu merci ; j'en suis un peu la maitresse, j'ai obligé Monsieur le Comte à faire lit à part ; car je suis presentement bien revenuë de la bagatelle.

COLOMBINE.

Et Monsieur votre époux prendra-t-il toûjours ce petit divorce en patience ?

LA COMTESSE.

Madame, il fera comme il pourra.

LA MARQUISE.

Peut-on savoir, ma chére, qui vous épousez ?

COLOMBINE.

Plusieurs partis me recherchent ; mais mon pere, me destine à un Baillif du maine, & ....

LA MARQUISE.

A un Baillif, ... à un Baillif, ... ah, ouf, je me trouve mal ; un Baillif, ha quelle ordure !

COLOMBINE.

Comment donc, Madame, avez-vous des vapeurs?

LA COMTESSE.

Ha, Mademoiselle, vous ne deviez jamais lâcher le mot de Baillif ; à l'heure qu'il est cela me dévoye : un Baillif ! encore si c'étoit un Procureur Fiscal. (*Elles se jettent toutes deux sur leurs siéges faisant des contorsions.*)

COLOMBINE.

Ha que je suis malheureuse ! voilà deux femmes

qui

qui me vont demeurer dans les mains; hola quelqu'un, mes Laquais, ma Femme-de-Chambre. (*La Comtesse & la Marquise ensemble*) Un Baillif; (*Elles s'en vont, & quand elles sont à la Cantonade elles disent.*)

LA MARQUISE.

Non, Madame, assurément je ne passerai pas, ou la peste m'étouffe.

LA COMTESSE.

Si je passe la premiére, je veux que cinq cent mille diables me tordent le col: (*A force de civilitez & de contorsions leurs commodes tombent.*)

COLOMBINE (*après qu'elles sont sorties.*)

Non, je ne crois pas que de mémoire d'homme on ait jamais reçû une si impertinente visite; elles n'ont que faire de me tant dégoûter du Baillif, si je l'épouse ce ne sera qu'à mon corps défendant.

(*Après cette Scène, il s'en fait encore plusieurs d'Italiennes; & entr'autres, une dans laquelle Octave ayant sû la réüssite de la visite que Mezzetin & Pasquariel, déguisez en femmes, ont renduë à Colombine, leur ordonne de ne s'en pas tenir là, & de s'habiller en Bohémiens, & de joindre avec eux quelques Fourbes, ensuite faire en sorte sous ces déguisemens de trouver le Baillif, & sous prétexte de lui dire sa bonne-avanture, le dégoûter tout-à-fait du mariage; ce qui donne occasion à la Scène qui suit.*)

SCENE VII.

MEZZETIN ET PASQUARIEL (*en Bohémiens suivis d'autres Bohémiens & Bohémiennes, qui trouvant le Baillif, dansent & chantent autour de lui.*)

ARLEQUIN.

Quand vous serez las de chanter, vous me direz peut-être ce que vous me voulez? (*Ils continuent à danser.*)

ARLEQUIN (*à Mezzetin.*)

Monsieur le meneur de Ballet, peut-on sçavoir qui sont ces sauterelles-là ? (*en montrant deux Bohémiennes.*)

MEZZETIN.

Ce sont des filles surnaturelles qui connoissent les Astres, les Langues, & tout ce qu'il y a de plus extraordinaire au monde & hors du monde, elles ne parlent qu'en vers, enfin ce sont des filles d'un mérite sublime. Tenez quel âge donneriez-vous-à celle-là ?

ARLEQUIN.

Elle est bien jeune ; mais je crois que quand on la mariroit elle n'en mourroit pas.

MEZZETIN.

Elle est de l'âge du Cheval de Troye : Voyez-vous cette autre-là, c'est la femme du Zodiaque ; elle accoucha un jour des douze Signes.

ARLEQUIN.

Quoi voilà la mere du Capricorne ?

MEZZETIN.

Assurément.

ARLEQUIN.

Si cela est, Madame, vous êtes grand'-mere de bien des gens, & tous vos enfans ne sont pas dans le Zodiaque ; mais il me semble que vous m'aviez dit qu'elle étoit fille ?

MEZZETIN.

Cela est vrai, elle a été cinq ou six cens ans femme, & puis elle est redevenuë fille.

ARLEQUIN.

Voilà un beau sécret avec lequel on gagneroit bien de l'argent en ce Païs-ci : Puisque ces creatures-là sçavent tant de belles choses, elles pourront donc bien me déterminer sur un Mariage ?

MEZZETIN.

Vous ne pouvez pas mieux vous adresser. (*Mezzetin & sa troupe s'en vont en dansant & chantant.*)

ISA-

ISABELLE & COLOMBINE
(*en Bohémiennes, restent avec Arlequin.*)

ARLEQUIN, (*après s'être campé au milieu d'elles.*)

MEsdames, pour venir à la conclusion,
Vous sçaurez que je sens une convulsion,
Un appetit nommé vapeur de Mariage;
Un *la* ... quelque Arlequin qui demande passage.
Me dois-je marier?

ISABELLE (*gesticule & ne dit mot.*)

ARLEQUIN.

Ho, vous avez raison.
Et vous, à votre avis, me marirai-je ou non?

COLOMBINE (*gesticule & ne dit mot.*)

ARLEQUIN.

C'est bien dit; à ces mots il n'est point de replique;
Dans leur Langue à mon tour, il faût que je m'explique.
(*Il gesticule & fait beaucoup de contorsions, & puis dit:*)
Vous m'entendez donc bien, enfin sans tant parler:
Car cela vous fait mal, devrois-je convoler?

ISABELLE.

Ouy.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Comment!

ISABELLE.

Ouy.

COLOMBINE.

Non.

ARLEQUIN.

Quelle peste de gamme!

ISABELLE.

C'est manquer de bon sens que de vivre sans femme.

COLOMBINE.

Et pour se marier il faut être archifou.

ARLEQUIN.

Celle-ci, par ma foi, lui rive bien son clou.

ISABELLE.

Oui, l'Himen est des Dieux le plus parfait ouvrage;
C'est le port assuré dans le libertinage,
Le nœud qui nous unit avec de doux accords,
La porte des plaisirs qu'on goûte sans remords,
Le bridon qui retient la jeunesse fougueuse,
L'onguent qui guérit seul la brûlure amoureuse;
Des blessures du cœur l'appareil souverain,
Et la forge en un mot de tout le genre humain.

ARLEQUIN.

J'en connois bien pourtant de plus d'une fabrique,
Qui ne furent jamais faits dans cette boutique:
Enfans du pur hazard, & sans aller plus loin,
J'en trouverois peut-être ici plus d'un témoin.
(*Il montre le Parterre.*)

COLOMBINE.

Non, l'Hymen tel qu'il soit est un dur esclavage,
Une mer où l'honneur bien souvent fait naufrage;
Un grand chemin rempli de voleurs dangereux?
Une terre fertile en bois malencontreux:
Un magasin de fraude, où l'on fait de commande
Marchandise mêlée, & bien de contrebande,
C'est l'écueil du plaisir, pour tout dire en un mot,
C'est une souricière, où l'on attrape un sot.

ARLEQUIN (*à Isabelle.*)

Cet avis à mon goût vaut bien l'autre, Madame.

ISABELLE.

Un homme ne sçauroit vivre content sans femme;
Sans elle une maison iroit tout de travers;
Elle sçait du destin partager les revers,
Elle sert un mari, soulage sa vieillesse.

La femme est dans le monde un miroir de sagesse,
De mille beaux Talents un assemblage heureux
Le temple de l'honneur, le chef-d'œuvre des Cieux;
La beauté fut son lot, l'esprit son appanage,
La vertu son domaine, & l'honneur son partage.

ARLEQUIN.

Ouy cela se disoit du temps de Jean de Vert.

COLOMBINE.

Plutôt que prendre femme épousés un desert,
Par elle une maison va toute en décadence,
Elle ne met jamais de frein à sa dépense:
Elle accroît les chagrins, loin de les partager,
La femme est en tout tems un éminent danger,
Un vaisseau sur lequel le Nocher le plus sage,
Apprehende le calme autant qu'il fait l'orage;
C'est l'arsenic du cœur, la fureur la conduit;
L'inconstance en tout tems ou l'escorte ou la suit,
Et la vengeance enfin est toûjours devant elle.

ARLEQUIN.

Ho vous avez raison, je sçais qu'une femelle,
Qui prétend se vanger d'un époux offensif,
Devient des animaux le plus vindicatif.

ISABELLE.

Quand on la nomme un mal & doux & nécessaire,
C'est qu'on lui voit toûjours quelque vertu pour plaire;
Si le Ciel ne l'a pas faite avec un beau corps,
Il aura sur l'esprit répandu ses tresors;
Si des biens de fortune elle n'est pas fournie,
Elle se fait un fonds de son œconomie:
La sotte d'ordinaire a l'esprit complaisant;
La folle quelquefois plaît par son enjouëment:
Dans une femme enfin toûjours quelque mérite,
De ses petits defauts aisément nous raquitte.

ARLEQUIN.

Qui nous raquittera, dites-nous, s'il vous plaît,
Lorsque de notre honneur elle tire intérêt?

ARLEQUIN.

Ha ! je sens déja là. (*Il se touche à la tête.*)

ISABELLE.

Animal défiant,

Vous croyez donc ?

ARLEQUIN.

Ma foi je crois à l'ascendant,

Ce grand front, cet aspect, tout cela m'entortille.

ISABELLE.

Vous croyez donc la femme un sexe bien fragile ?
C'est une citadelle, on ne l'insulte pas,
Sans l'assiéger en forme & donner des combats :
On prend quelques dehors armé de brusquerie ;
Mais enfin quand le jeu passe la raillerie,
Que l'ennemi faisant floter ses étendars,
Vient du corps de la place attaquer les rempars,
De l'honneur retranché forcer les palissades ;
C'est pour lors qu'une femme, avec plusieurs grenades
Pleines d'emportement, de courroux, de mépris,
Vous écarte bien-tôt ces assiégeans transis.

ARLEQUIN.

Les François sont pourtant (soit dit sans vous déplaire)
Drôles qui n'ont pas peur du feu pour l'ordinaire ;
Ils entendent, dit-on, les siéges comme il faut,
Et sont en droit d'aller brusquement à l'assaut.

COLOMBINE.

Ne vous reposez point sur cette citadelle ;
On a beau nuit & jour y faire sentinelle,
Quelque chemin couvert en tout tems y conduit ;
A ces remparts d'honneur, dont on fait tant de bruit,
Je ne m'y firois moi que d'une bonne sorte :
L'or est une machine & bien prompte & bien forte ;
L'époux sur les creneaux observe vainement
La démarche que font les troupes d'un Amant,

Il.

Il s'endort quelquefois ; cependant on s'avance,
La femme ne peut pas toûjours être en défense ;
On capitule enfin. Et là, là, croyez-vous
Qu'un traité que l'on fait sur la bréche, à l'Epoux
Soit fort avantageux ?

ARLEQUIN.

Dans cette conjoncture,
Je crois bien que c'est lui qui paye avec usure
Tous les frais de la guerre. Allons, tant que quelqu'un
Plus courageux que moi, prendra femme en commun,
Je prétends me servir des droits du voisinage,
Et laisser qui voudra goûter du mariage,
En ces occasions on court plus de danger
A bâtir sur son fond que sur un étranger,
Je ne tâterai point de la cérémonie.

ISABELLE.

Vous n'en tâterez point ? alte-là, je vous prie.

COLOMBINE.

Point de femme, mort-bleu.

ISABELLE.

Si vous n'en prenez pas
Vous n'avez point encor trois jours à vivre.

ARLEQUIN.

Helas !

COLOMBINE.

Et si vous en prenez, moi je vous signifie,
Que demain au plus tard vous n'êtes pas en vie.
(Elles le prennent toutes les deux chacune par une manche de son just-aucorps.)

ARLEQUIN.

C'en est fait, je suis mort, je n'en puis revenir,
Prédiseuses du Diable, ha ! laissez-moi partir.

ISABELE.

Avant que vous quitter, il faut que je vous voye
A côté d'une femme.

ARLEQUIN.

Ha plutôt qu'on me noye !

CO-

COLOMBINE.

Pour vous laisser, je veux vous mettre hors d'état
De ne pouvoir jamais sortir du célibat.

ARLEQUIN.

N'en faites rien, je suis le dernier de ma race.

ISABELLE.

Que de bruit!

COLOMBINE.

Qu'on me suive.

ARLEQUIN.

Hé Mesdames, de grace,
Un accord, je serai six mois de l'an garçon,
Et six mois marié.

ISABELLE.

Marchez.

COLOMBINE.

Que de façon!

(Elle s'en vont emportent chacune une manche de son just-aucorps, il crie au voleur, Mezzetin & sa troupe reviennent dansent & chantent autour de lui, l'achevent de deshabiller, & luy emportent sa bourse avec sa culote, s'en vont & font finir l'Acte.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE *seule.*

JE n'entends point parler de notre Baillif, il faut que le traité de cette Charge de Marquis l'arrête chez quelque Notaire; il n'en est pas encore où il pense, & je lui garde le meilleur pour le dernier.

UN LAQUAIS.

Mademoiselle, voilà un bel esprit qui monte, Madame Pindaret.

SCE-

SCENE II.

MADAME PINDARET, COLOMBINE.

Me PINDARET.

HA, ma chére Belle, que je ſuis heureuſe de vous rencontrer ! car vous êtes la fille de France la plus introuvable.

COLOMBINE.

On ne m'a point dit, Madame, que vous m'ayez fait cet honneur-là : il eſt vrai que j'ai le domeſtique du monde le plus brutal ; qu'une femme de qualité me vienne voir, on ne m'en dit rien ; qu'une Procureuſe frappe à ma porte, on m'en vient faire la honte en pleine compagnie.

Me PINDARET.

En vérité, Mademoiſelle, il faut que votre train ſoit travaillé d'un prodigieux dévoyement de mémoire ; ouy, je crois que je ſuis venuë ici plus de dix fois depuis les Calandes du mois dernier.

COLOMBINE.

Comment dites-vous cela, s'il vous plaît? Les Cal....

Me PINDARET.

Les Calandes, Mademoiſelle, c'eſt là la maniére de compter des Romains & la mienne : ſi ma ſervante datoit ſa dépenſe autrement, elle ne coucheroit pas chez moi deux jours de ſuite ; je veux de l'érudition juſques dans ma cuiſine.

COLOMBINE.

Que vous êtes heureuſe, Madame, de ſçavoir de ſi belles choſes! Si j'avois l'avantage de vous voir ſouvent, je crois que je deviendrois une habile fille.

Me PINDARET.

Il faut dire la vérité, on ſe décraſſe aſſez à ma

com-

compagnie ; & tout le monde avoue que je n'ai point la converſation roturiére.

COLOMBINE.

Ha, que cela eſt joliment dit, la converſation roturiére ! comment pouvez-vous fournir à la dépenſe d'eſprit que vous faites ? ſi vous ne vous ménagez, vous n'en aurez jamais aſſez pour le reſte de vos jours ?

Me. PINDARET.

Bon, cela ne me coûte rien, & à une femme comme moi, qui ſe jouë des Auteurs, j'entretiens commerce avec les Anciens, & je fraye auſſi avec les Modernes.

COLOMBINE.

Avec les Anciens, Madame ?

Me. PINDARET.

Aſſurément, Mademoiſelle, j'en attrape aſſez le vrai, & je veux vous faire voir quelle eſt ma lecture quotidienne ; Laquais, petit garçon, donnez-moi mon Juvenal ?

LE LAQUAIS.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Madame, que votre Juvenal ?

Me. PINDARET.

Ce Livre in quarto que je vous ai tantôt donné.

LE LAQUAIS.

A moi, Madame, un quartot ; vous ne m'avez donné ni quartaut ni bouteille.

Me. PINDARET.

Hé le petit ignorant ! qu'il vous arrive une autrefois de l'oublier ; je prends toûjours la précaution de me faire eſcorter de ce Livre-là quand je vais en viſite de femme, pour me dédommager des minuties de leur converſation.

COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle mettre à profit juſques à ſon ennui.

Me. PINDARET.

Etes-vous comme moi, ma chére, toutes les viſites de femmes me donnent la colique.

COLOMBINE.

Non, Madame, je ne suis point d'une complexion si délicate : à vous dire vrai, j'aime beaucoup mieux la conversation des hommes, & je voudrois par fois qu'il n'y eût que moi de femmes au monde.

Me. PINDARET.

Vous auriez de la chalandise; j'allay voir il y a quelque-tems une Marquise, je ne fus qu'un quart-d'heure avec elle, c'étoit pendant la Canicule ; sa conversation ne laissa pas de m'enrhumer si fort, que je me suis mise trois semaines au gruau pour en revenir.

COLOMBINE.

Cela étant, Madame, quand vous allez en visite de Marquises, de crainte de vous enrhumer une seconde fois, il faudroit encore faire porter un manteau fourré avec votre Juvenal.

Me. PINDARET.

Vous ne sauriez vous imaginer jusqu'où va l'ignorance de cette-femme-là.

COLOMBINE.

Une femme de qualité ignorante, vous me surprenez ?

Me. PINDARET.

Ignorantissime ; croiriez-vous ... Mais non, cela n'entre point dans l'esprit.

COLOMBINE.

Mais encore ?

Me. PINDARET.

Croiriez-vous qu'elle ne put jamais me dire dans quelle Olympiade mourut Epaminondas.

COLOMBINE.

Ha Ciel, quelle ignorance ! en vérité, Madame, vous futes bien-heureuse d'en être quitte pour un rhume, cela valoit bien la peine de tomber en apoplexie.

Me. PINDARET.

Il ne tint qu'à moi. A propos, Mademoiselle, avez-vous vû mon Madrigal ?

COLOMBINE.

Non, Madame, cela n'est pas venu jusqu'à moi.

Me. PINDARET.

Vous n'êtes donc pas de ce monde; c'est une piéce qui a souffert déja la troisiéme édition, & qui a marié les quatre filles de mon Libraire; je vais vous le lire.

COLOMBINE.

Vous me ferez, je vous assure, un sensible plaisir.

Me. PINDARET (*tire quantité de paperaces.*)

Ce n'est pas cela, c'est un Rondeau sur une absence que je laisse quelque tems mitonner sur le réchaud de la reflexion.... Ni cela; c'est la vie de Themistocle en Vers Burlesques; je tiens un Poëme épique aux cheveux qui surprendra tout Paris. Ha voici notre Madrigal. Sur l'inconstance d'une Maitresse qui changea d'Amant, parce qu'il avoit soûpiré par le derriére, vous entendez bien cela?

COLOMBINE.

Ho ouy, cela s'entend de reste, peu s'en est fallu que je ne le sente.

Me. PINDARET (*lit.*)

MADRIGAL.

Quoi pour avoir laissé sauver un prisonnier,
Qui n'a de voix que pour crier,
Votre cœur fait la pirouette,
Et se fait un nouvel Amant!
On dira, volage Lizette,
Que ce cœur est si Girouette,
Qu'il change au moindre petit vent.

COLOMBINE.

Ha, Madame, quel merveilleux talent vous avez pour la Poësie!

Me. PINDARET.

J'ai d'assez belles humanitez, comme vous voyez: mais je me vais donner à la Physique. CO-

COLOMBINE.

A la Physique, Madame?

Me. PINDARET.

Oüi, Mademoiselle, c'est une des plus nobles Sciences qu'il y ait : elle a pour objet tout ce qui tombe sous les sens ; & par consequent le corps humain, qui est la plus belle & la plus parfaite de toutes les structures humaines. Adieu, Mademoiselle, je sens que ma colique me veut reprendre.

COLOMBINE.

Quoi si-tôt, Madame?

Me. PINDARET.

Je ne me prostituë jamais à une longue conversation, & j'aime les visites brèves & laconiques.

SCENE III.

ARLEQUIN (*en Marquis, entre en chantant & en dansant, se donnant des airs de Marquis ridicule, peignant sa perruque,*) COLOMBINE, Me. PINDARET.

ARLEQUIN.

HE bien morbleu, Madame, les airs de Cour nous sont-ils naturels? La lare la, (*il chante.*) Vous allez voir comme je vous chamarre une danse sérieuse ; hé Laquais, Laquais, lâchez-nous un coup de chanterelle, je veux tracer un menuet avec vous. (*Il veut prendre Colombine.*)

COLOMBINE.

Je vous prie, Monsieur, de m'en dispenser ; je suis d'une fatigue outrée, & voilà huit nuits de suite que je cours le Bal.

LE MARQUIS.

Il faut donc que Madame danse à votre place.

Me. PINDARET.

Moi, Monſieur, excuſez-moi, s'il vous plaît; je ne danſe point, je fais des Vers.

LE MARQUIS.

Parbleu, Madame, vous danſerez en Vers, ou vous creverez en Proſe.

COLOMBINE.

Allons, courage, Madame, voulez-vous qu'on envoye querir votre Juvenal?

LE MARQUIS (*danſant avec Madame Pindaret, elle ſe laiſſe tomber.*)

Voilà un Vers à qui il manque un pied.

Me. PINDARET.

Ah! ah! voilà un Menuet qui m'a miſe ſur les dents; j'aimerois mieux faire vingt Sonnets, que de...ah! ah! ſouffrez, Mademoiſelle, que je vous quitte pour m'aller mettre au lit.

LE MARQUIS.

Adieu, Madame, allez vous faire tirer trois palettes d'Epigrammes de la Veine Poëtique. Hé bien morbleu, Mademoiſelle, ne vous avois-je pas bien dit qu'il n'y avoit guéres de Marquis plus ridicule que moi?

COLOMBINE.

A vous parler ſincérement, pour un Marquis de nouvelle impreſſion, vous ne joüez pas mal votre rôle, & l'on croiroit que vous l'auriez étudié toute votre vie.

LE MARQUIS.

Etudié, moi, étudié; ha palſembleu, vous ne le prenez pas mal, étudié; vous ne ſavez donc pas que je ſuis homme de qualité? à peine ſai-je écrire mon nom.

COLOMBINE.

Vous voulez vous divertir; je ſais ce que je dois croire, & j'appelle de votre modeſtie.

LE MARQUIS.

Cela eſt parbleu comme je vous le dis; & je veux que le Diable m'emporte ſi jamais j'ai eu d'autres

Li-

Livres qu'un Almanach avec un parfait Maréchal : Bon, que nous faut-il à nous autres gens de Cour, beaucoup de bonne opinion saupoudrée de quelques grains d'effronterie ; voilà toute notre science auprès des femmes. (*Il se promene sur le Théâtre.*)

COLOMBINE.

Mais où allez vous donc ? vous avez des inquiétudes horribles dans les jambes, & vous ne sçauriez vous tenir un moment en place.

LE MARQUIS.

Ma foi, Mademoiselle, il faut du plein-pied à un Marquis ; je voudrois que vous vissiez à la Comédie le terrain que j'occupe sur le Théâtre : ho parbleu la Scêne n'est jamais vuide avec moi ; il n'y a que le Théâtre de l'Opera, où je me trouve un peu en brassiére, je n'y sçaurois virroueter à ma fantaisie.

COLOMBINE.

C'est-à-dire que vous n'y oseriez pas tant faire le fanfaron qu'ailleurs.

LE MARQUIS.

Je suis pourtant toûjours sur le bord du Théâtre ; il y a long-tems que j'ai secoué la pudeur de ces demi-gens de qualité qui commencent à se donner au public : ventre-bleu je ne tâte point des coulisses ; sur l'orquestre, morbleu, sur l'orquestre.

COLOMBINE.

Je ne sçais pas pour moi quel plaisir prennent certaines gens à la Comédie, de venir étouffer un Acteur jusques sur les chandelles ; comment voulez-vous qu'un pauvre diable de Comédien se fasse entendre au bout d'une salle, il faut donc qu'il créve ?

LE MARQUIS.

Parbleu qu'il créve s'il veut, il est payé pour cela.

COLOMBINE.

Mais de bonne foi, Monsieur le Marquis, croyez-vous que ce soit pour vous voir peigner votre perruque, prendre du tabac, & faire votre carrousel sur

le Théâtre, que le Parterre donne ses quinze sols?

LE MARQUIS.

N'est-ce pas bien de l'honneur pour lui de voir des gens de qualité? Ma foi quand il n'auroit que ce plaisir-là, cela vaut bien une mauvaise Comédie.

COLOMBINE.

Assurément, c'est ce qui fait qu'il s'est mis en droit de vous siffler aussi-bien que les méchantes piéces.

LE MARQUIS.

Il est vrai que le Parterre devient terriblement orgueilleux; ce sont ces Italiens qui ont achevé de le gâter. Savez-vous bien que cet Eté ils l'ont traité de Monseigneur dans un Placet? Le Parterre Monseigneur. Monseigneur, j'enrage.

COLOMBINE.

Vous avez beau pester, le Parterre fait du bien à tout le monde; il redresse les Auteurs, il tient les Comédiens en haleine; un fat ne se campe point impunément devant lui sur les bancs du Théâtre: en un mot, c'est l'étrille de tous ceux qui exposent leurs sottises au public; que ne vous mettez-vous dans les Loges; on ne vous examinera pas de si près.

LE MARQUIS.

Moi dans les Loges, ho je vous baise les mains, je n'entends point la Comédie dans une Loge, comme un Sansonnet, je veux mordi qu'on me voye de la tête aux pieds; & je ne donne mon écu, que pour rouler pendant les entr'Actes, & voltiger autour des Actrices.

SCE-

SCENE IV.

LE MARQUIS, COLOMBINE, MARGOT, *Couturière*, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdemoiselle, voilà votre Couturiére.

COLOMBINE.

Hé bien, Margot, m'apportez-vous mon manteau ?

MARGOT.

Ouï, Mademoiselle, & j'espere qu'il vous habillera parfaitement bien ; depuis que je travaille je n'ay jamais veu d'habit si bien taillé.

LE MARQUIS.

Ny moy de fille si ragoutante ; voilà mordy une petite créature bien émerillonée, écoutez ma fille, où demeurez-vous ?

MARGOT.

Pas loin d'içy.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

COLOMBINE (*prend le Manteau.*)

Vous voulez bien, Monsieur le Marquis, me permettre d'essayer mon manteau devant vous ?

LE MARQUIS.

Ouy da, Mademoiselle, vous pouvez-vous habiller jusqu'à la chemise inclusivement. (*elle ôte son manteau, Margot l'habille, Arlequin badine.*) Margot est ma foy toute des plus jolies, & il y auroit plaisir de luy margotter le cœur ; je m'assure qu'elle n'a pas quinze ans, peut-on voir votre minois petite femelle tenébreuse. (*Il lui leve la coeffe, Margot se défend.*)

COLOMBINE.

Allons donc, Monſieur le Marquis, ſoyez ſage. Que ne vous laiſſez-vous voir auſſi, Margot, vous qui êtes ſi jolie?

MARGOT.

Je n'oſerois, Mademoiſelle.

COLOMBINE.

Pourquoy?

MARGOT.

C'eſt que Monſieur Harpillon m'a défendu de regarder des hommes, & il ſeroit fâché s'il ſçavoit que je me fuſſe montrée.

COLOMBINE.

Qui eſt donc ce Monſieur Harpillon?

MARGOT.

C'eſt un des gros Fermiers, qui eſt mon Parrain; il fait du bien à toute notre famille, & il a déja donné un bon employ à mon grand frere.

LE MARQUIS.

J'entends, j'entends, Monſieur Harpillon a mis le frere dans un Bureau, & mettra s'il peut la ſœur en chambre.

MARGOT.

Ho, Monſieur, il n'y a point de ce que vous penſez à ſon fait, c'eſt un homme qui n'a que de bons deſſeins, il m'a promis de m'épouſer, & pour preuve de cela, il m'a déja envoyé une houſſe verte avec une bergame.

LE MARQUIS.

Fy, une bergame à une fille comme vous; ſi tu voulois Margot m'épouſer à la Harpillon, j'irois moy juſqu'à une verdure, & une verdure des plus vertes.

MARGOT.

Je vous remercie, Monſieur; cela feroit jaſer le monde; tenez Monſieur, pour avoir été un jour promener avec mon couſin, vous ne ſauriez croire tous les contes qu'on a fait; il y a les plus maudites langues dans notre montée.

LE

LE MARQUIS.

Ecoutez Margot, votre montée a peut-être raison, & il pourroit bien y avoir quelque chose à refaire à votre reputation.

COLOMBINE.

Margot peut aller par tout, Monsieur le Marquis, elle est sage, & j'en réponds corps pour corps.

LE MARQUIS.

La bonne caution! Croyez-moy, les environs de Paris sont terriblement dangereux, n'allez-vous point quelquefois au bois de Boulogne?

MARGOT.

Dieu m'en garde, Monsieur, ma mere me l'a défendu, & m'a dit que c'étoit un vray coupe-gorge pour une fille.

LE MARQUIS.

C'est peut-être là que votre mere a été égorgée: ma foy cette fille-là me plaît; ma mie, me voudrois tu tailler une chemisette, & quelques calçons?

MARGOT.

Je suis votre servante, Monsieur, on ne travaille pas en homme au logis.

LE MARQUIS.

Hé bien, vien les faire chez moy.

COLOMBINE.

Justement, on vous garde des filles de cet âge là pour votre commodité, vous n'avez qu'à vous y attendre: mais il me semble, Margot, que ce manteau là monte bien haut, on ne voit point ma gorge.

MARGOT.

Ce n'est peut être pas la faute du manteau, Mademoiselle?

COLOMBINE.

Taisez-vous Margot, vous êtes une sotte; tenez, remportez votre manteau, j'y suis faite comme je ne sais quoy.

LE MARQUIS.

Te voila bien embaraſſée, fais-luy en une paire de linge, ou prête-luy les tiens.

MARGOT.

Je vous demande excuſe, Monſieur, je n'en ay pas trop pour moy, & j'ay eu aſſez de peine à les voir venir ; mais j'en feray à Mademoiſelle de ſi gros qu'elle voudra.

LE MARQUIS.

Plus je vois cette enfant-là, plus elle me plaît.... Un petit mot, j'ay beſoin d'une fille de chambre, je crois que tu ſerois aſſez mon fait ; ſais-tu raſer ?

MARGOT.

Moy raſer ! je vois bien que vous êtes un gauſſeur ; je mourrois de peur ſi je touchois ſeulement un homme du bout du doigt. Adieu Mademoiſelle, dans un quart d'heure je vous rapporteray votre manteau avec de la gorge. (*elle s'en va.*)

LE MARQUIS.

Adieu, adieu, petite nymphe du bois de Boulogne, elle n'eſt morbleu pas ſotte, & je l'aimerois preſque autant que vous ; nous autres gens de qualité, nous aimons quelquefois à rabattre ſur la griſette. Et de notre mariage qu'en dirons nous ?

COLOMBINE.

Je vous diray, Monſieur le Marquis, qu'avant de vous épouſer, je vous demande encore une grace ; nous ſommes un certain nombre de filles qui avons fait ſerment de ne point prendre de mary qui n'ait été reçu auparavant dans notre Académie, il faut vous y faire recevoir.

LE MARQUIS.

Moy dans votre Académie de filles, vous vous mocquez, j'ay des empêchemens plus que legitimes ; & que faut-il faire pour cela ?

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, on vous habillera en fem-

femme? on vous fera peut-être faire serment d'être un époux commode, de laisser faire à votre femme tout ce qui lui plaira, de n'être point de ces maris coquets qui vivent de rapine, & laissent leurs femmes pour aller picorer sur le commun.

LE MARQUIS.

Quand on a de cette besogne-là taillée à la maison, on n'a guéres envie d'aller travailler en ville; allons donc, faisons ce qu'il vous plaira, voila qui est bien drôle! qu'il faille pour vous épouser commencer par se deshumaniser. (*Colombine rentre, & trouve en son chemin les fourbes qu'elle avoit fait préparer pour la cérémonie; elle parle à l'oreille d'un d'eux, qui est habillé en Sybille, & s'en va.*)

SCENE V.

MEZZETIN (*habillé en Sybille, suivi de plusieurs autres Fourbes,*) & LE MARQUIS.

MEZZETIN (*chante.*)

O Toy qui veux épouser Colombine,
Reçois l'honneur que sa main te destine,
Tu n'étois qu'un vilain magot.
Un Ostrogot.
Un Escargot.
Tu vas être aussi beau qu'une fille
Gentille
Ou peut s'en faut.

LE CHOEUR.

Tu n'étois qu'un vilain magot, &c.

(*Pendant que le Chœur chante on dépouille Arlequin, & on l'habille en femme.*)

ARLEQUIN (*voyant qu'on luy met des tetons, dit:*)

Il ne me manquoit plus que cela. (*On apporte une coeffure.*)

MEZZETIN (*chante.*)

Reçois cette coëffure en malice féconde,
Avec cet ornement
Tu peux facilement
Insulter hardiment
Et la brune & la blonde,
Avec cet ornement
Tu charmeras tout le monde.

(*Il fait des gestes en dansant, & chante*)

Micropoli, chariba, caristac.

LE CHOEUR (*repete:*)

Istac, & istac, & istac.

MEZZETIN (*toûjours chantant.*)

Baroquina, bocardo, merlinbrac.

LE CHOEUR.

Istac, & istac, & istac.

MEZZETIN.

Ministres de mon art
Versez tout votre fard
Sur ce nez en pied de marmite,
Barboüillez vîte ce museau
Et nettoyez votre pinceau
Sur cette trogne hermafrodite.

(*On jouë une ritournelle.*)

(*Deux Sybilles, l'une desquelles tient un pot de rouge & l'autre un pot de blanc, barbouillent Arlequin des deux côtez du visage, après quoy,*)

ARLEQUIN (*dit:*)

Je peux presentement resister à la pluye, me voila bien peint.

MEZZETIN.

Ah qu'il est beau.... oh, oh,
Le Damoiseau!
A ce museau
De couleur de pruneau,
Faisons le pied de veau.
Ah qu'il est beau, oh, oh, oh.

LE

LE CHOEUR.

Ah qu'il eſt beau, oh, oh, oh.

SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN, COLOMBINE, TRAFFIQUET, PIERROT.

TRAFFIQUET.

Que veut donc dire, s'il vous plaît, cette maſcarade-cy?

ARLEQUIN.

Monſieur, je vous prie de me dire ſi je ſuis mâle, ou femelle; car ma foy je n'y connois plus rien.

TRAFFIQUET.

Vous êtes un foû, voilà ce que vous êtes.

PIERROT.

Ah, ah, ah, eſſuyez-vous, Monſieur le Baillif, vous êtes tout barboüillé.

COLOMBINE.

Je ſuis mon Pere, diſpoſée à vous obéïr, mais je ne crois pas que vous vouliez me donner pour mary un homme qui eſt capable de pareilles extravagances.

ARLEQUIN.

Oh, oh, voilà qui eſt aſſez drôle; par ma foy s'il y en a, c'eſt vous qui les avez faites, & qui avez voulu que je me ſois fait & Marquis, & ce que me voila.... voyez ne me voilà-t-il pas bien deſigné!

COLOMBINE.

Moy je vous ay fait faire ces extravagances-là, ma foy Monſieur le Baillif vous rêvez.

PIERROT.

Monſieur, quand je vous ay dit que j'étois mieux le fait de votre fille que cet homme-là, eſt-ce que je me trompois? il faudra pourtant que vous y veniez.

TRAFFIQUET.

Ce que j'ay veu tantôt, ce que je vois preſentement m'obli-

m'oblige de vous dire, Monsieur le Baillif, que vous pouvez vous en retourner tout de ce pas dans le bas Maine, manger vos chapons; car pour ma fille vous n'en croquerez que d'une dent.

PIERROT.

Que d'une dent, Monsieur le Baillif, que d'une dent.

ARLEQUIN.

Allez vous en au diable, vous & votre fille, petit vilain grigou racourcy; adieu la belle, je ne crois pas qu'il y ait au monde un plus méchant animal que vous: il faut qu'un provincial ait bien le diable au corps pour venir s'équiper d'une femme à Paris. (*il s'en va.*)

COLOMBINE.

Et qu'une fille à Paris soit bien près de ses piéces pour épouser un Baillif du bas Maine.

Fin de la Comédie.




Arlequin
Esope

ESOPE.

COMEDIE EN CINQ ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur le Noble,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 24. jour de Février 1691.

ACTEURS.

ESOPE, Arlequin.
RODOPE, Amante d'Esope. Isabelle.
COLOMBINE, Fille d'Esope.
OCTAVE, Amant de Colombine.
LE DOCTEUR, Amant de Colombine.
FRIPONNET, Huissier. Mezzetin.
PASQUARIEL, Valet d'Esope.
MARINETTE, Suivante de Rodope.
GERONTE, Vieillard.
PIERROT, Païsan.
MAISTRE BABILLARD, Avocat.
MADAME FAGOTIN, vieille Femme.
NIZON, jeune Païsanne mariée.
GRIPPON, Partisan ruïné.
BRIFFETOUT, jeune homme débauché.
UN POETE.
CRESUS.
Suite du Roy Cresus.
Chœur d'Animaux.

La Scène est dans l'anti-chambre de Rodope, & dans la Sale d'Audiance d'Esope.

ESOPE.

ACTE I.

SCENE I.

RODOPE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Et vous l'épouserez.

RODOPE.

Ouy, j'y suis résoluë.

COLOMBINE.

Esope?

RODOPE.

Esope, c'est une affaire concluë.

COLOMBINE.

Dès demain?

RODOPE.

Dès demain.

COLOMBINE.

Mais Rodope, entre nous,
Jeune, aimant les plaisirs, belle & plus que coquette,
Dites-moi, vous croyez-vous faite
Après tant de Galans pour un pareil Epoux?

RODOPE.

Chargé de sa montagne, Esope votre pere
Sera mon mari tel qu'il est:
Chacun a ses raisons, & sçait ce qu'il doit faire;
L'un écoute l'Amour, l'autre son intérêt;
Et moi je tairai, s'ils vous plaît,
Par quel endroit il sçait me plaire.

COLOMBINE.

Mais quand dix ans entiers une fille a goûté
Tout ce qu'a de plaisirs un doux libertinage,
Peut-elle au joug du Mariage
Asservir cette liberté ?

RODOPE.

Tout lâsse : Et tout enfin devient inquiétude.
Les plaisirs assidus cessent d'être plaisirs,
Ils sont nourris par les desirs,
Et s'étouffent par l'habitude.
Faut-il pour imposer un frein à son amour,
Attendre comme Iris qu'on soit sur le retour ?
Faut-il comme Dircé, réformant sa coëffure,
Changer d'habillemens & non pas de nature ?
Couvrir sous le manteau d'un dehors corrigé,
Un hypocrite cœur au desordre plongé,
Chasser de ses Galans la publique cohuë,
Dans le Temple à toute heure affecter d'être vuë,
Et du Peuple crédule éblouïssant les yeux,
Imposer aux mortels & se joüer des Dieux ?
Faut-il comme Naïs la Prude débauchée,
D'un commerce d'éclat à la fin détachée,
Par des cris affectez, par de fausses clameurs,
Du siécle corrompu taxer par tout les mœurs,
Médire du prochain, seule se dire sage ?
Elle a, je l'avoûrai mis bas son équipage ;
Elle a quitté ses points, son fard, ses mouches ; mais
Pourquoi garder son grand Laquais ?
Pour moi je ne suis point comme elle une Hypocrite,
Vous sçavez jusqu'ici quel étoit mon emploi,
J'y trouvois mon plaisir ; mais enfin je le quitte,
Et le quitte de bonne foi.

COLOMBINE.

Croyez-vous que ce Mariage
De vos attachemens puisse vous dégager ?
Avec un laid Epoux sous le joug se ranger,
N'est pas un moyen seur pour devenir plus sage ;
Et

Et contre un tel écueil elle-même en danger,
La plus pure vertu risqueroit le naufrage.

RODOPE.

La plus pure vertu
Tremble dans le Soldat qui n'a point combatu.
Mais je suis de mon cœur la maîtresse absoluë.
Ce cœur s'est affermi par mille & mille coups,
Et fera voir à mon Epoux
Qu'une femme peut tout quand elle est resoluë.
Mais parlons franchement. Ne m'est-il pas heureux
Qu'Esope, tel qu'il est, veuille être mon refuge?
Cresus de son Bouffon en a fait notre Juge;
Il est riche, plaisant, guoguenard, amoureux,
Aimant bon vin & bonne chére,
Vivant sans souci, sans chagrin,
Comme le maître Coq la Ville le revére;
Et l'on ne croiroit pas un procès bien vuidé,
Si par ses contes-bleus il n'étoit décidé.
A moi qui n'aime rien qu'à rire,
Pourroit-il ne pas plaire avec ces qualitez,
Sans conter mille autres beautez
Que son esprit renferme, ou que je n'ose dire?
Ma chére Colombine, enfin n'en parlons plus,
Tes raisonnemens superflus
Ne m'empêcheroient pas d'être ta belle-mere:
Mais de notre amitié conservons la douceur,
Et dans la femme de ton pere
Regarde moi comme ta sœur.

COLOMBINE.

Etre belle-mere & commode,
Ce n'est point du tout la méthode
Des belle-meres d'aujourd'huy.
Voyez dans ce quartier la Coquette Amarante,
Quel chagrin, quel ennui
Ne donne-t-elle point aux filles de Dorante;
L'une au fond d'un Couvent gémit & se lamente;
L'autre au logis comme dans un étui,

Avec

Avec rigueur emprisonnée,
Passe en regrets les nuits, en larmes la journée,
Et par de vains souhaits s'efforce de hâter
Le Dieu tardif de l'Hymenée
Qu'elle trouve à son gré trop lent à l'écouter.
Quand vous serez ma belle-mere,
Aurez-vous tout de bon pour moi de l'amitié ?

RODOPE.

Ouy, faites du chemin seulement la moitié,
Et du reste laissez-moi faire.
Mais pour vous témoigner combien vous m'êtes chére,
Parlons un peu de vos amours.
Comment gouvernez-vous l'Amant qui sçait vous plaire ?
Octave en votre cœur régnera-t-il toûjours ?

COLOMBINE.

Ah! si d'un promt secours
Vous n'aidez ma flâme alarmée,
Cette flâme en mon cœur par vos soins allumée,
Bien-tôt vous me verrez au dernier de mes jours.

RODOPE.

Votre Octave auroit-il pour vous de l'inconstance?

COLOMBINE.

Nullement. Et son cœur ne respire pour moi,
Qu'un zèle plein de feu, qu'une immuable foi,
Que langueurs, que soupirs, & que perseverance.

RODOPE.

Eh bien! que craignez-vous?

COLOMBINE.

Un pere qui me veut donner un autre Epoux.
Mais, que dis-je, un Epoux, un monstre, une figure
Faite en dépit de la Nature,
Qui de l'homme sur lui n'a pas le moindre trait,
Une Tortuë en masque, un horrible Cyclope;
Et pour dire en un mot, sans qui le laid Esope
Seroit des mortels le plus laid.

R O-

RODOPE.

Ou je me trompe fort, ou dans ce beau portrait
Touché d'une couleur si vive,
Je connois du Docteur la peinture naive.
N'est-ce pas le Docteur ?

COLOMBINE.

C'est ce monstre en effet.
Peut-on l'imaginer ?

RODOPE.

Non, il n'est pas possible.
Votre pere aime à rire & veut se divertir.
Mais feinte ou vérité, de ce monstre terrible,
L'amour & la raison sçauront vous garantir.
Reposez-vous sur moi, cessez d'être inquiéte,
Je sçaurai vous tirer d'un si grand embarras,
Et si vous n'êtes satisfaite,
Rodope ne le sera pas.
Mais Octave ici doit se rendre,
Si peu que vous vouliez attendre.
De ce honteux rival vous pourrez l'informer,
Sans témoins vous pourrez expliquer votre flâme;
Et pour ne point troubler le secret de votre âme,
Seule en mon cabinet j'irai me renfermer.

COLOMBINE.

Comment jamais payer cet excès de tendresse ?
Faut-il ?

RODOPE.

Ne poussez pas plus loin le compliment,
Je vois paroître votre Amant.
Adieu ma Colombine, avec lui je vous laisse,
Ne perdez pas ce doux moment.

SCE-

SCENE II.

COLOMBINE, OCTAVE.

(Cette Scêne est Italienne, & contient un épanchement d'amour entre Octave & Colombine. Elle lui découvre le dessein qu'Esope a de la marier avec le Docteur. Cette découverte produit des mouvemens d'indignation & d'inquiétude dans le cœur d'Octave ; & tandis qu'il les explique, ils entendent Esope qui vient ; ce qui oblige Colombine d'entrer dans le cabinet de Rodope, & Octave de sortir d'un autre côté.)

SCENE III.

ESOPE, LE DOCTEUR.

ESOPE.

OUy, rien n'est plus juste que de reformer l'abus dont vous me parlez : je prétens le corriger, & que desormais les Dames rendent à la Doctrine le respect qui lui est dû.

LE DOCTEUR.

Il est vrai qu'un bel Esprit en linge sale n'est qu'un sot dans une ruelle, & que le Sexe est d'un goût si dépravé, qu'Appollon lui-méme sans sa perruque blonde, ne passeroit chez les Muses que pour un miserable Joüeur de vielle.

ESOPE.

Je ne peux concevoir comment des femmes bien sensées s'amusent à ces jeunes étourdis, dont l'humeur est si changeante qu'ils ne peuvent pas porter deux jours de suite le même linge, qui sont si inconstans qu'ils changent d'habits comme l'année de Sai-

sons,

sons, qui sont des imposteurs par la supposition de leurs perruques, bizares dans les nouveautez de leurs modes, flateurs dans leurs conversations, & de la derniére foiblesse dans leurs complaisances; & avec tous ces vices, ces colifichets à la mode régentent dans les ruelles, tandis qu'un Sçavant y est tourné en ridicule. Non, je ne peux souffrir cet abus, & je veux y mettre ordre.

LE DOCTEUR.

Que la science vous aura d'obligation, & sur tout si vous rompez les amours de ce petit Capitaine d'Infanterie, qui veût enrôler Colombine dans ses recruës d'amour. Il y a long-temps que tout le monde sçait de quel œil ils se regardent, & je m'étonne que vous soyez encore à l'ignorer.

ESOPE.

Les peres ont toûjours le bonheur de sçavoir les derniers ce qui se passe chez eux; mais suffit que je vous ai donné ma parôle, Colombine sera demain votre Epouse.

Et fussiez-vous encor mille fois plus haï,
Je suis pere, je parle, & veux être obéï.

LE DOCTEUR.

Le pere doit commander, la fille doit obéïr; mais à vous parler franchement, ne seroit-il point plus seur d'avoir la parole de celle qui doit l'obéissance, que de celui qui a l'autorité du commandement?

ESOPE.

Quoi! vous mettez en balance mon autorité contre sa fantaisie?

LE DOCTEUR.

Eh! qu'une fille est un petit animal bien mutin, & qu'il est difficile de lui ôter de la tête ce qu'elle y a une fois chaussé. Elle me fuit comme le Diable, & je ne la sçaurois aborder.

ESOPE.

Le temps apprivoise les bêtes les plus féroces; & deux

deux onces de Matrimonion infusées de la main de votre doctrine, la rendront plus souple qu'un agneau: ce qui paroît d'abord le plus choquant se rend peu à peu familier, & je veux sur cela vous faire un petit conte.

LE DOCTEUR.

Vous en avez toûjours quelqu'un en poche, & vos Fables sont devenuës si communes, qu'elles se fourrent jusques sur le Théâtre.

ESOPE.

N'a-t-on pas raison? & y a-t-il rien qui puisse ni mieux instruire, ni mieux diversifier les instructions? Ecoutez celle-ci, qui vous fera voir que quelque effroïable que vous soyez, Colombine pourra devenir pour vous moins sauvage.

FABLE

De la Biche & du Rhinoceros.

UNe Biche autrefois, de loin dans la campagne
Apperçut un Rhinoceros.
(C'est vous!) Et le voyant si monstrueux, si gros,
S'enfuit d'un pas léger au haut de la montagne.
Le lendemain grimpant sur un rocher,
Elle revoit cette hideuse bête,
Elle en a moins de peur, la regarde, & s'arrête;
Mais elle n'ose encore en approcher.
Enfin de jour en jour l'ame plus affermie,
Elle y prend un peu plus de goût,
S'en approche, lui parle, & devient son amie.
Puis dit, avec le temps on s'accoutume à tout.

Il en est de même, Seigneur Docteur, d'une petite Novice de quinze à seize ans.

LE DOCTEUR.

Ha! ha! ha! une Novice de quinze à seize ans, & où diantre les trouve-t-on?

ESO-

ESOPE.

A vous parler franchement, je les tiens rares ; &
C'est à present qu'on peut dire :
Dans ce siécle rusé l'on ne voit plus d'enfans.
Une fille à quinze ans
Penètre jusqu'au fond de l'amoureux mystére
Les secrets les plus curieux.
A cet âge elle en sçait tout autant que sa mere,
Et l'execute beaucoup mieux

Mais, quoi qu'il en soit, contez que demain vous serez mon Gendre. Allez vous y preparer. Pour moi je viens ici conclure avec Rodope les articles de mon mariage. L'on m'a dit là bas que ma fille étoit dans son cabinet, je vais la faire appeller pour lui apprendre mes intentions. Adieu, je vois qu'elle sort, laissez-moi l'entretenir en particulier.

LE DOCTEUR.

Adieu, Seigneur Esope. *A rivederſi.*

ESOPE.

A rivederſi, Signor Dottor.

SCENE IV.

ESOPE, COLOMBINE.

ESOPE.

Colombine, approchez. Demain je me marie.

COLOMBINE.

Que le Ciel soit propice à vos justes desirs.

ESOPE.

Vous aurez part à mes plaisirs ;
Puisqu'avec le Docteur un pareil sort vous lie,
Je veux qu'en méme tems, c'est-à-dire demain
Il vous donne la main.

COLOMBINE.

Moi, mon pere, & pourquoi me marier si jeune.

ESO-

ESOPE.

Ah ! il n'eſt que trop tems de rompre votre jeûne.
Dans la Gréce comme à Paris,
Une fille à votre âge
Eſt un friand morceau fort propre au Mariage.
Il eſt tems d'y penſer lorſque ſeize ans ſont pris ;
Le pas eſt dangereux, & ſouvent on rencontre
Un fat qui paroiſſoit quelque choſe à la montre ;
Mais je vous ai choiſi la perle des maris.
Il n'eſt pas des mieux faits: mais de l'eſprit en diable.

COLOMBINE.

Quoi ! ce vilain Docteur, c'eſt un monſtre effroïable.
Comment prétendez-vous que je puiſſe l'aimer ;

ESOPE.

Deux grains d'obéïſſance.
Infuſez dans trois doigts de jus de patience :
Vous y ſçauront accoutumer ;
Et ne m'aimez-vous pas petite créature,
Avec ma boſſe & ma figure ?
Qui des deux, je vous prie, a le plus de beauté ;

COLOMBINE.

Le ſang, le devoir, la Nature,
Impoſent à mon cœur cette néceſſité.

ESOPE.

Si-tôt qu'à votre Epoux vous ſerez accrochée,
Même néceſſité vous le fera chérir ?
Mais tout le *tu autem*, j'ai ſçu le découvrir.
Ailleurs votre ame eſt attachée :
Et certain Spadaſſin, certain Godelureau
Qu'on nomme Ottavio,
Vous a pour ce refus finement embouchée.

COLOMBINE.

Puiſque vous le ſçavez, mon pere, c'eſt en vain
Que je voudrois vous taire une ſi belle flâme,
Octave poſſede mon âme ;
Souffrez qu'il poſſede ma main ;
Je ne voi rien d'égal, & je le dis ſans feindre,

Au

Au mérite d'un vrai Soldat,
La valeur a certain éclat.
Que les autres vertus ne peuvent point atteindre.

ESOPE.

Eh quoi donc! un Sçavant vrai Favori des Dieux
N'est pas un objet plus aimable ?

COLOMBINE.

Non. L'épée est seule capable
Et de frapper mon cœur & de charmer mes yeux.

ESOPE.

Ma fille, écoutez-moi. Dans le siécle où nous sommes,
De fumée on n'est pas nourri:
Et cet air de valeur qui fait les plus grands hommes,
Est souvent très-mal propre à faire un bon mari.
Aux chaînes de l'Hymen quand on se détermine,
Il vaut mieux sans comparaison
Songer solidement à fonder la cuisine,
Qu'à dorer les dehors d'une pauvre maison.
Ces fanfarons, ces gens d'épées;
Par qui l'on voit tant de femmes dupées;
Ces nœuds couleur de feu, ces brillans juste-au-corps,
Où l'or éclate en broderie;
Ce ne sont, croyés-moi, que d'imposteurs dehors,
Qui renferment dessous bien de la gueuserie.
Aussi-tôt qu'ils ont enchaîné
Dans leurs lacs le cœur d'une Dame:
Dites-moi, son doüaire est-il bien assigné
Dessus la pointe d'une lame?
Après les amoureux ébats,
Dîne-t-on du recit de leurs hautes proüesses,
En remplit-on les plats:
Ah! Colombine, fui les trompeuses caresses
D'un Spadassin qui conte à ses Maitresses
Bien moins d'écus que de combats.
En un mot je ne veux point prendre
De Maître dans un Gendre:

Ces

Ces gens qui dévorant un hôte malheureux,
Lui parlent par, je veux.

COLOMBINE.

Ah! si vous connoissiez quel est le cœur d'Octave?

ESOPE.

Ouy, je n'en doute point, il est jeune, il est brave.
Belle perruque blonde, à la gorge un ponceau,
L'épée à son côté, le plumet au chapeau;
Mais je ne veux point être esclave
De ce signor Octave,
Qui dès le lendemain,
Qu'il auroit pris ma fille;
Voudroit-haut-à la main,
Regenter ma famille.
Serviteur. Sur ce fait écoute un petit mot,
La Fable n'est pas longue, & te fera connoître
Ce qui peut arriver quand on est assez sot,
Pour chez soi se donner un Maître.

FABLE

Du Serpent & du Herisson.

Un Serpent avoit sa maison
Dans le reduit d'une caverne étroite,
Qui contre les rigueurs de la froide saison
Lui servoit de retraite.
Un Herisson,
Qui pour l'hyver n'avoit point de taniére,
Sentant le froid lui causer du frisson,
Fit tant par caresse & priére,
Que le serpent fut assez fou
Pour le loger avec lui dans son trou.
Mais il n'eut pas plutôt reçû ce vilain hôte,
Que d'un air insolent roulant de toutes parts
Son petit corps armé de dards,

Au

Au Serpent il serra la côte.
Sors, lui dit-il, sors de chez moi,
Tu me fais une peine extrême.
Si tu ne peux souffrir que je reste avec toi,
Répond le Herisson, tu peux sortir toi-même;
Et se roulant toûjours de l'un à l'autre bout,
Le Serpent fut enfin contraint de quitter tout.

Belle Leçon pour un Beau-pere,
Qui par un flateur endormi
Souvent de tout son bien achéte un ennemi
Qui le reduit à la misére.

COLOMBINE.

Non, non. Si vous daignez à ses feux consentir,
Ne craignez rien d'Octave. Et son cœur trop sincére...

ESOPE.

Je voi combien il sait vous plaire,
Mais je n'achéte pas si cher un repentir.
Plus vieux que vous, par consequent plus sage;
Je sai ce qu'il vous faut, ce qu'il me faut aussi:
A bien m'appareiller je mets tout mon souci,
Octave est Gentilhomme, & du plus haut étage,
Moi fils de Roturier, & sorti du village,
Je veux dans mes égaux vous choisir un mari,
Si vis nubere, nube pari.
Des leçons de l'Hymen ce beau mot est la chrême.

COLOMBINE.

Ah! d'accord si c'étoit pour l'épouser vous-même,
Vous êtes justement l'un pour l'autre taillé.
Bosse égale, égale figure:
Et l'on voudroit en vain chercher dans la Nature
Un couple plus complet, ni mieux appareillé.

ESOPE.

Voyez la raisonneuse. Allez fille indocile,
Songez à m'obéir; & sans raisonnement
Sortez.

COLOMBINE.

Si vous vouliez?

ESOPE.

Sortez, dis-je. Autrement ...

SCENE V.

ESOPE *seul.*

QUe de tels animaux la garde est difficile;
Près d'eux les plus fins sont capots.
Par pur instinct de la Nature
Ces poulets sont à peine éclos,
Que d'eux-même aussi-tôt ils cherchent la pâture.
Il faut que promptement je l'unisse au Docteur.
Quand je l'aurai chaperonnée
Du couvre-chef de l'Hymenée,
Rien n'ira sur mon conte; & Monsieur le conteur
De fleurettes, sera l'affaire
De l'Epoux & non pas du pere.
Voyons un peu Rodope. Il nous faut convenir
De certains ... Mais l'on ouvre, & je la vois venir.

SCENE VI.

ESOPE, RODOPE.

ESOPE.

SAlut à ma chere Maitresse,
L'honneur des veuves de la Gréce,
Qui riche à coffres pleins du fruit de ses amours,
Sans craindre d'un Epoux le pénible esclavage,
Veut à la fin tâter du joug du mariage,
Et passer avec moi le reste de ses jours.
Vous me voyez tout prêt à vous rendre les armes,
Tout prêt à m'enyvrer de ce reste de charmes,
Qui de tant de Galans ont rôti le jabot:

Trop heureux si je puis, ô mignone Rodope,
Voir de notre assemblage échaper un marmot,
Qu'on connoisse à ses traits sorti du sang d'Esope.
Vous riez. Trouvez-vous ce souhait si bouffon,
Ou si c'est du plaisir dont il vous peint l'idée?
Pour moi je n'eus jamais d'éloquence fardée,
Et tout ce que je dis, je le dis tout de bon.

RODOPE.

Dans mes Amans si j'aimai la franchise,
Je l'aime beaucoup plus de la part d'un Epoux.

ESOPE.

Eh bien! puisqu'ainsi va, toute liberté prise,
A découvert expliquons-nous.
Je n'ai point l'ame embarassée
De ce qui ne me touche pas.
Et je ne me fais point comme ces délicats,
Un mal toûjours present d'une faute passée:
Pourquoi vouloir au tems qu'on n'est point enchaîné,
Faire retrograder l'affront du cocuage?
Et n'est ce pas assez qu'au temps du Mariage
Son chagrin soit borné,
Puisque jamais un bail n'engage
Que du moment qu'on a signé?
Ainsi sur le passé je n'ai d'inquiétude
Que pour une aigrette à futur.
Contre cet accident, comment puis je être seur,
Sachant combien il est & difficile & rude
De forcer le penchant d'une douce habitude,
Qu'on change peu l'eau trouble en un breuvage pur,
Et que quand de Coquette on veut se faire Prude,
L'esprit le plus solide a peine à gourmander
Le secret aiguillon qui veut le commander?

RODOPE.

Je ne prens point pour un outrage
La crainte que vous témoignez:
Et c'est avec raison que vous me soupçonnez,

Si des femmes du temps vous regardez l'usage.
Mais fiez-vous en moi,
J'ai le cœur fort sincére, & suis de bonne foi;
Et si je me plaisois au même badinage,
Dans la force de ma beauté
Si je cherchois la volupté,
Me reduirois-je à l'esclavage,
Quand il ne tient qu'à moi d'aimer en liberté?
Pensez-vous que je sois comme Aminte la veuve,
Qui croyant amortir tous les volages feux,
Dont pendant si long-tems elle avoit fait épreuve,
Ne les a point fixez par de semblables nœuds;
Mais par une richesse immense
D'un mari patient & gueux,
Ayant deniers comptant acheté le silence
Elle n'a fait à ses amours
Que donner sous ce voile un bien plus libre cours?
Ce n'est point là mon caractére.
Tant que Venus a sçû me plaire,
J'ai suivi le sentier qu'elle m'avoit battu,
A ses appas trompeurs à la fin je m'arrache,
Et tout ce qu'aux plaisirs mon cœur avoit d'attache,
J'essaye à le tourner, à ce qu'on dit vertu.
Tel qu'à vos yeux ici mon cœur se dévelope,
Tel vous le trouverez jusqu'au dernier moment.

ESOPE.

Fort bien. Mais ma chére Rodope.
Si vous sçaviez comme une fille ment.

RODOPE.

Non, non, Seigneur Esope,
Je parle à cœur ouvert & sans déguisement.

ESOPE.

Je le croi; mais pourtant d'un certain petit conte
Je me souviens fort à propos,
Et vais vous le dire en deux mots.

RODOPE.

Et que m'apprendra-t-il?

ESOPE.

Qu'un mari se méconte
Quand il dort l'esprit en repos,
S'imaginant qu'un Mariage
Fait d'une fille folle une femme bien sage.
Ecoutez.

FABLE

De la Chate.

Certain homme éperdument épris,
Aimoit jadis sa Chate, assez mignone bête:
Chate alerte & subtile à gripper les souris,
Et d'en faire sa femme il se mit dans la tête,
Pour accomplir ce dessein fou,
Il falloit que Venus la belle
Fît de la Chate une Donzelle,
Ou de son Amant un Matou.
Il fit des vœux, & la Déesse
En fille changea l'animal.
Cet Amant la plaça dans le lit nuptial,
Et lui fit sentir sa tendresse:
Mais le premier repos à peine étoit-il pris,
Que dans la chambre une souris
Fit du bruit en rongeant un éclat de noisette.
A ce bruit le mari sentit tout aussi tôt,
Que de son lit à bas son aimable Minette,
Pour courir la souris ne fit qu'un leger saut.
Les Dieux peuvent, dit-il, changer notre figure,
Mais jamais la Nature.

Eh bien qu'en direz-vous? ce conte a-t-il raison?
Si tôt que vous serez ma femme,
La vieille flâme
Ne viendra-t-elle point ralumer le tison?
Me garantissez-vous cet endroit que je touche,

Et par un sort commun à tant de bons Maris,
Ne vous verrai-je point abandonner ma couche
Pour courir après la souris ?

RODOPE.

Non. Fiez-vous à ma parole,
Vous ne me verrez point sortir de mon devoir.

ESOPE.

C'est à-dire, sçachant tout ce qu'on peut sçavoir,
Et fine Maitresse d'Ecole,
Esope me verra si-bien joüer mon rôle,
Qu'il ne pourra jamais de rien s'appercevoir.
Ce seroit toûjours quelque chose
Plus doux que le fracas du commerce éclatant
De ces femmes qu'on voit bretter tambour battant.
Sur cet espoir je me repose.
Faites du moins que je n'en sçache rien.
Commerce adroit, & bouche close,
Est un mal fort proche du bien.
Nous voilà donc d'accord, & moi prêt au lien.
Mais sur notre Contract j'ai fait certaine glose
Que j'y prétens faire ajoûter.

RODOPE.

Je ne refuse aucune clause.
Lisez, & je vais écouter.

ESOPE (*lit.*)

ARTICLES DE MARIAGE ENTRE ESOPE ET RODOPE.

PREMIER ARTICLE.

En maux ainsi qu'en biens, les deux futurs Epoux
Seront uns & communs, nonobstant la Coutume
Qui partage au mari la peine & l'amertume;
Tandis qu'en bon carosse, & riche de bijoux,
L'autre goûte à long traits ce qu'Hymen a de doux.

II. ARTICLE.

De son ménage en toute honnêteté
La femme sera son délice,
Son train sera modeste avecque propreté,
Sans Valet-de-chambre ou Nourrice,
Ce sont meubles qui n'ont aucune utilité.
Quant aux Laquais pour son service,
Je les veux au dessous de pleine puberté.

III. ARTICLE.

Toûjours bon vin en cave, & bon pot en cuisine,
Elle prendra le soin que l'on soit bien nourri,
Et sera sans humeur chagrine
Aux vrais amis de son mari,
Et bonne chére & bonne mine.

IV. ARTICLE.

Ellle n'ira jamais par un chagrin jaloux
De son Epoux
Fureter les sécrets pour lui rómpre en visiére;
Mais à le contenter se donnant toute entiére,
Et complaisante à ses desirs,
Elle sera de ses plaisirs
Ou l'instrument ou la matiére.

V. ARTICLE.

Point de ces jeux publics où l'on passe les nuits,
Et qui font qu'à toute heure une porte est ouverte.
Celui qui donne le tapis,
Est toûjours pour le moins de moitié de la perte.
La femme y prend plaisir, l'utile est aux valets;
Mais le ménage enfin s'en déconcerte:
Et de son triquetrac, l'Epoux pour tous ses frais
N'a de reste que les cornets.

VI. ARTICLE.

Elle fuira comme la peste ....

Vous pourrez à loisir lire tout ce qui reste.
Jusqu'ici des Plaideurs viennent me relancer.
Adieu jusqu'à tantôt.

RODOPE.

Je vais donc vous laisser.

ESOPE.

Je viendrai vous revoir avant mon Audiance.

RODOPE.

Adieu la perle des maris.

ESOPE.

Adieu belle Rodope, aimez avec constance,
Et prenez garde à la Souris.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE, RODOPE, LE DOCTEUR.

COLOMBINE (*sortant avec Rodope, & voyant entrer le Docteur.*)

De grace laissez moi sortir,
Rodope, & que j'évite un monstre que j'abhorre.

RODOPE.

Non, non, il faut de la Pecore
Pour un moment nous divertir.
Je veux faire semblant d'applaudir à sa flâme.

COLOMBINE.

De quels traits me percés-vous l'âme,
A moi qui deteste son feu ?

O Ciel

O Ciel quelle horrible figure !

(*Le Docteur approche.*)

LE DOCTEUR.

A la fin dans ce lieu
Je peux vous accoster notre Epouse future.

COLOMBINE.

Ce nom-là me convient fort peu ;
Et sans crainte d'être parjure,
Monsieur le grand Docteur, je vous jurerois bien
Que jamais il n'en sera rien.

LE DOCTEUR.

Qui d'Esope ou de vous est donc ici le Maître ?

RODOPE.

Son pere sans doute doit l'être.

LE DOCTEUR.

Son pere m'a donné sa foi.

COLOMBINE.

Qu'il vous épouse & qu'il la tienne,
J'en suis d'accord ; mais je sai moi
Qu'il n'a point engagé la mienne.
Ca, Docteur, parlons franchement,
Vous croyez-vous mon fait, me croyez-vous le votre?
Et la Nature en nous formant,
Nous a-t-elle paîtris & tournez l'un pour l'autre ?
Si l'Hymen avec moi vous avoit enrôlé
Sous sa dangereuse cornette,
De l'air dont vous êtes moulé,
Et de celui dont je suis faite,
Il en seroit bien-tôt parlé.
A des bruits chagrinans n'ouvrons point la carriére,
Une femme se lie au sort de son Epoux.
Et la vertu la plus entiére
Doit craindre sur cette matiére
Le fatal ascendant d'un mari tel que vous.

RODOPE.

Eh bien ! à tout hazard, qu'importe ?
Il risque le paquet, & veut bien s'embarquer,

COLOMBINE.

S'il a des raisons pour refuser,
J'ai pour ne refuser rien une raison plus forte.
Nul soupçon de ma part ne sçauroit le troubler !
Mais puis-je regarder sa tête sans trembler ?

RODOPE.

Mais que trouvez-vous donc qui puisse en sa figure
Le faire ainsi passer pour un si laid màtin ?

LE DOCTEUR.

En effet au miroir me voyant ce matin,
Je m'y suis trouvé beau, mais beau je vous le jure.

COLOMBINE.

C'est ainsi qu'autrefois en se mirant dans l'eau
Poliphéme se trouvoit beau.

LE DOCTEUR.

C'est que pour un Acis vous avez le cœur tendre.

RODOPE.

Il est aisé de le comprendre.
Mais helas ! qu'elle feroit mieux
D'aimer par la raison, que d'aimer par les yeux !
Colombine, fuyez ces Galans qui sans cesse
Appuyent de sermens une fausse tendresse,
Qui d'un brillant dehors cachant mille defauts,
Promettent tant de biens, & donnent tant de maux.
Ce n'est qu'en beaux habits qu'un Galant se presente:
En lui tout plaît, tout rit, tout émeut, tout enchante;
Mais si-tôt que l'Hymen vous a mis sous le joug,
Qui soûpiroit vous gronde, & l'Agneau devient Bouc.
De l'esprit d'un Docteur il n'en est pas de même,
Sa raison le conduit dans ses sages amours;
Et quand une fois il vous aime,
Colombine, c'est pour toûjours.

LE DOCTEUR.

Voilà comme raisonne un amour Philosophe.

COLOMBINE.

Eh ! que de ce bon Avocat.
La robe est d'une fine étoffe,

Et

Et que sa langue sçait vous bien donner du plat !

RODOPE.

Non, non. Ce que je dis ce n'est point faribole ;
Je chéris la sagesse, & j'abhorre les foux ;
Et prendre Esope pour Epoux,
C'est vous prêcher d'exemple autant que de parole.

LE DOCTEUR.

A ce raisonnement éh bien resistez-vous ?

COLOMBINE.

Monsieur le raisonneur, avec votre licence,
Je vais vous répondre : Ecoutez.
Pour passer un Contrat, il faut comme je pense.
Le concours de deux volontez.
Vous m'aimez, ditez-vous, la chose est fort plausible?
Vous m'aimerez toûjours ? Eh bien soit, je le croi ;
Mais il faut que je puisse aussi vous aimer, moi ;
Et c'est ce qui n'est pas possible,
Je vous le dis de bonne foi.
Par de secrettes sympathies,
Dont les puissans liens sçavent nous attacher,
L'on voit tout en naissant des ames assorties
Qui ne cherchent qu'à s'approcher ;
Et d'autres par antipathies,
Ne peuvent ni s'unir, ni se laisser toucher.
Accusez donc le Ciel, accusez la Nature,
Si vous ne pouvez être aimé :
Et plaignez-vous d'avoir été formé
D'une antipatique figure.
Allez retirez-vous, ne m'importunez plus
De tous vos Discours superflus ;
Votre Bosse émimente & toute sa doctrine,
Ne sont pas de tournure à gagner Colombine.

LE DOCTEUR.

D'un cœur si peu soumis,
Près d'Esope je vais me plaindre :
Il est pere, il est maître, & sçaura vous contraindre
A tenir ce qu'il m'a promis. (*Il s'en va.*)

SCENE II.

RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

PAr une lâche obéïssance,
Non, Colombine, non, n'allez pas vous trahir,
Sur un point de cette importance,
C'est un crime que d'obéïr.

COLOMBINE.

Ah! que plutôt sur moi la mort .... Mais je vous quitte.
Voici mon pere, & je l'entens,
Dans le tumulte où sont mes sens,
Rodope, il faut que je l'évite.

SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE.

ESOPE.

COlombine, arrêtez vos pas,
Votre presence est nécessaire;
Et pour passer nos deux Contrats
J'ai fait avertir le Notaire.

COLOMBINE.

Ah! mon pere, souffrez qu'embrassant vos genoux.
Je détourne ce coup de foudre.
Votre cœur peut-il se resoudre
A me donner un tel Epoux?
Laissez, laissez toucher ces entrailles de Pere,
L'obéïssance est mon devoir,
Je le sçais; il est vrai; mais je ne puis le faire;
Et sur cet ordre dur qui fait mon desespoir,
Quand mon respect voudroit se taire,

Ma raison se revolte, & ne me permet point
De vous obéïr sur ce point.

ESOPE.

Votre raison n'est qu'une bête,
Il sera votre Epoux, je l'ai dit, je le veux;
Il faut vous marier de tête,
Et non par la chaleur de vos volages feux.
De l'aimable Rodope imitez la sagesse:
Ce n'est que douceur, que tendresse
Pour moi, son cher Epoux entre mille choisi.
D'un exemple si beau....

RODOPE.

Tout doux, Seigneur Esope,
Il ne faut rien confondre ici.
Colombine n'est pas Rodope,
J'ai des raisons qu'elle n'a pas;
Elle fait bien de prendre une route contraire;
Et vous êtes un trop bon pere
Pour lui donner conseil de marcher sur mes pas.

ESOPE.

Ne croyez pas que j'en démorde.
Quand un pere s'est resolu,
Il faut sans balancer sur ce qu'il a voulu,
Qu'à ses desirs soudain une fille s'accorde.
Non, non. Point de quartier, point de misericorde.
Je veux qu'elle obéïsse à mon ordre absolu,
Et ce refus mutin à la fin me courrouce.

COLOMBINE.

Tel que puisse être helas! l'effet de ce courroux,
La mort m'est mille fois plus douce
Que cet horrible Epoux.
Je ne demande plus, que sensible à ma flâme,
Votre paternelle bonté
M'accorde un Epoux souhaité,
Cet amant qui régne en mon ame.
Rompez si vous voulez de si tendres amours:
Mais permettez du moins qu'en habit de Vestale;

Pour fuïr de cet Hymen la contrainte fatale,
Je finisse mes tristes jours.

ESOPE.

Bon. Des filles du tems voilà le grands recours.
Que dans leurs passions un pere les traverse,
Leur petite cervelle aussi-tôt se renverse,
On les voit par dépit se voüer aux autels :
Mais le feu mal éteint au cœur de la Vestale,
En prophanes soupirs sous le voile s'exhale,
Et va scandaliser au Ciel les immortels.
Non, non. Je ne veux point qu'un chagrin vous enrôle,
Vesta n'en a déja que trop d'autres sans vous,
Qui ne pouvant avoir tel ou tel pour Epoux,
Ont par un pur dépit entré dans sa géole.
Je veux que dès ce soir, & sans plus barguigner....

RODOPE.

Eh bien ! si votre esprit veut ainsi s'obstiner
A la sacrifier à l'objet de sa haine,
Du moins pour adoucir sa peine,
Donnez lui quelque temps à se déterminer.
Voulez-vous sur le champ forcer son ame émûë ?
Laissez-moi doucement ménager son esprit,
Et ne l'obligez point de songer par dépit,
A quelque retraite imprévuë.
Pensez-vous tout d'un coup que d'une extremité
On puisse se porter à l'autre !
Dès ce soir vous voulez que de conserve au notre
Son Hymen soit précipité.
Le tems peut tout qui sait l'attendre.
Voyez couler ses pleurs, votre cœur est trop tendre
Pour les appercevoir sans en être excité.

ESOPE.

Ouy mes sens sont émûs, & je veux bien me rendre.
Dès ce soir je voulois terminer cet Hymen ;
Mais afin de vous faire à toutes deux comprendre
A quel point j'ai le cœur humain,

Je

Je le différerai.

RODOPE.

Combien ?

ESOPE.

Jusqu'à demain.

COLOMBINE.

O Ciel !

ESOPE.

Point de replique, ou dès ce soir ....

COLOMBINE.

Mon pere !

ESOPE.

J'ai parlé, vous devez vous taire.
Allez, retirez vous, & ne m'irritez pas.

COLOMBINE.

Ne m'abandonne point, Rodope, en ces allarmes,
Et dans ton cabinet vien essuyer mes larmes.
Adieu pere cruel. Bien-tôt par mon trépas
De tes rigueurs vangée,
D'un Hymen si fatal je serai dégagée.

SCENE IV.

ESOPE, GERONTE.

ESOPE.

NOn, non. L'on ne meurt point d'amour comme cela.
Et..... Mais quel importun est-ce que je voi là ?

GERONTE.

Pardon, si pour un mot, Monsieur, je vous arrête.

ESOPE.

Que voulez-vous ? parlez.

GERONTE.

Au bas de ma requête
Qu'il vous plaise, Monsieur, mettre un Soit assigné.

ESO-

ESOPE.

A quoi concluez-vous ?

GERONTE.

Monsieur près de ma femme
Certain jeune importun à la voir obstiné,
Malgré moi lui conte sa flâme.
Je prétens que par vous il sera condamné
A delaisser telle poursuite.
Défenses cependant de nous rendre visite,
A peine, *& cætera*, le tout avec dépens.

ESOPE.

Et quel âge avez-vous ?

GERONTE.

J'ai soixante & quinze ans,
Et quelques mois de plus.

ESOPE

Fort bien, & votre Epouse.

GERONTE.

Environ huit par dessus douze.

ESOPE

Et le Galant combien ?

GERONTE.

A peu près vingt & deux.

ESOPE.

Bien fait ?

GERONTE.

Fort bien.

ESOPE.

Hon, hon !

GERONTE.

Grand air, fort beaux cheveux,
L'œil brillant, le teint frais, & le ris agreable,
Une bouche vermeille, & de très-belles dents,
Danse & chante fort bien, touche des instrumens,
Propre dans ses habits, d'un entretien aimable,
Où brillent à l'envi l'esprit & l'enjoûment;
Fait un conte à plaisir à se pâmer de rire,

Aime

Aime les petits vers, les tourne joliment;
Et quoi qu'il parle bien, sait encor mieux écrire.
Toutes ces qualitez je vous les dis, Monsieur,
Pour vous montrer combien est juste ma frayeur.

ESOPE.

Et votre femme est-elle belle,
A-t-elle de l'esprit, de quelle humeur est-elle?

GERONTE.

Elle a plus d'agrément qu'elle n'a de beauté,
La taille droite & fine au dessous de la grande.
L'œil petit; mais d'où part tant de vivacité,
Qu'il n'est point à ses traits de cœur qui ne se rende.
Le poil brun, le teint blanc, beau bras, & belle main.
Pour de l'esprit, Monsieur, elle en a comme un diable;
Et si tôt qu'il s'agit de dauber le prochain
A tailler le lardon elle est inimitable.

ESOPE.

Fort bien. Mais la contentez-vous?

GERONTE.

Aucune de sa compagnie,
D'argent, de points, d'habits, de perles, de bijoux,
N'est mieux qu'elle fournie.

ESOPE.

Ce n'est pas-là ce qu'on vous dit.
Ne la fournissez-vous que de ces bagatelles?

GERONTE.

Bagatelles, Monsieur, pour ses seules dentelles
J'en ai pour cent Ducats qu'elle a pris à crédit.

ESOPE.

Tu ne m'entens donc pas, impertinente Bête?
Mais si tu veux bien m'écouter
Pour mettre au pied de ta requête,
Voici la Fable toute prête
Qu'en trois mots je vais te conter.

FABLE.

Du Chien & du Bœuf.

D'Une botte de foin un vieux Mâtin le maître
Sur elle alloit ronger ses os ;
Et comme il n'en pouvoit repaître,
Elle ne lui servoit que d'un lit de repos.
Un jeune Bœuf du voisinage,
Dont la botte de foin aiguisoit l'appetit,
Et capable d'en faire un bien meilleur usage,
Pour son fourrage,
Faisoit la ronde autour du lit :
Mais le Mâtin jaloux, & brûlant de colére,
Ne pouvant supporter
Qu'un autre fit ce qu'il ne pouvoit faire,
Par ses rudes abois tâchoit de l'écarter
Quand Mercure passa, qui prenant connoissance
Du different & le voulant juger,
En ces mots donna sa sentence :
Jaloux, mange ta botte ou la laisse manger.

GERONTE.
Belle comparaison d'un chien avec un homme !
ESOPE.
A la figure près, vous & lui c'est tout comme.
Mangez, Monsieur, mangez votre botte de foin ;
Et sans m'embarrasser la tête
De votre ridicule soin ;
Allez, & pour le coup renguainez la requête.
GERONTE.
Mais si je suis . . . helas ! Monsieur, quelle douleur !
ESOPE.
A soixante & quinze ans, voyez le grand malheur :
Combien d'autres mortels ont-ils cette avanture,
Qui pour s'en garantir sont mieux que vous tournez ?

Mais

Mais je me trompe fort voyant votre figure,
Si jamais vous le devenez.
Vous m'entendez fort bien, & sans que je m'explique.
Allez, retirez-vous.

GERONTE.

Monsieur.

ESOPE.

Point de replique.

SCENE V.

ESOPE *seul.*

A Soixante & quinze ans une femme de vingt,
Et le Galant à peu près de même âge,
Ah! qu'il faudroit d'esprit être bien Quinze-vingt
Pour n'en pas faire le presage.

SCENE VI.

ESOPE, FRIPONNET.

ESOPE.

BOn. Nouvel importun. Qui Diable avec son dos
Chargé d'une noire jaquette,
Et dans sa main une baguette,
Peut venir m'interrompre ici mal à propos?
Voilà sur mon honneur une ample révérence.
Une autre ..... Eh! Monsieur, c'est assez.
Encor ...... Ah! pour le coup cessez,
Ou je vais perdre patience.

FRIPONNET.

Monseigneur. Vous voyez un nouvel Officier,
Qui pour le salut de son ame
S'est pourvû fraîchement d'une charge d'Huissier.

ESOPE.

Fort bon Emploi, Monsieur, pour dans peu manier

Et

Et mettre en uſage une rame .....
De bon papier.
Votre nom !

FRIPONNET.

Friponnet.

ESOPE.

Fort bien, Armes parlantes ;
Il ne vous faudroit plus qu'ajoûter pour blazon
Deux aîles de Vautour ſur un champ d'or volantes ;
Ce ſeroit rencontrer ſur la Charge & le nom.
Mais à ce digne emploi, puiſque la Providence
A bien voulu vous deſtiner,
Sçavez-vous bien que l'Ordonnance
Veut qu'on ſçache du moins lire, écrire & ſigner ;
Sans cela c'eſt en vain qu'on veut être des notres.
Votre nom le ſignez-vous bien ?

FRIPONNET.

Sans doute ; mais c'eſt peu que de ſigner le mien,
Et je ſçais au beſoin ſigner celui des autres.

ESOPE.

Peſte. Quelle capacité
Pour faire en peu de temps fortune ?
Je ſçais bien à la vérité
Que parmi les Sergens elle eſt aſſez commune ;
Et que s'il faut recorder leurs Exploits,
Au lieu d'avoir deux Compagnons en trouſſe,
Ils ſe contentent que leurs doigts
Servent de recors à leur pouce.
Sçavez-vous comme on dreſſe un bon procès verbal
De Rebellion à Juſtice ?
C'eſt-là votre Mere-nourrice,
Et de l'or du Perou le précieux canal.

FRIPONNET.

C'eſt à quoi, grace au Ciel, je ne ſuis point novice,
Et j'en ai pour témoins ſigné plus de deux cent
Où jamais je ne fus preſent.

ESO-

ESOPE.

C'eſt l'uſage.

FRIPONNET.

Et ſur tout je prens toûjours bien garde
De n'y point oublier, que ledit blaſphêmant,
En parole execrable, avec emportement
A donné coups de pié, coups de poing, & nazarde,
Ebranlé l'os du croupion.
Plus fait à l'Omoplate une contuſion;
Diſant qu'il ſe fichoit des gens de la Juſtice:
Et que pour empêcher de faire notre office,
Par force lui tout ſeul il nous a mis dehors
Nous & nos ſix Recors.

ESOPE.

D'un fin procès verbal voilà le vrai modèle.

FRIPONNET.

Vous m'en verrez, Monſieur, acquitter avec zèle.
Si l'on me met piéces en main,
Je me garderai bien d'executer ſoudain.
Un bon Sergent a l'ame indulgente ou cruelle,
Suivant que le Déteur en uſe honnêtement;
Et ſelon qu'il remplit bien ou mal l'eſcarcelle
De l'Officier qui fait commandement,
On fait doubler le pas; ou marcher lentement.

ESOPE.

Dis-moi de la Chymie, as-tu quelque teinture;

FRIPONNET.

A quoi me ſerviroit cette Science obſcure,
Qui de ſes Sectateurs met la bourſe aux abois?

ESOPE.

Le Chymiſte & l'Huiſſier de diverſe nature
Sympathiſent dans leurs Emplois;
Puiſque l'un ſouffle le Mercure,
Et l'autre ſouffle les Exploits.
Quand je tiendrai mon Audiance,
Entonnerez-vous bien: Paix-là.
Paix-là. Paix, Procureurs? Paix donc; & qu'eſt cela?

Sortez,

Sortez, Causeurs, faites silence.
Messieurs vous faites tant de bruit
Que Monsieur ne sçait ce qu'il dit.
De cet air, de ce ton en arpentant la Sale.
Vous ferez taire le Palais;
Afin qu'où naît & régne une guerre infernale,
Je puisse voir du moins l'image de la paix.
De ce que je viens de vous dire,
Monsieur le Friponnet faites votre profit,
Le tems pourra vous mieux instruire,
Quant à present cela suffit.
De vous voir cet emploi je sens beaucoup de joye,
Et contez à coup sûr qu'il vous met dans la voye
De n'être jamais indigent;
Puisqu'on nomme par tout la main d'un bon Sergent
La serre d'un oiseau de proye.
Ne demandez-vous pas de prêter le serment
Que vous ferez tout comme font les autres?

FRIPONNET.

L'impatiente ardeur que j'ai d'être des votres,
Fait que mon cœur soûpire après ce doux moment.

ESOPE.

Tantôt dans mon Hôtel avec cérémonie.
Pour cette illustre Compagnie
Vous aurez votre enrôlement.

SCENE VII.

PASQUARIEL, MARINETTE, MEZZETIN.

(Esope étant retiré, & Friponnet qui est Mezzetin étant resté, il se fait une Scéne Italienne toute de jeu, entre lui, Pasquariel & Marinette servante de Rodope, dont ils sont tous deux amoureux. Ils veulent l'obliger à se declarer pour l'un des deux. Elle les oblige à faire un combat burlesque; & ensuite au lieu de

se

se declarer, elle finit la Scêne en chantant ces paroles Françoises.)

MARINETTE (*chante.*)

Que j'aime l'inquiétude
Qui balance ainsi vos feux.
L'un & l'autre est à moi dans cette incertitude;
Et si je m'expliquois, je perdrois l'un des deux.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

(*Le Théâtre represente dans le fond la Salle d'Audience d'Esope, avec son Tribunal; & l'Huissier Friponnet paroît tenant d'une main sa Baguette, & de l'autre un paquet de Placets. Et fermant rudement la porte de l'Audience sur des Plaideurs, leur dit:*)

FRIPONNET (*seul.*)

Un moment. Faites-moi quartier,
Messieurs, & s'il vous plaît un peu de patience.
Diantre quelle fureur pour avoir Audience,
Et quel incommode métier
Que celui d'un Huissier.
Ca faisons maintenant de nos Placets l'élite.
Voyons les bons Payeurs, & d'un soin obligeant
Plaçons les selon leur mérite,
C'est-à-dire selon l'argent.
Mesurons tout à la finance,
Et vivons comme on a vêcu,
La pistole en bonne balance
Au Palais emporte l'écu.
Mais voici justement Esope le grand Juge.

(*On frappe de la baguette à la porte.*)

SCE-

SCENE II.

ESOPE & *sa suite*, BABILLARD *Avocat*, FRIPONNET.

ESOPE (*en entrant.*)

Huissiers. De ces Plaideurs qui me serrent les flancs,
Soûtenez un peu le déluge,
Et qu'on ne souffre point de chapeaux sur les bancs.
(*Aux Avocats en approchant au bord du Théâtre.*)
En attendant qu'on soit contradictoires,
Et qu'à mon Tribunal il soit tems de monter,
Approchez de moi, Troupes noires.
Souffrez, si vous voulez un moment m'écouter,
Que par un Apologue ici je vous instruise.

FABLE.

Du Satire & du Païsan.

Certain jour que siffloit la bize,
Un Satire sorti des Bois,
Vint dans un cabaret, trouva la nape mise,
Et vit un gros Pitaut qui souffloit dans ses doigts.
Pourquoi souffles-tu de la sorte?
Dit le Satire: C'est, répondit le Pitaut,
Afin d'avoir un peu plus chaud.
Vois-tu pas que de froid j'ai la main presque morte?
Mais comme l'Hôte en ce même moment
Servit sur table une soupe boüillante,
Le Pitaut que pressoit sa faim impatiente,
En prit dans sa cuilliére, & souffla brusquement.
Pourquoi donc souffles tu? dit alors le Sauvage,
Puisque ce broüet est fumant:
C'est pour le refroidir, dit l'autre promtement,

Que

Que je souffle ainsi mon potage.
Ah! repliqua le Satire tout haut,
Puisse à l'infame bouche arriver malencontre.
Qui prête à parler pour & contre
Sait souffler à la fois & le froid & le chaud.

Cette Fable, Avocats, vaut bien une Harangue;
Car c'est ainsi que votre langue
Nous dit aujourd'hui blanc, & demain dira noir.
Les Loix sont dans vos mains un glaive à tranchant double,
Et ce n'est qu'à mentir, & nous faire voir trouble
Que se reduit votre sçavoir.
Vous, Maître Babillard, pourquoi quand deux parties
Viennent sur le contre & le pour
Dans votre cabinet consulter tour à tour
Avez-vous pour tous deux des raisons assorties?

Me. BABILLARD.

Monsieur, Jamais Chasseur habile en son métier,
De ses filets tendus n'égara le gibier.
Trois écus dans la main qu'on aille à la Buvette,
De trois vieux Avocats assembler la Cornette,
Pour tout titre un Plaideur n'eût-il qu'une chanson,
Sa Cause est toûjours bonne, & qui paye a raison.
C'est l'avis du Pilier. Et c'est par ce langage
Que l'Oiseau se met dans la cage.
On voit un Chicaneur qui brûle de plaider;
Ira-t-on lui disant que sa Cause est mauvaise,
Dans sa naissance éteindre cette braise;
Et ne vaut-il pas mieux selon son goût l'aider?
A vous ainsi qu'à nous ces conseils profitables,
D'un consommé de sots engraissent le Palais;
Et sans cette méthode, on ne verroit jamais
Portier dans nos maisons ni gibier sur nos tables.

ESOPE.

Fort bien; c'est justement comme si la Perdrix

Alloit chercher conseil chez les Oiseaux de proye.
Sur vos avis trompeurs qui s'embarque se noye,
Et qui les prend est pris
Comme une bête.
Huissier, Qu'on dise-là que l'Audiance est prête.

SCENE III.

ESOPE (*dans son Tribunal*) BABILLARD, PIERROT, FRIPONNET, (*& toute l'Audience.*)

ESOPE.

Toi, Juppon de Treillis, comment t'appelles-tu ?

PIERROT.

Monsieu, ne vous dépliaise,
An me lome cheu nou Pierrot Cognefêtu.
Sacouté mon affaire, alle n'est poin mauvaise.

ESOPE.

Votre Avocat.

PIERROT.

Il est pa reverance au ly,
Aveu dans son ventre un clistére.
Mais laissé moi chanté un tantet mon afaire,
Je débagouleré tout aussi-bian que ly.

ESOPE.

Eh bien ! avez-vous là quelqu'un qui vous écoute ?

PIERROT.

Vezi vela-ti pas ? faut-i d'autre écouteux ?

ESOPE.

Je dis votre Partie adverse.

PIERROT.

Oh ! Oüi sans doute,
Vlà Maître Babillard pour l'autre, & je son deux.

ESO-

ESOPE.

Parlez donc, qui des deux a formé la demande ?

PIERROT.

Moy, Monsieu.

ESOPE

Commencez, d'un ton qu'on vous entende.

PIERROT.

Monsieu, Je ne sis poin de ces diseux de rian ;
Et tout du fin abord, c'est au fait que je vian.
Je prétan que Jaquet aveu sa froide mine,
Qui m'a joüé d'un tour qui n'est ni bian ni biau,
En me coqueluchant de la jeune Glodine,
Reprendra la vache & le viau.
Vezi le fait. Jaquet & moi j'étions Comperes,
Je nous aimions comme deux freres,
Toûjou ensemble au cabaret ;
Et tous disien, voyan un si bon Comperage,
En Prouvarbe dans le vilage,
Jaquet Piarrot, Piarrot Jaquet.
J'avion une jeune voisine
Qui se lommoit Glodine,
Gente, druë, & qui bondilloit
Comme un petit cabri qui n'est pu sous la chévre,
Alle avoit du rouge à la lévre
Un yeu d'émerillon, & la piau comme un lait.
Jaquet ne bougeoit de cheus elle,
Toûjou batifollant, & par foi m'y meny ;
Et puis à la parfin le finaut me disy :
N'est-il pas vrai, sditi, que Glodine est mou belle ?
Si tu sçavois combian alle t'aime Piarrot,
Tu l'aimerois pu que tai même.
Moi qui tout aussi-tôt le croyit comme un sot,
Je donni dans leus estragême,
Et n'eus pas plutôt dit à Glodine je t'aime,
Qu'alle me prit au mot.
Alle m'attendi dans la grange
Par un soir qui pleuvoit, & là je la trouvi.

Mais dès que j'arrivi,
J'y fu prins, & l'an fit un tintamarre étrange,
Et le tout par Jaquet qui venit en tremblant
Me faire un biau semblant.
Tant y a je l'épouzi par le conseil du drôle,
Qui me juri su sa parole
Qu'alle étoit comme un varre net.
Mais si tôt que j'eus fait un si sot Mariage,
Je m'apperceví que Jaquet
Avoit écramé le fromage.
Le soir je la trouvi ronde comme un tambour.
Quand je li demandi d'où vian qu'alle étoit grosse:
C'est sditelle, que j'ai mangé trop à la nôce.
Mais son vantre s'enfli, Monsieu, de jour en jour:
Et trois mois tout fin juste, après ce tripotage,
Le pauvre malheureux Piarrot
Comme un sot,
Grace à Jaquet, vit creitre son ménage
D'un marmot.
Sans fatras d'Evoca, Monsieu, vla mon affaire:
De-la plante à Jaquet sort ce fruit hativiau,
Et partant la raison est claire,
Qu'il faut qui reprenit & la vache & le viau.

ESOPE.

Huissiers, Faites faire silence.

FRIPONNET.

Paix-là : Paix. Paix Causeurs, sortez de l'Audience.

ESOPE.

Vous, Maître Babillard, à present répondez.

Me. BABILLARD.

Monsieur, je parle pour.. Jaquet dit Fine-Mouche...
Défendeur, sur le fait, que de la propre bouche
Du Demandeur vous entendez.
Je prétens que Pierrot orné de son panache,
De ses Conclusions se verra débouté,
Et que vous lui direz avec grande équité,
Bon homme gardez votre vache.

ESO-

ESOPE.

Couvrez-vous Babillard.

Me. BABILLARD.

Monsieur, Toutes les Loix,
Dont le vieux Codrus autrefois,
Brida les Habitans d'Athéne,
Si nous voulons prendre la peine
De les approfondir avec attention,
Et celles de Lycurgue, & celles de Solon:
Oüi, si nous consultons jusque dans la Scytie,
Et même des Chinois les vieux Législateurs,
Et ce qu'ont dit, écrit, Auteurs, Commentateurs,
Tout paroît favorable au droit de ma Partie.
En effet... Si le Ciel par sept larges canaux,
Qu'on nomme ici bas les planettes,
Répand incessamment & les biens & les maux;
Un mortel enchaîné par leurs vertus secrettes,
D'un insensible pas s'avançant à sa fin,
N'échappe point à son destin.
C'est ainsi que des Loix l'unanime discorde,
Attachant les mortels par un puissant lien....

ESOPE.

Vous pourriez des trois quarts retrancher cet Exorde:
Même du tout, & vous feriez fort bien.

Me. BABILLARD.

Je n'ai rien avancé d'inutile à ma Cause,
Monsieur. Et si vous m'entendez,
Je vais en l'appliquant.

ESOPE.

En deux mots répondez
Juste à ce que l'on vous propose.

Me. BABILLARD.

Puisque vous le voulez, j'abrége, & viens au fait,
Dont je vais résumer huit ou dix circonstances.

ESOPE.

Eh! Maître Babillard, le fait est clair & net.
Que diantre, voulez-vous lasser nos patiences?

Me. BABILLARD.

Je le retranche donc, & tout d'un coup je viens
Au premier de mes vingt moyens.

ESOPE.

Vingt moyens, vertubleu, qui pourroit les entendre?
Le Droit par le seul fait n'est que trop éclairci;
Et par un conte que voici,
Ecoutez la Sentence, & vous l'allez apprendre.

FABLE

Du Bouc & du Renard.

Le Bouc & le Renard ensemble devisans;
L'un franc sot, & l'autre plus sage;
L'un ayant plus de barbe, & l'autre plus de sens,
S'embarquerent pour un voyage.
Pressez de vive soif, & leurs poûmons ardens
Ne soufflant plus que de la braise,
Ils rencontrent un puits. Tous deux sautent dedans,
Et boivent à leur aise;
Mais la peine fut d'en sortir.
Le Bouc pour chercher une issuë,
Portoit de tous côtez sa vuë,
Et ne decouvroit rien qui pût le secourir.
Quand le Renard lui dit, ce n'est que bagatelle,
Ami, pour esquiver je sçais un moyen seur.
Dresse toi tout le long du mur,
Tes cornes seront mon échelle;
Et quand j'aurai d'un léger saut
Gagné le haut,
De te tirer après il me sera facile.
Le bouc y consentit, & le Renard agile,
Soudain sauta dehors, laissa le Bouc au puits.
Puis dit, jettant sur lui sa vûë,
Avec un ris moqueur. Adieu Bête cornuë,
Sauve qui peut quand on est pris.

De ce conte plaisant votre Arrêt se compose,
Jaquet est le rusé Renard.
Quant aux cornes du Bouc, Pierrot c'est votre part.
Hors de Cour, sans dépens néanmoins, & pour cause.

PIERROT.

Malepeste, Monsieu, je pers donc mon procès.

ESOPE.

Je suis vraiment fâché de ce mauvais succès ;
Mais il faut s'y soûmettre. Allez, aimez Glodine,
Elle est votre moitié, vous êtes son époux ;
Et je prévois à votre mine
Que ses futurs enfans pourront être de vous.
Faites sortir de l'Audience.

(*Il se lève.*)

SCENE IV.

ESOPE, FRIPONNET, MADAME FAGOTIN.

FRIPONNET.

Sortez, Messieurs, sortez. Vîte donc, s'il vous plaît.

Me. FAGOTIN.

Monsieur l'Huissier, de grace un peu de patience.

ESOPE.

Approchez, voyons ce que c'est.

Me. FAGOTIN.

Ah! Monsieur.

ESOPE.

En deux mots dépêchons votre affaire.
Pourrez-vous l'expliquer ? mais vîte & sans colére.
J'ai vû votre mari. Pourquoi tout ce procès ?
J'ignore à votre égard sa secrette conduite.
Mais ne vaut-il pas mieux avec lui vivre en paix ?
C'est un homme d'esprit, de cœur & de mérite,
Et de plus jeune, & beau blondin,

Ne peut-il contenter Madame Fagotin ?

Me. FAGOTIN.

Qu'en sa faveur déja votre ame est prévenuë !
C'est un adroit qui sait finement emballer.
A l'entendre parler,
C'est l'innocence toute nuë.
Mais, Monsieur ce n'est qu'un fripon,
Un pié-plat revêtu que j'ai mis en carrosse,
Un gueux qui n'avoit pas à croquer un chapon,
Qui roule à six chevaux, & me traite de rosse.
Si je vous expliquois ce que j'ai fait pour lui,
Et de quels froids mépris l'ingrat me récompense,
Je vous verrois, Monsieur, sensible à mon ennui
Punir sévérement cette cruelle offence ;
C'est la plus lâche trahison.

ESOPE.

Ne nous emportons point ; encor seroit-il bon
Que j'apprisse de votre plainte
La cause en termes brefs, sans chaleur, & sans feinte ;
Car souvent plus on crie, & moins on a raison.

Me. FAGOTIN.

A quinze ans j'étois jeune ; & passablement belle ;
Et j'avois assez peu de bien,
Lorsqu'un riche Fermier, par un excès de zèle,
En m'épousant me donna tout le sien.
Mais peu contente de l'épreuve
Que je faisois de ses feux languissans,
Je soupirois sans cesse après le nom de veuve,
Et je la fus enfin après dix ans.
Impropre à garder le veuvage,
Je repassai bien-tôt aux mains d'un autre époux,
Riche à la vérité, mais du dernier ménage
Et du dernier jaloux.
J'étois dans les tresors, mais d'ailleurs peu contente.
Cent fois je desirai d'une ame impatiente
Que son trépas rompit mes seconds nœuds,

Et

Et ne trouvai ce jour heureux
Qu'après vingt ans de longue attente.
Je fus donc veuve encor & bien plus opulente,
Je me voyois sur le retour ;
Mais de mon vieil époux enfin débarassée,
Je crus pour m'aquitter envers le Dieu d'Amour,
Lui devoir immoler ma fortune passée.

ESOPE.

C'est de ces femmes justement,
Qui pour se vanger d'un long jeûne
Qu'on leur a fait garder trop rigoureusement,
De la peau d'un vieux loup en achetent un jeune.

Me. FAGOTIN.

J'ai crû pour mon argent qu'au gré de mon desir
Il m'étoit permis de choisir.
De son brillant éclat la lame m'a frappée,
La Robe & le Parti m'ont tous les deux déplû,
Et bien-tôt j'ai senti mon esprit résolu
A tâter d'un homme d'épée.
J'ai de tous mes tresors acheté cet ingrat,
Le plus clair de mes biens est à lui par Contrat,
A lui qui pour toute richesse
N'eut jamais qu'un peu de débit,
Sa bandoliére, son habit,
Ses cheveux blonds, & sa jeunesse.
Mais comblé comme il est de mes riches tresors,
Quel en est le coupable usage ?
D'un froid continuel je sens l'indigne outrage,
Et toutes ses douceurs s'épanchent au dehors.

ESOPE.

Je vous plains, mais en vain vous implorez mon aide:
Contre le fiel cuisant de ce chagrin amer.
La Justice a-t-elle un remède
Capable de forcer un cœur à vous aimer ?
Réflechissez sur vous, sur votre air, sur votre âge,
Et sous la patience étouffez ce procès.
Pouviez-vous d'un tel Mariage

Esperer un autre succès ?
Mais pour vous divertir du mal qui vous accable,
Ecoutez seulement
Ce trait d'une petite Fable
Qui vous convient parfaitement.

FABLE

De l'Ane qui eut trois Maîtres.

UNe Bourrique . . . étoit avec un premier Maître,
Aussi-bien qu'elle pouvoit être,
Un bon homme de Jardinier
Qui la rossoit un peu ; mais l'injure est petite.
Sa peine étoit quant au reste reduite
A porter tous les jours au marché le panier.
Loin de se contenter de sa peine légére ;
Elle pria les Dieux de changer son destin ;
Et le Ciel qui voulut exaucer sa priére,
La fit passer dans un moulin.
Elle y mangeoit du son & portoit la farine ;
Mais sous le poids du blé pliant sa maigre échine,
Elle fit mille vœux, brayant avec éclat
Pour changer encor son état.
Un jeune Postillon fut donc enfin son Maître,
Qui pour d'étrangéres Amours,
Aux dépens de son dos galopant tous les jours,
De chardons la faisoit repaître.
C'est donc de pis en pis & contre mon souhait,
Dit la triste Bourique en secoüant sa tête,
Je vois bien qu'une vieille bête
D'un Jeune Postillon ne fut jamais le fait.

Ces tons plaintifs de la Bourique
Sont une leçon pathétique
Dont grand profit se peut tirer.

Jeune époux, avec vieille veuve,
C'est sur un drap usé coudre une piéce neuve
Qui ne fait que le déchirer.

Me. FAGOTIN.

La raillerie est trop piquante.

ESOPE.

Non, croyez-moi, souffrez en femme patiente
Le mal que vous vous êtes fait;
Et si de votre époux vous n'êtes pas contente,
Soyez du moins assez prudente
Pour ne pas par l'éclat d'un procès indiscret,
Vous rendre du public la fable & le joüet.
Allez, retirez-vous; je n'ai plus rien à dire.

Me. FAGOTIN.

Que sans arrêt je me retire,
Non, non, je plaiderai, Monsieur, & je veux voir
Ayant acheté son service;
Si l'on peut refuser d'ordonner en Justice,
Qu'il me rendra mon bien ou fera son devoir.

ESOPE.

Eh bien! plaidez, plaidez, si vous l'avez en tête.
Je sçai que cent fripons vous vont de ce procès
Promettre un bon succès.
Mais songez aux leçons que vous donne la bête.

SCENE V.

ESOPE, FRIPONNET.

ESOPE.

Friponnet.

FRIPONNET.

Monseigneur.

ESOPE.

A combien de Karrats
Crois-tu qu'elle soit fole?

FRIPONNET.

Elle ne se croit pas.
Entr'elle & son époux, vous deviez lui promettre
Pour la consoler bien à point,
Un appointé en droit & joint,
Ou celui qu'on appelle à mettre.

ESOPE.

Laissons-là cette vieille avec tout son fatras,
Et songeons seulement à d'autres embarras
Qui m'inquiétent la cervelle.
Va chercher Colombine, il faut que de ce pas
Pour la derniére fois je m'explique avec elle.
C'est un esprit mutin
Qui refuse un époux que j'ai choisi moi-même.

FRIPONNET.

Ah! ne permettez pas que son cœur libertin
Brave l'autorité suprême
D'un pere qui tout seul doit régler son destin.
Mais quel est cet époux enfin qui la chagrine?

ESOPE.

C'est de tous les mortels la perle la plus fine,
Un gendre tel qu'il faut, un époux accompli,
Le Docteur digne seul d'épouser Colombine.

FRIPONNET.

Quoi! c'est le Docteur Baloard?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce Soleil des Ecoles de Gréce?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce Pedant qui passe dans son Art
Platon en visions, Diogène en richesse?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce nez fait comme un bec d'oison ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Ce gros dos à triple culebute ?

ESOPE.

Lui-même.

FRIPONNET.

Et votre fille en un mot le rebute.

ESOPE.

Oüy.

FRIPONNET.

Je trouve qu'elle a raison.
Sans secoüer votre calote,
Je demande de bonne foi,
Par quel entêtement, à quoi bon, & pourquoi,
Vous voulez qu'elle s'enfagote
D'un magot qu'on ne peut regarder sans effroi ?

ESOPE.

C'est qu'il est bossu comme moi,
Et sçavant comme un Aristote.
Et un mot, je le veux ; elle n'a qu'aujourd'hui
Pour se déterminer à ce que je desire.
Et dès demain matin, quoi qu'elle puisse dire,
Je veux être obéï.

SCENE VI.

(*Esope s'étant retiré, il se fait une Scêne Italienne de nuit entre Friponnet & Pasquariel, qui vient pour donner une Serenade à Marinette. Ils doivent la faire à leur fantaisie, & tout en jeu Italien.*)

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE I.

RODOPE, COLOMBINE, MARINETTE.

RODOPE.

D'Un Médecin bossu, vous prendre la figure?

COLOMBINE.

Marinette le veut, tentons-en l'avanture.

RODOPE.

Pense-t-elle de bonne-foi
Que cette bourle réüssisse?

MARINETTE.

Ainsi qu'on vous l'a dit, conduisez l'artifice,
Et de l'évenement reposez-vous sur moi.
Je connois mon Esope & sçais par où le prendre.

RODOPE.

Prenons garde de nous méprendre,
Les bossus ne sont pas facilement surpris,
Esope a de l'esprit.

MARINETTE.

C'est par où je l'assomme,
Par son foible si-tôt que l'on attaque un homme,
Croyez-moi, Rodope, il est pris.
Esope veut faire la nôce
De sa fille avec le Docteur.

RODOPE.

Il est vrai.

MARINETTE.

Deux raisons déterminent son cœur;
Sçavoir, de ce magot la science & la bosse.

RODOPE.

Oüy.

MA-

MARINETTE.

D'ailleurs il prétend que vous l'épouserez.

RODOPE.

C'est son dessein.

MARINETTE.

Et quand vous lui proposerez
Que pour épouser Colombine,
Vous avez un parent & sçavant & bossu,
Un Esculape plein d'une haute doctrine,
Doutez-vous qu'il ne soit reçû ?

RODOPE.

Mais comment sous ce nom prétens-tu qu'elle passe ?

COLOMBINE.

Non, non. Que sur cela rien ne vous embarasse,
Je sçaurai bien passer l'audace sur le front,
A la montre, à l'habit, comme cent autres font:
En parlant de Sené, de Rhubarbe, & de Casse,
L'on me croira d'abord de la premiére Classe.
Pour être aujourd'hui Médecin,
Il suffit que d'un plat on distingue un bassin,
D'un anis de Verdun la pilule,
D'un clistére un boüillon de veau,
Et qu'on sçache ordonner par un mot ridicule,
Le mélange commun du vinaigre & de l'eau.
Pour raisonner sur la matiére,
J'en ai cent fois plus qu'il n'en faut avoir,
J'en viendrai bien à bout, & je livre mon pere,
Content de mon sçavoir.
Mais c'est sur vous, chére Rodope,
Que demeure fondé mon principal espoir:
Ne m'abandonnez point, & faites sur Esope
Agir, s'il se peut tour à tour,
Et la raison & son amour.

RODOPE.

Vous sçavez le fond de mon âme.
Je ne repete point ce que je vous ai dit,
Et de vous contenter si je n'ai le crédit,

Je

Je ne serai jamais sa femme.
Entrons dans mon appartement,
Votre pere dans un moment
Ne manquera pas de s'y rendre.
Pour ce déguisement allons tout disposer :
Toi reste, Marinette, il faut ici l'attendre,
Et tant que tu pourras prens soin de l'amuser.

MARINETTE.

Ne vous tourmentez point, la charge m'est bien douce,
Et du gobin dans un moment,
Je vais me divertir fort copieusement.
Entrez. Esope vient, & je l'entens qui tousse.

COLOMBINE.

Ciel! sois propice à ce déguisement.

MARINETTE.

Allez, allez avec la mort en trousse
Monter sur une mule en housse.

SCENE II.

ESOPE, MARINETTE.

(Dans cette Scène Italienne, Marinette pour amuser Esope, feint d'être amoureuse de lui. Esope y répond agréablement ; ce qui produit un entretien fort divertissant. Enfin Marinette, comme par confidence, lui dit en secret que Rodope veut lui proposer pour Colombine un de ses parens bossu & Médecin, qu'il prenne bien garde à ne pas refuser ce Gendre, puisque Rodope est resoluë de rompre avec lui, s'il n'accepte ce Mariage. Alors Marinette voyant entrer Nizon, se retire, & laisse Esope avec elle.)

SCE-

SCENE III.

ESOPE, NIZON.

NIZON.

MOnsieu. Je viens me plaindre à vous,
De Robin mon mari qui n'est rien bon qu'à pendre.

ESOPE.

C'est pousser loin votre courroux;
Mais il est bon de vous entendre.
Que fait-il, vous bat-il, vous charge-t-il de coups?
Ce seroit un brutal s'il en avoit l'audace.

NIZON.

Non, mais j'aimerois mieux qu'il me battît bien fort;
Et que d'ailleurs il fit....

ESOPE.

En quoi donc a-t-il tort?
Ca contez-moi votre disgrace?

NIZON.

Monsieu. Depuis un an que je l'ai pour mari,
Si vous saviez le train qu'il méne:
Le jour au cabaret, & la nuit chez certaine...
Je ne peux achever tant j'ai le cœur marri.

ESOPE.

Mari d'une pouponne aussi fraîche & jolie,
Et porter ailleurs le tribut,
Ne l'avoir que d'un an & la mettre au rebut,
Je me garderois bien de pareille folie.

NIZON.

Encor si sa Martine avoit de la beauté;
Mais elle n'en eut jamais tache,
Dans sa bouche on pourroit enfourner un pâté,
De petits yeux de rat, un gros nez épaté,
Et du piz deux fois plus qu'il n'en pend à ma vache.
La sotte cependant a si bien cajolé,
Et pris dans ses gluaux mon homme,

Qu'il

Qu'il faut que malgré moi je chomme,
Tandis... Je croi, Monsieu, qu'il est ensorcelé.
D'abord c'étoit tout feu, ce n'étoit que tendresses,
Il ne pouvoit remplir l'ardeur de ses amours,
Et je crûs que le jour des premiéres caresses
Reviendroit tous les jours.
Mais oüy, zest, il changea bien-tôt avec la Lune;
Et notre premier mois ne fut pas écoulé
Que commença mon infortune,
Et qu'en un autre nid je le vis envolé.

ESOPE.

Je sçais sur ce sujet une petite Fable,
Qui pour le rappeller bien-tôt à la maison,
Peut vous donner une leçon
Qui vous seroit fort profitable.

FABLE

De la Gruë & du Renard.

La Gruë & le Renard resolurent un jour
De faire ensemble leur menage,
Et se chargerent tour à tour
Du soin de dresser le potage.
Quand ce fut le tour au Renard,
Ce tricheur d'un coup de sa pate
Epandit le broüet sur une assiette plate;
Et soudain lécha tout, tandis que de sa part
Auprès de la soupe épanduë
Mouroit de faim la pauvre Gruë.
Mais cet oiseau le lendemain,
Pour se vanger du chagrin de la veille,
Entassa le broüet, & la viande & le pain,
Dans le ventre d'une bouteille.
Et fourant aisément jusqu'au fond son grand cou.
Hier, dit-elle, vous étiez fou,
C'est aujourd'hui mon tour, Compére, à la pareille.

N'allez pas de travers prendre cette leçon.
Je veux, mon aimable Nizon,
Que vous soyez toûjours aussi sage que belle:
Mais en faisant semblant d'écouter un ami,
Tenez doucement en cervelle
Cet époux infidéle,
Et réveillez son amour endormi.
De ce que je vous dis, faites un bon usage.

NIZON.

Ah que d'une leçon si sage
Je comprens
Parfaitement le sens.
Que vous faut-il, Monsieu, pour si bonne ordonnance?

ESOPE.

Quand les conseils sont bons, il faut qu'ils soient suivis,
Nizon; & quant au droit d'avis,
Lorsque j'irai chez vous, j'en donnerai quittance.
Adieu.

NIZON.

Vous y viendrez alors qu'il vous plaira:
Et je prendrai le soin de vous ouvrir la porte.
Ma foi Robin il t'en cuira;
Et si tu n'agis d'autre sorte,
Rira bien de nous deux qui le dernier rira.
Je suis votre servante, & je vous remercie.

ESOPE.

Adieu la Bergére jolie.

SCENE IV.

ESOPE, MONSIEUR GRIPPON.

ESOPE.

Mais que me veut Monsieur Grippon
Qui de nos Partisans jadis le plus fripon,

En

En étoit avant sa ruine
La chrême la plus grasse, & la fleur la plus fine,
Et n'en est aujourd'hui que la crasse & le son?

M. GRIPPON.

Monsieur, Pour un avis utile,
Et qu'au simple projet vous trouverez facile,
De me prêter l'oreille avez-vous le loisir?
Mais sans un grand secret l'on n'y peut réüssir.

ESOPE.

Pour des avis bursaux, est-ce à moi qu'on s'adresse?
A moi pauvre homme de Palais,
Qui ne veux qu'amour & simplesse,
Et qui de vos partis ne me mêlai jamais;
Je laisse aux Financiers tous leurs tours de souplesse,
Et ne songe qu'à mes procès.

M. GRIPPON.

Votre esprit perce tout, & rien ne s'y dérobe,
Uous avez de l'argent, & l'accès près du Roi.
Eh quoi! jusqu'à la mort dans un chetif emploi,
Prétendez-vous traîner une gueuse de robe?
De vos sacs à papiers n'êtes-vous donc pas sou?
Ignorez-vous que c'est par la seule finance
Que l'on se pousse & qu'on s'avance,
Et que là seulement on trouve le Perou?
Dans le parti que je médite,
Je prétens vous intéresser,
Et que j'aye du bail seulement la conduite,
Vous connoîtrez jusqu'où je sçaurai le pousser.

ESOPE.

Moi, Partisan! Moi faire avec vous à mon âge
De ce métier l'apprentissage!
Ai-je quelque vertu propre à de tels emplois?
J'ai porté comme esclave, il est vrai, la livrée
D'une casaque bigarée,
C'en est le premier pas. Mais quelqu'un autrefois
M'a-t-il vû Rat-de-cave, ou Contrôleur d'exploits?
Ai-je gardé quelque Barriére?

Ai-je

Ai-je petit Traitant, ou petit Soû-fermier,
Appris par les dégrez tous les tours du métier?
Et va-t-on tout d'un coup nager en grand'riviére,
Mais de ce commerce subtil,
Par qui vous avez mis tant de terres en friche,
Vous qui jadis étiez si riche,
Dites moi que vous reste-t-il?

M. GRIPPON.

Il me reste l'espoir & de grandes lumiéres,
Pour m'élever encore au point d'où j'ai tombé.

ESOPE.

Ah! pour l'espoir, tout est flambé.
La fortune vous a donné les étriviéres.
Sous son revers fatal quand on est succombé,
Un homme confondu ne se relève guéres,
Et d'un grand bien perdu le cruel souvenir
Ne sert qu'à mieux punir.
Pouvez-vous reflechir sans desespoir, sans rage,
Sur cet hôtel perdu, dont les appartemens
Brilloient du vif éclat de tant d'ameublemens?
On vous voyoit rouler un superbe équipage,
Des chevaux bien nourris, un carrosse doré,
De Fleurons de Marquis un Ecusson timbré,
Cent ragouts déguisez avec mille artifices,
Des plus savoureux mèts vous offroient les délices?
Et vos tables fumoient de ces vins précieux,
Qui flatent à la fois & le goût & les yeux.
Mais le volage sort qui du fond de la bouë
Vous avoit élevé dans ce pompeux état,
Par un prompt contre-coup a retourné sa rouë,
Et vous a refait un pié-plat.
Gueux ainsi qu'en naissant vous fûtes,
Il vous reste à peine du pain.
Au péril de semblables chûtes,
Je ne veux point d'un pareil gain.

M. GRIPPON.

Qu'importe? N'ai-je pas malgré mille Créances

Brillé

Brillé durant vingt ans avant qu'être abîmé,
D'un ventre engraissé de Finances,
L'on ne peut arracher ce qu'il a consommé.

ESOPE.

Je ne veux point d'une fortune,
Que l'on ne voit aller que par sauts & par bonds,
Qui tantôt du vaisseau vous guinde sur la hune,
Et tantôt vous abime en des gouffres profonds.
J'aime mieux rouler une vie
Qui soit douce, commode, unie,
Sans mêler à mes biens celui de l'étranger.
Gardez pour vos égaux tous vos tours de souplesse,
Je ne veux point d'une richesse,
Que je sois à la fin contraint de dégorger.

M. GRIPPON.

Pour une si belle morale,
Madame la Finance, & toute sa cabale
Vous doit sans doute un compliment exquis.
Mais si l'on suit ce qu'elle étale,
Comment voulez-vous que le fils
D'un Laquais devienne Marquis?

ESOPE.

Je sai fort bien qu'il faut qu'en ce monde tout roule,
Et que pour s'élever on se fasse un degré.
Je consens volontiers que chacun à son gré,
Pour se démêler de la foule,
Empaûme le chemin qu'il croit plus assûré.
Je regarde avec indolence
De ces gros champignons la soudaine opulence:
Qu'on les voye par tout & sur tous triompher:
Que sur d'illustres troncs il se fassent greffer:
Des *Remonds* Comtes de Toulouse,
Qu'un fils de païsan se dise descendu;
Sans en avoir l'ame jalouse,
Je dirai qu'à son or cet honneur est bien dû.
Que de l'éclat de leur richesse,
D'une obscure naissance ils couvrent la bassesse.

J'en

J'en ris, & sans chercher d'où leur vient tant de bien,
Je me crois fort heureux s'ils épargnent le mien.
Mais je ris encor plus quand un coup de Justice
De ce pompeux état les jette au précipice.
Quand pour les décharger de ce qu'ils ont pillé,
De leurs biens mal acquis on leur fait rendre compte:
Il faut que sur cela je vous debite un conte
Qui me semble pour eux tout justement taillé.

FABLE

Du Geay déplumé.

Un Oiseau roturier, d'espèce des plus basses,
Revêtu des plumes d'un Pan,
Marchoit plus orgueilleux qu'un fils de Partisan,
Traîné dans son carosse au milieu de six glaces.
Cet Oiseau riche & fier, des dépoüilles d'autrui,
Couvroit d'un beau surtout qui n'étoit point à lui,
Son ancienne mandille autrefois grise & bleuë,
Et l'éclat emprunté qui brilloit sur sa queuë,
Avoit du Peuple sot presque l'œil éblouï.
Mais ses aîles enfin, étant deshabillées,
On le remit en casaquin;
Et chaque Pan sur lui reprenant son larcin,
On ne vit plus qu'un Geay, sous ces plumes volées.

Eh bien! qu'en dites-vous? dans ce Geay déplumé,
D'un riche Partisan comme vous abîmé,
Ne trouvez-vous pas la peinture?
Rien est-il plus semblable? & vous me proposez,
A moi vieux loup des plus rusez,
De risquer la même avanture.
Allez porter ailleurs tous vos sécrets avis,
Votre presence m'importune.

M. GRIPPON.

Par d'autres ils seront suivis:

Mais

Mais songez qu'avec moi vous chassez la fortune.
Adieu.

ESOPE.

Va-t-en chercher si tu veux tes égaux,
Je ne veux point de biens suivis de tant de maux.

SCENE V.

ESOPE (*seul.*)

QU'une Charge publique est un dur esclavage !
Ne puis-je pour moi-même avoir un seul moment ?
Sans remise aujourd'hui je veux absolument
Finir ce double Mariage.
Nouveau Plaideur. Nouveau tourment.
(*Il voit entrer Briffetout.*)

SCENE VI.

ESOPE, BRIFFETOUT.

BRIFFETOUT.

VOudriez-vous, Monsieur, me donner audience,
Et dans deux mots m'expedier ?

ESOPE.

Eh bien ! que voulez-vous ?

BRIFFETOUT.

Avoir votre ordonnance,
Qu'il faut à mes parens faire signifier.

ESOPE.

De vous émanciper, est-ce que l'on propose ?

BRIFFETOUT.

Non, Monsieur.

ESOPE.

Voulez-vous changer votre Tuteur ?

BRIFFETOUT.

Non pas.

ESOPE.

Est-ce pour faire un acquêt ?

BRIFFETOUT.

Non, Monsieur.

ESOPE.

Un emploi de deniers ?

BRIFFETOUT.

Ce n'est point là la cause.

ESOPE.

Dites-donc ce que c'est ?

BRIFFETOUT.

Tout jeune que je suis,
Vous me voyez, Monsieur, d'une heureuse opulence,
Par le débris fatal de tous mes biens détruits,
Tombé dans le malheur d'une extrême indigence ;
Et si je n'eusse enfin pour garantir mon corps
Trouvé d'un bonnet vert le secours salutaire,
Je n'aurois fait que d'impuissans efforts
Pour échapper au Decret consulaire.
Or je prétens, Monsieur, que mes riches parens,
Devant vous assemblez suivant votre Ordonnance,
Seront par vous taxez tous selon leur puissance
A me fournir au moins mille écus d'alimens.

ESOPE.

Mais de votre fortune il est bon de m'instruire.

BRIFFETOUT.

En trois mots je vais vous la dire ;
Et tel m'écoutera qui peut à chaque trait
Y reconnoître son portrait.
Mon pere, bon Bourgeois, par une longue usure,
Dans son coffre entassa cent mille écus contans,
D'argent net, & mourant faute de nourriture,
M'eut pour seul heritier à l'âge de vingt ans.

ESOPE.

C'est que votre Tuteur a dissipé peut-être

Durant cinq ans les biens qu'on vous avoit laissez ?

BRIFFETOUT.

Au contraire, Monsieur, par des soins empressez,
Dans les mains de mon Oncle ils n'ont fait que s'accroître,
Et depuis que j'en suis le maître,
Deux ans sont à peine passez.

ESOPE.

Est-ce vol, ou procès, banqueroute, incendie,
Ou d'un dépôt nié la noire perfidie,
Qui dans si peu de temps a pû vous abîmer ?
Avez-vous en servant le Roi dans ses Armées,
Vû vos richesses consommées,
Ou perdu quelque charge, ou risqué sur la mer ?

BRIFFETOUT.

J'ai de ce bien comptant fait un plus doux usage,
Et tout mon patrimoine en quatre parts coupé,
Un quart à me fournir le meuble & l'équipage,
S'est en moins d'un an dissipé.
A travers un cornet l'autre m'est échappé :
Le troisiéme a servi pour fournir le ménage
D'une jeune beauté
Dont j'étois entêté :
Le reste par un sort semblable,
Avec mille gloutons je l'ai précipité
Dans les abîmes de la table.

ESOPE.

Et sur ce recit vous voulez
Que vos parens taxez vous donnent subsistance,
Qu'ils soient pour ce sujet devant nous appellez ?
La raison, je vous prie ?

BRIFFETOUT.

Ils sont dans l'opulence,
Et tous par le profit d'un labeur assidu,
En possedent bien plus que je n'en ai perdu.

ESOPE.

L'équipage, le jeu, les femmes, & la table,

Quatre

Quatre gouffres des jeunes foux !
En vérité, Monsieur, je vous trouve admirable.
Il faut sur ce sujet vous conter une Fable
Si juste, qu'on diroit qu'elle est faite pour vous.

FABLE

De la Cigale & de la Fourmy.

Dans les ardeurs de la saison brûlante,
Une Cigale dans les champs
Sautoit, chantoit, se donnoit du bon-temps,
Et vivoit à son gré contente,
Tandis que la Fourmy d'un labeur assidu,
Attentive au soin du ménage,
Remplissoit son grenier d'un innocent pillage,
Pour s'en servir dans l'Hyver attendu.
Cet Hyver vient, & la pauvre Cigale
Que pressoit le froid & la faim,
Se sentant approcher de son heure fatale,
Vint prier la Fourmi de l'aider de son grain.
Que faisois-tu, lui dit la bête ménagére,
Durant les derniéres moissons?
Je m'égayois sur la fougére,
Répond la Cigale légére,
Et faisois dans les airs retentir mes chansons.
Fort bien, dit la fourmy, ta prévoyance est grande;
Qui conte sur autrui souvent a mal conté;
Et pour toute réponse à ta sotte demande,
Tu peux danser l'Hyver si tu chantois l'Eté.

M'entendez vous? Monsieur Cigale.
Je vous répons en Juge, & vous parle en ami:
N'attendez pas que la Fourmi,
Du fruit de son labeur vous aide & vous régale;
En ce monde chacun doit travailler pour soi,
Sur l'exemple prudent de la petite bête,

Furetez, agissez, accrochez quelque emploi,
Ou d'un bonnet Dragon affublant votre tête,
Pour avoir dequoi vivre allez servir le Roi.

BRIFFETOUT.

Mais, Monsieur....

ESOPE.

Mais, Monsieur je n'ai rien à vous dire;
Vous m'avez entendu; prenez votre parti.

BRIFFETOUT.

De riche se voir gueux. Ciel! quel cruel martyre!

SCENE VII.

ESOPE (*seul.*)

De tous mes importuns, suis-je enfin garanti?
Et près de ce que j'aime,
Ne puis-je me donner un moment à moi-même?
Me voici cependant dans un grand embarras,
Ma parole & mon cœur se trouvent en balance.
Si je manque au Docteur, quelle sensible offense;
Mais du cousin bossu dont on fait si grand cas,
Si je rejette l'alliance,
Que Rodope à son tour ne fera-t-elle pas?
Comment puis-je éviter dans ce tourment extrême
De faire voir d'un ou d'autre côté,
Ou du mépris pour ce que j'aime,
Ou pour un vieil ami de l'infidélité?
Dans l'inquiétude chagrine
Qui me met l'esprit à l'envers,
Entrons près de Rodope, & droit ou de travers,
Allons-y décider le sort de Colombine.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE I.

COLOMBINE (*déguisée en Médecin bossu.*)

QUe tes coups, Amour, sont puissans!
Qu'à d'étranges projets ta vive ardeur engage!
Mais tous les Dieux à qui l'homme offre de l'encens,
Sous mille traits divertissans,
N'ont-ils pas caché leur visage?
Jupiter en amour a-t-il été plus sage?
Et cent fois ce galant rusé,
Pour éviter l'œil d'une épouse
Trop inquiéte, & trop jalouse,
N'a-t-il pas descendu sur terre déguisé?
Pour posseder la belle Europe,
Il prit la forme d'un Taureau;
Et moi pour obtenir d'Esope
L'Amant qui broüille mon cerveau,
Je prens d'un Médecin, qui souvent n'est qu'un veau,
Le manteau dont je m'enveloppe.
Grand Dieu qui pour un feu moins pur que n'est le mien,
Te mis des cornes à la tête,
Pardonne-moi ce trait dont j'augure fort bien
Sur l'exemple du tien,
Puisqu'un bon Médecin n'est souvent qu'une bête,
Qui de corne & d'esprit au bœuf ne cede rien.
Mais Rodope paroît, elle aura beau s'attendre
A ce plaisant déguisement,
Je suis sûre, ma foi, que je vais la surprendre.

SCENE II.

RODOPE, COLOMBINE.

RODOPE.

EH! qui vous connoîtroit sous cet ajustement?
La figure est, parbleu, risible & fort grotesque.

COLOMBINE.

La trouvez-vous assez burlesque,
Pour le succès que j'en attens?
Ce n'est encor rien que la mine;
Mais quand vous me verrez étaler ma doctrine,
Ne doutez point qu'en même tems,
Monsieur de Clistorel n'emporte Colombine.

RODOPE.

Clistorel! le beau nom, & d'un heureux augure!
Mais pour bien fournir l'avanture,
Monsieur de Clistorel parlez-vous Médecin?
Sçavez-vous jargonner leur phrase hétéroclite?

COLOMBINE.

Comme ce jargon Grec est le premier mérite
De ces éplucheurs de bassin,
J'ai sçu m'en fournir du plus fin;
Et vous verrez tantôt de quel air je débite
Ce langage assassin.
Ce n'est point du tout la Science,
Qui fait en Médecine un renommé Docteur.
Non, non, pourvû qu'il sçache avec grande arrogance,
Et d'un ton de hauteur,
Traîner de dix grands mots l'importune lenteur,
Ou les précipiter avec impertinence,
Il passera par tout pour homme d'importance;
Et dans deux ou trois ans, à force de troter,
De mule en bon carrosse on le verra monter.
Mais Esope vers nous s'avance.

SCE-

SCENE III.

ESOPE, RODOPE, COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

ESOPE.

Est-ce-là ce Cousin,
Qui, si l'on vous en croit, est si grand Médecin ?

RODOPE.

C'est Monsieur Clistorel futur de Colombine,
Si selon votre goût, sa bosse & sa Doctrine
Le font d'attraits assez rempli.

ESOPE (*tournant & retournant Clistorel.*)

Plus je le considére, & plus je l'examine,
Plus je trouve sa taille fine,
Et plus j'admire le repli
Qui forme de son dos la superbe coline.
Oüy, mon dessein sera de tous points accompli,
Si l'esprit répond à la mine.

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

Ah ! Monsieur, les vapeurs de vos rares bontez,
Remplissent de mon diaphragme
Les profondes capacitez.
Recipé donc, de grace, une premiére dragme
Des respects que vous méritez
Dans la décoction de mes civilitez.

ESOPE.

Beau début ! Vertubleu quel habile Comperé !
C'est parler Médecine, & voilà justement
Ce qu'on peut appeller servir un compliment
Dans un Clistére.

RODOPE (*à Clistorel.*)

Courage, il est à nous, c'est fort bien débuté.

ESOPE.

Mais avec vous avant que je m'explique,
Instruisez-moi d'abord de votre qualité :

Sur les bancs d'Esculape avez-vous acheté
Le bonnet qui d'une bourrique
Fait souvent dans le Monde un homme fort vanté?
Et quand pour promener son escadron crotté,
Le Recteur à pas lents fait sa marche publique,
Entr'eux voit-on briller sur votre dos voûté
L'écarlate scientifique?
En un mot, êtes-vous Médecin empyrique,
Ou Docteur de la Faculté?

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

D'être tous les deux je me pique,
Et mon sçavoir en l'un comme en l'autre est connu.
Je perce les sécrets de la Nature à nu.
Par le tranchant de mes acides
Je sçais parfaitement aider le Digestif,
Rendre les Alkalis fervides,
Bien impregnez & bien solides
Par un prompt Coagulatif.
Veut-on être traité par la pure Chymie?
Je sçais du plus fin des métaux,
Des perles & des mineraux,
Des pierres & des vegetaux,
Des serpens & des animaux,
Des sels, des souffres & des eaux,
Tirer par le soufflet la quintessence amie.
Veut-on du grand chemin suivre la prudhomie?
Soudain je vous guéris toutes sortes de maux
Par fréquente phlébotomie,
Et copieux servitiaux:
J'exerce la Litotomie,
Je suis Grec en Anatomie,
J'ai les remèdes purgatifs,
Les lenitifs, les vomitifs,
Nutritifs, & confortatifs,
Fermentatifs, fomentatifs,
Supuratifs, soporatifs,
Detersifs, dulcificatifs,

At-

Attractifs, conglutinatifs,
Aperitifs, & restrictifs;
Les communs & les spagyriques,
Les spécifiques, les topiques,
Les sympatiques, les caustiques,
Diuretiques, émétiques,
Hépatiques, & cephaliques;
Podagriques, paracelsiques,
Prolifiques, sudorifiques,
Febrifuges & cordiaux,
Et pour les appliquer mes talens sont égaux.
Du malade inquiet j'épluche la manie,
Sur ce qu'il veut je fais mon choix,
Et je suis selon son génie,
Médecin, Charlatan, ou tous deux à la fois.
Enfin de tout mon cœur, Monsieur, je vous souhaite,
Qu'en bref vous en ayez besoin,
Je vous étalerai ma doctrine parfaite,
Et pour ceux que je traite
Vous connoîtrez quel est mon soin.

RODOPE.

Eh bien, Seigneur, Esope,
Avez-vous entendu de quel air à vos yeux
Sa doctrine se dévelope?

ESOPE.

Au souhait près l'on ne peut rien de mieux.
Quelqu'habile que soit un Gendre,
Si peu qu'un Beau-pere soit fin,
Il faut qu'il se garde de prendre
Son héritier pour Médecin.
Dans une petite ordonnance,
Un *qui pro quo* fait tout exprès,
Vous trousse le Beau-pere avec sa confiance,
Et comme un Postillon vous l'envoye *ad patres*.
Sur un cas à peu près semblable
Je me remets certaine Fable,
Où de cette sottise on peut voir tous les traits.

FABLE

Du Loup & du Renard.

Un vieux Loup à dent meurtriére,
Avoit jadis une taniére,
Qu'un Renard son voisin convoitoit ardemment,
Et qui fit tant qu'à sa priére
Ce Loup la lui légua par un bon testament.
Ce legs fait, il tomba malade.
Le Renard s'efforçoit par mille petits soins,
Comme un franc donneur de cassade,
De s'offrir à tous ses besoins.
Le Loup déçu fut si peu sage,
Qu'il lui dit d'aller au Village
Chercher un Médecin qui pût le soulager;
Mais le perfide legataire,
Par un qui-pro-quo *volontaire,*
Au lieu du Médecin fit venir le Berger,
Qui pour vanger le tort qu'il avoit pû lui faire,
Assommant le Loup sans quartier,
Fit passer sa taniére au joyeux héritier.

Ainsi ne croyez pas qu'en une maladie
Je m'expose à la perfidie
De qui peut par ma mort profiter de mon bien.
Non parbleu, je n'en ferai rien.
Prendre un Médecin pour son Gendre,
Passe encore, & l'on peut en risquer le destin.
Mais il faut être fou pour prendre
Son Gendre pour son Médecin.

RODOPE.

Mais enfin, entre-nous, à quoi se détermine
Votre cœur chancelant?
Si pour la main de Colombine
Il ne faut point d'autre talent

Qu'une

Qu'une bosse & de la doctrine,
Pouvez-vous rebuter ce sujet succulent?
Il est Docteur en Médecine,
Et Docteur de la Faculté,
Habile par-delà tout ce qu'on s'imagine,
Et tant d'estomac que d'échine,
Est-il plus beau bossu d'un & d'autre côté?
Votre sublime dos, près de son dos voûté,
N'a qu'une bosse grimeline,
Et la sienne à mes yeux est d'un tour enchanté.

ESOPE.

Avec raison mon cœur balance,
Ma parole est à l'un, & l'autre a votre appui;
Cependant sur cette alliance
Il faut prononcer aujourd'hui.
Si le Ciel d'une double fille
Avoit daigné me régaler,
Qu'avec plaisir dans ma famille,
Pour Gendres j'aurois pû tous deux les appeller!
Cependant pour mon infortune,
Ils sont deux & je n'en ai qu'une.
Ciel! inspire à mon cœur quel doit être à la fin
De Colombine le destin.

RODOPE.

En quatre mots, Seigneur Esope,
Je veux bien vous ouvrir mon cœur:
Ou pour jamais renoncez à Rodope,
Ou pour jamais renoncez au Docteur.

ESOPE.

Il a pour cet Hymen ma parole authentique,
Et c'est un de mes vieux amis.

RODOPE.

Sommes nous dans un siécle où le monde se pique
De tenir ce qu'il a promis?
Mais enfin m'aimez-vous?

ESOPE.

Helas! si je vous aime?

Le Ciel m'en est témoin, & qu'il n'est point de-
feux....

RODOPE.

Je crois que vous m'aimez, je vous aime de même :
Mais si vous resistez plus long-temps à ses vœux,
Je romps aussi mes nœuds.

ESOPE.

A ce terrible mot, Rodope, il faut se rendre,
J'accepte Clistorel pour Gendre :
C'est à vous qu'il doit seule un si soudain retour.
Oüy, mon cœur qui se détermine,
N'écoute plus que mon amour,
Et je lui donne Colombine.

COLOMBINE *ou* CLISTOREL.

Colombine est à moi, j'en puis donc disposer..

ESOPE.

Sans doute ; & je vous en fais maître.

RODOPE.

Esope, il ne faut plus ici vous abuser,
Ma chére Colombine il est temps de paroître ;
Et puisqu'à vous enfin vous êtes aujourd'hui,
Faites venir Octave, & donnez-vous à lui.

ESOPE.

Quoi! c'est-là Colombine, & mon ame credule...

RODOPE.

Il faut, Seigneur Esope, avaler la pilule,
Octave est un très-digne Epoux,
Colombine répond au beau feu dont il brûle,
Et par ce tour adroit enfin elle est à nous.

ESOPE.

J'y consens & le ratifie,
Et j'aurai soin que le Docteur
Trouve dans sa Philosophie
De quoi se consoler de ce petit malheur.

RODOPE.

Allons, ma chére Colombine,
Allons vous dépoüiller de votre Médecine ;

Puis-

Puisqu'à vous contenter Esope est resolu.
Cherchons Octave, & qu'on apprête
Pour notre double Hymen une celèbre fête,
Et recevez de moi l'époux qui vous a plû.

SCENE IV.

ESOPE, UN POETE.

LE POETE.

PArmi tous les plaisirs que le Ciel vous envoye,
Puis-je esperer, Monsieur, près de vous quelque accès ?

ESOPE.

Point d'affaires, Monsieur, & trève de procès
Pour le reste d'un jour que je donne à la joye.

LE POETE.

Me prenez-vous pour un Plaideur ?
Ai-je cet air chagrin qu'inspire la chicane ?
Non, Monsieur, & Phœbus par une sarbacane
Me souffle une plus noble ardeur.
Les Muses en naissant....

ESOPE.

Quoi ! vous êtes Poëte ?

LE POETE.

Oui, Monsieur, j'ai reçû des Cieux
Ce talent précieux,
Et je viens sur l'Hymen, que votre amour projette,
Vous presenter....

ESOPE.

Monsieur, il n'en est pas besoin.
Voulez-vous sur ma bonne mine,
Mon beau teint, & ma droite échine,
A me complimenter appliquer votre soin,
Lorsque mal à-propos on nous louë, on nous raille ?

LE POETE.

Ne sçait-on pas du bon côté

Tourner comme il faut la médaille ?
Supprimit Orator quæ Rusticus edit inepté.
Ce Sonnet que j'ai fait pour votre Epitalame;
Est peut-être, Monsieur, l'un des plus beaux morceaux ?

ESOPE.

Si l'on en croit l'Auteur ses vers sont toûjours beaux.
Mais quand un sot Poëte à grands airs me déclame,
Au lieu de vers, de rampans vermisseaux,
Ou le chaos impénétrable
D'un pompeux galimatias,
Je ne l'écoute pas,
Ou je le donne au diable.

LE POETE.

Je ne crains pas, Monsieur, un semblable destin.
A tout ce que je fais, je donne un tour si fin,
Et vous allez trouver mon Sonnet si sublime,
Qu'il faut que malgré vous j'arrache votre estime.
Mais pour le bien goûter, poussez jusqu'à la fin.
Lisez, Monsieur, lisez.

ESOPE.

Eh bien! de sa lecture
Hazardons à toute avanture,
Ou le plaisir ou le chagrin.

(*Il lit.*)

SONNET

Pour le Mariage d'Esope & de Rodope.

Fantasque Dieu de l'Hymenée,
Enfant & boureau de l'Amour,
Pour venir au galop paroître à ce grand jour,
Prens ta meilleure haquenée.

LE POETE.

De ce premier quatrain savourez-vous le goût ?
N'êtes-vous pas charmé de sa noble cadence ?

ESO-

ESOPE.

Eh! Monsieur, s'il vous plaît, un peu de patience,
Laissez-moi pousser jusqu'au bout.
(*Il continuë à lire.*)

De deux parfaits Amans unis la destinée,
Que les ris & les jeux bondissent tour à tour,
Sur le vaste contour
De cette bosse fortunée.

Et vous me promettiez, Monsieur, de supprimer....

LE POETE.

Peut-on plus galamment parler de votre bosse?

ESOPE.

Passons, rien ne paroît amer
Dans un jour de triomphe, & dans un jour de nôce.
Ne m'interrompez plus. & pour en juger net,
Dès le commencement reprenons ce Sonnet.
(*Il lit.*)

Fantasque Dieu de l'Hymenée,
Enfant & boureau de l'Amour,
Pour venir au galop paroître à ce grand jour,
Prens ta meilleure haquenée.

De deux parfaits Amans unis la destinée,
Que les ris & les jeux bondissent tour à tour,
Sur le vaste contour
De cette bosse fortunée.

Que tous les Dieux viennent ici
Etouffer les chagrins & bannir le souci;
Qu'à la tête de tous, Vulcain mene la danse.

Toi Pluton des Enfers avec ta fourche, sors,
Et toi riche Amalthée ouvre leur tes trésors,
Et sur eux de ta corne épanche l'abondance.

LE

LE POETE.

Eh bien ?

ESOPE

Et vous trouvez ce Sonnet de bon goût ?

LE POETE.

Il est miraculeux.

ESOPE

Il ne vaut rien du tout.

LE POETE.

Et moi je le soutiens bon & par excellence.

ESOPE.

Et moi je le soutiens rempli d'impertinence :
L'on aime toûjours son enfant ;
Et quelque laid qu'il soit on le trouve admirable.
Je veux par la leçon d'une petite Fable
Sur cela vous payer contant.

FABLE

Du Singe & de ses petits.

Jupiter convoquant un jour les Animaux,
Les fit ranger en sa présence ;
Et promit récompense
A qui lui produiroit des enfans les plus beaux.
Chacun se crut fort belle bête,
Le Renard par sa queuë, & le Cerf par sa tête,
Le Chien camus par son museau,
L'Elephant par ses dents, le Chameau par sa bosse,
Le Lion par ses crins, le Tigre par sa peau,
Et le gros Cheval de carrosse
Par sa croupe s'estimoit beau.
Passe, dit Jupiter. Mais quand il vit la race
De la vieille & laide Guenon,
Qui le prenant d'un plus haut ton,
De ses petits marmots lui vantoit la grimace :
Avec tes laids enfans tu crois donc triompher ?
Dit-il,

Dit-il, pour ces magots ton amour est extrème;
Mais pour t'en châtier je veux que tu les aime
Jusqu'à les étouffer.

C'est ainsi, Messieurs les Poëtes,
Que pour vos laids enfans, j'entens vos sots écrits,
C'est ainsi, dis-je, que vous êtes,
Toûjours d'un fol amour épris.
Tout ce que vos creuses cervelles
Ont bizarement enfanté,
Vous paroît d'un tour enchanté,
Vous en fatiguez les ruelles.
Passe encor, je pardonne en secret de sots vers;
Mais qu'avec impudence un cerveau de travers;
De ses égaremens follement idolâtre,
Sous le trompeur appât d'un espoir decevant,
S'aille faire en public siffler en plein Théâtre,
Comme il arrive trop souvent
Des abus c'est le plus terrible.
Et, malgré Despreaux, le plus incorrigible.

SCENE V.

(Dans ce moment l'on entend un grand bruit de tambours, de trompettes & d'autres instrumens; & Pierrot vêtu en Maître des Cérémonies, qui précéde Cresus, entre sur le Théâtre, & dit:)

PIERROT.

Place, place à Cresus, qui vient par sa présence,
De l'Hymen éclatant du Prince des Bossus
Redoubler la réjoüissance.
Place, vous dis-je, au bon Cresus,
Et qu'avec magnificence
Ses Courtisans & lui soient ici bien reçûs.

SCE-

SCENE VI.

(*Dans ce moment le bruit des trompettes, des tambours, & des autres instrumens, redouble, & le Roi Cresus entre suivi de son Cortége; & s'approchant d'Esope, dit ces Vers.*)

CRESUS.

DEs Nôces du celèbre Esope,
Je veux qu'à jamais l'avenir
Garde le plaisant souvenir.
Que des bords Indiens jusqu'au fond de l'Europe,
L'esprit en s'instruisant sçache se divertir
Par les mystiques sens que sa Fable envelòppe;
Et qu'un superbe Monument
Sur les rives du Nil garde éternellement
Le nom fameux de sa chére Rodope.
Je veux aussi qu'Octave épris d'un pur amour,
Aime jusqu'au tombeau sa belle Colombine,
Et qu'ensemble long-temps ils joüissent un jour
Des faveurs que je leur destine.

ESOPE.

Ca réjoüissons-nous, ne pensons qu'au plaisir,
Puisque le grand Cresus prend part à notre Fête,
Tandis que ses travaux lui laissent ce loisir,
Faisons voir à ses yeux de quel air chaque bête
Est toûjours prête
A m'obeïr.
Paroissez, Animaux, que chacun en cadence
Vienne révérer sa présence:
Et si mon Art a sû vous donner de la voix,
Que ce soit pour loüer le plus puissant des Rois.

(*Dans le moment qu'Esope dit ces mots:* Paroissez, &c. *le Théâtre s'ouvre, & l'on voit au fond paroître des cavernes d'où sortent des bêtes qui s'arrêtent à l'entrée; & sur le haut de chaque caverne l'on voit quan-*

quantité d'Oiseaux differens, & un Singe qui saute du haut en bas pour descendre sur le Théâtre; & lors qu'Esope a prononcé les deux derniers Vers, tous en Cœur repetent :)

Puisque ton Art a sû nous donner de la voix,
Ce sera pour loüer le plus puissant des Roix.

(*Aussi-tôt que ce Chœur a cessé de chanter, les Oiseaux prennent leur vol, & les Animaux s'avancent en cadence, entre lesquels paroît un Satire qui s'approche du bord du Théâtre, & chante ce recit.*)

En vain contre un grand Roi tout l'Univers conspire,
Ses nombreux ennemis de tous côtez battus,
Rendent hommage à ses vertus,
Et tout doit reverer son glorieux Empire.
Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Le Chœur des Animaux repete :

Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

(*Aussi-tôt quatre Bossus, & un Singe au milieu d'eux font une agreable Entrée de Ballet; & l'ayant dansée, le Sauvage se rapprocke, & chante ce second couplet*)

Des Princes opprimez il est l'heureux azile,
La terreur des Tyrans, l'effroy des Conjurez.
Sous lui ses Peuples assurez,
Quand les feux sont par tout, goûtent un sort tranquile.
Unissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Rois.

Le Chœur des Animaux repete :

Uissons, unissons nos voix
Pour loüer le plus grand des Roix.

(*Et ce concert étant fini, les quatre Bossus avec le Singe repetent leur Entrée de Ballet. Le Singe fait des sauts surprenans sur les quatre bosses des Bossus adossez, & la Piéce finit par ce spectacle divertissant.*)

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

LES




Les
Deux

LES DEUX ARLEQUINS.

COMEDIE EN CINQ ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur le Noble,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 26. jour de Septembre 1691.

A C

ACTEURS.

ISABELLE, jeune fille de qualité.

GERONTE vieillard, Amant d'Isabelle.

OCTAVE, Amant d'Isabelle.

PASQUARIEL, valet d'Octave sous le nom de la Fleur.

COLOMBINE, }
MARINETTE, } Suivantes d'Iabelle.

ARLEQUIN, l'aîné, Valet de Geronte.

ARLEQUIN le cadet, qui revient d'Italie.

PIERROT Païsan.

UN GARCON ROTISSEUR.

UN COMMISSAIRE.

DES ARCHERS.

La Scène est à Paris.

LES

LES DEUX ARLEQUINS.

ACTE I.

SCENE I.

GERONTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Jusqu'ici je vous ai crû sage,
Monsieur; mais tout de bon, soit dit avec respect:
Et tel que vous le doit un Valet non suspect.
Sçavez-vous bien quel est votre âge?
A ce coup hazardeux avez-vous bien pensé
Et passé soixante ans un homme bien sensé
Peut-il songer au Mariage?

GERONTE.

Pourquoi non? Me prens-tu pour un homme si vieux?
Je suis guai, j'ai bon pié, bon appetit, bons yeux,
De meubles à la mode une maison fournie,
Ni dettes, ni procès, & veuf, mais sans enfans;
Si peu qu'Isabelle ait bon sens,
Trouvant avec cela ma bourse bien garnie,
Elle décomtera plus de vingt de mes ans.

ARLEQUIN.

Mais par tout sera-t-on d'accord de ce décomte?
L'équipage, l'habit, le meuble, le repas,
Pour une jeune femme ont de très grands appas;
Mais avec tout cela le mari se méconte,
Si tout le reste ne suit pas.

GE-

GERONTE.

Par complaisances, par caresses,
Par mes soins & par mes tendresses,
Je sçaurai bien couvrir ce que j'ai de defaut.

ARLEQUIN.

Ah? Monsieur, qu'un vieillard par des caresses séches
Fait dans un cœur de foibles bréches!
Ce n'est point là tout ce qu'il faut.
Encor si suivant la methode
De nos bons maris à la mode,
Vous vouliez sans être jaloux,
Complaisant à la Dame, à ses Galans commode,
Les voir & recevoir à bras ouverts chez vous,
Leur donner le tapis, du vin frais.....

GERONTE.

Ah! tout doux.
Ce n'est que pour moi seul que je prens Isabelle;
Et pour te parler franc & net,
Je ne prétens souffrir près d'elle
Ni gros partisan, ni plumet,
Ni robe, ni petit collet.

ARLEQUIN.

Vous serez donc jaloux, Monsieur, & vieux?

GERONTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Jaloux & vieux, *Ergo*, l'entente à qui m'écoute;
Et mille exemples m'ont de tout temps convaincu,
Qu'un jaloux est du moins la moitié d'un cocu.
Il faut avoir un esprit plus traitable;
Etre jaloux n'est plus la mode dans Paris:
Et fussiez-vous d'ailleurs la perle des maris,
Ce défaut rend tout seul un mortel effroyable.
Oüy, l'on crîroit au loup sur vous,
Si vous vous avisiez de paroître jaloux:
Il faut laisser à la Fortune
De nos fronts régler les destins,

Une

Une jalousie importune
Ne fait rien qu'irriter l'Amour par ses chagrins,
Et conduire au galop le Galant à ses fins.

GERONTE.

Et qui laisse au Galant une libre carriére,
Court-il moins de hazard ?

ARLEQUIN.

Je trouve délicate une telle matiére ;
Mais s'il tombe aux filets, je croi que c'est plus tard.
Du moins s'il faut gober cette pilule amére
Si c'est un boucon nécessaire
Entre ces deux partis, ne vaut-il pas bien mieux
Etre paisible bœuf que taureau furieux

GERONTE.

Maraut. C'est donc ainsi que d'un maître on se moque !
Ce bâton punira ton insolent discours.

ARLEQUIN.

Sans courroux, s'il vous plaît, si l'augure vous choque,
A votre gré parlons de vos Amours.
Vous aimez la jeune Isabelle,
Et vous la voulez épouser ?

GERONTE.

Je prétens que mon bien sçaura la disposer
A ne pas dédaigner le feu que j'ai pour elle.

ARLEQUIN.

Parbleu, nous voilà donc tel maître tel valet !
La maitresse vous plaît, & j'aime la soubrette ;
Travaillons l'un pour l'autre, & dans cette amourette
Il nous faut de concert pousser notre bidet :
Colombine cette soubrette,
Si jamais il en fut adroite,
Peut beaucoup vous servir ; mais vous sçavez assez
Que tous les valets de négoce,
Principalement quand il s'agit de nôce,
Veulent être recompensez.

Point d'argent, point de soins ; la seule clef dorée
Sçait ouvrir aujourd'hui les portes de l'Amour :
Ne donnez rien, ce Dieu tient l'oreille serrée ;
Mais voit-il une offrande, il cesse d'être sourd.

GERONTE.

Voici de ma défunte femme
La montre, le colier, & les riches bijoux,
Pour gage assuré de ma flâme,
Je veux que ma maitresse aujourd'hui les ait tous :
A les faire agréer engage Colombine,
Outre ce que je lui destine,
Par avance voilà pour elle dix louis.

ARLEQUIN.

Dix louis ! comment male-peste.
Vivat, ma foi, vivat l'Amant aux cheveux gris,
S'entend en bien payant : au reste
Contez sur Colombine, elle est, je vous proteste,
A vous autant que je le suis,
Reposez-vous sur ma parole,
Je vais la trouver de ce pas.

GERONTE.

Va vîte, va. Fais-lui si bien joüer son rôle,
Que je ne les regrette pas.

SCENE II.

ARLEQUIN (*seul.*)

Un vieillard qui se met en tête,
Qu'une femme pour lui se laissera charmer,
N'est-il pas entre-nous une plaisante bête ?
Si par hazard on feint de le vouloir aimer,
C'est pour l'endormir de paroles,
Succer sa bourse, en tirer bon tribut,
Et bien souvent payer de ses pistoles
Les épices du Substitut.

Ma

Mais parlant des amours des autres,
Ne faut-il pas songer aux nôtres ?
J'adore Colombine, elle m'aime, ou du moins
Elle me l'a tant dit qu'elle me l'a fait croire,
Et mille gros sermens me sont de bons témoins,
Qu'arriver à ma couche est le but de sa gloire,
Comme après le plaisir de boire
Elle est l'objet de tous mes soins.
Oüy, c'est en vain que Marinette,
Que Thoinon, Margot, & Lisette,
Veulent pousser mon cœur à bout;
En vain de s'y glisser elles cherchent la route,
De Colombine Arlequin est le tout,
Et d'Arlequin Colombine est la toute.
Aussi Nature en me formant,
Dis, pourquoi m'as-tu fait si joli, si charmant ?
Faut-il voir de cent cœurs ma flame importunée ?
Ciel ! que j'achéte, helas, par un cruel tourment,
La beauté que tu m'as donnée.
Je ne peux faire un pas sans être assassiné
Et d'œillades & de caresses;
Mais je suis un rocher, & ne veux de maitresses
Que celle à qui mon cœur s'est tout abandonné.
Non, je n'aimai jamais en amour la salade.
Mais allons de mon maître accomplir l'ambassade.
Hola, quelqu'un.

SCENE III.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Qui va là ?

ARLEQUIN.

Moy.

COLOMBINE.

Mon pauvre Arlequin c'eſt donc toi ?

ARLEQUIN.

Colombine, mon cœur, petit bouchon que j'aime,
Ce n'eſt point Arlequin qui paroît en ces lieux,
En propre original, la Fortune elle-même
Se preſente devant tes yeux.
Qu'on m'accolle, qu'on me careſſe.

COLOMBINE.

Quelle verve te prend ! l'Amour te rend-il fou ?

ARLEQUIN.

Non ; mais pour toi, chére maitreſſe,
Dans mes mains je porte un Perou.
Vois-tu ces dix louis de fabrique nouvelle ?
Ils ne ſont point à dédaigner ;
Les trouves-tu jolis ? la lueur t'en plaît-elle ?
Ils ſont à toi, morbleu, ſi tu veux les gagner.

COLOMBINE.

Va, va, retire-toi, va-t-en & ton offrande ;
Crois-tu donc que l'argent ébranle ma vertu ?
Je t'aime tu le ſçais ; mais dis-moi, penſes-tu
Qu'à l'éclat des louis Colombine ſe rende ?
Il faut être du dernier fat
Pour tenter ſa maitreſſe, & faire
D'un amour qui ſe doit terminer au contrat
Un amour mercenaire.

ARLEQUIN.

Tu le prens de travers, ou je m'explique mal ;
Crois-tu que je voudrois ſéduire Colombine ?
Colombine que je deſtine
A l'honneur éclatant de mon lit nuptial ?
D'une ſemblable impertinence,
Je ne tenterai point le dangereux plaiſir,
D'un tel eſſai je ſçais la conſéquence,
Et craindrois trop d'y réüſſir.

COLOMBINE.

Le compliment eſt doux, la fleurette jolie.

M :

Mais ſans crainte, ma foi, tu le peux eſſayer,
Puis qu'en futur époux tu ſerois le dernier
Avec qui je ferois folie.

ARLEQUIN.

Quittons ces diſcours ſuperflus;
Veux-tu ſervir mon maître auprès de ta maitreſſe?
Il prétend l'épouſer; je ſçai que ſa vieilleſſe
Le rend peut-être un peu perclus;
Mais il eſt libéral & riche,
Il faut pour cet Hymen ſeconder ſes deſſeins;
Qu'importe que l'épouſe ait ſes terres en friche,
Pourvû que nous faſſions moiſſon à pleines mains?
Son amour chaude & libérale
De ces dix loüis te régale,
En attendant d'autres bienfaits;
Voici pour Iſabelle une plus riche offrande,
Dont le bon homme recommande
A ton adreſſe le ſuccès.
Fais ton devoir en habile Soubrette;
Toute ta rhétorique & le fin de ton art,
Il faut les déployer en faveur du vieillard.

COLOMBINE.

Tu verras ſi je ſuis adroite,
Tu ne pouvois mieux t'adreſſer;
Du ſuccès ſur mes ſoins tu peux te repoſer;
Laiſſe-moi ces bijoux & ſonge à la retraite,
Je te répons de tout, c'eſt une affaire faite,
Ou j'y perdrai mon bavolet.
Dans une heure au plus tard viens ſçavoir la réponſe;
Je t'attendrai, n'y manque pas.

ARLEQUIN.

Tu m'y verras; mais je t'avoüe
Que ſur les dix louis il me faut un repas.
Qu'un bon lévraut ſuivi d'un dindon gras & tendre,
Soit tantôt ſur le ſoir pour nous deux aprêté,
Et prens au Pere-noir d'un bon vin velouté
Deux flacons dignes de m'attendre.

COLOMBINE.

J'y tope avec plaisir, & tu trouveras prêts,
Viande chaude & vin frais.

ARLEQUIN.

Adieu donc beauté succulente.

COLOMBINE.

Des bons valets adieu la fine fleur.

ARLEQUIN.

Des bavolets adieu perle brillante.

COLOMBINE.

Du cœur de Colombine, adieu petit voleur.

ARLEQUIN.

Des boyaux d'Arlequin, adieu soupe brûlante.

COLOMBINE.

Que les momens sont longs quand je ne te vois pas!

ARLEQUIN.

La poste quand je viens est à mon gré trop lente;
Mais lorsque je te quitte, à peine vais-je au pas.

COLOMBINE.

Adieu donc Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu ma Colombine.

COLOMBINE.

Songe à m'aimer toûjours.

ARLEQUIN.

Toi songe à la cuisine.

SCENE IV.

COLOMBINE (*seule*)

GEronte aime Isabelle, elle est jeune, il est vieux,
Ce n'est pas le moyen d'être fort satisfaite;
Mais comme est elle pauvre & coquette,
Lui riche & libéral, peut elle faire mieux?
De tous les maux la gueuserie
Est une affreuse hôtellerie;

Etes

Etes-vous ſans argent ? tout vous tourne à rebours ;
Item, il faut dîner ; lorſque le ventre crie
Adieu le plaiſir des amours,
Et quand on ſe marie
C'eſt pour le reſte de ſes jours.
Si l'on ne penſe de bonne heure
A fonder la marmite au ventre large & creux,
La jeuneſſe s'enfuit, la beſace demeure,
La vieilleſſe ſurvient, & c'eſt en vain qu'on pleure
Le frivole plaiſir d'un mariage gueux.
Iſabelle ira-t-elle prendre
Un jeune Officier indigent,
Ou de ces beaux Marquis brouillez avec l'argent,
Et de qui les châteaux par decret vont ſe vendre ;
Ira-t-elle en ſotte ſe rendre
Au caquet importun d'Octave ce taquin,
Cet avare fieffé, quoique jeune & blondin,
Qui pour cinq ſols ſe feroit pendre,
Et qui vient tous les jours le ſoir & le matin,
Pouſſer des ſoûpirs ſecs qu'on eſt laſſe d'entendre ?
Non, non ; un bon vieillard fourni d'écus à tas
Eſt ce qu'il faut à ma maitreſſe ;
Une vie avancée & beaucoup de richeſſe,
Sont dans un vieux mari deux ſavoureux appas.
Sur l'âge il ne faut point tant de délicateſſe,
Et l'on ne manque point.... Mais voici juſtement
Celle à qui le preſent s'adreſſe,
Preparons notre compliment.

SCENE V.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

Colombine ?

COLOMBINE.

Madame.

ISABELLE.

Eſt ce ſur une porte
Qu'on ſert une maitreſſe & qu'on fait ſon devoir ?

COLOMBINE.

Chez vous la joueuſe cohorte
Ne vient jamais que ſur le ſoir.

ISABELLE.

Je ne veux pas que tu t'écartes.

COLOMBINE.

Faut-il un jour entier pour preparer des cartes ?
Mais ne pourrois-je point un moment vous parler
Sur une matiére importante ?

ISABELLE.

Tu ferois mieux de te mêler.
Uniquement d'être ſervante,
M'habiller, me deshabiller,
Je ſerois cent fois plus contente,
Que de t'entendre babiller.

COLOMBINE.

J'ai ſous mon Bavolet certain trait de lumiére
Qui fait que mon eſprit ne raiſonne point mal ;
Et je vous aime trop, Madame, pour me taire,
Ayant à vous parler ſur un fait capital.
Vous avez aſſez de naiſſance,
Beaucoup d'eſprit, le teint de roſes & de lys,
Et cinq fois cinq ans accomplis ;
Mais ni pere ni mere, & fort peu de finance :
Le jeu qui vous fournit juſques à vos habits,
Bien ou mal ſuivant ſon caprice,
Soutient au gré du ſort l'air que vous avez pris ;
Et la carte, votre nourrice,
Ne donne de la ſoupe à vous & votre train,
Que ſelon votre perte ou ſelon votre gain.

ISABELLE.

Il faut bien vivre d'induſtrie,
Quand d'ailleurs on n'a pas dequoi ſe ſoutenir,
Suis-je ſeule à Paris qui méne cette vie,

Et

Et que par ce commerce on voit s'entretenir ?
Sans ce négoce adroit aurois-je deux Servantes,
Valet-de-Chambre, deux Laquais,
Repas de viandes succulentes,
Et tous les jours de l'argent frais,
Moi qui ne possedai jamais
Ni maison, ni terres, ni rentes ?

COLOMBINE.

Des fruits d'un tapis vert, chez vous tout est nourri ;
D'autres le sont, mais c'est à l'ombre d'un mari.
Vous êtes fille, jeune & belle ;
Mais quand ce jeu seroit cent fois plus innocent,
Pouvez-vous éviter d'un poison médisant,
La piqueure mortelle ?
Quittez l'appât trompeur d'un gain
Aussi dangereux qu'incertain ;
Cherchez le solide qui dure :
Donnez-vous un époux, Madame ; & par les nœuds
D'un mariage avantageux,
Fixez enfin votre Mercure.

ISABELLE.

J'y pense ; mais helas ! quel dangereux lien !
De tous ces jeunes fous qui me content merveille,
Lysis me paroît fat, Damon manque de bien,
Siléne aime trop la bouteille,
Timon n'est qu'un brutal, Filinte un franc coquet,
Et l'avare Blondin n'a rien que du caquet ;
Ainsi pas un ne me peut plaire.

COLOMBINE.

Pas un de ces Amans n'est aussi votre affaire ;
Sur tout votre jeune blondin,
Egalement riche & taquin,
A bien l'honneur de me déplaire ;
Il vous faut un époux dont le coffre bien plein,
Inépuisablement fournisse a la dépense :
Croyez-moi, vous aurez de tout en abondance,
Si celui que je sais peut vous donner la main.

ISABELLE.

De qui veux-tu parler ?

COLOMBINE.

Vous connoissez Geronte
Notre riche voisin ?

ISABELLE.

Ce vieillard deux fois veuf ?

COLOMBINE.

Souvent un vieil habit en vaut bien un tout neuf,
Vous y trouverez votre conte.

ISABELLE.

Peux-tu me proposer un tel assortiment ?

COLOMBINE.

Eh mon Dieu ! s'il vous plaît, tréve d'emportement,
Ne faites point tant la sucrée ;
La riche prend ce qu'elle veut,
Et la pauvre ce qu'elle peut ;
Il est vieux, mais il a trois mille écus d'entrée ;
Et si son Hymen vous agrée,
Par un Contrat avantageux,
Plus utile cent fois qu'avec ces jeunes gueux,
Votre fortune est assurée.

ISABELLE.

Tu prétens que j'épouse un homme à soixante ans ;
Que je perde avec lui mon aimable printemps ?
Qu'avec un vieux barbon, grondeur, jaloux, bizare ?
Et qui pis est sans doute avare....

COLOMBINE.

C'est, Madame, où je vous attens,
De ce honteux defaut commun à la vieillesse,
Geronte n'a point la foiblesse,
Par un cœur libéral il veut vous mériter,
Et de ses biens vous faire la maitresse ;
Ces jeunes éventez, qu'on se plaît d'écouter,
Par mille vains soupirs expriment leur tendresse ;
Mais ; de grace, avoüez que jamais billet doux

N'a

N'a mieux parlé que ces bijoux.

(*Elle ouvre le petit coffre & montre les bijoux.*)

ISABELLE.

Ah Dieu!

COLOMBINE.

Je ne croi pas que leur éclat vous blesse,
Voyez, examinez, Madame, ils sont à vous,
De l'amour de Geronte ils sont le premier gage,
Et pour vous les offrir on me les a remis;
Avec plaisir je remplis mon message,
Et si peu que vous soyez sage;
Vous répondrez sans peine à ce que j'ai promis.

ISABELLE.

Colombine, qui prend s'engage,
Je ne condamne point ton zèle officieux;
Comme toi de ce mariage,
Je connois assez l'avantage;
Mais sur l'engagement d'un pas si sérieux,
Où l'on voit choper tant de monde,
Souffre que ma raison avant que je réponde
Se consulte un peu mieux.
Rens tous ces bijoux à Geronte:
Non pas que de ses feux je rejette l'ardeur,
Mais il doit ménager lui-même ma pudeur;
Et si j'étois à les prendre si prompte,
Pourrois-je après sans quelque honte,
Lui presenter ma main & lui donner mon cœur?

COLOMBINE.

Oh! que vous êtes délicate!
Assûrez vous de ses amours;
D'un faux trait de vertu votre raison se flate;
Il n'est que de tenir, nantissez-vous toûjours,
Que sert de tant faire la fine?
Si j'étois Isabelle un pareil embarras....

ISABELLE.

Et moi si j'étois Colombine
Je ne les refuserois pas;

Je veux qu'ils soient rendus, & sur ce mariage
Geronte aura ma réponse aujourd'hui

COLOMBINE.

Lui ferai-je esperer que vous direz un oui?

ISABELLE.

Ne dis rien sur tout qui m'engage.

SCENE VI.

COLOMBINE (*seule.*)

QUel scrupule frivole, & quel aveuglement!
A quoi servent tous ces mystéres?
Oh! que sur ses propres affaires
L'esprit qui fait le fin raisonne sottement!
Mais allons bride en main puisque ce fait me touche:
Si je rens ces bijoux, & que le vieil Amant
Sur ce refus prenne la mouche,
Si par caprice il se dédit,
Adieu l'intrigue & le profit.
Cependant à cet ordre il faut que j'obéïsse,
Et remette au vieillard ces bijoux précieux:
Mais Arlequin resoudra mieux
De quel air il faut que j'agisse,
Allons de son régal ordonner les apprêts,
Et mettre les flacons au frais.
Mais voici justement de nos Amans la crasse,
Notre avare blondin, dont les séches amours
Ne s'expliquent jamais qu'en stériles discours,
Et qui croit avec sa grimace,
Que sans poudre & sans plomb on emporte une place.

SCE

SCENE VII.

COLOMBINE, OCTAVE, LA FLEUR (*Valet d'Octave.*)

OCTAVE.

ARrêtez un moment, Colombine, arrêtez,
Deux petits mots, de grace, en faveur de ma Reine.

COLOMBINE.

Ces deux mots vaudront-ils la peine
D'être seulement écoutez ?

OCTAVE.

Je brûle d'un beau feu pour ta belle maitresse,
Je soupire la nuit, & je languis le jour,
Tandis que la tygresse
Se rit de mon amour.
Elle voit d'un œil sec les miens verser des larmes,
Mes sanglots redoublez n'ébranlent point son cœur;
Et plus je suis sensible à ce qu'elle a de charmes,
Plus je lui trouve de rigueur.
Au nom de cet amour & si pur & si tendre,
Près d'elle accorde-moi tes soins & ton appui,
Et fais en sorte qu'aujourd'hui
D'un cœur moins infléxible elle daigne m'entendre.
Oüi, j'en viendrai sans doute à bout
Si tu prens une fois pitié de mon martyre.

COLOMBINE.

Monsieur Octave est ce-là tout ?

OCTAVE.

Oüi.

COLOMBINE.

Si vous n'avez point autre chose à me dire,
Je suis votre servante.

SCENE VIII.

OCTAVE, LA FLEUR.

OCTAVE.

Eh bien, la fleur, eh bien?
Est-il tourment égal au mien?
Quel indigne rebut à ma flâme si pure!
Du moins console-moi, quoi! tu ne me dis rien?

LA FLEUR.

Que voulez-vous, Monsieur? je plains votre avanture;
Vous aimez Isabelle, & beaucoup plus le bien.

OCTAVE.

Est-ce-là me répondre? & quand je te consulte,
Sans prendre part à mes douleurs,
Faut-il traître valet, faut-il me faire insulte?

LA FLEUR.

Quoi! pour vous faire aimer n'avez-vous que des pleurs?
Eh, morbleu, faites mieux, ouvrez, ouvrez la bourse,
C'est-là la Clef des cœurs;
Vous poussez des soupirs, la plaisante ressource!
Mais voulez-vous, Monsieur, que vos vœux soient oüis?
Accompagnez les moi du son de vos loüis.
Voulez-vous qu'une Dame avale la pilule?
Dorez-la-moi tout à l'entour;
Pour porter jusqu'au cœur le philtre de l'amour,
Ce métail tout-puissant est le vrai vehicule;
Vous êtes jeune & riche & d'un air assez fin:
Mais vos plus beaux talens gâtez par l'avarice,
Sont étoufez sous ce seul vice.
Oüy, près du sexe feminin
Il n'est rien de si laid qu'un avare blondin;
Que n'ai-je votre air, votre mine,

Votre

Votre jeunesse, & vos écus !

OCTAVE.

Eh bien que ferois-tu ?

LA FLEUR.

Toûjours bonne cuisine,
Et de temps en temps des cocus.
Pour empaumer d'un cœur la véritable route,
L'or est le nerf d'amour dont il faut s'appuyer,
Et je sçaurois me garantir sans doute
De ces rebuts amers qu'on vous fait essuyer.

OCTAVE.

Si pour gagner les cœurs l'or a tant davantage,
Tous nos soins doivent tendre à ne le perdre pas,
Et l'accroître par bon ménage,
N'est-ce pas chaque jour accroître ses appas ?

LA FLEUR.

Oüy, l'avis est fort sage.
Lors qu'on attend que l'oiseau soit en cage ;
Mais tandis qu'on le pipe, on le poursuit en vain,
Si pour bien l'appâter on ne repand du grain :
Si vous ne mettez de l'amorce
A la pointe de l'hameçon,
En vain vous prétendez accrocher le poisson ;
Vos soupirs, vos beaux mots, sans argent, sont sans force :
En amour ainsi qu'au Palais,
Qui paye mal perd son procès,
Soyez bon œconome après le mariage,
Passe. Mais qui le veut paroître auparavant,
Prend mal son temps pour le ménage,
Et pour toute faveur ne gobe que du vent.

OCTAVE.

Serviteur, serviteur à ta belle morale,
De tes folles leçons
Ne crois pas que j'avale
Les dangereux poisons.
Voi comme auprès de sa maitresse,

En

En bien moins de deux ans de prodigue jeunesse,
Le riche Torincourt a sû se faire gueux !
Voi comme dépoüillé de sa derniére plume
Il goûte à longs traits l'amertume
De son desordre malheureux !
Irai-je comme lui, phrénetique pecore,
Pour joüir d'une Iris dissiper tous mes biens,
Et des liens d'amour passer dans les liens
D'un Usurier qui me devore ?

LA FLEUR.

Entre vous & ce fou n'est-il pas un milieu ?
Faut-il pour éviter la honteuse avarice
Tomber dans l'autre précipice,
Et ne se chauffe-t-on qu'en mettant tout en feu ?
Quelle simplicité mesquine !
Sont-ce-là d'un Galand & les airs & l'habit ?
Ce simple justaucorps d'une grosse étamine,
Cette perruque qui roussit,
Une légére mousseline,
Qui sous votre menton voltige à quatre plis,
Ces vieux souliers tout plats avec ces gros bas gris,
Ce chapeau repassé, ce ruban de cravate,
Déja plus de trois fois replié, retourné;
Si vous ne voulez point ma foi que je vous flate,
Quand cent fois votre Iris seroit moins délicate,
C'est bien plus qu'il n'en faut pour en être berné.

OCTAVE.

Maraut ! C'est d'un valet trop loin pousser l'audace,
Et vingt coups de bâton.

LA FLEUR.

Vous me feriez trop mal,
Je sais qu'en cela seul vous êtes liberal;
Mais que voulez-vous que je fasse ?
De vos feux méprisez par un rebut fatal,
Vous me contez à moi la fâcheuse disgrace;
En valet d'honneur & d'esprit,
J'ai crû tirer de ma cervelle

Pour

Pour mon maître un avis fidèle,
Il vous déplaît, cela suffit.
Je rengaîne l'avis, rengaînez la colére.

OCTAVE.

Trouve un remède au mal dont je suis opprimé.

LA FLEUR.

Etre jeune, être avare, & vouloir être aimé,
C'est bien le temps ma foi !

OCTAVE.

Eh bien ! veux-tu te taire ?
Mais moi-même je suis bien fou de m'amuser,
Entrons chez Isabelle,
Et par de chauds soupirs que l'ardeur de mon zèle
Essaye enfin de l'embraser.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

ARLEQUIN, MARINETTE.

(*Dans cette Scène Italienne, qui ouvre le second Acte, Arlequin paroît comme poursuivi de Marinette, dont il dédaigne l'amour & les empressemens ; cette Scène se passe en douceurs qu'elle lui dit, pour essayer de lui donner de l'amour ; il la rebute fiérement, & lui fait connoître qu'il ne veut aimer que Colombine : cette déclaration inspire à Marinette des sentimens de fureur & de jalousie, & Arlequin sort en la raillant, & la laisse seule.*)

SCE-

SCENE II.

MARINETTE (*seule.*)

(*Marinette transportée d'amour & de jalousie, jure de se vanger d'Arlequin, menace de le faire perir; & dans le temps qu'elle est dans son plus grand emportement, elle voit entrer Arlequin Cadet avec Pierrot; & comme elle le prend pour le véritable Arlequin, elle lui dit avec beaucoup de chaleur ces Vers.*)

SCENE III.

ARLEQUIN *Cadet*, PIERROT, MARINETTE.

MARINETTE.

Traître, perfide, ingrat, objet trop odieux:
Pourquoi, lâche, viens-tu reparoître à mes yeux?
Est-ce pour insulter encore à ma foiblesse?
Rien ne peut m'adoucir, ma haine est sans retour;
Et plus j'avois pour toi d'amour,
Plus tu vas me trouver tigresse:
Non! je n'écoute plus la trop aveugle ardeur,
Que ton mépris indigne a si fort outragée,
Et de ta funeste froideur
Bien tôt l'on me verra vengée.
Tiens, voilà cependant de mon juste couroux
Les premiers coups.
Et toi, bête de compagnie,
Qui sembles me vouloir dévorer d'un regard,
Voilà ta part.

(*Elle donne un soufflet à Arlequin cadet, & un autre à Pierrot, & sort.*)

SCE-

SCENE IV.

ARLEQUIN (*Cadet*,) PIERROT.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

TU Dieu, qu'ici l'on a la main bien libérale ;
Bel accueil ! & c'est donc ainsi qu'à coups de poing
A Paris on régale
Ceux qui viennent de loin ;

PIERROT.

Pal sanguié, Monsieur Arlequin, cela n'est ni bien ni biau, & je n'ai que faire d'être souffleté pour l'amour de vous. Ce matin, quand j'ai fait au Bourg-la-Reine connoissance avec vous pour vous amener loger cheu nou ; & que crainte des filoux vous m'avez donne à garder votre bourse, où il y a vingt Ducats, vous me disiez que vsetiez un Italien d'Italie, & que jamais ve n'étiez entré à Paris, & tout en arrivant vsi trouvez des amis.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Ma surprise, Pierrot, est à la tienne égale,
Et dans Paris jamais l'on ne m'a vû.

PIERROT.

Vezi vela pourtant diablement bien connu.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Que je sois écrasé si jamais de ma vie
En ces lieux j'avois mis le pié,
Et si tout de ce pas je ne viens d'Italie.

PIERROT.

Vla pourrant un soufflet d'une bonne amiquié ;
Mais enfin dans Paris, qu'est-ce qui vezamaine ;

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Mon frere aîné l'honneur du sang des Sbroufadels,
A depuis quelques mois en public pris la peine
D'essuyer au bord de la Seine
Certains chatoüillemens mortels,

Dont

Dont en moins d'un quart d'heure on le vit sans haleine
Et je viens de ses biens heritier empressé,
Recueillir ce qu'il a laissé.

PIERROT.

Et pour cela vous venez d'Italie?
Eh! ne sçavez-vous pas, qu'où Justice a passé,
Tout dans sa poële est fricassé,
Il n'en faut rien attendre, & c'est pure folie;
Mais sçavez-vous qu'il soit tout de bon décédé?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Bon, lui-même me l'a mandé,
Et je n'en peux avoir un témoin plus fidèle.

PIERROT.

Lui-même?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Je te dis lui-même.

PIERROT.

Bagatelle.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Si tu ne crois ce qu'on te dit,
Voici le Testament qu'aux pieds de son échelle,
Avant que de mourir le pauvre homme écrivit.
(*Il lit.*)

De la mort qui jadis ravit notre feu pere,
En l'air je m'en vais expirer;
Je te légue mes biens, pars pour t'en emparer,
Et viens empaqueter les os de ton cher frere,
Dont un arbre se va parer.
Arlequin.

PIERROT.

Au milieu d'une cheneviére *
Ton pere reçut donc la mort?

AR-

* Cheneviére est un champ de terre plantée de Chenevis qui produit la chanvre dont on fait la corde, & tout homme qui est pendu a communement de la corde tout autour du col. Ergo suivant Pierrot meurt au milieu du Cheneviere.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

De pere en fils c'est notre sort
Et de notre famille il n'en échappe guéres ;
Ayeul & bizayeul, & remontant plus haut,
Tous ont à leur trépas aimé la compagnie,
Et mon frere a perdu la vie
Par un semblable saut.

Ce que je desire maintenant que tu fasses, mon cher Pierrot, puisque tu veux bien prendre à cœur mes intérêts, c'est de t'informer de l'emploi que mon frere avoit ici, & des biens qu'il y possedoit.

PIERROT.

Bon ! quels biens voulez-vous qu'eût un Italien, qui à ce que vous m'avez dit, est entré Laquais dans Parîs ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Ah ! mon cher Pierrot, que tu es grossier ! L'on m'a dit en Italie, qu'il n'en étoit pas des Laquais à Paris, comme des Estafiers à Rome : qu'à Rome un Estaffier vieillit Estafier, & porte avec sa barbe grise les livrées qu'il avoit portées à vingt ans ; mais qu'à Paris le métier de Laquais est le vrai noviciat de la fortune.

PIERROT.

Eh ! ouï, à d'aucuns ; j'en vois assez à la vérité qui roulent bon carosse, & qui autrefois étoient trop heureux de monter derriére : mais cela n'arrive pas toûjours ; & de deux Camarades qui servoient autrefois un riche Commis, l'un est aujourd'hui gros Financier, & l'autre avec un éventail de vingt pieds * chasse les mouches de dessus le dos de la Mer. Je sçaurai de quelle accabie étoit votre frere, & la journée ne se passera pas que vous n'en ayez des nouvelles.

SCE-

* Avec une Rame sur une Galére.

SCENE V.

ARLEQUIN (*Cadet*,) PIERROT, PIQUELARD (*garçon cuisinier.*)

PIQUELARD.

Vous voilà, c'eſt venir tout juſte à la fumée ;
Rôti ne fut jamais, ni meilleur ni plus chaud :
Mais de broc en bouche il vous faut
En repaître à l'inſtant votre gueule affamée.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Que dit ce marmiton ?

PIQUELARD.

C'eſt ce que Colombine
Vient de faire apprêter pour vous.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Voilà le plus plaiſant des fous,
A qui diable en veut-il ?

PIERROT.

C'eſt de quelque couſine,
Pour vous tirer chez ſoi, ſans doute un trait filoux.

PIQUELARD.

La chair de ce dindon eſt-elle blanche & fine ?
Et vîtes-vous jamais ſortir d'une cuiſine
Lévraut rôti plus à propos ?
Jamais morceau ne fut ſi délicat, ſi tendre,
Vous le grugerez juſqu'aux os.
Mais que n'entrez-vous donc ; pourquoi vous faire attendre ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Que dis-tu de ce maître fou,
Dis, Pierrot ?

PIERROT.

Moi je dis que ſans doute il eſt ſou.

PIQUELARD.

Ce rôt déja devroit être dans votre ventre ;
Entrez vite, Monſienr.

AR-

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Où veux-tu donc que j'entre ?

PIQUELARD.

Là.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Là ?

PIQUELARD.

Oüy, là ; c'est-là que pour faire festin
Colombine attend Arlequin.

ARLEQUIN.

Voici bien une autre avanture
Que le soufflet en question ;
Ecoute un peu Pierrot, ce faquin sçait mon nom !

PIERROT.

Pure filouterie, & ruse toute pure !
C'est sans doute quelque guenon.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Qui donc est cette Colombine
Qui veut si bien me régaler ?
Est-elle jeune & fraîche ? a-t-elle bonne-mine ?
S'est-elle fait débarboüiller ?

PIQUELARD.

Quand le rôt sort de la cuisine
Il n'est plus temps de gazoüiller ;
Mais je connois à fond votre humeur Arlequine,
Qui ne cherche qu'à rire, & veut toûjours railler :
Vîte donc il faut m'en aller,
Prenez mon plat, & donnez pour chopine.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

S'il est payé je le veux bien.

PIQUELARD.

Oüy, Monsieur, tout du long ; vous pouvez bien le croire.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Donne.

PIQUELARD.

Mais le garçon, Monsieur, n'aura-t-il rien ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)
Tien, prens cet invalide, à ma santé va boire,
J'aurai soin de ton plat, & pour le même prix,
Que j'aie demain deux perdrix.

PIQUELARD.
N'épargnez point notre boutique,
Tout est à vous, Monsieur, & bon crédit sur tout.

ARLEQUIN (*Cadet.*)
Servez-moi toûjours à mon goût,
Et je serai pour vous une bonne pratique.

SCENE VI.

ARLEQUIN (*Cadet,*) PIERROT.

ARLEQUIN (*Cadet.*)
HA! ha! ha! ha! le tour est fort cathegorique,
Quoi! si-tôt qu'à Paris débarque un Etranger,
Gratis on lui porte à manger?
La police en est fort civile,
Et les Rotisseurs obligeans.
Ne m'enverra-t-on point aussi par d'autres gens
Quelques brocs du vin de la Ville?
Ce seroit nous fournir notre soupé complet.

PIERROT.
N'est-ce point notre Folle
Qui nous console
Du soufflet?

ARLEQUIN (*Cadet.*)
Prens, prens, quoy qu'il en soit, ce plat, je vais te suivre
Dans ce cabaret ici près;
Fais-y mettre du vin au frais
Aux dépens du Badaut il n'est rien que de vivre.

SCE-

SCENE VII.

ARLEQUIN (*Cadet*,) COLOMBINE.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

PRens garde, disoit-il, qu'on ne te déniaise,
L'on est bien rusé dans Paris ;
Mais je serai toûjours bien aise
D'être leur dupe à même prix.
Dans ce moment, je m'imagine,
Si l'on en croit le galopin,
Que d'un cœur inquiet la pauvre Colombine
Attend dans la cuisine,
Et le rôt tout fumant & son cher Arlequin.

(*Colombine entre & s'approche doucement.*)

COLOMBINE.

Oüy, mon cœur, je t'attens avec impatience ;
Chaque moment perdu me paroît plus d'un jour.

ARLEQUIN *Cadet*, (*à part.*)

Voilà donc la rusée ? avec quelle impudence
Declare-t-elle son amour ?

COLOMBINE.

Que dis-tu là tout seul, cher objet de mon âme ?

ARLEQUIN *Cadet*, (*bas.*)

O l'impudente femme ! (*haut.*)
Je dis qu'il ne faut pas tout-au premier venu
Prostituer ainsi sa flâme,
Et qu'avant que d'aimer il faut être connu.

COLOMBINE.

Dis-moi quelle mouche te pique,
D'un reproche si dur t'ai-je donné sujet ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Vous voulez donc que je m'explique ?
Eh bien ! je vous le dis tout net,
Je suis un étranger, mais non pas une bête ;
Et je méprise un cœur coquet
Qui se jette à tous à la tête.

COLOMBINE.

Qui dit Italien dit un jaloux outré ;
Mais ton brusque chagrin m'étonne & m'assassine,
Puisque ta pauvre Colombine,
Pour d'autres que pour toi n'a jamais soupiré,
Pour toi j'ai dédaigné les pressantes caresses,
Les riches presens, les tendresses
De cent jeunes galans à mes appas rendus ;
Au plaisir de t'aimer tout mon cœur s'abandonne ;
J'ai tout sacrifié pour ta chére personne,
Perfide, sont-ce là les fruits qui me sont dûs ?
Du Buisson, la Forêt, Saint Amant & l'Epine,
Tous Valets-de-Chambre fameux,
Ont voulu m'immoler leurs domestiques feux ;
Mais le seul Arlequin plaisoit à Colombine,
Et seul je le croyois digne de tous mes vœux :
Cesse, cesse, cruel, tes injustes allarmes ;
Que vers moi de ton cœur je voye le retour !
Et du moins par pitié, si ce n'est par amour,
Ecoute la voix de mes larmes.

ARLEQUIN *Cadet* (*à part.*)

Peste ? quelle causeuse on la croiroit, ma foi,
Tant elle ajuste bien son rôle ;
Mais pourquoi s'adresser à moi,
Il faut assûrement que ce soit une folle ?
Qui peut rien connoître aux esprits
Des femmes de Paris ?
L'une m'a souffleté, cette autre me cajole.

COLOMBINE.

Trop ingrat Arlequin, voi l'état où je suis ;
Pourquoi t'écartes-tu ; n'oses-tu me répondre ?
Un reproche si juste a-t-il sû te confondre ?
Calme, calme d'un mot mes terribles ennuis.
Voi le tourment cruel, dont j'ai l'ame accablée !

ARLEQUIN *Cadet*, (*à part.*)

Cette femme sans doute a la tête fêlee ;
L'on dit qu'applaudissant au caprice des foux,

Quel-

Quelquefois au bon ſens leur eſprit ſe rameine ;
Eſſayons en filant plus doux
De rendre celle-ci plus ſaine.

COLOMBINE.

Quel plaiſir te fais-tu, cruel, de ma douleur ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

C'étoit pour éprouver tes feux & ta conſtance,
Que ton cher Arlequin par ſa feinte rigueur
Allarmoit ton timide cœur :
Je tentois ta perſévérance :
Mais de ta flâme enfin vivement convaincu,
Quand je devrois être cocu,
Colombine, je ſuis à toi ſans réſiſtance.

COLOMBINE.

Ah ! ne mets plus mon cœur à de pareils eſſais
Cruel ! tu l'as frappé d'une trop vive atteinte ;
Ma flâme eſt toute pure, & mon amour ſans feinte.
Pourquoi m'aſſaſſiner par de ſi rudes traits ?
Conçois-tu le chagrin que cet eſſai me donne ?
N'importe, je te le pardonne ;
Promets-moi ſeulement d'aimer juſqu'au tombeau
Ta Colombine qui t'adore ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Ouï, ouï, je t'aimerai tant qu'on verra l'Aurore,
Empourprer l'horiſon de ſon rouge manteau. (*à part*)
Cinquante priſes d'ellebore
Ne guériroient pas ſon cerveau.

COLOMBINE.

Que dis-tu ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Je diſois que l'amour me dévore,
Et qu'au dedans du cœur je pleure comme un veau.

COLOMBINE.

Parlons des amours de ton Maître,
J'ai de tous mes efforts ſervi ſa paſſion.

ARLEQUIN *Cadet*, (*à part.*)

Nouvelle viſion

Dont ſon eſprit va ſe repaître.

COLOMBINE (*ouvrant la boëte aux bijoux & les montrant à Arlequin.*)

Ces bijoux précieux, que tu m'as apportez,
Je les ai d'abord preſentez
De la part de Geronte à ma belle Maîtreſſe;
Et j'ai pour expliquer de l'amoureux vieillard
L'impatience & la tendreſſe,
Près d'elle employé tout mon art;
Elle approuve ſes feux, mais par délicateſſe,
Comme elle a refuſé de prendre ces bijoux,
Suivant ſon ordre exprès je te les remets tous.

ARLEQUIN Cadet, (*à part prenant les bijoux.*)

L'avanture eſt ma foi nouvelle.

COLOMBINE.

Rens les à ton vieillard; mais dis lui qu'Iſabelle
Eſt diſpoſée à ſon hymen;
Et Colombine attend qu'un ſemblable lien
Uniſſe Arlequin avec elle;
Tu ne me répons rien, & tes avides yeux
Regardent fixement ces bijoux précieux,
En trouve-tu quelqu'un à dire?

ARLEQUIN Cadet, (*regardant toûjours avidement les bijoux.*)

Moi! non; mais plus je vois & revois ces joyaux
Si magnifiques & ſi beaux;
Plus mon œil ſurpris les admire;
Je ne peux ſans plaiſir les voir entre mes mains,
Et j'y trouve juſte mon conte.

COLOMBINE.

Va de ce même pas les porter à Geronte;
Dis-lui que fortement j'appuirai ſes deſſeins,
Qu'il ne ſe mette point en peine,
Qu'avec un peu de temps tout ira bien pour lui;
Et je lui garantis, en moins d'une ſemaine,
De la part d'Iſabelle un ouï.
Va vîte, & pour ſouper retourne tout à l'heure.

AR-

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Adieu, vous me verrez ici dans un instant.

COLOMBINE.

Tu sais en quel endroit le Rotisseur demeure,
En passant dis-lui qu'on l'attend.

ARLEQUIN *Cadet*, (*à part en s'en allant.*)

Voilà qui va fort bien, & chaque jour autant;
Je ne voudrois jamais de fortune meilleure,
Et pourrois vivre assez content.

SCENE VIII.

COLOMBINE (*seule.*)

Je crains que le vieillard par quelque sot caprice,
Un beau matin ne se dédise net.
Depuis qu'une exacte police
A défendu bassette & lansquenet,
Le tapis fait mal son office;
Et sans quelque tour de bonnet,
Qui de temps en temps nous arrose,
Je donnerois le gain pour un bouton de rose.
Mais je vois Arlequin; quoi! déja de retour?

SCENE IX.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

EH bien! pour le soupé tout est-il prêt, mamour?
Pardon, ma chére Colombine,
Pardon; je cours depuis midi,
Voyons si notre rôt n'est point trop refroidi,
Pour dissiper l'humeur chagrine,
Rien au monde n'est tel que l'air de la cuisine.

COLOMBINE.

Dis-moi donc, es-tu fou? quelle verve te prend?
As tu dit en passant qu'on apporte la viande?

ARLEQUIN.

Moi ! non. Pourquoi cette demande ?
M'en as-tu donné l'ordre, & sçai-je qu'on l'attend ?

COLOMBINE.

Ne viens-je pas de te le dire ?

ARLEQUIN.

Tu viens de me le dire ? toi ?
Quand ?

COLOMBINE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Où ?

COLOMBINE.

Là.

ARLEQUIN.

Tu te moques de moi.

COLOMBINE.

Quoi tu le peux nier ?

ARLEQUIN.

Prens-tu plaisir à rire ?

COLOMBINE.

Je ne te l'ai pas dit te rendant les bijoux,
Pour les reporter à Geronte ?

ARLEQUIN.

Les bijoux ?

COLOMBINE.

Les bijoux.

ARLEQUIN.

Ah ! de grace, entre nous,
Rêves-tu ?

COLOMBINE.

Rêves-tu toi-même ?

ARLEQUIN.

Par ce conte,
Tu mettrois mon cerveau tout sans dessus dessous.

COLOMBINE.

Quatre pas ont-ils pû te ravir la memoire,

T'ôter

T'ôter le sens, te rendre fou ?

ARLEQUIN.

Peux-tu t'imaginer que tu me feras croire ? . . .
Mais moi-même je suis bien fou,
Qui veux par argumens chercher à te confondre ?
Non, je ne prétens pas seulement te répondre.

COLOMBINE.

Quitte un jeu qui commence à me trop chagriner.

ARLEQUIN.

Par un jeu qui te plaît cesse de me berner.

COLOMBINE.

Prens tu quelque plaisir à me voir inquiéte ?

ARLEQUIN.

Ce n'est plus un plaisir si tôt qu'on le repette.

COLOMBINE.

C'est trop rire.

ARLEQUIN.

C'est trop railler.

COLOMBINE.

Non, je ne peux souffrir cette peine cruelle !
Tu les as, j'en suis sûre, & je veux te fouiller.

ARLEQUIN.

Jusqu'au fond de mon escarcelle;
Regarde, & si tu veux je vais me dépouïller.

COLOMBINE.

Montre-moi tes deux mains, approches;
Que je voye ta droite, & l'autre, & toutes deux.

ARLEQUIN.

Tien, vois, si la boëte est dans le fond de mes poches,
Sous mon chapeau, dans mes cheveux,
Dans quelque pli de ma chemise.

COLOMBINE (*après l'avoir foüillé par tout.*)

Sans te faire foüiller, dis donc où tu l'as mise ?
C'est trop de moi te divertir,
Depuis qu'entre tes mains cette boëte est remise,
Tu ne fais rien que de sortir.

ARLEQUIN.

De quelle vision ta cervelle est gâtée !
Me prens-tu pour un fat, ou si c'est que tu ris ?
Car depuis que je t'ai quittée,
J'ai trois heures durant galopé tout Paris.
Déja dans mes boyaux bout une bile aigrie
Qui céde encor à mon amour :
Mais si tu ne finis cette plaisanterie,
Cette bile pourra triompher à son tour.

COLOMBINE.

C'est en vain jusqu'ici que mon cœur se modére ;
Ne veux tu pas me dire où sont donc ces bijoux ?
Je frémis d'un juste courroux.

ARLEQUIN.

Ce discours importun enfin me desespére,
Et déja mon cœur est dissous
Au court-bouïllon de ma colére.

COLOMBINE.

Tu veux donc à ton maître excroquer le butin,
Et rejetter sur moi le soupçon de ton crime ?

ARLEQUIN.

D'un tour de gobelet ton adresse sublime,
Aux dépens de l'honneur de ton pauvre Arlequin,
Veut donc faire ce gros larcin ?

COLOMBINE.

Quoi ! ce n'est pas assez de joüer Colombine
Par un effronté desaveu ;
Tu m'insultes perfide, & ta langue assassine,
Jusqu'à m'injurier ose pousser le jeu ?
Mais de ton faux transport je découvre la ruse ;
Quand on est criminel c'est alors qu'on accuse,
Et qu'on prend le détour d'un reproche affecté,
Pour prévenir celui que l'on a mérité.
Tire tout le profit de ton lâche artifice ;
Va, traître, va joüir du fruit de ta malice,
Tout d'un coup enrichi de ce butin honteux,
Reprens aussi ton cœur indigne de mes feux,

Re-

Reprens après ce vol un cœur que je dédaigne ;
Oüy, je veux à tes yeux que ma flâme s'éteigne ;
Plus d'hymen, plus d'amour, plus pour un tel filoux
Qu'un flambeau de vengeance, & qu'un feu de courroux !
Mes liens sont brisez, & ma chaîne est rompuë :
Va, monstre criminel dont j'abhorre la vûë ;
De mes yeux irritez crains le funeste trait !
Au bout de l'Univers va cacher ton forfait ;
Vas-y chercher les maux que le Ciel te destine,
Perfide ! & pour jamais renonce à Colombine.

(*Elle sort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN (*seul.*)

PErcé jusqu'au fond des boyaux
D'une atteinte imprévûë aussi-bien que mortelle,
Je donne la torture à ma pauvre cervelle
Sur l'incident de ces joyaux.
Dans le cuisant chagrin qui ronge ma poitrine,
Stupide & comme un insensé,
Plus je veux y rêver moins je me détermine ;
O Ciel, quel embarras ! que le tour est rusé !
Dans ce larcin je me vois l'accusé,
Et qui m'accuse, helas ! c'est Colombine.

Est-ce feinte ? est-ce vérité ?
Auroit-elle perdu ces bijoux ? les a-t-elle ?
N'est-ce point un concert, & d'elle & d'Isabelle
Pour en faire un vol effronté ?
En vain de tous côtez je songe, je rumine,
De plus en plus embarrassé,
Je condamne & j'absous la main qui m'assassine.
Amour ! ô que sans toi tout me seroit aisé ;

Mais du larcin je me vois l'accusé,
Et qui m'accuse, helas! c'est Colombine.

Mais après un si vilain tour,
Quelle est, sot Arlequin, ton indigne foiblesse?
Elle-même te fuit; peux-tu pour la traîtresse
Garder quelque reste d'amour?
Non, contre tout mon feu ma bile se mutine,
L'ingrate m'a trop offensé:
A vaincre ma raison en vain ce feu s'obstine,
Et mon cœur à la fin cesse d'être abusé,
Puisque du vol je me vois, l'accusé
Et que ce vol est fait par Colombine.

Ouy sans doute, friponne, à ton indigne amour
Sans peine je renonce & sans aucun retour;
Pour toi je méprisois l'aimable Marinette;
Elle m'aime, & ses feux étoient dignes de moi,
Si peu qu'elle revienne à me comter fleurette,
Tu verras qu'en dépit de toi
Elle aura mon cœur & ma foi.
Mais déja dans les airs, la nuit étend des voiles,
Que sans doute jamais elle n'a savonnez,
Et de son mantèau noir, tout parsemé d'étoiles
Elle s'envelope le nez.
Pour conduire mes pas ni lune ni lanterne
Ne perce son obscurité;
Il faut me retirer, & dans quelque taverne
Noyer tous les chagrins dont je suis irité.

Dans le recit de ces Stances imitées de celles du Cid, Arlequin contrefaisoit Monsieur Baron, cet illustre & à jamais regretable Comédien François, qui n'avoit point de mouvement qui ne fût une perfection, & point de perfection qui ne fût un miracle. Sa retraite de la Troupe fit grossir la recète des Comédiens Italiens de plus de vingt mille livres par an, car il étoit telle-

ment

ment aimé à la Cour & à la Ville, que le monde qui ne joüissoit plus du plaisir de le voir en Original sur le Théâtre François, couroit en foule en admirer la copie au Théâtre Italien, lorsqu'on étoit averti qu'Arlequin l'imitoit dans quelqu'un de ses Rôles. Cet Acteur y réüssissoit si bien, & avec tant de succès, qu'un soir après l'avoir contrefait en recitant les Stances ci-dessus à visage découvert & en habit de Ville, à la table de Monseigneur le Prince à Versailles, en presence de plusieurs autres Princes & Princesses du Sang, & de plusieurs des premiers Seigneurs & Dames de la Cour, il eut l'honneur & le plaisir de s'entendre dire d'une commune voix par toute l'auguste assemblée, qu'il ne lui manquoit de Baron que les traits du visage, tant il est vray que l'amitié que nous avons pour quelqu'un nous aveugle, & nous fait souvent croire que nous le retrouvons dans les gens qui lui ressemblent le moins.

SCENE XI.

Le Théâtre represente la nuit.

ARLEQUIN, MARINETTE, ARLEQUIN (*Cadet.*)

(*Dans le temps qu'Arlequin pense sortir du Théâtre, il entend qu'on accorde une guitarre, c'est Marinette qui sort d'un côté, tandis qu'Arlequin Cadet entre aussi de l'autre, ce qui donne occasion à Arlequin de rester, & de dire :*)

ARLEQUIN.
MAis qu'entens-je ? écoutons.

ARLEQUIN (*Cadet.*)
Que la nuit est serrée !
J'ai mis en sureté pour nous

Le Dindon dans mon ventre, au logis les bijoux.
Tandis que je suis en curée
Ne puis-je point encor filouter les filoux ?
Mais qu'est ce ? suis-je donc à Rome, où la guitarre
Toute la nuit bat le pavé.

(*Marinette touche un petit prélude que les deux Arlequins écoutent.*)

ARLEQUIN.

D'un prélude si fin j'ai le cœur enlevé,
Ecoutons ce qu'il nous prépare.

MARINETTE (*accordant sa voix à sa guitarre, chante un air Italien.*)

ARLEQUIN.

Diantre c'est du plus fin, peste qu'elle est sçavante !
Voyez comme à cet air elle donne le tour.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Je paritois bien qu'en amour
La Chanteuse n'est pas contente.

MARINETTE (*chante l'air François qui suit:*)

Cruel amour je romps tes nœuds
J'adorois Arlequin, & l'ingrat me dédaigne,
Ah qu'il est doux d'aimer ! mais il n'est point de feux
Qu'un froid mépris enfin n'éteigne.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

N'est-ce point ma folle aux bijoux ?

ARLEQUIN.

C'est parbleu Marinette, ouy sans doute c'est elle.

MARINETTE (*qui les entend s'en va en disant:*)

Quelqu'un fait ici sentinelle,
Tout doucement retirons nous.

SCE-

SCENE XII.

LES DEUX ARLEQUINS.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

APprochons.

ARLEQUIN.

Avançons.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Par quelque ſtratagême

Eſſayons d'arracher encor quelque butin.

ARLEQUIN.

Je veux lui dire que je l'aime,

Et que pour Colombine il n'eſt plus d'Arlequin.

(*Tous deux ſe cherchent, & paſſent d'un bout à l'autre du Théâtre ſans ſe toucher.*)

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Colombine chut, chut.

ARLEQUIN.

Es-tu là Marinette?

(*Ils repaſſent à l'autre bout.*)

ARLEQUIN (*Cadet.*)

St.....

(*Ils repaſſent une troiſiéme fois.*)

ARLEQUIN.

St.....

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Où es-tu donc?

ARLEQUIN.

Je ne te trouve point

(*Ils repaſſent encore, & ſe rencontrant ſe prennent tous deux par le bras.*)

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Tu prétends donc joüer à la cligne-muzette.

(*Ils se tâtent tous deux, & se trouvant de la barbe, se retirent plaisamment.*)

ARLEQUIN (*prenant le bras de l'autre.*)

Marinette, ma foi pour le coup je t'ai joint.

TOUS DEUX (*en se retirant.*)

Qui va-là ?

TOUS DEUX (*à la fois.*)

Arlequin. (*En prononçant ce mot d'Arlequin, tous deux tombent par terre.*)

ARLEQUIN *Cadet* (*à terre.*)

C'est l'ombre de mon frere
Qui sait que je suis arrivé.

ARLEQUIN (*à terre.*)

N'est-ce point l'ame de mon Pere
Qui mourut mécontent à la fin d'un Salvé ?

(*Tous deux se lèvent sur leurs genoux.*)

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Ombre errante qui m'es si chére,
Frere qui sous la corde as ton sort achevé,
Dequoi t'avises-tu de faire ici la ronde,
Laisse Arlequin en paix, & quitte ces bas lieux ;
Des nouvelles de l'autre monde
Je ne fus jamais curieux.

(*Il se lève tout doucement, & à mesure qu'il se lève, l'autre se baisse & s'aplatit contre terre.*)

ARLEQUIN (*tirant son épée.*)

Qui diable a donc pris ma figure,
N'est-ce point quelque loup-garou ?
Prens courage Arlequin, va lui briser le cou.
On dit qu'il craint du fer la mortelle piquure.
Fuy loup-garou, fuy de ces lieux,
Redoute ma fatale épée,
Ou ta tête coupée
Va tomber sous le fil de mon fer glorieux.

(*Il jouë du sabre en cherchant l'autre qui tâche de se relever doucement, Arlequin lui donne un coup de son*

son coutelas sur la tête, & en même-tems tombe par dessus lui. Tous deux se relèvent, le Cadet s'enfuit après avoir reçû & donné quelques coups, & Arlequin en escrimant toûjours rentre de l'autre côté.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

GERONTE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Je vous dis vrai, Monsieur, votre boëte à bijoux,
A ce fripon je l'ai renduë.

GERONTE.

Qu'en a-t-il fait? l'a-t-il perduë,
Ou veut-il me joüer quelque tour de filou?
Suffit que je le sais, & j'y mettrai bon ordre.
Mais parlons d'un sujet plus doux.
Ta Maitresse à l'appât enfin veut-elle mordre,
Et pourrai-je être son époux?

COLOMBINE.

Quoique votre valet m'ait fait par sa malice
L'affront que je vous ai conté,
A vos bontez rendant justice,
J'ai préféré votre service,
Aux soins de me vanger de ce trait effronté.
J'ai si bien travaillé que je croi qu'Isabelle
Par une flâme mutuelle,
Est du moins ébranlée à répondre à vos feux,
Mais je vais l'appeller, vous parlerez vous-même.
Je n'ai fait qu'aplanir le chemin raboteux,
C'est à vous d'achever, Monsieur, & quand on aime
L'on s'explique soi-même en mots bien plus nerveux.
Mais, bon. La voici qui s'avance.

De

De ſes intentions vous ſerez éclairci.
N'allez point battre l'air en amoureux tranſy,
Et tout en mots dorez, contez lui votre chance.

SCENE II.

GERONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

GERONTE.

DE quel eſpoir flatez-vous mon amour,
Madame, d'un vieillard ſouffrirez-vous l'hommage ?
Je ſçais qu'une fille à votre âge
N'écoute qu'avec peine un cœur ſur le retour.
Mais ce cœur n'eſt du moins, ni coquet, ni volage.
S'il aime, c'eſt de bonne foi,
Et qui le tient, l'a tout à ſoi.

ISABELLE.

Votre cœur m'eſt ſans doute une offre avantageuſe.
Vous êtes riche & moi ſans biens,
C'eſt un grand pas pour être heureuſe.
Mais bien d'autres ſoucis peuvent de ces liens
Rendre la ſervitude affreuſe.
Et s'il faut m'expliquer ici,
Geronte, franchement je croi vous bien connoître,
Vous devez me connoître auſſi,
Et mon cœur en deux mots à vos yeux peut paroître,
En vous diſant que s'il eſt doux,
De s'unir avec un époux,
Il eſt rude d'avoir un maître,
Et d'eſſuyer les chagrins d'un jaloux.

GERONTE.

Ah ne préſumez pas qu'en tyran domeſtique
Je ſois homme à me gouverner.

ISABELLE.

Je connois d'un vieillard l'empire deſpotique,

Plus

Plus il eſt foible, & plus il prétend dominer.
De la moindre mouche il ſe picque,
Et près d'un jeune cœur ſon eſprit ne s'applique
Qu'à contrôler ſes pas, & par tout le gêner.
D'un pouvoir ſi chagrin l'inſupportable entrave
Exciteroit bien-tôt mon vif reſſentiment,
Et pour m'expliquer nettement
Je veux vivre en compagne & non pas en eſclave:
Aimer tranquilement un mari reſpecté,
Avoir liberté toute entiére,
Et n'abuſer jamais de cette liberté,
Geronte, de mon cœur voila la caractére,
Qui n'eſt propre qu'à ceux qui veulent s'y fier?
Vous accommode t'il? eſt-ce là votre affaire?
A ces conditions, voulez-vous vous lier?
Ou point de mariage, ou point de défiance.
Vous ne me dites rien! Je voi dans l'embarras
De ce ſombre ſilence
Que le parti ne vous plaît pas.

COLOMBINE.

Non, non, connoiſſez mieux juſqu'où va ſa conſtance
Il brûle du deſir de ſe voir votre époux.
Ce ſeroit vous mentir avec trop d'impudence
De dire qu'un vieillard peut n'être point jaloux,
Mais l'excès nuit par tout, ſi trop de jalouſie,
Dans une ame qu'elle a ſaiſie
Transforme l'amour en tourment
D'un mari patient la commode indolence
Aux projets d'un galant donne trop de licence,
Et détruit ſes feux promptement.
Il vous croit fort ſage, il vous aime
Mais un coup d'œil de temps en temps
Ne peut que vous donner de ſon amour extrême
Des témoignages éclatans.

ISABELLE.

Ah que l'éclat en eſt une marque bien fauſſe!

C'eſt

C'eſt un poiſon mortel dont on ne peut guérir.

COLOMBINE.

Un ſage amour en peut ſouffrir
Autant qu'il faut de ſel pour une bonne ſauce :
Si vous lui donnez donc la main
Vous pouvez en permettre au moins un petit grain
D'une doze fort délicate,
Pourvû qu'il ſçache y mettre un ſi bon frein
Que jamais ſon chagrin n'éclate.

GERONTE.

Suffit, & ſur ce point, nous ſerons ſans procès.

COLOMBINE.

Lorſque l'on aime avec excès,
C'eſt en vain qu'on voudroit refuſer quelque choſe.
On ne doit pas être indolent ;
Mais comme un bon mari jaloux & patient,
S'il a les yeux ouverts, il aura bouche cloſe ;
Du reſte, vous pourrez, dit-il, à votre gré
Comme maitreſſe du ménage
Régler la table & l'équipage.

GERONTE.

Coupez, tranchez, taillez, & je l'approuverai,
Sous l'or, je veux couvrir les défauts de mon âge,
Il ne faut donc qu'un mot, & me voilà tout prêt.

ISABELLE.

Geronte doucement, bride en main s'il vous plaît.
Ce n'eſt pas que mon cœur à votre hymen renonce ;
Mais je ne conclus rien ſans le bien conſulter,
Et dans la fin du jour, vous aurez ma réponſe.
Adieu pour un moment, laiſſez-moi vous quitter.

SCE-

SCÉNE III.

GERONTE, ARLEQUIN CADET (*tenant à la main le coffret aux bijoux.*)

GERONTE.

ET moi je vais chez le Notaire
Faire tout de ce pas minuter le contrat.
Mais j'apperçoi mon ſcélérat,
Que pourra-t-il me dire, & que prétend-il faire ?
Il tient entre ſes mains la boëte à mes bijoux.
Peut-être vient-il me les rendre.
Tout-doucement approchons-nous.
Et ſans qu'il m'apperçoive, eſſayons de l'entendre.

ARLEQUIN CADET (*ſe croyant ſeul, & regardant les bijoux.*)

Etranger que je ſuis ſi je m'en vais les vendre,
L'on me prendra pour un filoû,
Et je pourrois me faire pendre.
Ici Dame Juſtice a l'appetit ouvert,
Au ſeul aſpect d'une ſi riche proye
Un Commiſſaire ardent petilleroit de joye,
Et mettroit ſur le champ Arlequin à couvert.
Ne faiſons point cette folie,
Entre leurs mains il fait trop chaud,
Il vaut mieux que ſans bruit je décampe au plutôt,
Pour les porter en Italie.

GERONTE (*ſe montrant.*)

Non traître, non voleur, tu n'iras pas ſi loin.
Je te prends ſur le fait. Eh bien que veux-tu dire ?

ARLEQUIN CADET (*regardant fixement Geronte qu'il ne connoît point.*)

Je dis que je n'ay pas beſoin,
Qu'un vieux Singe habillé vienne me faire rire.
Ce vilain Chat-huant m'a l'air d'un faux témoin.

GERONTE.

Scélérat! Est-ce ainsi que l'on parle à son Maître?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Et vous, est-ce ainsi maître fou
Qu'on parle aux gens sans les connoître?
Retirez-vous, & vîte; ou je vous romps le cou.

GERONTE.

Qu'entens-je? juste Ciel! quelle horrible impudence!
Faut-il qu'un fripon de Valet
Ajoûte au larcin qu'il me fait
L'injure, la menace, & la méconnoissance.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Bon homme, dans quel Cabaret
Viens-tu de sifler la Linote?
Est-ce le vin rosé, le blanc, ou le clairet,
Ou tous, qui t'ont si bien chamaré la calote?

GERONTE.

Ah c'est trop m'insulter. Je créve de couroux.
Traître rens-moi ce vol, rens-moi tous mes bijoux:
Ou crains l'effet de ma menace.

ARLEQUIN *Cadet* (*à part.*)

Voici quelque maître Filoux
Qui sçait mon avanture, & me suit à la trace.

GERONTE.

Que dis-tu-là, te resous-tu.
A me rendre ce vol? Fais le de bonne grace.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Vieillard tu sens le vieux battu
Ma patience enfin se lasse,
Et si tu ne quittes la place
Tu pourras bien sentir ce que pése mon bras;

GERONTE.

Parler de la sorte à moy, traître,
A moy Geronte, à moy ton Maître!

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Sois Geronte, ou qui tu voudras

Ny je ne te connois, ni ne veux te connoître,
Seulement ne m'approche pas,
Ou de vingt coups de poing....

GERONTE.

Insolence suprême!
Est-ce donc que je dors, n'es-tu pas Arlequin?
N'as-tu pas mes bijoux dans ce petit escrin,
Ne les ai-je pas mis entre tes mains moi-même?
Et ne les as-tu pas portez
Pour en faire present à l'aimable Isabelle?
N'ont-ils pas été presentez,
Par Colombine à cette belle,
Et n'ont-ils pas été remis entre tes mains
Par cette même Colombine?
Dis maraut, n'es-tu pas le dernier des humains,
Si dans ce vol ton cœur s'obstine?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Monsieur le vieux Rêveur point tant d'émotion;
Appaisez votre bile, & dites je vous prie
D'où vous vient cette vision;
Depuis demi quart-d'heure avec attention
Je gobe les vapeurs de votre rêverie,
Encore à ce discours faut-il faire une fin.
Je m'appelle, il est vrai, le Seigneur Arlequin,
Mais au diable si de ma vie
Je vous ai ni vû ni parlé,
Ny si jamais j'en eus envie
Et si quelqu'un vous a volé
Courez si bon vous semble après, le champ est libre,
Mais laissez Arlequin retourner sur le Tibre.
Serviteur.

GERONTE.

Ah fripon! Doucement, doucement
Tu ne t'enfuïras point avec mes pierreries,
Et dans peu ton larcin aura son châtiment. (*Arlequin veut s'en aller, & Geronte le retient par le bras.*)

AR-

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Et toi maître filou avec tes singeries
Pense-tu m'enlever ce qui n'est point à toi ?
Laisse-moi, vieil escroq, je te dis laisse-moi.

GERONTE.

Je te tiendrai voleur.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Si tu ne quittes prise
Je t'arracherai sur ma foi
Jusqu'au dernier toupet de cette barbe grise. (*Il lui arrache un poil de la barbe.*)
Quitte donc.

GERONTE.

Au voleur.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Quitte donc.

GERONTE.

Au voleur.
A moi Messieurs, à moi.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Ne veux-tu pas te taire ?

GERONTE.

Scélérat.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Tu cherches ton malheur.

GERONTE.

Fripon.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

De tes bijoux je vais te satisfaire,
Tien les voilà payez. (*Il le bat.*)

GERONTE.

Haye, haye, un Commissaire,
Quel abominable attentat !
Un valet me vole & me bat,
Courons à la Justice ;
Vite un Decret, & qu'un cruel supplice
Me vange de ce scélérat. (*Il s'en va.*)

SCE-

SCENE IV.

ARLEQUIN CADET (*seul.*)

VOïez-vous le gaillard comme avec son histoire
Il croyoit-ici me leurrer,
Et si je n'avois sçu d'abord le rembarrer,
De quel air impudent il m'en faisoit accroire.
Mais je lui devois net dépiler sa machoire.
Au fond de notre poche enfermons nos bijoux.
Que Paris malepeste est semé de filoux !
Mais il a que je croi parlé d'un Commissaire.
De ces noirs animaux le terrible regard
Est une vision qui jamais ne peut plaire :
De leurs avides mains fuïons donc le hazard,
Il vaut mieux pour trinquer m'enfoncer quelque part. (*Il s'en va.*)

SCENE V.

ARLEQUIN (*seul.*)

PLus je rêve, plus je rumine,
Plus mon trouble s'augmente, & moins je vois de jour.
Ah malheureuse Colombine
Falloit-il me joüer de cet infame tour ?
Moi la perle des bons, des fidèles la crême,
Vrai miroir de simplicité,
Marmite de douceur, pot de sincérité,
Et moi lâche poltron qui t'aime
Après cette infidélité.
Que me dira tantôt mon bon-homme de maître,
Comment lui raconter ce larcin impudent ?
Depuis ce fatal accident
Je n'ai point à ses yeux encore osé paroître.

Mon

Mon esprit est broüillé, mes sens sont abatus,
J'ai cherché du repos dans la liqueur vermeille ;
Mais en vain mes soucis avecque la bouteille
Toute la nuit se sont battus,
Quoique ma téte ait fait merveille,
Je n'ai pû voir sous la force du vin
Succomber mon chagrin.
Mais n'apperçois-je pas de loin venir Geronte,
A son aspect déja se broüillent mes boyaux,
D'une chaude pudeur le sang au front me monte.
Bacchus emplâtre à tous mes maux,
Fais qu'adroitement je lui conte
Le vol de ses joyaux.
Sur le discours que je veux faire,
Méditons un moment pour ne nous blouzer pas.

SCENE VI.

GERONTE, ARLEQUIN.
(*Révant sur le bord du Théâtre.*)

GERONTE.

J'Ai fait ma plainte au Commissaire,
Et bon Decret en main, le voici sur mes pas.
Bon. Je vois mon fripon. Nous l'allons mettre à l'ombre,
Grace au Ciel ; de ces lieux il n'est point décampé.
Qu'il est rêveur ! qu'il a l'air sombre !
Il a de son larcin tout l'esprit occupé.
Il parle entre ses dents, & secoüant la tête
Il marche, & tout d'un coup s'arrête.
Droit à son front son doigt s'étend.
Son visage est en eau ; voïez comme il s'essuïe,
Son menton sur son bras s'appuïe,
Il soupire, & n'est pas content.
Qu'un crime au fond du cœur nous donne de martyre.

ARLEQUIN (*comme en surſaut-ſortant de ſa rêverie.*)

Oüi, voilà juſtement ce qu'il faudra lui dire.
Ah Monſieur ! vous voilà. Si ma fidélité ....

GERONTE.

Ah ! ne m'approche pas ſcélérat effronté.

ARLEQUIN.

Qu'ai je donc fait qui puiſſe enflammer votre bile,
Par quel crime ai-je pû mériter ce courroux ?

GERONTE.

Oüi, ſans doute j'ai tort de n'être pas tranquille,
Triompher à mes yeux du vol de mes bijoux,
Abuſer lâchement de mon âge imbecille,
Traître, pour me roüer de coups ;
Tout cela ne vaut pas la peine de ſe plaindre.

ARLEQUIN.

Moi je vous ai volé, moi je vous ai battu.
Ah c'eſt trop inſulter un homme de vertu.
Quel plaiſir prenez-vous à feindre.
De la perte de vos bijoux,
Je ſuis plus mille fois en colére que vous.
Dans les exhalaiſons de ma bile chagrine,
De quels reproches vigoureux
Malgré l'amour qui me domine
N'ai-je point chargé Colombine,
Quand j'ai ſçû ce vol douloureux ?
Dites-moi ſeulement où ce vol ſe recèle,
Vous verrez Arlequin fidèle
A vous les rechercher emploier tous ſes ſoins,
Et pour les retrouver fureter avec zèle
Les plus ſecrets recoins.

GERONTE.

Traître, impoſteur, voleur à pendre,
Au lieu de m'inſulter tu n'avois qu'à les rendre
Quand je les ai ſurpris dans tes infames mains.

ARLEQUIN.

Dans mes mains, & quand ?

GERONTE.

Tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Vous rêvez, Monsieur, ou je meure.

GERONTE.

Je rêve, moi.

ARLEQUIN.

Monsieur, vos yeux étoient-ils sains,
Aviez vous des lunettes
Bien fines & bien nettes ?
Où m'avez-vous vû, moi, qui pour me divertir
Du fond d'un Cabaret ne fais que de sortir ?

GERONTE.

De ce franc scélérat j'admire l'impudence :
Oüi, j'avois de bons yeux, & ne les fermois pas ;
Mais plût au Ciel en récompense
Que nous eussions été moi sans dos, toi sans bras,
Ca ça, voici Monsieur le Commissaire.
Qui te fera chanter tout d'une autre façon.

SCENE VII.

GERONTE, ARLEQUIN, LE COMMISSAIRE.

Trois Archers.

LE COMMISSAIRE.

Est-ce là le voleur ?

GERONTE.

Oüi Monsieur.

LE COMMISSAIRE (*aux Archers.*)

Rapiniére,
Furet & Grippetout, saisissez ce garçon. (*On se saisit d'Arlequin.*)

AR-

ARLEQUIN.

Moi Monſieur, & pourquoi ?

LE COMMISSAIRE.

Nous allons vous l'aprendre.

ARLEQUIN.

Qu'ai-je donc fait ?

LE COMMISSAIRE.

De quoi te faire pendre.

GERONTE.

Monſieur, ſans déplacer qu'il ſoit interrogé.

LE COMMISSAIRE.

Chez-moi tout ſur le champ je ferai mon Office,
Mais garniſſons un peu les mains de la Juſtice,
Et que de vos bijoux le Greffe ſoit chargé.
Nous ne combattons point ſans part à la dépoüille :
Où ſont-ils ?

GERONTE.

Sur lui-même.

LE COMMISSAIRE.

Ah bonheur ſans égal !
Qu'avec exactitude en tous lieux on le foüille,
Et nous en dreſſerons un bon Procès verbal.

ARLEQUIN (*aux Arcbers qui le foüillent.*)

Que vos mains en crochets fecondes
Savent parfaitement de mes poches profondes
Trouver le droit chemin.
Voyez ſi par hazard la boëte n'eſt point miſe
Dans quelque trou de ma chemiſe.
Furetez par tout Arlequin.
Peut-être dans mon œil ſera-t-elle cachée ?
Peut-être dans ma bouche, ou dans un autre endroit?
Tenez, regardez-y tout droit.
Eh bien ! par tout en vain vous l'avez donc cherchée ?

LE COMMISSAIRE.

Comment ſur ce maraut l'on ne trouve donc rien ?
La Juſtice, Monſieur, ne vit pas de paroles,
Voïez ſi vous voulez qu'on verbaliſe bien,

Au défaut des bijoux l'infaillible moyen,
C'eſt d'avancer quelques piſtoles,
Ce ſera ſur les frais le premier rabatu,
Mon Clerc aura le ſoin de vous en tenir compte,
Notre allure en ſera plus prompte,
Et nous vous ſervirons à bouche que veux-tu.

SCENE VIII.

PIERROT, GERONTE, ARLEQUIN.

LE COMMISSAIRE (*les Archers.*)

PIERROT.

A Mon ami ces faquins font inſulte,
Tirons le de cet embarras,
A moi Gardes, à moi Soldats,
Dans un beſoin preſſant, c'eſt en vain qu'on conſulte.
Canaille, lâchez-priſe, ou je vous romps les bras.
(*Il frappe ſur les Archers qui fuyent.*)

GERONTE (*s'enfuyant.*)

Au plus vîte je me dérobe,
Laiſſons les entr'eux s'égayer.

ARLEQUIN (*battant le Commiſſaire.*)

Monſieur le Commiſſaire, ah la poudreuſe robe,
Et qu'on vous fait plaiſir de la bien balayer!

LE COMMISSAIRE (*s'enfuit.*)

Haye, haye, haye, haye.

ARLEQUIN.

Adieu Monſieur le Commiſſaire,
Si jamais vos habits ſont poudreux ou gâtez,
Venez à moi, bien-tôt ils ſeront vergetez.

SCENE IX.

ARLEQUIN, & PIERROT
(*restez seuls sur le Théâtre.*)

ARLEQUIN.
ME voilà donc tiré d'affaire.

PIERROT.
Eh oüi. Mais garre le retour.
Si bien-tôt au cachot, tu ne veux qu'on nous gîte,
Il faut dénicher au plus vîte.

ARLEQUIN.
Quitte pour faire aux champs un tour.

PIERROT.
Tiens, voilà ton argent, & je te rends ta bourse,
Les vingt ducats y sont que tu m'as mis en main;
Mais il faut décamper soudain.

ARLEQUIN.
C'est de quoi fournir à la course,
Je prens avec plaisir la bourse & les ducats:
Refuser de l'argent, en affectant le prude,
N'est pas dans Arlequin un péché d'habitude.
Mais tirez-moi d'un embarras.
A qui d'un soin si charitable
Arlequin est-il redevable?
Quel est votre nom, s'il vous plaît?
Encor faut-il que je connoisse
Cet ami chaud, dont la proüesse
A si bien pris mon intérêt.

PIERROT.
Quoi! L'aspect de la bête noire
Auroit-il pû de ta mémoire
Effacer ton ami Pierrot?

ARLEQUIN.
Qui Pierrot?

PIERROT.

Pierrot. Moi, qui ne ſuis point un ſot.

ARLEQUIN.

Vous Pierrot, qui pouvez-vous être ?
Si j'ai de bonne foi l'honneur de vous connoître
Puiſſai-je ne vuider jamais pinte ni pot.

PIERROT.

As-tu ſouvent cette ſaillie ?

ARLEQUIN.

Il faut que dans la tête il ait un peu de vin.

PIERROT.

Il eſt par ma foi ſou.

ARLEQUIN.

La plaiſante folie !

PIERROT.

Dis-moi n'es-tu pas Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oüy, ſans doute.

PIERROT.

D'hier arrivé d'Italie ?

ARLEQUIN.

Qui moi ? Tu rêves donc, depuis plus de dix ans
Je mange du pain de Goneſſe.
Voïez un peu comme l'yvreſſe
Au plus ſage ôte le bon ſens.
Mais ſi j'ai de bons yeux, avec ma larroneſſe
Mon maître revient ſur ſes pas,
Quelque fat l'attendroit. Tu ne m'y retiens pas.

(*Ils s'en vont.*)

SCENE X.

GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

OUy, viens-t-en chez le Commiſſaire.
Dépoſer contre ce fripon.

CO-

COLOMBINE.

Mais, Monsieur, est-ce tout de bon?
Certain reste d'amour me dit de n'en rien faire,
Encor s'il ne risquoit que des coups de bâton
J'y prêterois mon ministére;
Mais tel châtiment qui soit dû
A cette lâche perfidie,
Quand un quart-d'heure on est pendu,
Helas Monsieur, helas! c'est pour toute la vie.

GERONTE.

Quoi tu peux pour ce traître avoir de la pitié?

COLOMBINE.

Soit que j'aye le cœur par nature un peu tendre,
Soit qu'il me reste encor quelque brin d'amitié,
Je ne me puis, Monsieur, resoudre à le voir pendre.
Mais je pretens vous faire un entretien plus doux:
Cette perte de vos bijoux,
A-t-elle étouffé la tendresse
Que vous inspiroit ma maitresse,
Vous pour qui dans le but d'en faire son époux
J'ai si bien fait agir mes soins & mon adresse?

GERONTE.

Non Colombine, non, je ne peux oublier
L'amour que j'ai pour Isabelle,
Trop heureux si tes soins redoublez auprès d'elle
A mon sort la peuvent lier.

COLOMBINE.

La voici qui vient elle-même,
Contez lui vos raisons, faites-lui dire un oüi;
Quand on est bien riche & qu'on aime
Rien n'est impossible aujourd'hui.

SCENE XI.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

GERONTE.

MAdame, encore un coup soupirerai-je en vain ?
De mon sincére cœur, de toute ma richesse
Soïez seule & toûjours maitresse,
A qui vous offre tout accordez votre main.

COLOMBINE.

Consentez aux desirs de l'amoureux Geronte ;
Pour dire un mot si doux faut-il tant barguigner ?
Et pourquoi différer par une sotte honte
Ce qu'il faut à la fin donner ?

ISABELLE.

Geronte, vous domptez enfin ma resistance.
Vous triomphez, & la distance
Qu'un âge différent semble mettre entre nous,
Ne m'empêchera point de vous voir mon époux.

SCENE XII.

OCTAVE, GERONTE, ISABELLE, COLOMBINE.

OCTAVE (*entrant brusquement.*)

QU'entens-je juste Ciel ! Madame est-il possible?
Vous aimez ce vieillard, & n'êtes point sensible
A mes feux violens, à mes brûlans desirs.

ISABELLE.

Je vous l'ai dit vingt fois, & je vous le repète,
Vous poussez près de moi d'inutiles soupirs,
Et pour vous je ne suis point faite,

OCTAVE.

Cruelle !

ISA-

ISABELLE.

Cet aveu doit vous mettre en courroux,
Mais plus vous me pressez, plus mon cœur se rebelle,
Et plus je reconnois qu'il vaut mieux entre nous
Paroître cruelle pour vous
Que d'être à moi-même cruelle.
L'hymen est pour toûjours. Et d'une folle ardeur
Je n'irai point me rendre
A qui jamais n'a sçû comprendre
Le sécret de gagner un cœur.
En vain vous venez pour me plaire
D'un bien mort en vos mains m'étaler les attraits,
Ce que sur un Amant l'amour n'a pas pû faire,
L'hymen sur un mari ne le fera jamais.
Vous contez en beaux mots vos feux, votre tendresse,
Mais croïez-moi l'on aime mal,
Quand moins que ses écus on aime une maitresse.

OCTAVE.

Et vous me préférez cet indigne rival?

ISABELLE.

Par un défaut honteux à votre âge très-rare
Vous êtes jeune, & tout ensemble avare,
Lui vieux, mais franc & libéral;
En un mot il me plaît, je le croi mon affaire,
La chose est résoluë; il n'en faut plus parler,
Et si cette pilule est un peu trop amére,
Sur votre coffre-fort allez vous consoler;
Adieu, retirez-vous.

OCTAVE.

Oüi, oüi je me retire,
Et si sans qu'il en coûte on ne peut être aimé,
Plutôt que d'essuyer le rigoureux martire
De dessaquer cet or dont mon cœur est charmé,
J'étouffe pour jamais mes amoureuses flammes,
Et renonce à toutes les femmes:
Adieu.. De ce vieillard faites en votre époux.

(*Il s'en va.*)

SCENE XIII.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

ISABELLE.

OUy sans doute avec lui l'Hymen me sera doux.
Geronte, soutenez l'aimable caractére,
Qu'en un âge avancé l'on rencontre si peu ;
Je mettrai tous mes soins à vous marquer mon feu,
Et mon unique but ce sera de vous plaire :
L'on ne me verra point comme on voit à Paris
Tant de femmes de vieux maris,
Maitresses de leurs biens & de corps séparées
Sous l'appuy d'un galant puissant,
D'un divorce honteux toûjours deshonorées,
Fournir ample matiére au journal médisant ;
Courir tous les Devins dans l'espoir du Veuvage,
Et se faire traîner en pompeux équipage,
Tous les jours en cadeaux, au bal, ou dans le jeu,
Tandis que le bon-homme épuisé sans ressource
Voit boüillir auprès de son feu
Son petit pot qu'il régle à sa petite bourse.
J'accepte votre main, & jusques au tombeau
Vous me verrez inséparable ;
Aimons-nous tendrement, & par un sort nouveau,
Montrons qu'un vieillard est aimable,
Et que l'on plaît sur le retour
Quand la vertu régle l'amour.

COLOMBINE.

Pour accomplir de tous points votre joïe,
Il ne vous faudroit plus que ravoir le butin
Qu'a volé le traître Arlequin,
Ah! voici justement le Ciel qui nous l'envoye.

SCE-

SCENE XIV.

ISABELLE, GERONTE, COLOMBINE.

Les deux ARLEQUINS, *qui entrent l'un d'un côté, l'autre de l'autre.*

COLOMBINE (*appercevant tout à la fois les deux Arlequins.*)

Mais que vois-je, Madame? Arlequin est doublé,
L'œuf à l'œuf n'est pas plus semblable.
(*Les deux Arlequins se voyant font des postures admirables pour témoigner leur surprise.*)

GERONTE.

D'un pareil incident je suis émerveillé.

ISABELLE.

Cette rencontre est admirable.

GERONTE.

Voïons un peu des deux qui doit être pendu.

COLOMBINE (*les regardant tous deux.*)

Mes yeux ont-ils donc la berluë ?

ISABELLE.

Plus sur eux s'attache ma vûë,
Plus mon esprit est confondu.

COLOMBINE.

Il faut que je les examine,
Voïons qui répondra des deux.
Arlequin ?

TOUS LES DEUX ARLEQUINS (*à la fois.*)

Colombine.

COLOMBINE.

Plus mon œil s'arrête sur eux
Moins je me détermine.
Spectres, dites de bonne foi

Qui de vous est le véritable,
Parlez, répondez-moi.

TOUS DEUX (*à la fois répondent.*)

Moi.

GERONTE.

Je soutiens l'un & l'autre pendable,
L'un pour être un voleur, l'autre pour être un diable.

COLOMBINE.

Peut-être en les touchant m'éclaircirai-je mieux.
Qu'ensemble près de moi l'un & l'autre s'avance.

(*Ils s'approchent en faisant les mêmes pas & les mêmes postures, & Colombine les tâte.*)

Ils sont de chair & d'os, même corps, mêmes yeux,
Même nez camard, même panse,
L'un des deux est un diable, ou tous deux sont jumeaux.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Oh non, mon frére s'est fait pendre.

ARLEQUIN.

Deux fois je l'ai risqué, mais de tous les deux sauts
Galamment j'ai sçû me défendre.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Cher aîné, c'est donc toy ?

ARLEQUIN.

C'est donc toi, cher Cadet ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Quel plaisir de te voir !

ARLEQUIN.

Que je suis satisfait ?
Oüi, c'est moi que par escalade
Tu croïois aux enfers entré.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Permets que dans cette embrassade
Je goûte le plaisir de t'avoir rencontré. (*Ils s'embrassent d'une maniére fort grotesque.*)

COLOMBINE à ARLEQUIN (*après leur embrassade*)

Fort bien. Mais les bijoux ?

AR-

ARLEQUIN.

Ah ! Colombine cesse
De me prendre pour un filoux.
Rens à mon maître ces bijoux ;
Ou donne les à ta maitresse,
Dans ce vol supposé cesse de m'intriguer ?

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Cessez sur ces bijoux de vous tant fatiguer,
Vous vous tourmentez tous, & pas un ne devine :
Mais il m'est fort aisé de vous les indiquer,
Puisque par qui-pro-quo des mains de Colombine
Je les ai moi-même reçûs ;
Et ce vieillard d'humeur chagrine
Qui vouloit malgré-moi mettre la main dessus,
S'est un peu fait froter l'échine,
Je te les rens, mon frere, & qu'on n'en parle plus.

ARLEQUIN *à* COLOMBINE.

Eh bien l'on m'alloit pendre avec ton imposture,
Que n'aurois-je point dit après ?

ISABELLE.

Le mal n'étoit pas grand, & de là-bas exprès
Tu serois revenu pour lui chanter injure.

ARLEQUIN.

Peste, quel qui-pro-quo, qui coule un homme à fond !
L'on en fait en Justice ainsi qu'en Médecine,
Et l'on y prend souvent, croy moi ma Colombine,
Et le blanc pour le noir, & le brun pour le blond.

GERONTE.

Mes joyaux d'un voleur ne sont donc plus la proïe !
Dans la dance & dans le festin,
Allons de notre Hymen en redoubler la joye.

ARLEQUIN.

Et des deux Arlequins quel sera le destin ?
Colombine mon cœur, ma petite friponne,
Pour venger tous les maux qu'aujourd'hui tu m'as faits,
Tu sçais bien comme on peut refaire notre paix.

ISABELLE.

Tu la veux époufer, Eh bien! je te la donne;
Et Marinette à ton Cadet:
Es-tu content?

ARLEQUIN.

Très-fatisfait.

ARLEQUIN (*Cadet.*)

Je ne dédirai point mon frere.

ARLEQUIN.

Allons, morbleu, la joye, il faut bien commencer,
Grandes nôces & bonne chére,
Sur tout le bal, j'y veux dancer,
Et montrer ce que je fçais faire;
Sautons, chantons, beuvons vin frais,
Et des deux Arlequins que l'on parle à jamais.

GERONTE.

D'un divertiffement bizare
Attendant le foupé je veux vous réjoüir.

ISABELLE.

Eh bien qu'on le prépare.

GERONTE.

Il eft déja tout prêt.

ISABELLE.

Il faut donc en joüir.

(*Le fond du Théâtre s'ouvre, d'où fort un charivari de toutes fortes d'inftrumens grotefques, à la tête defquels dancent quatre petits Arlequins & un Scaramouche qui eft Pafcariel; & dans les paufes de la dance & du charivari une voix vient chanter un air en deux couplets à la loüange de la vieilleffe.*)

FIN.

LES



Tom. III.

LES
FABLES D'ESOPE.

COMEDIE EN CINQ ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur Bourſaut.

A C-

ACTEURS.

ESOPE.
LEARQUE, Gouverneur de Sizique.
EUPHROSINE, Fille de Learque.
AGENOR, Gentilhomme de Lesbos, Amant d'Euphrosine.
DORIS, Confidente d'Euphrosine.
HORTENSE, Fille entêtée de son Esprit.
DEUX DEPUTEZ de Sizique, tous deux fort vieux.
PIERROT, Paysan d'auprès de Sizique.
AGATON, petit Garçon fort beau, fils de Learque.
CLEONICE, petite Fille fort laide, sœur d'Agaton.
Mr. DOUCET, Généalogiste.
AMINTE, Mere d'une fille enlevée.
ALBIONE, Veuve d'un Conseiller-Notaire.
COLINETTE, Femme de Pierrot.
Mr. FURET, Huissier.
DEUX COMEDIENS.
UN MAISTRE D'HOSTEL.
UN SOMMELIER.
UN LAQUAIS.

La Scêne est à Sizique.

LE

LE POUVOIR DES FABLES.

PROLOGUE.

Autrefois dans Athène un fameux Orateur
Zèlé pour la Cause Publique,
Craignant pour sa Patrie un extrême malheur
Mit en œuvre sa Réthorique ;
Et pour émouvoir l'Auditeur
Fit un discours fort pathétique.
Mais le Peuple qui l'écoutoit
Immobile comme une Souche,
Ne fut non plus touché de ce qu'il débitoit
Que s'il n'eût pas ouvert la bouche.
Chagrin du peu de progrès
Que faisoit son Eloquence.

L'Anguille, ajoûta-t-il, l'Hyrondelle & Cérès
Firent un jour connoissance.
En voyageant toutes trois
Un fleuve impetueux s'oppose à leur passage ;
L'Hyrondelle en volant, & l'anguille à la nage,
Le passerent sans peine, & l'auroient fait vingt fois.
Et Cérès ? dit le Peuple en élevant sa Voix :
Vous avez fait passer l'Anguille & l'Hyrondelle ;
Monsieur le Philosophe en vous remerciant :
Mais Cérès, que devint-elle ?
Dit encor une fois le Peuple impatient.
Messieurs, dit l'Orateur, vous dessillez ma veuë ;
Je me suis abusé jusques à ce moment :
La vérité toute nuë
N'a pas assez d'Enjoûment :

Une

Une Fable l'insinuë
Bien plus agréablement.
Messieurs les Auditeurs, qui par votre suffrage
Rendez bon ou mauvais le Destin d'un Ouvrage,
Celuy qui va paroître est d'un genre nouveau :
S'il vous blesse il est laid, s'il vous plaît il est beau.
Esope, si connu par ses sçavantes Fables,
Fut jadis condamné par des Juges coupables :
Mais ceux qui de son sort décident aujourd'huy
Ont trop d'intégrité pour s'armer contre luy.
Il ne vous dira point de ces Quolibets fades,
Qui ne sont de bons mèts que pour des goûts malades :
Par les Fables qu'il cite en différens endroits
Il se montre à vos yeux tel qu'il fut autrefois.
Pesez-en le mérite en Juges équitables :
Vous le méconnoîtriez s'il ne disoit des Fables :
Et vous auriez dans l'ame un sensible dépit
De le voir par sa Bosse, & non par son Esprit.

LES FABLES D'ESOPE.

ACTE I.

SCENE I.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

ENfin ce grand esprit que je brûlois de voir,
L'incomparable Esope est icy d'hier au soir.
Tu le vis à loisir, nous soupâmes ensemble:
Ne me déguise rien, dy-moy ce qu'il t'en semble.
Ne le trouves-tu pas un aimable homme?

EUPHROSINE.

Moy?

LEARQUE.

Oüy.

EUPHROSINE.

Je n'en connois point qui luy ressemble.

LEARQUE.

Et toy
Comment le trouves-tu? je te croi délicate.

DORIS.

Et ne voulez-vous point, Monsieur, que je le flatte?

LEARQUE.

Dis la vérité pure, autrement ne dis mot.

DORIS.

Vous le souhaitez?

LEARQUE.

Oüy.

DORIS.

C'est un vilain Magot,
Franchement.

LEAR-

LEARQUE.

Quoy! friponne, être assez arrogante...

DORIS.

Si cela vous déplaît, souffrez donc que je mente.
Me voilà toute prête à dire qu'il est beau ;
Que c'est, si vous voulez, un Adonis nouveau ;
Qu'à le voir sans l'aimer, c'est en vain qu'on travaille ;
Qu'il n'est pas dans le monde une plus riche taille ;
Que du haut jusqu'au bas tout m'en paroît charmant ;
Mais ce sera, Monsieur, mentir impudemment :
Et jamais au mensonge on ne m'a veu de pente,
Quoy que vice ordinaire à toute Confidente.

LEARQUE.

Il ne te plaît donc pas ?

DORIS.

O que pardonnez-moy,
Je ris incognito d'abord que je le voy ;
Je ne puis m'en tenir quelque effort que je fasse :
Il n'est point de laideur que son museau n'efface :
Et le reste au visage est si bien assorti
Qu'il n'a membre en son corps qui ne soit mal bâti.
Celui qui le forma choisit un sot modèle.

LEARQUE.

S'il luy fit le corps laid, il luy fit l'ame belle,
Plût aux Dieux, tel qu'il est, qu'Euphrosine luy plût !

EUPHROSINE.

Et si je luy plaisois quel seroit votre but,
Mon Pere ?

LEARQUE.

Ignores-tu jusqu'où va ma tendresse,
Et combien dans ton sort ton Pere s'intéresse ?
Jamais aucun plaisir ne m'a semblé si doux,
Que celuy que j'aurois de le voir ton Epoux.

EUPHROSINE.

Mon Epoux, juste Ciel ! que venez-vous de dire ?

DORIS.

Bon, ne voyez-vous pas qu'il nous veut faire rire ?

LEAR-

LEARQUE.

Esope, selon toy, n'est donc pas son fait?

DORIS.

Non.
Pour épouser un Singe il faut être Guenon.
Car entre nous, Monsieur, Esope est un vray Singe:
Celuy qui vous est mort, quand il avoit du linge,
Un juste-au-cours, des gands, & son petit chapeau,
Au gré de tout le monde étoit beaucoup plus beau;
Et s'il faut qu'à vos yeux mon cœur se dévelope,
Je l'aurois épousé plus volontiers qu'Esope.

LEARQUE.

S'il faut être animal pour mériter ta foy,
Le Singe que j'avois étoit digne de toy.
Pour moy que l'esprit charme en quelque endroit qu'il brille,
Je ne tiens point Esope indigne de ma Fille.

DORIS.

Et quel diantre d'esprit trouvez-vous donc qu'il ait?

LEARQUE *à Euphrosine.*

Ecoute. En peu de mots en voicy le Portrait.
Il est laid; mais croy moy, c'est une bagatelle:
Un homme est assez beau quand il a l'ame belle;
Et dans le plus bas rang comme dans le plus haut,
Toûjours celle d'Esope a paru sans deffaut.
Crésus à qui le Ciel fit un si beau partage
Qu'une Richesse immense est son moindre avantage,
Crésus le plus heureux de tous les Potentats,
Se repose sur luy du soin de ses Etats.
Dans un Poste si haut à quoi crois-tu qu'il pense?
A vivre dans le faste, & parmi l'opulence?
A bâtir sa Maison des dépouilles d'autruy?
Il sert le Roy, le Peuple, & ne fait rien pour luy.
Au riche comme au pauvre il tâche d'être utile;
Et depuis quatre mois qu'il va de Ville en Ville,
Il enseigne aux Petis à faire leur devoir,
Et tempére des Grands l'impétueux pouvoir:

A

A la droite raison il veut que tout se rende ;
Qu'en pere de son Peuple un Monarque commande ;
Et que mourant plutôt que d'oser le trahir,
Un Sujet se rétraigne à l'honneur d'obeïr.
Comme il est dangéreux d'être trop véritable
Il se sert du secours que luy prête la Fable ;
Et sous les noms abjects de divers animaux,
Aplaudit les vertus, & reprend les deffauts.
Quoy que par bienséance il ne nomme personne,
Si l'on ne se connoît au moins on se soupçonne :
Et par cette industrie, en quelque rang qu'on soit,
Il apprend à chacun à faire ce qu'il doit.
Voilà sincérement le Portrait de son ame.

DORIS.

Que vous seriez, Monsieur, un bon Peintre de femmes
Vous fardez vos Portraits admirablement bien.

LEARQUE.

Quoy, ma fille soupire, & ne me répond rien ?
Un mérite si grand ne la rend point sensible ?

EUPHROSINE.

Mon Pere, à mon devoir il n'est rien d'impossible,
Mais Esope est si laid !

LEARQUE.

Son esprit est si beau !
La raison sur les yeux doit te mettre un bandeau :
Et s'il faut qu'avec toy je m'explique sans feinte,
Ce qu'il a de pouvoir me donne un peu de crainte.
Par tout où de Crésus s'étendent les Etats,
Il dépose à son gré les mauvais Magistrats.
Change les Gouverneurs, qui par coups & menaces,
Eloignez de la Cour, tyrannisent leurs Places.
Casse les Officiers, qui pour faire les fins,
Au lieu de cent Soldats n'en ont que quatre-vingts ;
Et de peur que la fraude à la fin ne soit sceuë,
Ont des gens empruntez pour passer en reveuë.
Exclud les Conseillers de donner leurs Avis,
Quand pendant l'Audiance ils se sont endormis.

Ban-

Bannit les Avocats, dont l'élégante prose
A l'art de rendre bonne une méchante Cause.
Abolit les Brelans, ces honteux Rendez-vous,
Où l'on tient une Ecole à dresser des Filoux.
Deffend aux Médecins, que nos maux enrichissent,
De prendre de l'argent que de ceux qu'ils guérissent.
Enfin dans cet Etat de l'un à l'autre bout,
Esope a sans reserve inspection sur tout.
Quoy que ma probité soit exempte d'atteintes,
Peut-être contre moy luy fera-t'on des plaintes:
Gouverneur de Sizique, où mon sort est si doux,
Je jouïs d'un bonheur qui me fait des jaloux;
Et si jusqu'à t'aimer tu pouvois le contraindre,
Il fermeroit la bouche à qui voudroit se plaindre
A son appartement je vay voir s'il est jour;
Sçavoir s'il est visible, & luy faire ma cour;
Luy marquer par mon zèle & par ma déférence...

DORIS.

Vous n'irez pas bien loin, je le voy qui s'avance
Quel Marmouset!

SCENE II.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS.

LEARQUE.

J'allois pour voir votre Grandeur,
Et sçavoir....

ESOPE.

Doucement, Monsieur le Gouverneur.
Dans la place où je suis, plus fragile qu'un verre,
Je vais à petit bruit, & vole terre à terre:
Le terme de Grandeur ne fut point fait pour moy.

LEARQUE.

Eh, Monsieur, c'est un grade acquis à votre Employ,
Tous

Tous vos predecesseurs jusqu'au temps où nous
sommes....

ESOPE.

Tous mes predecesseurs ont été de grands hommes,
Dont le sang, le service, & les hautes vertus,
A ne rien déguiser, méritoient encor plus.
Pour moy qu'un Sort bizare a tiré de la bouë,
Moy de qui pour un temps la Fortune se jouë,
A quoy que ce puisse être où je sois destiné,
Je me souviens toûjours de ce que je suis né.
La Fortune est à craindre où manque la Sagesse.
Etre aujourd'huy Grandeur, & demain Petitesse,
Garder un long silence après un peu de bruit,
C'est le commun destin des Grands, par cas fortuit.
Trève donc de Grandeur pour un homme si mince.

LEARQUE.

Et dequoy vous sert donc d'être auprès d'un grand
Prince ?
Si les Titres d'honneur ne vous entêtent pas,
La Richesse à vos yeux doit avoir des appas :
Vous êtes dans un Poste, où vous n'avez qu'à prendre;
Tout l'Argent de Crésus dans vos mains se vient rendre;
Tous ceux qui devant vous remplissoient vos Emplois,
Quand ils les ont quittez étoient de petits Rois;
C'étoit une Fortune aussi haute que prompte.

ESOPE.

Monsieur le Gouverneur, que je vous fasse un Conte,
Je vous prie.

LA BELETTE
ET LE RENARD.

Autrefois la Belette ayant faim,
Par un trou fort étroit entra dans une Grange,

Où

Où trouvant quantité de Grain,
Elle se croit de Nôce, & d'abord elle mange
Pour le jour, pour la veille, & pour le lendemain.
Enfin, la pançe pleine, & toute rebondie,
Elle a peur d'être prise en ce flagrant delit:
Et va par son entrée essayer la sortie;
Mais elle étoit trop grosse, ou le trou trop petit.
Un Renard sur ses entrefaites,
Passant en cet endroit, & la voyant patir,
C'est en vain, luy dit-il, grosse comme vous êtes,
Que vous esperez de sortir.
Je vous plains d'être en ce gîte;
Mais il peut arriver pis,
Si vous ne rendez bien vîte,
Tout ce que vous avez pris.
A l'application.

LEARQUE.

Elle est aisée à faire.

ESOPE.

Tant mieux. La vérité ne peut être trop claire.
Ceux de qui la conduite, exempte de soupçons,
A qui se voüe au Prince, offre tant de leçons,
Pour s'en formaliser vont trop droit en besogne.
Pour celuy qui sur tout pince, lezine, rogne,
Qui du bien de Crésus s'attribuant le quart,
Ne manie aucun sou dont il ne prenne un liard;
Quand il croit sa Fortune & solide & complette,
Il éprouve le sort qu'éprouva la Belette;
Et surpris dans la Grange auprès du tas de Grain,
Il ne peut en sortir, pour en être trop plein.
Tâchons d'avoir du bien qui ne courre aucun risque
Un grand fonds de Vertu rarement se confisque:
En faveur, en disgrace on est seur d'en joüir.

LEARQUE.

Monsieur, on est charmé quand on peut vous oüir.
Mais faisons, je vous prie, une petite pose.
Peut-être le matin prenez-vous quelque chose:

Un Bouillon, du Caffé. Que vous plaît-il des deux ?

ESOPE.

Avez-vous du Caffé qui soit bon ?

LEARQUE.

Merveilleux.

ESOPE.

Prenons-en. Ordonnez que l'on nous en apprête.
Il n'est rien de si bon contre le mal de tête.
Quand j'en prends le matin, je suis gay tout le jour.

LEARQUE.

Vous en aurez icy de meilleur qu'à la Cour:
Et dans peu de momens on va vous satisfaire.

ESOPE.

Quoy, faut-il que vous même . . .

LEARQUE.

Oüy, j'y suis nécessaire.

à Euphrosine.
Entrenez Monsieur, & ne le quittez pas.

SCENE III.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

ME voilà, sans deffence, en proye à vos appas,
Ma belle Enfant. Mon cœur a beaucoup de foiblesse;
Un coup d'œil m'assassine, ou tout au moins me blesse.

EUPHROSINE.

Monsieur, ne craignez rien. Les Dieux me sont témoins,
Que je n'y veux donner ny mes vœux ny mes soins.

ESOPE.

J'entens. Ce n'est pas là ce qui vous inquiéte.
Rarement à votre âge on est sans amourette.
Vous avez le cœur pris.

EUPHROSINE.

Moy?

DO-

DORIS.

Ne déguisez rien.
Monsieur est honnête homme, il en usera bien:
Il peut, par le crédit qu'il a sur votre Pere,
Donner un croc-en-jambe à l'hymen qu'il veut faire.
Oüi, Monsieur, ma Maitresse aime depuis deux ans
Un Gentilhomme aimable & des plus complaisans;
Jeune, galant, bien fait, s'il en est dans le monde;
Propre en linge, en habits, grande perruque blonde;
Enfin de la façon dont le Ciel l'a formé,
Il n'est point de mortel plus digne d'être aimé.
Monsieur le Gouverneur, que la grandeur entête,
Aux appas de sa fille offre une autre conquête;
Et veut dès aujourd'huy qu'elle applique son soin,
A donner de l'amoür au plus vilain Marsouin...
Voyez la pauvre Enfant, elle s'en desespere.
Et vous êtes si-bien avec Monsieur son Pere,
Qu'un mot que vous diriez, le feroit consentir
S'il veut qu'elle soit femme, à la mieux assortir;
A luy donner au moins un homme en bonne forme
Et non comme il veut faire une figure énorme,
Que dans sa belle humeur, la Nature en joüant,
A faite moitié Singe, & moitié Chat-huant.
L'agréable bijou qu'un mary de la sorte?

ESOPE.

Et comment nomme-t'on ce Chat-huant?

EUPHROSINE.

Qu'importe?
On vous en dit assez disant qu'il me déplaît.
Mon Pere au premier mot devinera qui c'est.
Ne vous informez point d'un nom qui me chagrine.

ESOPE.

Il ne faut pas toûjours s'arrêter à la mine.
Par exemple:

LE RENARD ET LA TETE PEINTE.

Jadis un Renard affamé
Rodant par-cy, par-là, pour faire bonne quête,
Entra dans la maison d'un Peintre renommé,
Et trouva sous sa patte une fort belle Tête.
Une Perruque blonde, ainsi qu'a votre Amant,
De l'éclat de son teint relevoit l'agrément.
O Ciel! s'écria-t'il, qu'elle me semble belle!
C'est grand dommage vraiment
Qu'elle n'ait point de cervelle.

Combien devant nos yeux, qui ne s'en doutent pas,
Sous leur grande Perruque étalent des appas
Qui de la Tête peinte étant le vrai modelle
Ont beaucoup d'apparence, & n'ont point de cervelle?
De votre Sexe même, & vous le sçavez bien,
Pour paroître charmante on ne néglige rien:
Et quel malheur plus grand que celuy d'être belle,
Lors qu'à beaucoup d'appas on joint peu de cervelle?
Peut-être que l'Amant épris de vos attraits
Est une belle tête, à la cervelle près:
Il plaît, il touche, il charme, à n'en voir que l'écorce,
Au fond, l'esprit & luy sont peut-être en divorce.

DORIS.

Je le connois, Monsieur, & dedans & dehors;
Son esprit, j'en suis sûre, est mieux fait que son corps:
Je puis, sans le flatter, dire à son avantage
Qu'il l'a beaucoup plus grand que tous ceux de son âge.
Ce n'est pas d'aujourd'huy que j'en ay fait l'essay.

EUPHROSINE.

Ce qu'elle vous en dit est assurément vray:
Je puis vous en parler de science certaine.

S'il

S'il faut nous separer figurez-vous ma peine ;
Ce sera pour mon cœur le coup le plus tuant ! . . .

ESOPE.

Vous ne voulez donc point tâter du Chat-huant ?

DORIS.

Eh fy ! Monsieur ! comment voulez-vous qu'elle en tâte ?
Il n'est ragoût si bon qu'un tel morceau ne gâte.
C'est un mèts dégoûtant qui fait bondir le cœur.

EUPHROSINE.

Direz-vous à mon Pere un mot en ma faveur ?
Puis-je l'esperer ?

ESOPE.

Oüy, je prétens faire en sorte
Que dès demain . . . .

SCENE IV.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN OFFICIER.

DORIS.

Voicy le Caffé qu'on apporte.

ESOPE (*à Euphrosine.*)

N'en prenez-vous pas ?

EUPHROSINE.

Non.

ESOPE.

Quoy, jamais ?

EUPROSINE.

Rarement.

ESOPE.

Prenez-en avec moy, s'il vous plaît, autrement
Il pourroit à vos feux arriver du desordre ;
Et par le Chat-huant je vous laisserois mordre.

DORIS.

Et prenez en, Madame, au lieu d'une fois deux,
Et garantissez vous d'un ciseau si hideux.

EUPHROSINE.

Le Caffé me fait mal.

DORIS.

Je benis de l'absinte
Pour trouver à sortir d'un pareil labyrinthe.

EUPHROSINE.

Que l'on m'en donne donc, puisqu'il vous plait ainsi,
Monsieur.

ESOPE.

La Confidente en prendra bien aussi?
Je voy bien qu'à la joye elle n'est pas contraire.

DORIS.

Oh pour moy, volontiers, je suis fille à tout faire.

ESOPE.

Allons: à la santé de vôtre époux futur.
Vous me ferez raison que je crois?

EUPHROSINE.

A coup sûr.
Vous touchez de mon cœur un endroit trop sensible
Pour vous rien refuser qui luy semble possible.
Quand vous verrez mon Pere appuyez fortement
Sur les perfections de mon premier Amant.
J'attens tout d'un secours aussi grand que le votre.

DORIS

Et sur tout, pesez bien sur les deffauts de l'autre.
Faites-en un portrait vilain au dernier point,
Quoy que vous en disiez, vous ne l'outrerez point.

EUPHROSINE.

Dites que le premier, digne de ma tendresse,
Est l'homme le mieux fait qu'ait veu naître la Gréce.

DORIS.

Dites que le second bâty tout de travers
Est le plus laid Mâtin qu'ait produit l'Univers.

E U-

EUPHROSINE.

Persuadez-luy bien qu'Agenor, je le nomme,
A toutes les vertus qui font un honnête homme.

DORIS.

Persuadez-luy bien qu'il n'est vice si bas
Que n'ait le Godenot que je ne nomme pas.

EUPHROSINE.

Que pour l'un chaque jour renouvellant mon zèle
Jusqu'au dernier soupir je luy seray fidelle.

DORIS.

Que pour l'autre, mal propre au lien conjugal,
S'il se jouë à l'hymen il s'en trouvera mal:
Et qu'il a sur le front une table d'attente
Qui de sa destinée est la preuve éclatante.
Voilà ce qu'à son Pere il faut faire sçavoir.

SCENE V.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS, UN LAQUAIS, UN OFFICIER.

LE LAQUAIS.

Une Dame est là-bas qui demande à vous voir.
Monsieur.

ESOPE.

Quelle Dame est-ce?

LE LAQUAIS.

Une Dame qu'on nomme...

à Doris.

C'est cette Dame ... & là ... plus sçavante qu'un homme,
Dont l'esprit est si creux qu'on n'en voit point le fond,
Et qui ne parle pas comme les autres font.

DORIS.

Je sçay qui c'est. Sortons, rendons luy ce service,
L'entretien d'une femme est pour elle un supplice.
Elle veut du pompeux jusqu'au moindre discours.

ESOPE.

Qu'elle entre.

Le Laquais rentre.

EUPHROSINE.

Mon espoir est dans votre secours :
Vous me l'avez promis, & e le vais attendre.

ESOPE.

Allez, je feray plus que vous n'osez prétendre.

SCENE VI.

HORTENSE, ESOPE.

HORTENSE.

LA Déesse à cent voix, qui du sein d'Atropos
Sauve les noms fameux & les faits des Héros,
La Renommée, enfin, vous met en parallele....

ESOPE (*bas.*)

Quel diantre de jargon celle-cy parle-t-elle ?
Par charité, Madame, ou daignez m'excuser,
Ou daignez vous résoudre à vous humaniser :
Votre stile est si haut que j'ay peine à l'entendre.

HORTENSE.

Je ne croy pas, Monsieur, que j'en puisse descendre ;
Je l'ay plus de cent fois vainement éprouvé :
J'ay naturellement l'esprit trop élevé :
Votre peine à m'entendre est une raillerie,
Vous avez l'Intellect d'une Cathegorie...

ESOPE.

Madame, en vérité ce jargon m'est suspect,
Je n'ay jamais appris ce que c'est qu'Intellect ;
Et je croy fortement, tant j'ay la tête dure,
Qu'une Cathégorie est une grosse injure.
A quoy sert de parler que pour être entendu ?
Et si je vous entends je veux être pendu.

HORTENSE.

Quoy, l'Esprit le plus beau de tout notre hémisphére
Voir

Voit de l'opacité parmy tant de lumiére !
Ce qui passe chez vous pour des obscuritez
Chez le monde poli sont des Aménitez.
Descendre d'où je suis au langage vulgaire
Est un éboulement que je ne sçaurois faire :
Le chemin m'en paroît impraticable & long.

ESOPE.

Eh de grace, Madame, à qui parlez-vous donc ?
Avant qu'un serviteur puisse vous être utile
Il luy faut plus d'un an pour sçavoir votre stile ;
Et pour les étrangers, à parler franchement,
Nul ne peut vous entendre à moins d'un truchement.
Etes-vous mariée ?

HORTENSE.

O Ciel ! quelle demande !
Puis-je l'être ?

ESOPE.

Eh ouyda, vous êtes assez grande.

HORTENSE.

Quand les gens comme moy veulent se marier
Il leur faut même espèce à qui s'apparier.
Voulez-vous qu'un Mary dans ses heures brutales
Pour transmettre après luy ses vertus animales,
Introduise à la vie un nombre de Marmots
Qui tiendront de leur Pere, & qui seront des sots ?

ESOPE.

Mais qui voyez-vous donc ? car c'est-là ma surprise.

HORTENSE.

Je me tiens dans ma chambre où je me tranquilise.
J'aime mieux être seule, & dans l'inaction
Que de mes-allier ma conversation.
Un discours sans figure est un mets que j'abhorre,
Je veux de l'antithèse ou de la métaphore ;
Des mots pleins d'énergie & d'érudition,
Comme inintelligible, inafectation :
J'y trouve une beauté presque inimaginable.

ESOPE.

Voudriez-vous bien entendre une petite Fable, Madame ?

HORTENSE.

Volontiers. L'apologue me plaît,
Quand l'application en est juste.

ESOPE.

Elle l'est.

LE ROSSIGNOL.

Un Rossignol inquiet & volage,
Dont le gazouillement étoit touchant & beau,
Ennuyé du même ramage
Voulut en apprendre un nouveau.
Il avoit pour voisine une jeune Linotte
Qui d'un Flûteur expert recevoit des leçons ;
Et qui du flageolet imitant tous les sons,
Sembloit avoir appris jusqu'à la moindre notte.
Le Rossignol persuadé
Qu'à ses vastes clartez rien n'étoit difficile,
Apprit grossiérement un ramage guindé,
Et de tous les Oyseaux se crut le plus habile.
Mais son sort fut si cruel
Par son imprudence extréme,
Que dans ses plus beaux airs rien n'étant naturel,
Dès qu'il vouloit siffler, on le siffloit luy-même.

Pour peu qu'à cette Fable on ait d'attention
On ne peut se méprendre à l'application.
Et comme j'apperçois de la mes-alliance
Entre votre mérite & mon insuffisance,
Pour me faire un devoir de n'en pas abuser
Je vous laisse un champ libre à vous tranquiliser.
En s'en allant.
Chaque mot qu'elle dit m'étourdit & m'assomme.

HOR.

HORTENSE.

Hé quoy, ce Mirmidon passe pour un grand Homme !
Je ne puis revenir de ma perpléxité :
Je l'aurois méconnu sans sa difformité.
Je ne sçay quelle étoille à mon heure premiére
Sur le cours de ma vie influa sa lumiére,
Mais je voy peu d'Esprits, à les parcourir bien,
Qui soient de l'étenduë & de l'ordre du mien.

Fin du Premier Acte.

ACTE II

SCENE I.

EUPHROSINE, DORIS.

DORIS.

Eh, bons Dieux ! qu'avez-vous, qui vous rend éperduë ?

EUPHROSINE.

Je n'en puis plus.

DORIS.

D'où vient ?...

EUPHROSINE.

Doris, je suis perduë.

DORIS.

Qu'est-ce qu'on vous a fait, & que dois-je penser ?

EUPHROSINE.

Il faudroit, que je crois, un peu me délacer.
J'étouffe.

DORIS.

Hé bien venez : ça que je vous délace.

EUPHROSINE.

Arrête. Je suis mieux ; & voilà qui se passe.

DORIS.

Courage, efforcez-vous, reprenez vos esprits.

Qu'avez-vous ?

EUPHROSINE.

Ce que j'ay ? Je ne puis avoir pis.

DORIS.

Depuis si peu de temps que je ne vous ay veuë,
Vous est-il arrivé quelque affaire impréveuë ?

EUPHROSINE.

Juges-en par mon trouble & par mon desespoir,
Ou prête-moy l'oreille, & tu vas tout sçavoir.
Apprens, Doris, apprens que le fourbe d'Esope...

DORIS.

Achevez, qu'a-t'il fait le malheureux Cyclope ?

EUPHROSINE.

Loin de tenir parole, & d'être mon appuy,
Il n'a pas dit un mot qui n'ait été pour luy.
Il m'épouse demain par l'ordre de mon Pere.

DORIS.

Luy, Madame !

EUPHROSINE.

Est-ce à tort que je me desespere ?
Parle-moy nettement, nous sommes sans témoins,
Est-ce à tort....

DORIS.

Non, Madame, on se pendroit à moins,
De votre desespoir quelque effet qu'on redoute,
Etre femme d'Esope est encor pis sans doute :
Et se précipiter d'un haut rocher à bas,
Est un sort moins cruel que d'entrer dans ses bras.
Comment ? Quand ce Magot, d'odieuse mémoire,
A votre Epoux futur vous a tantôt fait boire,
C'étoit à sa santé, sans que vous le crussiez,
Que ce malin Bossu vouloit que vous bûssiez !
Il faut qu'assurément votre Pere radote.

EUPHROSINE.

Quel Epoux il me donne, & quel Amant il m'ôte !
Tu sçais ce qu'est Esope, & ce qu'est Agenor.

D O-

DORIS.

Belle comparaison ! c'est du fer & de l'or.
Mais Agenor aussi, dont l'amour est extrême,
N'est guére impatient de revoir ce qu'il aime :
Depuis qu'il est party pour aller à Lesbos,
De son Pere deffunt empaqueter les os,
Deux mois sont écoulez, & voicy le troisiéme....

EUPHROSINE.

Qu'apperçois-je, Doris ?

DORIS.

Madame, c'est luy-même !

SCENE II.

AGENOR, EUPHROSINE, DORIS.

AGENOR.

Quoy, dans votre entretien avois-je quelque part,
Euphrosine ?

EUPHROSINE.

Agenor ! que vous arrivez tard !

AGENOR.

Il est vray ; mais Madame, une tempête étrange.....

DORIS.

Madame est mariée, ou peu s'en faut.

AGENOR.

Qu'entens-je !
Dis-tu vray ?

DORIS.

Que trop vray.

AGENOR.

Quoy, sincerément ?

DORIS.

Oüy.
Un Rival venu d'hier, vous en févre aujourd'huy :
Voilà la vérité toute pure.

AGENOR.

Ah, Madame !
Avez-vous pû trahir une si belle flâme ?
Avez-vous pû...

EUPHROSINE.

Calmez ces mouvemens jaloux,
Je suis dans ce malheur plus à plaindre que vous.
Lors que de trahison votre cœur me soupçonne,
Il ne sçait pas qu'Esope est l'Epoux qu'on me donne.

AGENOR.

Esope ! Et le moyen de présumer cela ?
L'homme le plus mal fait ! le plus laid !

DORIS.

Le voilà.
Il s'est rendu fameux par sa méchante mine,
On le connoît par tout.

AGENOR.

Pardon, belle Euphrosine.
Votre Pere, sans doute, use icy de ses droits :
Vous avez trop bon goût, pour un si mauvais choix.
Esope !

EUPHROSINE.

Tel qu'il est, il a charmé mon Pere :
Il est infatué de son esprit austére :
Ses égards vont pour luy par delà le respect.

DORIS.

Choisissez pour gemir un endroit moins suspect.
L'appareil que voilà doit assez vous apprendre,
Que les Cliens d'Esope en ce lieu se vont rendre :
Dans ce Fauteuil douillet, votre Epoux prétendu,
Que de tout votre cœur, vous voudriez voir pendu,
Va donner audiance à qui voudra se plaindre ;
Et s'il vous apperçoit vous en devez tout craindre.
Dans votre appartement menez Monsieur, sans bruit,
Et si vous y parlez, que ce soit avec fruit :
A soupirer gratis on perd plus qu'on ne gagne ;
Il faut aller au fait sans battre la campagne.

EU-

EUPHROSINE.

Et si mon Pere y vient, quel sera mon dépit ?

DORIS.

L'amour que vous avez vous fait perdre l'esprit.
Avant que votre Pere ait ouvert votre porte,
Monsieur sera sorty, si vous voulez qu'il sorte :
Le petit escalier qui conduit au jardin,
Contre toute surprise offre un secours soudain ;
Allez sans hésiter où mon zèle vous pousse.
Hé bien ! ne voilà pas le Chat-huant qui tousse
Passez de ce côté de peur d'en être vûs :
L'Animal qui paroît rend tous mes sens émûs,
Il n'est pas dans le monde un plus hideux visage.

SCENE III.

ESOPE, LEARQUE, DORIS.

LEARQUE.

Doris ?

DORIS.

Monsieur.

LEARQUE.

Hé bien, ma fille est-elle sage ?

DORIS.

Fort sage.

LEARQUE.

Que fait-elle ?

DORIS.

Elle ronge son frein,
Trouve le jour obscur, quoy qu'il soit fort serain,
A votre volonté tâche d'être rebelle,
Et la plus sage fille en feroit autant qu'elle.
Où diantre, je vous prie, est votre jugement ?

LEARQUE.

J'ay parlé, c'est assez, point de raisonnement.
Monsieur luy fait honneur. Dis encor le contraire.

DO-

DORIS.

Moy ? non ; mais c'est, je croy, tout ce qu'il luy peut faire.
Monsieur a ses raisons, que je ne blâme pas ;
S'il aime ma Maitresse, il luy voit des appas ?
Mais Euprosine aussi n'est pas moins raisonnable,
Et Monsieur qu'elle hait est assez haïssable.
C'est une vérité que je ne puis trahir,
L'un a raison d'aimer, & l'autre de haïr.
Voilà mon sentiment, puisqu'on veut qu'il éclate.

ESOPE.

J'ay près de votre Fille une bonne Avocate !
Qu'en dites-vous ?

LEARQUE.

Sortez, impudente.

DORIS.

Je sors.
Mais aurez-vous raison, quand je seray dehors ?
Serez-vous moins géné par votre conscience ?

ESOPE.

De l'air dont elle parle en ma propre presence,
Dieu sçait comme en secret je suis sur le tapis.

DORIS.

Je dis la vérité : que diray-je de pis ?
Adieu.

SCENE IV.

LEARQUE, ESOPE.

LEARQUE.

Sur ma parole ayez l'ame tranquile.
Je sçay qu'à son devoir Euphrosine est docile,
On l'arrache avec peine à son premier Amant.

ESOPE.

L'aime-t-elle ?

LEAR-

LEARQUE.

Beaucoup.

ESOPE.

Et luy ?

LEARQUE.

Pareillement.

ESOPE.

Est-il jeune ?

LEARQUE.

A peu près de l'âge de ma fille.

ESOPE.

Riche ?

LEARQUE.

Fort riche.

ESOPE.

Noble ?

LEARQUE.

Oüy, de bonne famille.

ESOPE.

Bien fait avec cela ?

LEARQUE.

Parfaitement bien fait.

ESOPE.

Pourquoy trouvez-vous donc que je sois mieux son fait ?
C'est changer un bon champ contre une terre en friche.
Je ne suis, comme on sçait, Jeune, Noble, ny Riche.
Pour bien fait, écoutez, je suis de bonne foy,
D'abord qu'un enfant crie, on luy fait peur de moy.
Qui vous peut obliger à l'effort que vous faites ?

LEARQUE.

Et comptez-vous pour rien la faveur où vous êtes ?
Beau-pere d'un tel homme, & seur de son crédit,
Il n'est aucun espoir qui me soit interdit.
J'ay pour vous préférer de légitimes causes.

ESO-

ESOPE.

Fort bien. Ayez donc soin d'aplanir toutes choses.

LEARQUE.

Je vray près de ma fille user de mon pouvoir.

ESOPE.

Adieu. Qu'on fasse entrer ceux qui voudront me voir.

SCENE V.

DEUX VIEILLARDS, ESOPE.

LE I. VIEILLARD.

Monseigneur.....

ESOPE.

Tout d'abord j'interromps cette phrase :
Le mot de Monseigneur demande trop d'emphase:
Pour gens faits comme moy je l'abroge.

LE II. VIEILLARD.

Monsieur:
Notre Ville demande un nouveau Gouverneur.

ESOPE.

Et la raison ?

LE I. VIEILLARD.

Le notre est devenu trop riche :
On ne peut tant gagner, à moins que l'on ne triche.
Quant il vint s'établir dans son Gouvernement,
Il avoit pour cortége un Laquais seulement,
Et pour tout équipage une méchante Rosse ;
Maintenant six chevaux font rouler son Carosse ;
Il serre le bouton quand on s'adresse à luy....

ESOPE.

Passons. Tous ses pareils font de même aujourd'huy.
Menace-t'il ? bat-il ? sans relâche ni tréve ?

LE II. VIEILLARD.

Non, Monsieur, mais....

ESOPE

Quoy, mais ?

LE II. VIEILLARD.

Il est si gras qu'il créve :
A s'engraisser encor il applique ses soins.

ESOPE.

Un autre qui viendra, s'engraissera-t'il moins ?
Pour courir à la proye, il est le plus alaigre,
Rien n'incommode tant qu'un nouveau Seigneur maigre;
A chaque heure du jour vous l'avez sur les bras;
Il le faut engraisser, & le votre est tout gras :
Et c'est pour le Public une chose moins aigre
D'entretenir un gras, que d'engraisser un maigre.
Qu'avez-vous à répondre à cela ?

LE I. VIEILLARD.

Nous, Monsieur ?
Que nous ne voulons plus de nouveau Gouverneur.
Fût-il encor plus gras, nous garderons le notre.

LE II VIEILLARD.

Monsieur, à cette grace ajoûtez-en une autre.
Le peuple pour son Prince est tout zèle, tout feu,
Obtenez de Crésus qu'il s'en souvienne un peu:
Plus il est élevé sur les autres Monarques,
Et plus de sa bonté nous attendons de marques.
Auprès d'un si grand Roy prenez nos intérêts.

ESOPE.

Voicy pour vous répondre un Apologue exprès.

LES MEMBRES ET L'ESTOMACH.

LEs Petits sont sujets à des fautes extrêmes.
Un jour les Membres las de nourir l'Estomach,
Dirent que tout leur gain alloit dans ce Bissac;
Et croyant se vanger se punirent eux-mêmes.
Qu'il travaille s'il veut manger.
Chacun à son devoir ne veut plus se ranger :

Les

Les Pieds cessent d'aller, les Mains cessent de prendre;
Et lorsque l'Estomach voulut les avertir,
Qu'ils se repentiroient de le laisser patir,
Aucun d'eux ne voulut l'entendre.
Pendant que l'on s'applaudissoit
D'avoir fait un si beau divorce,
Plus l'Estomach s'affoiblissoit,
Moins les Membres avoient de force.
Enfin quand de gronder les Membres furent las.
Voulant prendre un air moins farouche,
Les Pieds ne pûrent faire un pas,
Ny les debiles Mains aller jusqu'à la bouche:
Et manque de secours l'Estomach retrécy,
Etant mort, par leur faute, ils moururent aussi.

A peser comme il faut le sens de cette Fable,
De bonne foy, la plainte est-elle raisonnable?
En donnant de vos biens une légére part,
Le reste en seureté ne court aucun hazard.
Vous joüissez sans peur de vos fertiles terres;
Elles sont à l'abry du ravage des guerres;
Et vos riches troupeaux paissent dans vos guérèts,
Comme si l'on étoit dans une pleine paix.
La guerre en quatre jours au pied de vos murailles,
Feroit plus de dégât que cinquante ans de Tailles;
Et de votre repos vos Ennemis jaloux,
S'ils ne l'avoient chez eux l'apporteroient chez vous.
Comme un bon Estomach, Crésus avec usure
Sur le Corps tout entier répand sa nourriture;
Et des Membres divers infatigable appuy,
Il travaille pour eux plus qu'ils ne font pour luy.
A redoubler vos soins, ces raisons vous invitent.
Plus l'Estomach est bon, plus les Membres profitent;
Quand il a de la force, ils sont forts, agissans;
Et quand il est débile, ils sont tous languissans.
C'est une vérité qu'on ne peut mettre en doute.

LE I. VIEILLARD.

On eſt plus que content pour peu qu'on vous écoute.
Heureux qui tous les jours a le bien de vous voir !
En ſe divertiſſant on apprend ſon devoir :
Ce que par l'Eſtomach nous preſcrit votre Fable,
Eſt de tous les devoirs le plus indiſpenſable.
Adieu. Puiſſiez-vous vivre encore un ſiécle au moins.

LE II. VIEILLARD.

Et puiſſions-nous tous deux en être les témoins.
Du meilleur de mon cœur je fais cette priére.

ESOPE.

Oh, je n'en doute point, & je vous croy ſincére.
C'eſt ſans difficulté, que dans cent ans d'icy
Vous voudriez bien me voir, & moy vous voir auſſi.
J'en ſçay qui donneroient une bien groſſe ſomme...

SCENE VI.

PIERROT, ESOPE.

PIERROT.

TEſtidié je vois bien que vous êtes mon homme.
Vous ſeriez un menteur ſi vous diſiez que non :
Malgré vous, votre boſſe enſeigne votre nom.
Sarviteur.

ESOPE.

Avez-vous quelque choſe à me dire ?

PIERROT.

Je ne ſçaurois vous voir, & m'empêcher de rire.
Je n'ay vû de ma vie un plus drôle de corps.
Ce que j'ay ſur le cœur je le boute dehors.
Au reſte, bon vivant, tout auſſi bien qu'un autre.

ESOPE.

Venons au fait. Mon temps m'eſt plus cher que le votre.
Voulez-vous quelque choſe ?

PIER-

PIERROT.

Eh mordié, l'on sçait bien
Qu'on ne voit pas les gens quand on ne leur veut rien:
Voicy ce que je veux: écoutez bien.

ESOPE.

J'écoute.

PIERROT.

J'ay, comme vous voyez, un peu d'esprit.

ESOPE.

Sans doute.

PIERROT.

D'un Village icy-près je suis le fin premier:
J'ay bon vin dans ma cave, & bled dans mon grenier:
J'ay des Bétes à corne, & des Troupeaux à laine:
Et ma cour de Volaille est toûjours toute pleine:
Mais tenez, franchement, j'en dis du mirlirot.
Tétidié, je suis las d'étre appellé Pierrot.
J'ay dans un sac de cuir raisonnablement large,
Plus d'argent qu'il n'en faut pour avoir une Charge.
Enfin, bref, je veux étre-aprenty Courtisan:
J'ay mon cousin germain, comme moy Paysan,
Qui sortit de chez luy le bissac sur l'épaule,
Des sabots à ses pieds, en sa main une gaule,
Et qui par la mordié fait si bien & si biau,
Qu'il est auprès du Roy comme un poisson dans l'iau.
Il n'est, pour bien nager, que les grandes Riviéres
Je feray notre femme une des Chambriéres
De la Reine... & puis crac. Et mordié que sçait-on?
Vous qui du Roy Crésus étes le Factoton,
Je vous prie, en payant, de me rendre un sarvice;
Car chez vous autres Grands, point d'argent, point de Suisse.
Choisissez-moy vous-même une Charge.

ESOPE.

A vous?

PIERROT.

Oüy.

A

A votre aise, demain, si ce n'est aujourd'huy.
Prenez-en une... ià... qui soit bien mon affaire,
Qui rapporte beaucoup, & qui ne coûte guére.

ESOPE.

Quelle Charge à la Cour vous est propre ?

PIERROT.

Et mordié !
Qu'importe ; Connétable, ou bien Valet de Pié.
Vingt francs plus vingt francs moins, que rien ne vous empêche.
Je ne sçay ce que c'est que de faire le blêche.
Qui dira le contraire en a, mordié, menti,
Et voilà, palsandié, comme je suis bâti.

ESOPE.

Eh, Monsieur le Mánan, apprenez-moy, de grace.
Puisque vous êtes bien, pourquoy changer de place ?
Pourquoy vous transplanter & sortir de ces lieux ?

PIERROT.

Pardié, si je suis bien, c'est pour être encor mieux.

ESOPE.

Fort bien ; c'est raisonner, & jaime qu'on raisonne :
Voyons si dans le fond votre raison est bonne.
Vous dites que chez vous rien ne vous manque ?

PIERROT.

Non.

ESOPE.

Vous avez de bon vin ?

PIERROT.

Oüy, têtidié fort bon.
J'en trinque.....

ESOPE.

Vous mangez sans nulle défiance ?
Sans d'aucun héritier craindre l'impatience ?

PIERROT.

Ouy, pardié.

ESOPE.

Vous dormez sans trouble & sans effroy.

Tant

Tant qu'il vous plaît ?

PIERROT.

Mordié, je dors comme je boy :
Tout mon soû.

ESOPE.

Vous avez quelques amis sincéres

PIERROT.

Je le sommes tretous, je vivons comme freres,
Quand l'un peut sarvir l'autre, il n'y manque jamais,
Et si j'avons du bien, je le mangeons en paix.
Les Fêtes sous l'ormiau j'allons joüer aux quilles,
Ou bien j'allons sur l'harbe avec les jeunes filles,
Et je batifolons tant que dure le jour.

ESOPE.

Et tu veux acheter une Charge à la Cour ?
Où peux-tu rencontrer une plus douce vie ?
Tu manges, bois, & dors quand il t'en prend envie :
Et je sçay force Gens de grande qualité,
Qui n'ont pas à la Cour la même liberté.
Il n'est point là d'amy dont on ne se défie ;
On n'y boit point de vin que l'on ne falsifie ;
Quelque pressant besoin qu'on ait d'être repû,
On n'y sçauroit manger sans être interrompu ;
Et quand de lassitude en soy-même on sommeille,
Quelque peine qu'on souffre, il faut souvent qu'on veille.
Préfére ton repos à tout cet embarras,
Et sois sage du moins comme un de ces deux Rats.
Ecoute.

LES DEUX RATS.

UN Rat de Cour, ou si tu veux, de Ville,
Voulant profiter du beau temps,
S'échappa du Celier qui luy servoit d'azile,
Et fut se promener aux champs.

Com-

Comme il respire l'air dans un sombre boccage,
Il rencontre un Rat de Village,
D'abord bras dessus, bras dessous :
Après s'être bien dit serviteur, moy le vôtre,
Le Rat campagnard pria l'autre
D'aller se rafraîchir dans quelqu'un de ses trous.
Là le Villageois le régale,
De Raisins, de Pommes, de Noix ?
Mais quoy que son zèle étale,
Rien ne touche le Bourgeois ;
Et pour un Rat d'un tel poids,
Cette vie est trop frugale.
Venez-vous-en, dit-il, me voir à votre tour ;
Je veux avoir ma revanche,
Et vous régaler, Dimanche ;
Je loge en tel endroit, proche un tel carrefour.
Le sobre Rat des Champs, qui du bout d'une Rave
Dînoit assez souvent, & ne dînoit pas mal,
Trouve l'autre dans la cave
D'un gros Fermier Général.
Huile, Beure, Jambons, petit Salé, Fromage,
Tout y regorge de bien :
Et ce qui pour le Maître est un grand avantage,
Cela ne coûte guére, ou pour mieux dire, rien.
Nos deux Rats étant à même,
Avoient de quoy se soûler.
Mais un chat par malheur s'étant mis à mioler,
Ils se crûrent tous-deux dans un danger extrême
Le péril étant passé,
Ils revinrent à leur proye ;
Mais leur repas à peine étoit recommencé,
Qu'on revient troubler leur joye :
Tantôt c'est un Sommelier,
Qui veut boire bouteille avec ses Camarades :
Et tantôt un autre Officier
Veut de l'huile pour ses salades.
Enfin le pauvre Rat, qui dans son cher Hameau

Passoit ses heureux jours sans crainte & sans envie,
Las de voir qu'à chaque morceau
Il soit en danger de la vie;
Prend congé de son Hôte, en lui disant ces mots:
Vos mèts ne me touchent guére:
Peut-on faire bonne chére
Où l'on n'a point de repos?

Ne m'avoûras-tu pas que ce Rat fut fort sage,
De vouloir promptement regagner son Village?
De quoy sert l'abondance au milieu du danger?
Il avoit force mèts, & ne pouvoit manger.
Ton sort sera pareil, si tu prens une Charge.

PIERROT.

Après ce que je sçay, mordié je m'en gobarge.
Moy, donner de l'argent, je serois un grand fou,
Pour n'oser ny manger, ny dormir tout mon soû!
Pour ne boire jamais que du vin qu'on frelate!
Pour être jour & nuit comme un Chat sur ma patte!
Pour avoir des Amis, qui sont de vrais Judas!
Nenny, mordié, nenny, je ne m'y frotte pas.
C'est avoir de l'esprit de donner une somme,
Pour manger à son aise, & dormir d'un bon somme;
Mais dépenser son bien pour acheter du mal,
Révérence parler, c'est être un animal.
Tenez, sans le plaisir que m'a fait votre Fable,
J'allois être assez sot pour être Connétable.
Dieu sçait comme à loisir je m'en mordrois les doigts.

ESOPE.

Adieu. Si tu le peux sois sage une autre fois:
Sur tout, ne prends jamais de fardeau qui t'assomme.

PIERROT.

Têtidié, que ce Rat étoit un habile homme!
Vous êtes vous & luy, tant plus j'ouvre les yeux
De tous les animaux ceux que j'aime le mieux.
Plaquez-là votre main. Si vous me voulez suivre,

Je m'offre de bon cœur de vous renvoyer yvre :
J'ay d'un vin frais parcé qu'on ne frelate point,
Dont je chamarerons le moûle du pourpoint.
Venez.

ESOPE.

Adieu, Pierrot. Encor un coup, sois sage..

PIERROT.

Eh mordié, que de joye auroit notre Village !
On n'a jamais tant ry que nous ririons tretous,
De voir un Margajat fagoté comme vous.
Stampendant qu'à venir votre Esprit se résoude.
Adieu, quand vous voudrez je hausserons le coude.
Si je vous y tenois, je boirions à ravir.

SCENE VII.

UN Mre. D'HOTEL, ESOPE, PIERROT.

LE Mre. D'HOTEL.

MOnsieur, on vous attend, & l'on vient de servir

ESOPE.

Allons.

PIERROT.

St, st, un mot. Comme amis l'un de l'autre,
Bûvez à ma santé, je vas boire à la votre,
Et par six rougebords, avalez de bon cœur,
Vous montrer que Pierrot est votre sarviteur.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

LEARQUE, EUPHROSINE, DORIS *derriére & assez loin.*

LEARQUE *à Euphrosine.*

VOus ne méritez pas les honnêtes maniéres
Qui me font avec vous abaisser aux priéres.
Qu'Agenor soit aimé, qu'Esope soit haï,
N'importe ; je suis Pere, & veux être obeï.
A toutes vos raisons la mienne est préférable.

DORIS.

Ouy, quand votre raison sera plus raisonnable.

LEARQUE.

Demon, né pour me nuire, apprens-moy d'où tu sors:
Je t'ay fait satisfaire, & t'ay mise dehors.
Je ne te veux plus voir diviser ma famille,
Et mettre mal ensemble & le Pere & la Fille.
Qui te peut, malgré moy, faire encor revenir ?

DORIS.

Un sot zèle pour vous qui ne sçauroit finir.
Je m'en veux mal.

LEARQUE.

Et moy, je veux mal à ton zèle.

DORIS.

Je reviens en ce lieu moins pour vous que pour elle.

LEARQUE.

Pour elle ny pour moy, je ne t'y veux point voir.

DORIS.

Moy, je veux jusqu'au bout signaler mon devoir.
Dequoy vous plaignez-vous, que de mon zèle extréme
Qui vous veut obliger à rentrer en vous-même ?

Je

Je suis au desespoir, & ce n'est pas à tort,
De voir tant de vertus faire naufrage au port.
Ce n'est point l'intérêt qui vers vous me rappelle.
Reprenez votre argent, & laissez-moy mon zèle.
Laissez mòy le plaisir, sans en être jaloux,
D'avoir pour votre Enfant plus d'amitié que vous.
Il ne s'est jamais veu Fille mieux élevée;
Jeunesse si docile, & si bien cultivée;
Son mérite naissant promettoit d'aller loin;
Pour tout dire en un mot, j'en avois pris le soin;
Et je sens un chagrin qui me pénètre l'âme
Quand une honnête Fille est malhonnête Femme.
Voilà ce que souvent cause un Pere têtu.

LEARQUE.

Quoy, ma Fille étant Femme aura moins de vertu?

DORIS.

Qui que ce soit, Monsieur, qui soit Femme d'Esope,
Il n'est pas mal aisé d'en tirer l'Hòroscope.

LEARQUE.

Comment?

DORIS.

Vous m'entendez. Quel besoin d'achever.

LEARQUE.

Qu'en arrivera-t'il?

DORIS.

Qu'en peut-il arriver;
Je vous mets en sa place, & je vous prens pour elle
Si vous aviez vingt ans, & que vous fussiez belle,
Et qu'un homme bien-fait, & bien-aimé de vous,
Vous vît donner par force un Magot pour Epoux,
Quand vous vous trouveriez un moment tête-à-tête,
Quelle vertu, Monsieur, ne feroit pas la bête?
Ne nous entêtons point, & parlons de bon sens.
Quoy, les gens les mieux faits ne seront pas exempts
D'une contagion qui devient si commune,
Et vous croyez qu'Esope aura plus de fortune?
Quelque Femme qu'il ait, je le dis en un mot,

EUPHROSINE.

Monsieur . . .

ESOPE.

Un petit Freluquet ;
De qui tout le mérite est un peu de caquet.

EUPHROSINE.

Je vais, pour repousser l'affront que vous luy faites,
Le peindre tel qu'il est, & vous tel que vous êtes.
Vous me direz après qui doit plaire à mes yeux.

ESOPE.

Non, naturellement je suis peu curieux.
Ne bougez. Sans orgueil on ne se fait point peindre.

EUPHROSINE.

Ce n'est pas un malheur que vous ayez à craindre.
Si l'on vous avoit peint, vous verriez d'un coup d'œil,
Que vous auriez grand tort d'en avoir de l'orgueil.

ESOPE (*bas.*)

La petite Friponne a des raisons piquantes,
Qui pourtant dans le fond ne sont pas trop méchantes.
Voyons si de son sexe on aime constamment.
Vous me préférez donc votre insipide Amant ?
Votre Quolifichet plein de fard & de gomme ;
Qui pour toutes vertus est un beau petit homme :
Et qui bornant ses soins à s'orner le dehors,
A l'esprit mal bâty, plus que je n'ay le corps ?

EUPHROSINE.

Pour la derniére fois, épargnez ce que j'aime :
Ce que vous offensez, m'est plus cher que moy-même:
Si vous continuez ces mots injurieux,
J'en sçay de plus piquans qui vous conviendront mieux :
Un si juste courroux n'aura point de limites.

ESOPE.

Parlons net. L'aimez-vous autant que vous le dites ?

EUPHROSINE.

Si je l'aime !

ESO-

ESOPE.

Ecoutez, l'Hymen dure long-temps :
Quand il fait un heureux, il fait vingt mécontens.
Vous êtes dans un âge où le cœur foible & tendre,
Par un objet qui plaît est facile à surprendre ;
Mais quand c'est pour toûjours qu'on se doit engager,
L'exemple que voicy doit y faire songer.

L'ALLOUETTE ET LE PAPILLON.

Autrefois une Alloüette ;
Qu'aimoit un riche Coucou,
Epousa par amourette
Un fort beau Papillon qui n'avoit pas un sou.
Outre beaucoup d'indigence
Il avoit tant d'inconstance,
Qu'il muguettoit les Fleurs, & les poussoit à bout.
Rien ne pouvoit fixer ny ses vœux, ny sa flâme :
Cependant sa pauvre femme
Avoit disette de tout.
Elle connut bien-tôt, quoy que trop tard pour elle,
Que lors qu'on veut s'unir pour jusques au tombeau,
Un Epoux inconstant & beau
N'en vaut pas un laid & fidelle.

Dans l'âge où me voilà, je ne suis pas si fou,
Que je ne sçache bien que je suis le Coucou :
Je suis laid ; mais enfin, je fais une figure
Qui me vange du tort que m'a fait la Nature ;
Et quoy que mon Rival vous promette aujourd'huy,
Vous serez plus heureuse avec moy qu'avec luy.
Pesez ce que je dis, sans aigreur ny rancune.

EUPHROSINE.

Il est vray qu'avec vous j'aurois plus de fortune :
Mais lors qu'à l'amour seul un cœur est destiné,

Quand il a ce qu'il aime, est-il infortuné?
Ne desunissez point deux cœurs faits l'un pour l'autre:
Il est d'autres objets bien plus dignes du vôtre:
La grandeur que je suis sera plus de leur goût;
Et mon cher Agenor me tiendra lieu de tout.
Je mourrois de douleur s'il m'étoit infidelle;
Mais pour le devenir il a l'âme trop belle:
Le plus grand des chagrins que nous puissions avoir.
C'est d'etre l'un & l'autre un moment sans nous voir.
Vous donnez des Leçons que tout le Monde admire:
Pratiquez le premier ce qu'on vous entend dire:
De deux jeunes Amans ne troublez point la paix;
Et ne vous signalez qu'à force de bienfaits.
Quel plaisir aurez-vous de me voir malheureuse?

ESOPE.

Qu'une Fille a d'esprit quand elle est amoureuse!
On ne peut s'exprimer en tes termes plus doux.
Vous n'avez pas eu peur de me rendre jaloux.
En parlant d'Agenor, vous aviez des extases;
Et l'amour vous aidoit à bien tourner vos phrases.
Monsieur le Gouverneur, que je vais bien-tôt voir,
Ne balancera point à faire son devoir.
Je vous ay près de luy déja rendu service:
Je vous promets encor un aussi bon office.
Vous verrez quel Amant vous sera reservé.

EUPHROSINE.

Et moy, qui vous connois pour un Fourbe achevé:
Moy, qui de votre fraude ay sujet de me plaindre:
Moy, qui ne sçais qu'aimer, & qui ne sçais point feindre:
Je vous déclare icy qu'Agenor a ma foy;
Que je suis toute à luy, comme il est tout à moy?
Que toute la grandeur où le Roy vous appelle,
N'aura pas le pouvoir de me rendre infidelle;
Et que si de mon Pere on aigrit le courroux,
J'épouseray la mort plus volontiers que vous
Vous m'épouvantez plus qu'elle ne m'épouvante.

Adieu.

Adieu.

ESOPE (*seul.*)

Qui le croiroit ? Une Fille constante !
Quel prodige !

SCENE IV.

MONSIEUR DOUCET, ESOPE.

M. DOUCET.

MOnsieur, sur un avis certain,
Que vous devez icy vous marier demain ;
Je viens vous supplier de m'accorder la grace,
D'empêcher de mourir votre future Race ;
Et de ressusciter vos Ayeux qui sont morts.

ESOPE.

Quoy, vous faites rentrer les Ames dans les Corps !
Il faut qu'apparemment vous sçachiez la Magie.

M. DOUCET.

Non, Monsieur, mais j'excelle en Généalogie.
J'ennoblis, en payant, d'opulens Roturiers,
Comme de bons Marchands, & de gros Financiers.
Je leur fais des Ayeux de quinze ou seize Races,
Dont le Diable auroit peine à démêler les traces.
L'Or, le Gueule, l'Argent, le Sinople & l'Azur,
Me font mettre en éclat l'homme le plus obscur.
L'un sur son Ecusson porte un Casque sans grille,
Dont le Pere autrefois a porté la Mandille :
L'autre prend un Lambel, en Cadet important,
Dont on a veu l'Ayeul Gentilhomme exploitant.
Enfin ma renommée exposée aux Satires,
Partant de Roturiers dont j'ay fait des Messires,
Pour tenir desormais des chemins differens,
Je consacre mon Art aux véritables Grands :
A la vertu Guerriére : à la haute Naissance,
Et c'est avec plaisir par vous que je commence.

Le ſang dont vous ſortez trouve ſi peu d'égal...

ESOPE.

Monſieur le Blaſonneur vous me connoiſſez mal.
Je ne ſçay d'où je ſors ny quel étoit mon Pere.

M. DOUCET.

A qui manque d'Ayeux j'ay le ſécret d'en faire :
Et pour deux mille écus pour le prix de mon ſoin,
Je vous feray venir des Ayeux de ſi loin,
Aux grandes Actions toûjours l'ame occupée,
Que la vérité même y ſeroit attrapée.
Jugez de mon ſçavoir : par les ſoins que j'ay pris
Le fils d'un Maréchal eſt devenu Marquis.

ESOPE.

Vous avez je l'avoüe, un talent admirable,
Mais rien n'eſt beau pour moy qui ne ſoit véritable :
Quand on me croiroit Noble à faire du fracas,
Pourrois-je me cacher que je ne le ſuis pas ?
Dites.

M. DOUCET.

Si l'on avoit cette délicateſſe
Adieu plus des trois quarts de ce qu'on croit Nobleſſe,
Il n'en eſt preſque point, à vous parler ſans fard,
Qui n'ait pour faire preuve eu beſoin de mon Art.
Je ſçay de gros Seigneurs qui ſeroient dans la craſſe,
Sans la Reviſion que je fis de leur Race ;
Où je ſubſtituay, tant mon Art eſt Divin,
Trois Maréchaux de Camp pour trois Marchands de Vin.
Si pour votre Nobleſſe il vous manque des Titres,
Il faudra recourir à quelques vieilles Vitres ;
Où nous ferons entrer, d'une adroite façon,
Une Deviſe antique avec votre Ecuſſon.
Vingt douteuſes Maiſons qui ſont dans la Province,
Pour ſe mettre à l'abry des recherches du Prince,
Avec cette induſtrie ont trouvé le moyen
De prouver leur Nobleſſe admirablement bien.
Vous ſerez Noble aſſez, ſi vous paroiſſez l'être.

ESO-

ESOPE.

Et comment, s'il vous plaît, le pourray-je paroître ?
Ay-je un exterieur qui puisse faire voir...

M. DOUCET.

Je vous trouve l'air Noble autant qu'on peut l'avoir.

ESOPE.

A Moy ?

M. DOUCET.

Sur votre front certain éclat qui brille,
Montre que vous venez d'une illustre Famille.

ESOPE.

Il est vray, j'ay l'air Grand ! l'Aspect noble !

M. DOUCET.

Beaucoup.

ESOPE.

Et ma Taille ? Tenez, voyez-moy plus d'un coup :
Comment la trouvez-vous ? Parlez avec franchise.

M. DOUCET.

Petite, mais bien faite.

ESOPE.

Et ma Bosse ?

M. DOUCET.

Bien prise.
Et qui vous sied si bien...

ESOPE.

Il faut, en vérité,
Pour tant de flatterie être bien effronté !
Je sçay certaine Fable, où le bon sens abonde,
Qui vient sur vous & moy le plus juste du monde.

LE CORBEAU. ET LE RENARD.

UN Oiseau laid (c'est moy) qu'on nomme le Corbeau,
Tenant en son bec un Fromage,

Un Renard fin (c'est vous) pour luy tendre un Paneau,
Le saluë humblement, & luy tient ce langage :
Que vous êtes un bel Oiseau !
Mon Dieu, l'agreable plumage !
Je croy que vôtre ramage
Est pour le moins aussi beau ;
Et qu'on ne sçauroit voir un plus parfait Ouvrage.
Si l'on vous entendoit fredonner quelques Airs,
On envoiroit l'Aigle paître ;
Et les Habitans des airs
Vous accepteroient pour Maître.
Le credule Corbeau qui se laisse entêter,
A la tentation facilement succombe :
Il ouvre le bec pour chanter,
Et d'abord le Fromage tombe.
Pendant qu'il en soupire, & de rage & d'ennuy,
L'autre gaube la Proye, & se moque de luy.

Voilà comme à peu près, en marchant sur sa piste
Feroit à mon égard le Généalogiste,
Si de sa flatterie il m'avoit infecté ;
Et que de son venin mon cœur fût empesté.
Je dis ce mot exprès : car il n'est point de Peste,
Qui soit plus dangereuse, & qui soit plus funeste
Que l'appas decevant, le poison seducteur,
Que répand chaque jour la bouche d'un Flatteur.

M. DOUCET.

Il est vray qu'un Flatteur est un Monstre effroyable.

ESOPE.

Hé pourquoy l'es-tu donc, Adulateur au Diable ?
Pourquoy ? Dy.

M. DOUCET.

Je le suis, en mon corps deffendant :
Si je ne l'étois pas je serois imprudent :
C'est par ce seul endroit que les grands s'amadoüent :
Ils ne souffrent près d'eux que des gens qui les loüent :
Ils veulent qu'on appelle, & n'en sont point confus,

Leurs

Leurs deffauts qualitez, & leurs vices vertus :
A qui veut s'avancer c'est la plus sûre route :
Puisque c'est leur plaisir, qu'est-ce que cela coûte ?
Et quand ils ont des mêts suivant leurs appetits,
Qui doit-on en blâmer des Grands ou des Petits ?

ESOPE.

S'il n'étoit des Flatteurs, que le Diable fait naître,
Les Grands qui sont flattez se passeroient de l'être :
Et faute d'Encenseurs pour les deffauts qu'ils ont,
Ils s'accoutumeroient à se voir tels qu'ils sont.
Ils verroient bien souvent, par leur esprit aride,
Qu'un Noble sans Science est un Cheval sans bride,
Qui n'étant retenu ny par mord ny par Frein,
S'abandonne à sa Fougue & prend un mauvais train.
Mais pour empoisonner un jeune Gentilhomme
Que divertit la Chasse, & que l'Etude assomme,
On luy met dans l'esprit que rien n'est si galant
Que l'innocent plaisir de tirer en volant :
Que d'un Noble effectif c'est la pente secrette :
Que c'est pour les Pédans que la Science est faite :
Et pour toutes vertus, par la suite des ans
Il chasse; il boit, il joüe & bat des Païsans.
Ce Noble, ensévely dans un fond de Province,
A charge à sa Patrie, inutile à son Prince,
Sans l'état malheureux où les Flatteurs l'ont mis,
Feroit grace aux Perdreaux, & peur aux Ennemis.
Par une indignité, qu'on peut nommer atroce,
Vous m'avez flatté, moy, jusqu'à loüer ma Bosse :
Il faut être Corbeau pour donner là-dedans.

M. DOUCET.

J'ay crû que vous aviez la foiblesse des Grands.
J'en sçay de contrefaits, bien plus que vous ne l'êtes,
Que je vois applaudir sur leurs Tailles bien faites.
Vingt Petits près d'un Grand sont vingt approbateurs.

ESOPE.

Moy qui ne flatte point, & qui hais les Flatteurs,

J'ay pour vous obliger, un service à vous rendre.

M. DOUCET.

Oh . . . .

ESOPE.

Je vous avertis que vous vous ferez pendre.

M. DOUCET.

Moy, Monsieur.

ESOPE.

Oüy, vous-même: en propre Original.

M. DOUCET.

J'oblige tout le monde & ne fais point de mal.

ESOPE.

Ces Blasons frauduleux, ajoûtez à des Vitres,
Contre les Droits du Roy sont autant de faux Titres;
Et l'intervale est bref de Faussaire à Pendu.

M. DOUCET.

Monsieur, peut-être ailleurs êtes-vous attendu:
Je ne vous retiens point, c'est assez que j'obtienne.....

ESOPE.

Non, mais vous craignez, vous, que je ne vous retienne.

M. DOUCET.

Si vous sçaviez, Monsieur, jusqu'à quel point je suis....

ESOPE.

Allez, je fais du mal le plus tard que je puis.
Retirez-vous.

SCENE V.

AMINTE, ESOPE.

AMINTE.

MOnsieur, vous voyez une Mere
A qui l'on fait souffrir une douleur amére.
Je ne sçaurois parler, tant je suis hors de moy.
De grace, vangez-moy, mon cher Monsieur.

ESO-

ESOPE.

De quoy ?

Qu'est-ce qu'on vous a fait ? expliquez-vous.

AMINTE.

Je n'ose.

ESOPE.

A-t'on pris votre bien ?

AMINTE.

Ce seroit peu de chose.
Le bien n'est pas d'un prix à causer ma douleur.

ESOPE.

A-t'on furtivement attaqué votre honneur ?
Répondez.

AMINTE.

Je ne puis, & cela doit suffire.
C'est vous en dire trop, que de n'oser rien dire.

ESOPE.

J'ay l'esprit un peu dur, parlez-moy sans façon.

AMINTE.

Lors que l'on se marie, à quoy s'amuse-t'on ?
Je n'avois pour tout fruit de la Foy conjugale,
Qu'une Fille, mais belle à n'avoir point d'égale,
Elle étoit à quinze ans l'objet de mille vœux.
Que c'est pour une Fille un âge dangereux !
La mienne d'un jeune homme éperdument aimée,
A l'aimer à son tour s'étant accoutumée,
Quelques soins qu'on eût pris de la bien élever,
A consenty sans peine à se faire enlever.
Dépêchez un Prevôt avec tout son Corrége :
Déja le Ravisseur a peut-être ... que sçay-je ?
Ils s'aiment tendrement, ils sont seuls, sans témoins.
Je tremble.

ESOPE.

A dire vray, l'on trembleroit à moins.
Mais parlons de sang froid. Votre Fille enlevée,
Est-ce une vérité qu'on vous ait bien prouvée,
Il me seroit fâcheux d'agir en étourdy.

AMIN-

A M I N T E.

Je suis seure, Monsieur, de ce que je vous dy.
Faut-il d'autres témoins que ma douleur extrême?

E S O P E.

Il est bon, s'il vous plaît, que j'en sois seur moyméme.
Qui l'a vuë enlever? Où l'a t'on prise? Quand?

A M I N T E.

Je n'en ay qu'un témoin, mais il est convainquant:
On ne peut contre lui donner aucun reproche.
Pour l'avoir toûjours prêt, je le porte en ma poche
Voyez, par ce Billet que je mets dans vos mains,
Si j'ay lieu de douter du malheur que je crains.
Lisez.

E S O P E (*lit...*)

Je suis aimée, & j'aime,
C'est je croy vous en dire assez:
Personne mieux que vous ne connoît par soy-même,
Ce que c'est que deux cœurs que l'amour a blessez.
Trois fois de vos Amans épousant la fortune,
Vous les avez suivis en tous lieux, à leur choix:
Et qui s'est, comme vous, fait enlever trois fois,
Doit bien me le pardonner une.

Diantre!

A M I N T E.

Hé bien, ce Billet parle-t'il clairement?
Etes-vous éclaircy de la chose?

E S O P E.

Oüy, vraiment.
Je trouve ce Billet assez intelligible.

A M I N T E.

A ma juste douleur soyez donc plus sensible.

E S O P E.

Vous, contre votre Fille ayez moins de couroux:
Elle n'est point coupable.

A M I N T E.

Elle?

ESOPE.

Non.

AMINTE.

Qui donc?

ESOPE.

Vous.

L'ECREVISSE ET SA FILLE.

L'Ecreviſſe une fois s'étant mis dans la tête
Que ſa Fille avoit tort d'aller à reculons.
Elle en eut ſur le champ cette réponſe honnête :
Ma Mere, nous nous reſſemblons.
J'ay pris pour façon de vivre
La façon dont vous vivez :
Allez droit, ſi vous pouvez,
Je tâcheray de vous ſuivre.
Que pouvoit l'Ecreviſſe oppoſer à cela?
Ce qui touche une Fille eſt la Mere qu'elle a.
Combien en voyons-nous de tous rangs, de tous âges,
Qui veulent, comme vous, que leurs Filles ſoient ſages,
Et qui dans les plaiſirs donnant, juſqu'à l'excès,
Semblent avoir fait vœu de ne l'être jamais?
L'exemple d'une Mere, en qui la vertu brille,
Eſt la grande Leçon dont profite une Fille.
Qu'eſt-ce qu'a fait la vôtre, en fuyant la vertu,
Que ſuivre le chemin que vous aviez battu.
Si vous l'euſſiez guidée en une bonne voye,
Elle vous y ſuivroit avec bien plus de joye.
Auſſi loin de vous plaindre, & de vous appuyer,
C'eſt-vous que de ſon crime on devroit châtier:
On ne ſçauroit cauſer de douleurs aſſez amples,
A qui perd ſes Enfans par de mauvais exemples.

AMINTE.

Et qui prend dans ſon ſort plus d'interêt que moy!
Le danger qu'elle court me cauſe tant d'effroy,

Que

Que je souhaiterois avec un zèle extrême.
Au peril de mes jours l'en retirer moy-même.
La Friponne ! A son âge en sçavoir déja tant !

ESOPE.

Quand on est fils de Maître, on est bien-tôt sçavant.
Pouvez-vous, dites-moy, la blâmer d'aucun vice,
Sans avoir plus de tort que n'en eut l'Ecrevisse ?

AMINTE.

J'ay pû la marier, & ne l'ay pas voulu.

ESOPE.

Vous eussiez bien mieux fait. Elle eût bien mieux valu.
Ses desirs satisfaits n'auroient eu rien à faire.

AMINTE.

Mais vous ne songez pas que je serois grand'Mere.
Je ne le céle point, je mourrois de dépit
Si quelqu'un m'appelloit de ce nom décrepit.
Grand' Mere, Moy, bons Dieux, que personne n'accuse
D'avoir sur le Visage aucun appas qui s'use !
Moy, qui, graces au Ciel, ay le teint aussi frais,
Aussi beau . . .

ESOPE.

Je croy bien, vous le faites exprès :
Dans ce qu'on voit de vous rien ne s'offre du vôtre,
Et votre vrai visage est caché sous un autre.
La belle instruction que votre Fille avoit !
Elle vous a rendu ce qu'elle vous devoit.
Mere qui met du fard pour paroître plus belle,
Mérite assûrément une Fille comme elle.
Voilà tout le secours que vous aurez de moy.
Adieu.

AMINTE.

De ces hauteurs, j'iray me plaindre au Roy.
Il verra mon Placet ; & sa Justice extrême...

ESOPE.

Je vais, si vous voulez, vous le dicter moy-même.

SIRE,

SIRE, *Dame*... Vous-même y mettrez votre nom.
Vous remontre humblement que tant qu'elle fut belle
Elle fût à l'amour si soumise & fidelle,
Que jamais à son ordre elle ne disoit non.
Que de cet heureux tems l'ame encor toute pleine,
Plus elle eut de plaisir, plus elle aura de peine
A renoncer si-tôt à des charmes si doux:
Qu'avant que de son sort le triste cours s'achève,
Il vous plaise ordonner à quelqu'un qu'il l'enlève;
Elle continûra ses Priéres pour Vous.

Vous n'avez, que je crois, autre chose à luy dire?
Si vous le souhaitez, je m'en vais vous l'écrire.
Voyez.

AMINTE.

Adieu, Monsieur, dans mon juste courroux
J'auray plus de raison de Crélus, que de vous.

ESOPE (*seul.*)

Que de femmes, comme elle, injustement se flattent!
Et... mais du Gouverneur les Enfans s'entrebattent.
Ecoutons le sujet de leurs petits debats.

SCENE IV.

AGATON, *petit Garçon fort beau.* CLEONICE, *petite Fille fort laide.* ESOPE.

AGATON.

OUy, je le veux avoir.

CLEONICE.

Non, vous ne l'aurez pas.

AGATON.

Si de notre querelle on apprend quelque chose,
Nous aurons le Foüet, & vous en serez cause.

CLEONICE.

N'importe.

ESO-

ESOPE.

Qu'avez-vous, les beaux Enfans?

AGATON.

Monſieur,
C'eſt ce petit Miroir que veut avoir ma Sœur.
Dès que j'ay quelque choſe, elle en eſt envieuſe:
Si je la contredis, elle fait la pleureuſe:
Et lors qu'on nous entend, je ſuis ſi malheureux,
Qu'ayant tort elle ſeule, on nous foüette tous deux.
N'eſt-il pas vray, Monſieur que cela n'eſt pas juſte?

CLEONICE.

Monſieur, ſi vous ſçaviez comme il me tarabuſte!
Il eſt malicieux comme un petit Dragon;
Il ne me laiſſe rien de ce que j'ay de bon.
Le Miroir qu'il a pris, dont la Glace eſt ſi belle,
Eſt à moy ſeule.

AGATON.

A vous? Non pas, Mademoiſelle,
S'il vous plaît.

CLEONICE.

A qui donc?

AGATON.

C'eſt à nous deux qu'il eſt.

CLEONICE.

Vous me pardonnerez vous-même, s'il vous plaît.
Dès quand j'étois enfant, ma Sœur me le conſerve;
Et c'eſt elle aujourd'huy, qui veut que je m'en ſerve.

AGATON.

Elle m'a dit, à moy, pendant notre dîné,
Que c'étoit à nous-deux qu'elle l'avoit donné.
Je m'y veux mirer.

CLEONICE.

Vous? Vraiment, je vous admire!
Il n'eſt rien de ſi beau, qu'un Garçon qui ſe mire.
Fy!

AGATON.

Pourquoy, fy?

CLEO-

CLEONICE.

Pourquoy? Fy, vous dis-je.

AGATON.

Pourtant,
On dit que mon Visage est assez ragoûtant.
Si je vous ressemblois, & que je me mirasse,
Quand je me serois vû, je casserois la Glace.

CLEONICE.

Vous croyez donc, mon Frere, avoir beaucoup d'appas?

AGATON.

Et pourquoy, s'il est vray, ne le croiray-je pas?

CLEONICE.

S'il pouvoit vous venir la petite Vérole!
Tenez, ma grande Sœur me garde une Pistole
Pour avoir du Ruban plus beau que celui-là,
Et je la donnerois volontiers pour cela.
Plus vous deviendriez laid, plus je serois joyeuse.

AGATON.

Vous qui ne craignez rien, vous êtes bien-heureuse.

CLEONICE.

Ne vous ay-je pas dit que c'étoit un Dragon?
Si je ne suis pas belle, est-ce ma faute?

ESOPE.

Non.
Je vous trouve tous deux un charmant petit Couple.
Mais il faut l'un pour l'autre avoir l'esprit plus souple:
Aimer bien votre Frere: & vous, bien votre Sœur.
Me le promettez-vous, mes Enfans?

AGATON & CLEONICE.

Oüy, Monsieur.

ESOPE.

Ecoutez bien tous deux ce que je vais vous dire.
Il faut que fort souvent ce beau Garçon se mire:
Mais plus dans le miroir il se verra d'appas,
Plus il doit prendre garde à ne les salir pas:
Des Dieux qui l'ont fait naître il gâteroit l'image:

Il

Il faut, quand on est beau, qu'on soit encor plus sage.
Entendez-vous, mon Fils ?

AGATON.

Oüy, Monsieur, j'entens bien;
Je vous rends grace.

ESOPE.

Et vous, (car je ne cèle rien.)
Vous, pour qui la Nature a paru plus cruelle,
Mirez-vous: mais pour voir que vous n'êtes pas belle.
Si vous manquez d'attraits pour plaire & pour charmer,
Amassez des vertus qui vous fassent aimer;
Et par une conduite exempte de murmure,
Reparez la rigueur dont usa la Nature.
Beaucoup de modestie, & beaucoup de bonté
Ont des charmes plus grands que n'en a la beauté.
Souvenez-vous-en bien, ma petite Migonne.

CLEONICE.

Oüy, Monsieur. Grace au Ciel, j'ay la mémoire bonne.

UNE VOIX *de derrière le Theatre.*

Agaton! Cleonice!

AGATON.

On nous appelle.

CLEONICE.

Hé bien?
Nous serons querellez.

AGATON.

Querellez? ce n'est rien.
Nous craignons, vous & moy, quelque chose de pire.

ESOPE.

Pour vous sauver de tout, je vay vous reconduire:
Et si la Gouvernante ose nous raisonner,
Vous verrez de quel air je m'en vais la mener.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE I.

AGENOR, DORIS.

DORIS.

N'Allez pas sottement, pardonnez-moy ce terme,
(Mais dans votre dessein je vous trouve si ferme,
J'apprehende si fort quelque coup de travers,
Que je ne prens pas garde aux mots dont je me sers.)
N'allez pas irriter la douleur d'Euphrosine.

AGENOR.

Quoy, son Pere me perd : Esope m'assassine :
A me percer le cœur je les vois disposez,
Et pendant ce temps-là j'auray les bras croisez ?
Je veux bien me contraindre à l'égard de son Pere ;
Conserver du respect jusques dans ma colére ;
Et sans être emporté, ny paroître Brutal,
Montrer qu'il me préfére un indigne Rival :
Mais pour Esope, non. Quoy que j'en puisse craindre,
Je ne luy promets pas de pouvoir me contraindre,
Je prétens luy parler ; & s'il en est besoin,
Aller jusqu'à l'insulte, & peut-être plus loin.
Mon ardeur outragée est ce que je consulte.

DORIS.

Et que peut-on luy faire au delà de l'insulte ?
Fût-il, plus qu'il ne l'est, votre ennemy mortel,
Je vous crois trop bon sens pour luy faire un appel.
Esope sur le Pré seroit un beau spectacle !
Eloignons son Hymen ; formons y quelque obstacle ;
C'est a quoy maintenant il s'agit de penser ;
Et non, par vos éclats, à le faire avancer.
Monsieur le Gouverneur est dans la Gallerie.
Voyez-le, parlez-luy ; sa Fille vous en prie.

Il est seul. Son grand vice est d'être un peu têtu ;
Mais vous ne serez pas éconduit & battu.
Tâchez à remuer ses entrailles de Pere :
S'il ne rompt cet Hymen, faites qu'il le différe.
J'aurois, si j'étois homme, ou du moins je le croy,
Plus de virilité que je ne vous en voy.
Courez. Quand le temps presse il est bon qu'on galope.
Allez-le voir.

AGENOR.

J'y vais ; & de là voir Esope.
Pour peu qu'il soit contraire à mes intentions,
Je sens à le brusquer des dispositions.
Je sçais tout ce qu'il est, & tout ce qu'il peut-être,
Mais de mon desespoir je ne suis pas le maître.

DORIS.

Gardez-vous . . .

AGENOR.

Je feray tout ce que je te dy.

DORIS.

Eh, mon Dieu, croyez-moy, point de coup d'Etourdy.
Dequoy sert la raison, à moins qu'on ne raisonne ?
Je voy venir quelqu'un. Songez à vous.

SCENE II.

ALBIONE, DORIS.

ALBIONE.

Ma Bonne,
Je viens près d'Euphrosine implorer votre appuy :
Bien tôt Femme d'Esope, elle peut tout sur luy.

DORIS.

L'infaillible moyen de tout obtenir d'elle
C'est de luy bien vanter sa conquête nouvelle.

AL.

ALBIONE.

Esope m'a mandé de l'attendre en ce lieu.
En sortant d'avec luy, j'iray la voir.

DORIS.

Adieu.
Je vas la disposer à remplir votre attente.
Esope vient.

SCENE III.

ESOPE, ALBIONE.

ALBIONE.

Monsieur, je suis votre Servante.
Ce n'est point compliment, c'est pure vérité.

ESOPE.

Je vous en garentis autant de mon côté:
Il ne tiendra qu'à vous de me mettre à l'épreuve,
Madame.

ALBIONE.

Sçavez-vous, Monsieur, que je suis Veuve?

ESOPE.

Non, vraiment.

ALBIONE.

Je le suis depuis près de cinq ans:
Et défunt mon Mary m'a laissé quatre Enfans.

ESOPE.

A voir cet air brillant, & ce riche équipage,
Vous allez convoler en second Mariage,
Apparemment? Quelqu'un de vos yeux est blessé?

ALBIONE.

Pardonnez-moy, Monsieur, mon bon temps est passé.

ESOPE.

Tant-pis.

ALBIONE.

La Propreté de tout temps fut permise;
Et si vous me voyez passablement bien mise,

Il ne faut pas, Monsieur, vous en émerveiller...
L'Epoux dont je suis Veuve étant mort Conseiller,
Je suis dans un étage à paroître plus grande,
Ou qu'une Procureuse, ou bien qu'une Marchande...
Rien ne m'est plus facheux, que de m'encanailler.

ESOPE.

Et de quelle Acabie étoit-il Conseiller?
Etoit-ce en Robe longue? en Robe courte? en Botte?

ALBIONE.

Non, Monsieur, il étoit Conseiller Gardenotte.

ESOPE.

Là peste! N'est ce pas ce que vulgairement
On dit Tabellion, ou Notaire autrement?

ALBIONE.

Oüy, Monsieur.

ESOPE.

Vertubleu! C'est un Grade sublime.

ALBIONE.

J'ay fait ce que j'ay pû pour le mettre en estime.
Conseillére a la Cour, Présidente à Mortier,
Faisoient moins de fracas que moy dans mon quartier.
Voyant à mon Epoux une somme assez grosse,
Je voulus avoir Chaise, & puis après Carosse;
Et tous les Chevaux noirs n'ayant pas de grands airs,
J'en eus de pommelez, comme les Ducs & Pairs.
Pour mon Appartement, cinq Chambres parquetées,
A force de Miroirs sembloient être enchantées:
Et ce qui m'en plaisoit, on n'y pouvoit marcher,
Que l'on ne se mirât encor dans le Plancher.
Ayant veu par hazard, dont je fus bien contente,
De gros Chenets d'argent chez une Présidente,
Je priay mon Mary de m'en donner d'égaux;
Et quatre jours après j'en eus de bien plus beaux.
Je fus même à la Foire, où j'eus la hardiesse,
Voyant un Cabinet qu'aimoit une Duchesse,
Pendant qu'à marchander elle se dépeçoit,

De

De le prendre à sa barbe au prix qu'on le laissoit.
Pour ne pas abuser de votre patience,
On parloit en tous lieux de ma magnificence :
Quand pour un Inventaire où mon Mary courut,
Il s'échauffa si fort qu'en trois jours il mourut.

ESOPE.

Avez-vous achevé votre histoire modeste ?

ALBIONE.

J'en ay dit tout le beau, j'en vais dire le reste
Mon Epoux étant mort, ces Miroirs, ces Chenets,
Ces Chevaux, ce Carosse, & ces beaux Cabinets,
Tout cela s'en alla chez qui les voulut prendre :
J'y perdis les deux tiers, quand je les fis revendre.
Enfin, pour nous tenir toûjours sur le bon bout,
Je n'ay rien ménagé, j'ay presque vendu tout :
Si bien que ce matin ayant sçû qu'à des Filles
Qui doivent leur naissance à d'honnêtes Familles,
Crésus donne une Dot pour les bien allier,
Je vous en offre deux prêtes à marier.
J'attens qu'en leur faveur votre bouche prononce.
Voilà ce qui m'ameine.

ESOPE.

Et voici ma réponse.

LA GRENOUILLE ET LE BOEUF.

LA Grenouille dans un Pré,
Voyant paître le Bœuf considere sa taille ;
Et la trouvant à son gré,
S'enfle, suë, & se travaille,
Pour faire aller la sienne en un même degré.
Sa Fille qui la voit faire
Luy remontre sagement,
Qu'un dessein si téméraire
Va jusqu'à l'aveuglement :
Que l'appas qui la chatouille

Luy cache le péril de ce qu'elle entreprend ;
Et que depuis le Bœuf jusques à la Grenouille,
C'est un intervale trop grand.
Mais contre ces raisons son orgueil se soûlève :
A s'enfler encor plus elle applique ses soins :
Fait de si grands efforts, qu'à la fin elle crève ;
Et sa témérité ne méritoit pas moins.
Voilà votre Portrait, & celuy de bien d'autres,
Qui n'ont pas des raisons meilleures que les vôtres.
Nous sommes dans un siécle où chacun veut s'enfler.
D'une vanité sotte on cherche à se gonfler.
La Femme d'un Sergent ne sera pas honteuse,
De porter des habits comme une Procureuse :
Celle du Procureur, pour avoir plus d'éclat,
Veut égaler, au moins, celle de l'Avocat :
Celle de l'Avocat est assez téméraire,
Pour aller du même air que va la Conseillére :
Celle du Conseiller, par la même raison,
Avec la Présidente entre en comparaison :
Celle du Président, fiére de sa richesse,
A des Gens à sa suite autant qu'une Duchesse :
Et je ne vois personne en sa condition,
Qui ne veuille exceder sa situation.
Chacun, dis-je, chacun n'a ny repos ny trève,
Que comme la Grenouille il ne s'enfle, & ne crève.
De-là vient le desordre & les crimes qu'on voit :
Pour soûtenir ce faste, on fait plus qu'on ne doit.
Combien, de bonne foy, d'iniquitez atroces
Traînent des Procureurs qu'on roule en des Carosses ?
Cet autre dans le sien, qu'on croit un bon Marchand,
En eût-il jamais eu, s'il n'eût été méchant ?
Pour montrer au Public, d'une façon galante,
Un Libraire enchassé dans sa Chaise roulante,
Combien, *incognito*, de Livres défendus
Dans l'arriére Boutique ont-ils été vendus ?
Combien un Financier, pour être en équipage,
De Zeros criminels remplit-il une page ?

Com-

Combien au Parlement d'Avocats de grand poids,
Pour aller à grand train vont-ils contre les Loix ?
Pour avoir un Carosse, & que tout y réponde
Combien un Médecin égorge-t'il de monde,
Et pour ces beaux Chenets, ces Miroirs, ces Chevaux,
Combien feu votre Epoux a-t'il fait d'Actes faux ?

ALBIONE.

D'Actes faux ! Juste Ciel ! quoy, d'un Corps qu'on renômme...

ESOPE.

Il n'est rien de plus beau, qu'un Notaire honnête homme :
Mais dans tous les grands Corps, on a vû de tout tems
Se glisser des Fripons parmi d'honnêtes gens ;
Et quand feu votre Epoux auroit été Faussaire,
Cela ne doit blesser aucun autre Notaire.
Si le bien qu'il avoit eût été mieux gagné,
Il en eût sçû le prix, & l'auroit épargné.
Les bienfaits de Crésus ne sont point pour vos Filles,
Ce sont pour des Enfans de meilleures Familles,
Que les Procès, la Guerre, ou d'autres accidens
Ont rendu malheureux, & non pas impudens.
Enfin, je croy sçavoir ce que le Roy desire ;
Et je n'ay là-dessus autre chose à vous dire.
Serviteur.

ALBIONE.

Sçavez-vous, petit Homme tortu,
Qui n'avez l'air, au plus, que d'un Singe vêtu....

ESOPE.

Votre esprit sur ce point peut se donner carriére ?
Je vous offre en laideur une belle matiére :
Mais j'ay cela de bon, parmi bien du mauvais,
Que les Gens, sans raison, ne m'offensent jamais.
Vous croirez m'insulter, & vous me ferez rire.

ALBIONE.

Pour vous faire enrager, loin de vouloir rien dire,
Je veux, d'un si sot Homme, oublier jusqu'au nom.
Adieu.

ESOPE (*seul.*)

Je suis défait d'une étrange Guenon.
Qu'heureux est le Mary, dont la Femme humble & sage,
Elève les Enfans, & régle le ménage!
Mais qu'il est malheureux, lors que mal à propos ...

SCENE IV.

AGENOR, ESOPE.

AGENOR.

Je vous cherche par tout pour vous dire deux mots.

ESOPE.

Hé bien, je suis trouvé. Qu'avez-vous à me dire?

AGENOR.

Qu'on me nomme Agenor, & ce mot doit suffire.
Vous m'entendez, je crois?

ESOPE.

Oüy, j'entens votre nom.

AGENOR.

Et vous n'entendez pas ce qui m'ameine?

ESOPE.

Non.

AGENOR.

Je vay, puis qu'il le faut, tâcher à vous l'apprendre,
Monsieur Esope.

ESOPE.

Et moy tâcher à vous entendre,
Monsieur Agenor.

AGENOR.

J'aime, & vous aimez aussi:
C'est l'unique sujet qui me conduit ici.
Je sçay ce que tous deux le Ciel nous a fait naître;
Comme je me connois, songez à vous connoître;
Je prétens d'Euphrosine être le seul captif.

ESO-

ESOPE.

Moy, je veux abaisser ce ton impératif
Il vous sied mal. Je veux vous rendre honnête, affable,
Et pour y reussir vous apprendre une Fable,
Ecoutez bien.

AGENOR.

De grace, évitons ce fatras:
De si fades raisons ne m'accommodent pas.
Je ne me repais point de ces vaines paroles.

ESOPE.

Un jour...

AGENOR.

Encor un coup, point de Contes frivoles.
C'est un amusement qui n'est bon qu'à des Foux.

ESOPE.

Ecoutez celui-ci, je le croy bon pour vous.

AGENOR.

Je vous ay déja dit, & je vous le répète;
Qu'une prompte réponse est ce que je souhaitte.
Songez plus d'une fois qu'on me nomme Agenor.

ESOPE.

Je vous ay répondu, comme je fais encor,
Que vous parlez d'un air, s'il faut que je le nomme,
Qui sent le Fanfaron plus que le Gentilhomme:
Et pour vous faire prendre un ton plus adouci,
Je veux vous reciter la Fable que voici.

AGENOR.

Dépêchez donc.

ESOPE.

LE CUISINIER ET LE CIGNE.

Un jour un Cuisinier insigne,
Qui beuvoit quelquefois un peu plus fort que jeu,
Pour mettre la Marmite au feu,

Pensant tuer une Oye, alloit tuer un Cigne.
On ne s'est jamais vû dans un danger plus grand :
Deja le bras levé s'apprêtoit à descendre ;
Quand l'Oiseau luy fait entendre
Une voix qui le surprend :
Jamais aux bords du Méandre,
Aucun Cigne en expirant,
N'a célébré sa mort d'une façon plus tendre.
Ses chants ne furent pas vains :
Malgré l'humeur assassine
De l'Ecuyer de Cuisine,
Le Fer luy tomba des mains.
Bien vous en prend, dit-il, d'avoir un tel ramage ;
Je vous méconnoissois, si vous n'eussiez chanté.
Ainsi la douceur du langage
Est, dans l'occasion, de grande utilité,
Il semble que le Ciel en ait fait l'appanage
Des Personnes de qualité ;
Et dans un grand Seigneur, de la brutalité
Marque une Noblesse sauvage.

C'est à vous maintenant à vous faire raison :
Il faut être le Cigne, ou bien être l'Oyson.
Choisissez.

AGENOR.

C'est un choix qui n'est pas difficile :
Je n'ay jamais receu de leçon plus utile ;
Et pour vous faire voir que j'en veux profiter,
Je vous prie un moment de vouloir m'écouter.
J'aime, depuis deux ans, d'une ardeur tendre & pure,
Ce qu'ont fait de plus beau le Ciel & la Nature :
Vous sçavez s'il est vrai, vous qui dans un seul jour
Pour les mêmes appas avez pris tant d'amour.
Si dans si peu de temps votre amour est extrême,
Quel doit être le mien ? jugez-en par vous-même :
Et s'il faut n'aimer plus, dites, de bonne foy
Quel est le plus à plaindre, ou de vous, ou de moy ?

La

La raison sur vos sens garde un si grand empire
Que d'abord qu'elle parle, ils n'osent la dédire :
Et pour m'oser flatter d'un si puissant effort
Ma raison est trop foible, & mon amour trop fort.
Par tout où vous passez vous répandez des graces :
Les cœurs de tout le Peuple accompagnent vos traces:
Faut-il que deux Amans soient les seuls entre tous
Qui refusent leur voix aux vœux qu'on fait pour vous.
Faites-vous un effort dont vous seul êtes digne :
Faites....

ESOPE.

Voilà parler en véritable Cigne.
Voilà dans son malheur se plaindre noblement.
Certes, je suis fâché d'aimer si fortement :
Je sens je ne sçay quoy me reprocher dans l'âme
Que j'ay tort de troubler une si belle flâme ;
Mais enfin, je suis homme ; & quoy que mal bâty,
Je sens ce qu'en ma place un autre auroit senty :
L'amour que vous avez, quelque fort qu'il éclate,
N'a de plus que le mien qu'une plus vieille datte :
Et puisqu'il faut, sans fard, nous expliquer icy,
Ce que vous ne pouvez, je ne le puis aussi.
J'en suis fâché.

AGENOR.

Monsieur, songez, je vous supplie,
A l'effort que je fais lors que je m'humilie.
Mon cœur qui jusqu'icy n'avoit jamais rampé....

ESOPE.

Vous allez faire l'Oye ; ou je suis bien trompé.

AGENOR.

J'ay peur de faire pis, dans mon desordre extréme,
Si vous vous obstinez à m'ôter ce que j'aime.
Il m'est bien plus aisé de renoncer au jour,
Qu'à l'adorable objet pour qui j'ay tant d'amour.
Après une si juste & si douce esperance....

ESOPE.

Et sçavez-vous aimer avec perseverance ?

Peut-être que l'amour, que vous croyez constant,
Est de ces feux folets qu'on ne voit qu'un instant.
Vos tranquiles desirs ne trouvant plus d'amorce,
Le feu dont vous brûlez perdra toute sa force ;
Et ce qui fut l'objet de vos tendres amours
Deviendra votre peine au bout de quinze jours.
Il n'est guére d'amour que l'hymen n'assassine.

AGENOR.

Moy, je pourrois cesser d'adorer Euphrosine !
Si l'hymen de ma flâme interrompoit le cours
J'y voudrois renoncet pour l'adorer toûjours.
Non, non, sur mon amour le temps n'a point d'empire :
Mon sort est d'en avoir jusqu'à ce que j'expire :
Et si dans le tombeau tout ne finissoit pas,
J'aimerois Euphrosine au delà du trépas.
Il n'est rien qu'à ma flâme aisement je n'immole.

ESOPE.

Mille qui l'ont promis ont manqué de parole.

AGENOR.

Si l'on m'en voit manquer, que le Ciel en courroux.
Puisse lancer sur moy ses plus rigoureux coups :
Et pour faire un serment dont je fremis moy-même,
Je consens que jamais Euphrosine ne m'aime.
Mon amour, pour changer, a fait un trop beau choix.

ESOPE.

Adieu : Nous nous verrons encor une autre fois,
Quelqu'un vient.

AGENOR.

Ciel ! Je sors : mais plein d'inquiétude :
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Et quel que soit mon sort, dans une heure d'icy.
Je me rendray chez vous pour en être éclaircy.

SCENE V.

MONSIEUR FURET, ESOPE.

Mr. FURET.

J'E viens de vos boûtez implorer une grace,
Monsieur.

ESOPE.

Qu'est-ce? Parlez. Que faut-il que je fasse?

Mr. FURET.

Cresus dans son Royaume a fort peu de Sujets;
A qui, sans vanité, soient mieux dûs ses bien-faits.

ESOPE.

Qu'avez-vous fait pour luy? Voyons; Je rends justice.

Mr. FURET.

On ne peut faire plus pour luy rendre service.
Si les Sujets du Roy m'avoient tous ressemblé
Jamais aucun Etat n'eût été mieux peuplé:
Ses voisins trembleroient; & pour de foibles sommes
Il auroit toûjours prêts quatre ou cinq cens mille hommes
J'ay quatorze Garçons, tous aussi grands que moy,
Et qui sont tous quatorze au service du Roy.
Assez brave autrefois; & ma Femme assez belle,
Nous voulûmes au Roy témoigner notre zèle:
Pour bien faire ma cour je ne ménageay rien;
Et ma femme eut un zèle aussi grand que le mien.
Nous montrer bons Sujets étoit notre délice.

ESOPE.

Quatorze Enfans!

Mr. FURET.

Quatorze.

ESOPE.

Et tous dans le service?
Jamais envers l'Etat on n'en a mieux usé.
Il faut que vous soyez un Gentilhomme aisé:

Tant d'enfans au ſervice ont beſoin d'une ſomme
Qui doit faire ſuer le plus gros Gentilhomme.

M. FURET.

Monſieur, je ne ſuis pas gentilhomme.

ESOPE.

Tant mieux :
Je n'en connois aucun qui ſoit pécunieux.
La Nobleſſe & l'argent ſont brouillez, ce me ſemble,
A ne pouvoir jamais ſe bien remettre enſemble.
Qu'êtes vous ?

Mr. FURET.

J'ay l'honneur d'être un vieil Officier.

ESOPE.

Vous vous nommez ?

Mr. FURET.

Furet.

ESOPE.

Et vous êtes ?

Mr. FURET.

Huiſſier.
Pour le repos de l'âme il n'eſt que cet Office.

ESOPE.

Huiſſier ! Et vous avez tant d'Enfans au ſervice ?
Vous vous mocquez. Portez vos menſonges ailleurs.

Mr. FURET.

J'en ay fait ſept Huiſſiers, & quatre Procureurs ;
Un, qui de la Patrouille eſt l'Archer le plus brave ;
Un Controlleur d'Exploits ; & l'autre Rat-de-Cave.
Onze & trois font quatorze, en tout païs, je croy.

ESOPE.

Ils font belle figure au ſervice du Roy !
Au Diable vos Enfans, tant ils m'ont fait de peine :
Je croyois que le moindre étoit un Capitaine,
Et je trouve, en mon compte, une ſi grande erreur.
Que le plus honnête homme à peine eſt Procureur.
Le bel honneur au Roy, d'avoir à ſon ſervice
Le Preſſis, l'Elixir de toute la Malice.

Mr. FU-

Mr. FURET.

Crésus, dont j'ay sur moy la Déclaration,
Quand on a douze Enfans, donne une Pension.
J'en ay quatorze, & tous d'une Tige feconde.

ESOPE.

C'en est trop, des trois quarts, pour le repos du monde.
Il est vray que Crésus, Juste en toutes ses Loix,
Pour se faire des Bras qui soûtiennent ses Droits,
Veut que de ses bienfaits on honore les Peres :
Mais le cas, à mon sens, ne vous regarde guéres.
Avoir beaucoup d'enfans, pour marcher sur vos pas,
C'est donner à l'Etat des mains, & non des Bras.
Je ne voy là pour vous nulle chose à prétendre :
Le Roy ne donne rien à qui sçait si bien prendre.

Mr. FURET.

J'ay fait quatorze Enfans sur la foy des Edits :
Pour le bien de l'Etat, j'ay la Goute.

ESOPE.

Tant-pis.

LES COLOMBES ET LE VAUTOUR.

UN jour les Colombes craintives
Sçachant que le Vautour vouloit se marier,
Se mirent si fort à crier,
Que le vent, jusqu'au Ciel porta leurs voix plaintives.
Si luy seul nous desole, & nous mange aujourd'huy,
Disoit, en son langage, une Colombe habile ;
Quel lieu nous servira d'azile
Contre un nombre d'Enfans aussi méchans que luy ?
S'il suffit d'un Huissier, pour vuider une bourse,
Qui pourra, contre sept, avoir quelque ressource ?
Croyez-moy, je vous prie, épargnez-vous l'affront
De

De vous vanter ailleurs d'avoir été fécond :
C'est un malheur public : qu'un Huissier si fertile.
Loin qu'au bien de l'Etat, votre Hymen soit utile,
De quantité de gens le sort seroit plus doux,
Si jadis votre Mere eût avorté de vous.
Je fais profession d'être franc & sincére.
Vous le voyez.

Mr. FURET.

Monsieur, si c'étoit à refaire,
Crésus, tout Roy qu'il est, auroit tort aujourd'huy,
S'il attendoit de moy ce que j'ay fait pour luy.
Il s'en manque beaucoup, quoy que Sujet fidelle,
Que pour peupler l'Etat je n'aye un si grand zèle.
Quand de quatorze Enfans on me doit la façon,
Un droit si bien acquis devient une chanson.
Si j'avois présumé travailler sans salaire,
Douze que j'ay de trop seroient encor à faire ;
Et je vous répons bien que s'ils n'étoient pas faits,
Ils seroient en danger de ne l'être jamais.
Adieu.

ESOPE (*seul.*)

Monsieur Furet s'en va l'âme offensée,
De sa fecondité si mal récompensée :
Mais l'argent de Crésus seroit mal employé,
Si de cette besogne il étoit mieux payé.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE I.

EUPHROSINE, DORIS.

EUPHROSINE.

Doris, tu me fais faire une étrange figure :
Ma raison y répugne, & mon cœur en murmure.

Quoy,

Quoy, tu veux que d'Esope implorant la bonté,
Luy qui m'est odieux, luy que j'ay maltraité;
Tu veux; dis-je...

DORIS.

Qui, moy? Je ne veux rien, Madame.
Je consens volontiers que vous soyez sa femme;
Et que demain, sans faute, il vous donne la main.

EUPHROSINE.

Luy, Doris? Ah plutôt...

DORIS.

Tout est prêt pour demain:
Parens, Amis, Festin: Et Monsieur votre Pere
Apprehende si fort qu'Esope ne différe,
Que si hâter la chose étoit en son pouvoir,
Ce qu'il fera demain, il le feroit ce soir.
J'ay rêvé, consulté, employé tout mon zèle,
Donné la question à ma pauvre cervelle,
Et je n'ay point trouvé de remède plus prompt
Qui pût de cet Hymen vous épargner l'affront.
Il faut absolument voir Esope vous-même:
Pour vous tout accorder il suffit qu'il vous aime.
Je ne voy que luy seul dont on puisse esperer
D'adoucir votre peine, ou de la différer.
Dites-luy qu'un seul jour est un trop foible espace
Pour chasser Agenor, & le mettre en sa place:
Et demandez du temps pour vous accoutumer
A le voir, à l'entendre, & peut-être à l'aimer.
S'il vous en veut donner la grace est assez grande.

EUPHROSINE.

Mais je m'engage à luy, si j'obtiens ma demande.
S'il m'accorde du temps, prends-tu garde à cela?
Je deviens sa conquête au bout de ce temps là.
La crainte que j'en ay me rend toute interdite.

DORIS.

N'eussiez-vous d'autre espoir que dans la mort subite;
Outre qu'on voit souvent d'heureux coups du hazard,
Vous deviendrez sa femme au moins un peu plus tard:

C'est

C'est quelque chose.

EUPHROSINE.

Helas ! que cet espoir est fade !

DORIS.

S'il étoit seulement si peu que rien malade !
J'ay, comme vous sçavez, un habile Cousin,
Homme de conscience, & sçavant Médecin,
Qui l'envoiroit bien-tôt *ad patres*.

EUPHROSINE.

Quelle attente !

DORIS.

Je fais ce que je puis. J'imagine, j'invente ?
Je promene par tout mon esprit & mes yeux :
En un mot, comme en cent, je ne puis faire mieux.
Et pour tout dire, enfin, je fais plus, ce me semble,
Qu'Agenor, ny que vous, ny que tous deux ensemble.
Pour sortir d'un tel pas on se demene encor.

EUPHROSINE.

Que veux-tu que je fasse, & que fasse Agenor ?
Nous mettons tout en œuvre, & tout nous est contraire :
Agenor est encor aux genoux de mon Pere ;
Et pendant que, peut-être, on méprise ses voeux,
Je viens chercher Esope, & fais ce que tu veux.
Tu fais beaucoup pour nous je le sçay bien.

DORIS.

J'enrage.
Je voudrois de bon cœur faire encor davantage :
J'ay du zèle de reste, il me faudroit du temps.

EUPHROSINE.

Celuy que je viens voir sçait il que je l'attens.

DORIS.

Ouy, Madame, il le sçait.

EUPHROSINE.

Et que ne vient-il vîte ?
Du chagrin que j'auray je voudrois être quitte.

DORIS.

Quelques gens à sa porte attendoient à le voir :
Mais pour tarder longs-temps il sçait trop son devoir ;
Et dans l'empressement de dire qu'il vous aime. . .
Tenez, je croy l'entendre. En effet, c'est luy-même.

SCENE II.

ESOPE, EUPHROSINE, DORIS.

ESOPE.

Je viens vous faire excuse, & vous crier mercy,
De ce que, malgré moy, vous m'attendez icy.
Voyez si par mes soins, & par quelque service
Je puis de cette faute adoucir l'injustice.
Je voudrois que déja nous fussions à demain,
Pour avoir le plaisir de vous donner la main.
Ne vous semble-t-il pas, si vous y prenez garde,
Que le jour se prolonge, & que la nuit retarde,
Vous ne répondez rien.

DORIS.

Il est vray. Mais, Monsieur,
On ne peut, à son âge, avoir trop de pudeur.
Elle vient vous prier d'une petite grace.

ESOPE.

Commandez. Je suis prêt : Que faut-il que je fasse ?

DORIS (*à Euphrosine.*)

Dites donc quel dessein conduit icy vos pas.
Expliquez-vous.

EUPHROSINE.

Monsieur... Je ne vous aime pas ;
Si je parle autrement, il faudra que j'impose :

ESOPE.

J'en avois entreveu quelque petite chose :
Mais comme assez souvent on aime à se flatter,
Sans ce nouvel aveu j'en aurois pû douter.

Je

Je vous suis obligé de ce qu'il vous en coûte
Pour me tirer de peine, & pour m'ôter de doute.
Jusqu'au nœud conjugal je fais peu de progrès?
Mais ce qu'on perd devant, on le recouvre après.
L'Hymen sçait embellir les sujets qu'il assemble;
Et je feray mieux fait quand nous serons ensemble.

EUPHROSINE.

Dussiez vous m'exposer au plus affreux trépas,
Je n'épouseray point ce que je n'aime pas.
Je vous en fais le Juge, & vous en croy vous-même.
Pourquoy m'épousez vous?

ESOPE.

Parce que je vous aime.

EUPHROSINE.

Hé bien, Monsieur, hé bien, puisqu'il en est ainsi,
Accordez moy le temps de vous aimer aussi.
Puis je venir à bout, quelque effort que je fasse,
D'oublier Agenor; de vous mettre en sa place?
D'immoler au devoir un si parfait amour;
Le puis-je, dites-moy, dans l'espace d'un jour?
Je ne refuse point de tâcher a le faire:
Mais pour y réussir le temps est nécessaire.
Quand deux cœurs sont unis par des liens si forts,
On ne les brise point sans d'extrêmes efforts.
A ma juste priére ayez l'ame sensible:
Si je ne les romps pas, j'y feray mon possible.
Sur vous seul desormais tous mes sens occupez...

ESOPE.

Levez un peu les yeux.

EUPHROSINE.

Moy?

ESOPE.

Oüy. Vous me trompez.
Ce langage est trop doux pour être véritable;
Et dans si peu de temps on n'est point si traittable.
Je pénètre aisément dans votre intention.

D O-

DORIS.

Oh, Monſieur, là-deſſus, je ſuis ſa caution.
J'ay le cœur ſur la langue, & jamais je n'affecte....

ESOPE.

Tout franc, la caution m'eſt encor plus ſuſpecte.
Je veux bien toutefois, pour contenter vos vœux,
Différer notre Hymen, & d'un jour, & de deux.
Je vous trouve ſi belle, & ma flâme eſt ſi forte
Que je puis en mourir de chagrin; mais n'importe.

DORIS.

Plût aux Dieux!

ESOPE.

Plaît-il?

DORIS.

Quoy?

ESOPE.

Vous invoquez les Cieux.

DORIS.

Je dis que de la mort vous preſervent les Dieux.
Quelle perte!

ESOPE.

Vraiment je vous ſuis redevable.

EUPHROSINE.

Un jour ou deux, Monſieur! êtes-vous raiſonnable?
Pour un effort ſi grand, eſt ce un terme aſſez long?

ESOPE.

Et quel temps, s'il vous plaît, me demandez vous donc?
Voyons.

EUPHROSINE.

Un an ou deux. Je ne puis moins prétendre:
Je ſuis jeune.....

ESOPE.

Et moy, vieux. Je ne ſçaurois attendre.
Avant qu'il ſoit deux ans, ridicule & Barbon,
Je voudrois bien ſçavoir à quoy je ſeray bon?
Qui me fuit maintenant, qui ſoupire, qui pleure,

En

En auroit dans deux ans une raison meilleure.
Différer de deux jours est tout ce que je puis :
Encor est-ce beaucoup dans l'état où je suis.
Si vous sçaviez.

EUPHROSINE.

De grace, ayez plus de tendresse.
Peut-on rien refuser aux vœux d'une Maitresse ?

ESOPE.

Je suis sourd.

EUPHROSINE.

Eh, Monsieur, ne vous prévalez pas
De ce qu'à vos desirs mon Pere tend les bras :
Songez que vous m'aimez, & que je vous en prie.

ESOPE.

Arrêtez vous. Je sens que j'ay l'ame attendrie.

DORIS.

Continuez, Madame, attendrissez encor...

ESOPE.

Amenez-votre Pere, & qu'on cherche Agenor.
Je vous donne du temps, j'ay cette complaisance ;
Mais enfin, c'est un Pacte où je veux leur presence,
Afin qu'au bout du terme on en use si bien...

EUPHROSINE.

Ah, Monsieur, Agenor n'en fera jamais rien.
Luy me céder !

ESOPE.

Je veux qu'il vienne, & qu'il s'oblige...

EUPHROSINE.

Il ne le fera point ; je le sçay bien, vous dis-je.
Quand je l'en presserois je le ferois en vain.

ESOPE.

Si vous ne l'amenez soyez prête à demain.
Quelqu'un entre.

EUPHROSINE.

Ah, Doris ! c'en est fait, je suis morte.
Sortons.

DO-

DORIS (*bas.*)

Maudit Gobin ! que le Diable t'emporte.
Voilà pour Euphrosine un Amant bien tourné ?

SCENE III.

PIERROT, COLINETTE, ESOPE.

PIERROT.

Palsandié je reviens, je ne suis pas damné.
J'ameine un Orphelin, qui n'a Pere ny Mere ;
Et que je fais nourrir par notre Ménagére.
Il est gras comme un Moine : il tette tout son sou.

ESOPE.

Le bel Enfant ?

PIERROT.

Ma femme, est pardié belle étou.
Voyez.

ESOPE.

Elle est Jolie ; & paroît bien instruite.
Pour un homme si grand, elle est un peu petite.

PIERROT.

De méchante denrée, & de mince valeur,
Tant moins que l'on en a, tant plus c'est le meilleur.

ESOPE.

Il faut s'aymer bien vivre, & l'Hymen en revanche...

PIERROT.

Je vivons pardié bien. J'ons ce soir une Eclanche,
Aussi belle...

ESOPE.

Jamais ne vous querellez-vous ?

COLINETTE.

Non, Monsieur, Dieu marcy, Pierrot est assez doux.
Il est, quand il s'y boute, un tantinet yvrogne ;
Mais tenez pour le reste il va droit en besogne.
Il n'a dans tout son corps, pas un endroit malin.

ESO-

ESOPE.

Et vous nourrissez donc ce petit Orphelin ?

COLINETTE.

Oüy, Monsieur.

ESOPE.

Vos Enfans l'ayment-ils ?

COLINETTE.

Pour les nôtres,
Ils sont devenus morts ; mais j'en referons d'autres ;
Pierrot est jeune.

ESOPE.

Hé bien, à quoy vous suis-je bon ?
Qui te fait revenir ; est-ce ta Charge ?

PIERROT.

Oh, non.
Si je venons vous voir, c'est pour ce petit drille ;
Qui, s'il pouvoit parler, vous diroit qu'on le pille.
Comme il est mon Neveu, je somme un peu parens.
Il avoit de bon Bien, pour huit ou neuf cens francs :
Mais j'avons pour Seigneur, certain grand Escogrife.
Qui de tous les Seigneurs a la meilleure Griffe ;
Et qui d'un petit Pré voulant en faire un grand,
Enchassi dans le sien, le Bien de cet Enfant.
Tu sçais cela par cœur, jase un peu Colinette :
Dy ce que c'est.

COLINETTE.

Monsieur, l'Orphelin qui me tette
Est un petit Marmot, que j'avons par emprunt :
Avant qu'il fût venu, son Pere étoit deffunt.
Dès qu'on l'eut débardé, ce fut une Vipére :
Sa Mere le fesit ? luy défesit sa mere :
Et son trépassement luy laissi quelque Bien ;
Que ce vilain Monsieur a bouté dans le sien.
Il dit, bredi-breda, mais on ne le croit guére,
Qu'il presti de l'argent à deffunt son grand Pere ;
Et quand je luy montrons que cela ne se peut,
Pour nous fermer la bouche, il nous dit, qu'il le veut.

Nos

Nos meilleures raisons sont pour luy des vetilles :
Plus je trouvons de trous plus il a de chevilles ;
Et comme il est le Maître, & qu'il a du crédit,
D'une seule menace, il nous abasourdit.
Un Bichon, contre un Dogue a peine à se deffendre.
Si vous n'y boutez ordre, il est homme à tout prendre.
Quand je l'alli prier d'un peu mieux en agir,
Il me disi des mots, qui me firent rougir ;
Et comme je suis douce, & qu'il a bonne gueule. ...
Tien Pierrot, de mes jours, je n'y vas toute seule.
Un Loup dans un Troupiau n'est pas plus malfaisant.

PIERROT.

Rien n'est mordié pour luy, trop chaud ny trop pe-
sant.
Comme il est le Seigneur, quelque chose qu'il prenne,
Il dit pour ses raisons, que c'est un droit d'Aubaine.
Tous les jours de sa poche, il tire un droit nouviau :
Qu'on prenne une Ecrevisse, ou qu'on tuë un Moi-
niau,
Il fait tout sur le champ, dans sa furie extrême,
Un biau Procès de Dieu, fût-ce à son Pere même.
Il prend à toutes mains, & de toutes façons.
Il vendroit s'il pouvoit, l'Air dont je joüissons.
Il nous dîme nos Choux, nos Poiriaux, nos Ci-
trouilles.

COLINETTE.

Les Fossez du Châtiau, sont tout pleins de Gre-
nouilles,
Qui, par méchanceté, luy font un si grand bruit,
Qu'il ne dort pas un brin, tant que dure la nuit.
Par un papier qu'il á, grifonné d'un Notáire,
Il veut, bon-gré, mal-gré, que je les faisions taire ;
Et faute jusqu'icy, d'empêcher leur cancan,
Chaque Maison du Bourg paye un écu par an.
C'est un Dogue affamé qui toûjours mord ou ronge.
Empêcher des Crapaux de crier ! le pouvons-je ?
Dites-moy.

ESOPE.

De tout temps le foible eut toûjours tort.
Le plus cruel des droits est le droit du plus Fort.
Il faut que le plus Foible ait dans son infortune,
Pour fléchir le plus Fort, trente raisons contre une:
Encor assez souvent, celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu, comme vous allez voir.

LE LOUP, ET L'AGNEAU.

UN Loup se trouvant à boire,
Où beuvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame assez noire
Pour luy vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau.
Qui te rend si téméraire?
Luy dit ce traître, en courroux.
L'Agneau, qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flateur & doux:
Eh! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire?
Je me suis, par respect, mis au dessous de vous.
J'ay toûjours sur le cœur une vieille querelle,
Répondit la Bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel ennemy:
Depuis six mois entiers j'en cherche la vangeance.
Je n'ay, répond l'Agneau, que deux mois & demy:
Comment pouvois-je alors vous faire quelque offence?
Ta Mere qui me hait, & qui ne sçait pourquoy;
Hier, par deux Mâtins, me fit long-temps poursuivre.
Ma Mere cessa de vivre,
Quand elle accoucha de moy.
C'est donc ton Pere? Mon Pere
Du Boucher inhumain a senty la fureur.

C'est

C'eſt donc ta Sœur, ou ton Frere?
Je n'ay ny Frere ny Sœur.
Oh bien, qui que ce ſoit, il faut que je me vange:
Je ſuis las d'écouter tout ce que tu me dis.
Lors, ſans plus de raiſon, il l'égorge & le mange.
Force Grands font de même à l'égard des Petits.

N'eſt-il pas vray?

COLINETTE.

Pierrot, le joly petit Conte!

PIERROT.

Eh fi! Mordié, le Loup devroit mourir de honte:
L'Agneau beuvoit à part, & ne luy diſoit mot.

ESOPE.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot,
Voilà comme à peu près, par le commun uſage,
Font envers leurs Vaſſaux les Seigneurs de Village.
Quand d'un Bois, ou d'un Champ il leur plaît un morceau,
Des Agneaux malheureux troublent toûjours leur eau;
Et pour peu qu'on reſiſte aux raiſons qu'ils ſe forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égorgent.
Il ſera bien-tôt nuit, & vous êtes de loin:
Adieu. De cet Enfant, ayez beaucoup de ſoin.
Je ne partiray point ſans luy rendre Juſtice.

PIERROT.

Ecoutez, je ſçavons comme on paye un ſarvice:
Si vous en uſez bien, à biau jeu biau retour.

COLINETTE.

N'allez point nous bailler d'iau benîte de Cour.
On dit qu'en ce lieu-là l'on fait ſemblant qu'on s'aime;
Et que prometre, & rien, c'eſt quaſiment de même.

ESOPE.

Allez, je ſuis ſincére, & le ſuis en tout lieu.

PIERROT.

Adieu. Je vous quittons. Voicy du monde.

ESOPE.

Adieu.

PIERROT.

Mordié, plus je le voy, moins je devine comme
On a mis tant d'Esprit dans un si vilain homme.

SCENE IV.

DEUX COMEDIENS, ESOPE.

LE I. COMEDIEN.

MOnsieur (car par la Ville on dit publiquement,
Que vous ne voulez pas qu'on vous traite autrement)
Choisis par notre Corps, nous faisons nos délices
De venir vous offrir ses très-humbles services.
Le soin de vos plaisirs conduit icy nos pas.

ESOPE.

Etranger en ce lieu, je ne vous connois pas.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Votre mîne est si haute,
Que peut-être en parlant ferois-je quelque faute.

LE II. COMEDIEN.

Comédiens. Bien-tôt nous vous serons connus.

ESOPE.

Comédiens! Ho! ho! soyez les biens venus:
Vous donnez des plaisirs dont je suis idolâtre.
Hé bien, qu'est ce Messieurs, comment va le Théâtre?
Combien dans votre Troupe êtes-vous d'Acteurs?

LE I. COMEDIEN.

Trop.
Lors que moins on y pense, il en vient au Galop.

ESOPE.

Tant mieux. A bien joüer le grand nombre s'excite.

LE II. COMEDIEN.

Tant pis. Car plus on est, plus la part est petite.

ESO-

ESOPE.

La Scéne est plus remplie, & chacun prend des soins.

LE I. COMEDIEN.

La Scéne est plus remplie, & la bource l'est moins.
Pour peu qu'en ce Métier on ait le Vent en poupe,
Quinze Acteurs, bien choisis, sont une bonne Troupe:
Suivant leur Caractére ils ont tous de l'Employ;
Pour bien joüer son Rôle on ne s'attend qu'à soy;
Mais quand on est beaucoup, d'un même Caractére,
Un Auteur en suspens ne sçait ce qu'il doit faire,
Sur qui que ce puisse être où s'arrête son choix,
Pour en contenter un, il en chagrine trois;
Et s'il faut m'expliquer à dessein qu'on m'entende,
C'est un petit Cahos qu'une Troupe si grande.

ESOPE.

Avez-vous des Auteurs dans cette Ville-cy?

LE II. COMEDIEN.

Oüy, Monsieur.

ESOPE.

Bons?

LE II. COMEDIEN.

Eh, Eh...

ESOPE.

J'entens. Couci, couci.
Malheur à qui s'en mêle, & n'en est pas capable:
S'il n'a l'art de charmer il n'est point excusable:
Le sévére Auditeur, pour un mot de travers,
Ne fait misericorde à pas un de ses Vers:
Il est si délicat que pour le satisfaire,
Il faut du Merveilleux, ou bien du Nécessaire.
Qu'on n'ait point de Pain blanc on en mange du bis;
De Velours, ou de Serge on se fait des habits,
Parce qu'en quelque état que le destin nous range.
Il faut absolument qu'on s'habille & qu'on mange:
Mais, du consentement de cent Peuples divers,
Rien n'est moins nécessaire au Monde que des Vers;
Et par cette raison, qui me semble équitable,

Les passablement bons ne vallent pas le Diable.

LE II. COMEDIEN.

Nous representerons, quand vous nous viendrez voir,
L'Ouvrage le plus beau que nous puissions avoir.
A vous bien divertir toute la Troupe aspire.
Quel jour choisissez vous ? . . . .

ESOPE.

Je ne puis vous le dire.

LE II. COMEDIEN.

De grace . . .

ESOPE,

Je ne sçay quand j'auray le loisir.

LE I. COMEDIEN.

Un jour dans la semaine est facile à choisir :
Il nous est important d'avoir votre réponse.

ESOPE.

Pourquoy ?

LE I. COMEDIEN.

Par la raison qu'il faut qu'on vous annonce.
Quand vous nous viendrez voir, plus de monde y viendra,
Que tout vaste qu'il est notre Hôtel n'en tiendra :
Et comme un vray Phenix, unique en votre espèce,
Ce sera pour vous voir plus que pour voir la Piéce.
J'en suis sûr.

ESOPE.

C'est à dire, à parler nettement,
Que c'est moy qui feray le divertissement :
Et pour aller au but où votre Troupe aspire,
Vous tirerez l'argent, & moy je feray rire.
Je veux de m'annoncer vous épargner le soin.
C'est un honneur trop grand, & dont je suis trop loin:
Il n'est que pour les Gens du plus sublime Etage ;
Et qui n'est rien du tout, doit au moins être sage.
Nous avons en passant déchiffré les Auteurs :
Parlons un peu de vous. Etes-vous bons Acteurs ?
Je dis en général sans designer personne.

LE

LE II. COMEDIEN.

Oüy, Monſieur, notre Troupe eſt vraiment aſſez
bonne.
Non qu'on ſoit tous égaux, ne croyez pas cela:
Les uns ſont merveilleux, & les autres...

ESOPE.

Là, là.
Je vous entens. La Troupe en public étalée,
C'eſt à dire, entre nous, Marchandiſe mêlée.
Ne vous figurez pas qu'en ne faiſant pas bien,
Vous ſoyez épargnez, vous qui n'épargnez rien;
Pour reprendre avec fruit les ſottiſes des autres,
Il faut avoir le ſoin de bien cacher les vôtres;
Et ne pas follement s'expoſer à l'ennuy.
De montrer ſes deffauts en joüant ceux d'autruy.
Donnez-vous au Public force Piéces nouvelles?

LE I. COMEDIEN.

Tous les mois.

ESOPE.

Ou du moins qu'on fait paſſer pour telles.
Depuis neuf ou dix ans, & cela n'eſt pas beau.
Vos Nouveautez, dit-on, n'ont plus rien de nouveau.
Qu'on annonce une Piéce on promet des merveilles,
Qui de chaque Auditeur charmeront les oreilles:
Et quand pendant un mois on l'a prônée ainſi,
On rencontre ſouvent ce qu'on va voir icy.

LA MONTAGNE QUI ACCOUCHE.

LE bruit courut un jour qu'une haute Montagne,
Dans une heure accoucheroit:
Chacun ſe mit en campagne,
Pour voir l'Enfant qu'elle auroit.
Mais ce Coloſſe affreux, dont l'orgueilleuſe tête
Alloit juſques au Ciel deffier la tempête,

Et de tous les Passans rendoit les yeux surpris ;
Trompant des Spectateurs l'ardeur impatiente,
Aprés une longue attente,
Accoucha d'une Souris.

Vous ne pouvez nier, tout Acteurs que vous êtes,
Que ce que je dis là ne soit ce que vous faites.
Qui de vous, je vous prie, est le Complimenteur ?

LE I. COMEDIEN.

C'est moy, Monsieur.

ESOPE.

C'est vous ?

LE I. COMEDIEN.

Moy-méme.

ESOPE.

Ergo, Menteur.
Celuy qui fait l'Annonce, & qui taille & qui coupe,
Est ordinairement le Menteur de la Troupe.
Il vaut mieux loüer moins, & ne pas tant mentir.
A vous voir toutefois je veux bien consentir.
Mais quand j'iray chez vous joüez, s'il est possible,
Ce que dans votre Troupe, on a de plus risible :
Pour me laisser douter, fait comme je me voy,
Si l'on rit de la Piéce, ou si l'on rit de moy.
Il n'est point, où je suis, de Tragique où l'on pleure.
Joüez vous tous les jours ?

LE II. COMEDIEN.

Oüy, Monsieur.

ESOPE.

A quelle heure ?

LE II. COMEDIEN.

Dans une heure au plus tard nous allons commencer.

ESOPE.

Voilà le vray moyen de ne pas m'annoncer.
Messieurs, pour aujourd'huy je retiens une Loge.

LE I. COMEDIEN.

On n'aura pas le temps de faire votre Eloge.

ESO-

ESOPE.

Et m'en peut-on faire un à moins qu'il ne soit faux ?
Que l'on n'ait pas le temps de comter mes deffauts :
Cela suffit.

LE II. COMEDIEN.

Et quoy, vous êtes inflexible ?

ESOPE.

A vous servir ailleurs je feray mon possible :
Adieu. Je voy des gens, que j'ay mis en courroux,
Que je veux débaucher pour les mener chez vous.

SCENE DERNIERE.

ESOPE, LEARQUE, EUPHROSINE, AGENOR, DORIS.

ESOPE.

O Ca, je suis ravi de vous voir tous ensemble.
Parlons de bonne foy sur ce qui nous assemble.
Monsieur le Gouverneur, quel est votre dessein?

LEARQUE.

De vous donner ma Fille.

ESOPE.

Et quand ?

LEARQUE.

Demain.

EUPHROSINE.

Demain !
Mon Pere, a mon égard, montrez-vous moins sévére;
Monsieur en use mieux, il consent qu'on différe ;
Ma priére le touche, & rien ne vous émeut !

ESOPE.

Hé bien donc, à demain, puisque Monsieur le veut.

AGENOR.

Ne vous en flattez point, si vous n'avez envie
De m'arracher ensemble Euphrosine & la vie.
Je vois où je m'expose, & sçais votre crédit :
Il n'est rien, là-dessus, que je ne me sois dit :

Crésus ne voit, n'entend, n'agit que par vous même;
Mais qu'ay-je à redouter si je perds ce que j'aime?
Et que peut-il me faire, avec tout son pouvoir,
Qui soit pis que ma rage, & que mon desespoir?
Monsieur le Gouverneur m'a promis Euphrosine;
Et ce n'est plus à luy le bien qu'il vous destine.
J'ay receu sa parole, & je m'y suis fié.

LEARQUE.

Il est vray: mais Monsieur est privilégié.

ESOPE.

Voyons donc, s'il vous plaît, quel est mon privilége.
Suis je plus beau? mieux fait? noble? riche? enfin, qu'ay-je?
Parlez.

LEARQUE.

N'êtes-vous pas Favori de Crésus?

ESOPE.

Peut-être que demain je ne le seray plus:
Et comme la Faveur n'est qu'un éclair qui brille,
Qui passe rarement dans la même famille,
Elle a, quand elle change, un retour si cuisant,
Que la Faveur passée est un malheur present.
Agenor est bien fait, & votre Fille est belle;
L'un est né Gentilhomme, & l'autre Demoiselle;
J'ay fait de leur amour un sévére examen;
Ce sont les plus beaux feux que puisse unir l'Hymen:
Et je n'ay feint d'aimer, & de nuire à leur flâme,
Que pour approfondir ce qu'ils avoient dans l'âme.
Il me feroit beau voir, chargé comme un Atlas,
Faire le Soupirant pour de jeunes appas!
Le seul âge inégal rend l'hymen misérable;
Et si vous en doutez, écoutez cette Fable.

L'HOM-

L'HOMME, ET LES DEUX FEMMMES.

UN Homme des plus insensez,
A quarante cinq ans, le cœur rempli de flâmes,
S'avisa d'épouser deux Femmes :
Pour le faire enrager une c'étoit assez.
L'une avoit soixante ans, & l'autre vingt & quatre :
Toutes deux à l'envy le vouloient à leur goût ;
Et souvent c'étoit à se battre
A qui mieux en viendroit à bout.
Pour le faire à leur badinage
L'une & l'autre n'oublioit rien :
La Vieille souhaitoit qu'il parût de son âge ;
La Jeune auroit voulu qu'il eût été du sien.
Tous les matins, sous un pretexte honnête
De montrer leur amour par de petits devoirs,
Chacune, en le peignant, arrachoit de sa tête
L'une les cheveux blancs, l'autre les cheveux noirs.
Enfin chauve & pelé, sa presence importune
Le rendit par tout odieux.
Pour combler un Hymen de joye & de fortune
Il faut l'assortir un peu mieux :
Il étoit trop jeune pour l'une,
Et pour l'autre il étoit trop vieux.

Monsieur le Gouverneur, vous me devez entendre.

LEARQUE.

J'accépte avec plaisir Agenor pour mon Gendre ;
Votre approbation en augmente le prix.

AGENOR.

Je ne puis dire un mot, tant vous m'avez surpris ?
Monsieur, c'est justement que chacun vous renomme :
Je doute que la Terre ait un plus honnête homme.

EUPHROSINE (*à Esope.*)

Vous voyez mes raisons pour ne vous point aimer;
Mais je n'en ay pas moins pour vous bien estimer,
Je m'en fais un devoir que rien ne peut enfraindre.

ESOPE (*à Doris.*)

Vous, qui du Chat-huant n'avez plus rien à craindre....

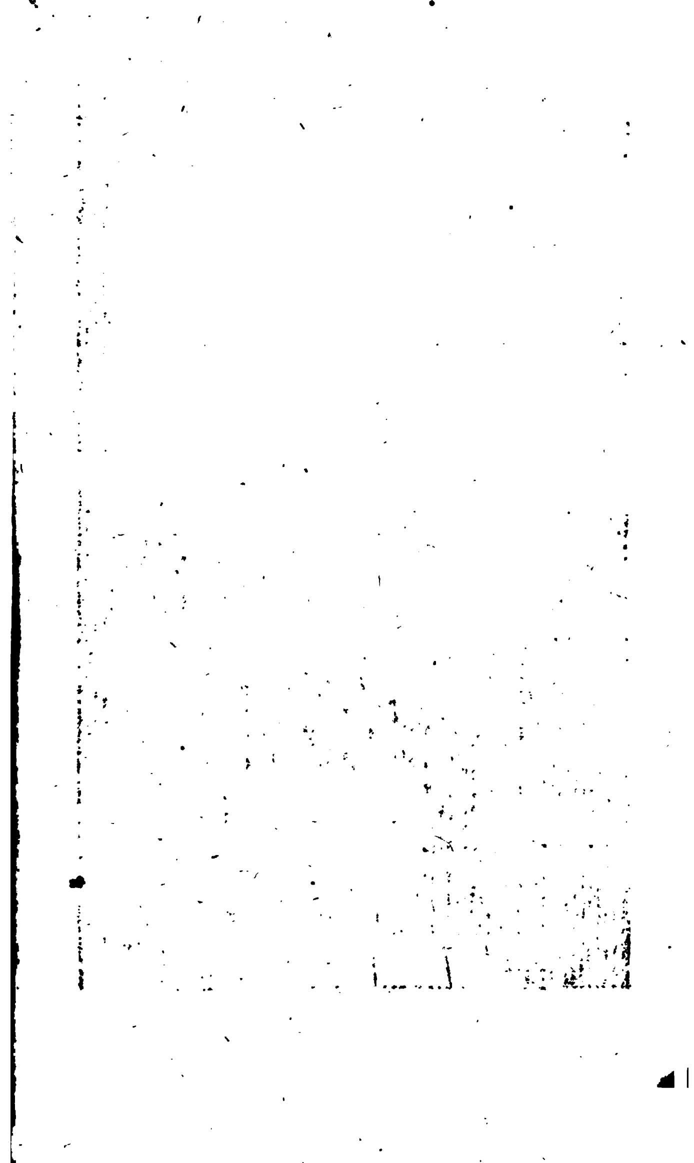
DORIS.

Oh, Monsieur, contre moy n'ayez point de courroux,
Tout le monde eût pensé ce que j'ay dit de vous.

ESOPE.

Fort bien. C'est s'excûser d'une belle maniére!
N'importe; oublions tout: rendons la joye entiére.
Loin de mettre un obstacle à vos justes desirs;
Je veux faire aux chagrins succéder les plaisirs:
C'est, en Amy sincére, à quoy je m'étudie,
Commençons dès ce soir par voir la Comédie;
Et pendant la Faveur dont m'honore le Roy,
Qu'aucun, avec raison, ne se plaigne de moy.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.




Le Phenix

LE

PHENIX.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur Deloſme de Montchenay,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 22. jour de Novembre 1691.

ACTEURS.

LE PRINCE.

COLOMBINE.

ARLEQUIN.

LA PRINCESSE.

DEMOCRITE.

HERACLITE.

DIOGENE.

PASQUARIEL.

MEZZETIN *en Vicomtesse.*

LUCRECE.

ARTEMISE.

PENELOPE.

DIDON.

LE PHENIX.

SCENE

Qui ouvre la Comédie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

OUy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos caresses: Mais avec tout le respect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en tête. Les Princes d'ordinaire ne sont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux; & quand ils s'abbaissent à caresser une fille de ma trempe. Ecoutez, . . Enfin.... je crois que tout le corps peut lui frissonner à bonnes enseignes.

LE PRINCE.

Ah! ma pauvre Enfant; si tu sçavois les chagrins qui me dévorent . . .

COLOMBINE.

Oh, ces chagrins-là ne sont pas de dure digestion; & vous avez des intervales assez recreatifs. On dit bien vrai, que les petits patissent toûjours des chagrins des Grands; & les vôtres me coûteront du moins un blanchissage: Car enfin me voilà assez honnêrement houspillée. Mais il faut prendre ces petites traverses en patience; & j'en sçai bien de mon sexe, qui se feroient un fort gros plaisir qu'un Prince les eût mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah! Colombine, dans l'état où je suis, l'on doit bien me pardonner de petites absences.

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc, Seigneur, si vous aviez l'esprit present ? Je m'émancipe un peu, comme vous voïez ; mais ne m'auriez-vous point communiqué de vos absences ?

LE PRINCE.

Est-il sous le Ciel un Prince tout ensemble plus heureux & plus malheureux ?

COLOMBINE.

Voilà un Prince qui est encore bien malade ! Il n'a que soixante mille hommes sur pied ; & des hommes que nous avons aguerris, il faut sçavoir. Helas ! c'est bien nous autres qui devrions faire les pleureuses, d'être à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevez à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un déluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres insectes de la galanterie. Encore la presse y est-elle, comme à quelque chose de bon ; & pendant qu'on lève par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caisse de leur côté, & font leurs recrûës à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah ! Plût au Ciel que je n'eusse à combattre que les Turcs ! mais j'éprouve une guerre intérieure qui m'assassine à mort, & me met en proïe à tout ce que la jalousie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur ! hé, la Princesse vit de maniére à faire en un besoin un Va-tout de chasteté à Lucréce ; & je ne connois point de femmes qui se picquent de sentimens plus fier-à-bras.

LE PRINCE.

Ah ! Colombine, le cœur d'une femme est un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y connoître : encore est-on souvent la duppe de ses yeux & des apparences. Et que sçais-je, si dans les transports que la Princesse me fait paroître, elle ne cede

pas

pas plutôt à l'importance du devoir, qu'à l'inclination qu'elle a pour moi? Ah! Je ne veux point de sa tendresse, ou je la veux indépendamment de toutes les sujétions du mariage.

COLOMBINE.

Voila ce qui s'appelle pindatiser dans les formes. Mais avec votre permission, Seigneur, ces délicatesses ne sentent guéres l'époux. Les maris d'aujourd'huy n'y cherchent pas tant de façons, & sont gens à passer les choses au gros tas. Généralement parlant, le cœur d'une femme est un mèts à part, qui n'est point de l'essence du mariage. C'est ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la discrétion de s'accommoder au tems: Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

LE PRINCE.

Et que me sert la possession, si le cœur n'est de la partie? Et qui peut m'assurer qu'il en est? Ah! mon incertitude me tuë, & quoi qu'il en coûte, je vais faire en sorte de ne plus marcher dans les tenèbres.

COLOMBINE.

Mais aussi quelquefois le trop grand jour ébloüit, & sur tout en matiére de femmes. Cependant, Seigneur, oseroit-on vous demander ce que vous prétendez faire?

LE PRINCE.

Je prétens faire.... Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre....

COLOMBINE.

Bon! Seigneur, est-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on pense?

LE PRINCE.

Ah, je mérite les noms les plus odieux; & il faut être lunatique ou visionnaire pour former le dessein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon! c'est justement celles-là qu'il faut éprouver: Car

Car pour les autres, elles épargnent assez les frais, d'une épreuve. Si bien donc, Seigneur, que *vous* voulez mettre en tête à la Princesse quelque galant, qui tâche d'occuper toutes les avenuës de son cœur ?

LE PRINCE.

C'est de-là, Colombine, que dépend absolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foi, Seigneur, s'il est permis d'être sincére à la Cour, votre repos est en grand branle. Car enfin, vous n'irez pas produire à la Princesse quelque malotru, plus capable de gendarmer que de faire broncher sa vertu. Mais aussi, si vous lui lâchez quelque joly homme, qui sçache attaquer une place dans les formes : Ecoutez, cela est diablement chatoüilleux, au moins. Ce n'est pas comme dans un Roman, où l'Auteur, d'un trait de plume fait faire alte à la passion la plus fougueuse : Mais dans le Roman de la nature, quand un joly homme est une fois accroché à une jolie femme ; tout franc dans ces occasions on a plus besoin de bride que d'éperon ; & quand j'y songe, l'amour seroit bon à être Courier, car il fait faire terriblement du chemin en peu de tems.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choisisse un autre qu'un amy ? Mais encore faut-il que ce soit un ami d'une fidélité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'est bien le traiter en amy, que de l'appeller à un tel ministére. Mais pour en user en amy, il faudroit qu'il fût ennemy de soi-même. Voyez-vous, Seigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excès de délicatesse : C'est pourquoi quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur joie, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne sçais donc pas que je ferai la guerre à l'œil, & que je serai témoin occulaire de tout ce qui se passera ?

COLOMBINE.

C'est-à-dire, Seigneur, que vous êtes préparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne serviront de guéres : L'amour est un drôle qui vient à ses fins imperceptiblement, & les plus Argus sont de vrais* Quinze-vingts quand il lui plaît.

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embarras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous, si je m'offrois à vous en tirer ? j'ai en main une personne d'execution ; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'est que c'est une personne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Est il bien possible? Mais encore quelle est cette personne ? & n'y a-t-il point de risque à courir avec elle!

COLOMBINE.

Du risque ? bon ! La nature y a pourvû ; & je croi que vous n'en douterez point, quand vous sçaurez que c'est moi qui entreprens votre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine ?

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t-il ? Quand j'ai une fois endossé le harnois d'un Cavalier, j'ai un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche ; & je vous réponds que si la Princesse m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE

* Les quinse vingts, est un Hôpital à Paris où l'on ne reçoit que des aveugles.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras-tu pour lui conter tes raisons.

COLOMBINE.

Oh ! c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de défricher le cœur d'une Agnès, bon, j'ai ce rôle-là en poche, & j'entens merveilleusement à extirper les broussailles que les leçons d'une grand'mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques unes de ces femmes battuës de l'oiseau, cinq ou six brusqueries galantes, assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ai affaire à une femme de vertu ; & c'est-là ce qui rend mon rôle épineux : Car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rôles, les idées se perdent, & il faut du tems pour les rappeller.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent-ils pour...

COLOMBINE.

Vous vous mocquez, Seigneur, avec vos deux jours! un tour de jardin me remettra sur les voies. Allez, Seigneur, je vous donne ma parole, que la Princesse ne se couchera point aujourd'hui sans étrenner.

LE PRINCE.

Mais si pour la faire mieux donner dans le panneau, j'usois d'un stratagême ?

COLOMBINE.

Bon ! faut-il tant de précautions pour tromper une femme ? La plupart du tems, nous nous enferrons assez de nous-mêmes. Ce n'est pas que vous êtes bon & sage, & je ne suis ici que pour vous obéïr.

LE PRINCE.

Viens, Colombine, je suis seur que mon dessein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, Seigneur, vous me laissez les coudées

dées franches auprès de la Princesse ? & il me sera permis de pousser ma pointe? Voïez-vous, Seigneur, je ne veux pas qu'on dise de moi, que je ne suis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laisse les choses à ta discrétion, & tu peux en user comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous ne seriez pas si libéral, si vous ne me sentiez les bras liez. Mais qu'y faire ? Sur le pied où sont les hommes aujourd'hui, ce n'est pas un grand malheur que de n'être pas faite tout à fait comme eux.

SCENE.

DES ADIEUX

D'ARLEQUIN & de COLOMBINE.

ARLEQUIN (*en habit de soldat.*)

ENfin c'est dans ce triste jour
Qu'il faut emballer notre amour,
Il faut nous separer, ma pauvre Perronelle,
Le Tocsin de la gloire à la guerre m'appelle.
Mais je différe d'un moment,
Pour vous estocader quelque beau sentiment:
Heureux, si votre ame farouche
N'ose pas refuser à mon cœur affligé
Son audience de congé,
Pour me laisser partir dessus la bonne bouche !

COLOMBINE.

Quoi ? tu veux attraper les héros au galop:
Cher Arlequin, quelle furie:
Pour aller à la boucherie
As-tu quelque chose de trop ?

AR-

ARLEQUIN.

Non, je n'ai rien de trop : mais la gloire, Madame,
A mis garnison dans mon ame :
Depuis qu'elle a bloqué mon cœur,
Il me prend de certains impromptus de valeur,
Dont toute autre que toi sentiroit les épreuves.
Oh ! que voilà des bras qui vont faire de Veuves !

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabattre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fît une lucarne à ta pance ?

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ai pas mis cela dans mon bail, ou je meure.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin, demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure ? Non le sort en est jetté.
Il est temps qu'Arlequin brille dans les Gazettes.
Je me dois, Colombine, à la postérité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes.
Entre ces animaux & toi
Mon cœur est suspendu : j'avoûrai ma foiblesse.
C'est pourquoi sans façon, ma chére, donne-moi
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand, poltron.

ARLEQUIN.

Quoi donc ? fais-tu déja mon oraison funèbre ?

COLOMBINE.

Va traître, de ce pas rendre ton nom celèbre ?
Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion ?
Tu n'as qu'à te montrer, beau-Sire.
Oüi, sans qu'il soit besoin de poudre, ou de canon,
Tu feras tout crever de rire.

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voilà bien du sang épargné ;
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.
Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort tyrannique,
Mes bras n'auront point de pratique,
Permets-leur d'exercer ici par charité
Quelques actes d'hostilité :
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

COLOMBINE.

Ah! Monsieur le Guerrier, vous prenez trop de peine,
Gardez d'évaporer votre illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ai trop aussi bien, ma mignonne, mon cœur.
Allons, que vos appas à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah! que de raison!

ARLEQUIN.

C'est que les mains me démangent.

COLOMBINE.

J'ai bien peur que le dos ne te démange aussi.
Vous plaira-t-il, faquin, de décamper d'ici ?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez, brave Guerrier.

ARLEQUIN.

Mais au moins donne-moi le vin de l'étrier.
Car que diroit la Renommée ?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,
Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moissonner, friponne,
J'en ferai de telles .... moissons.
Qu'il n'en restera pas un brin pour les jambons.
Allons, il faut partir, la Gloire ainsi l'ordonne.

O vous

O vous jeunes Abbez, paîtris d'ambre, & de musc,
Qui n'êtes exposez jamais qu'aux coups de busc,
Pendant que nous allons exposer nos cervelles ;
Oh, combien irez-vous fourager chez nos belles ?
Pour vous, gros Douanniers, & vous gens de Palais,
Vous n'avez que l'été pour faire les muguets.
Les Plumets de retour, serviteur aux ruelles.
Mais malgré nos grands crocs,& nos airs de dragons,
Les Abbez sont, morbleu, de toutes les saisons.

SCENE

Qui ouvre le second Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Seigneur, mon plan de galanterie est tout dressé, & j'ai déja fait en moi même la circonvalation du cœur de la Princesse. Mais si les remontrances sont de mise avec les Grands,ne feriez-vous pas mieux de demeurer dans une tranquille incertitude, que d'aller tenter une épreuve aussi délicate que celle-ci ? Il en est du mariage à peu près comme de la peinture. Ce n'est pas toûjours le grand jour qui en fait la beauté ; & les ombres y ont leur mérite comme le reste. La meilleure politique, à mon sens, que puisse avoir un Epoux, c'est de ne considerer sa femme que dans son point de veuë. Les lunettes d'approche ne sont point avantageuses pour les Maris ; & le moins qu'ils puissent voir est toûjours le mieux.

LE PRINCE.

Non, je ne me paye point de ces raisons. Dusseje être la duppe de ma curiosité, je veux sçavoir mon sort ; quel qu'il puisse être.

CO.

COLOMBINE.

Comme ſi le ſort d'un mary étoit bien mal-aiſé à deviner ! Seigneur (je parle en général.) Mais pour venir à ce qui vous touche, ſi vous apprenez que la Princeſſe vous ſoit fidelle, ce ſera un plaiſir aſſez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas priſe du bon côté, ou vous en donnerez tout l'honneur à ſon tempérament. Mais Auſſi ſi le pied vient à lui gliſſer, (car cela eſt aſſez caſuel) ſongez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez.

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les riſques. Tiens, vois, Colombine, je ſuis un peu hérétique ſur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, reſſemble à ces piéces fauſſes, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe diſſipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vrai, je ſai beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte à paſſer par le creuſet. Mais puiſque vous avez de ſi bons ſentimens de notre ſexe, qu'eſt il beſoin de faire de nouvelles expériences ? Encore ſi cela ſe faiſoit aux dépens d'autrui, je dirois, Paſſe : Mals quand je ſonge que vous faites les avances de vos deniers, il me ſemble voir ces gens qui ſe ruïnent à chercher des tréſors. Toute la différence, c'eſt que les chercheurs de tréſors en ſont quittes pour ne rien trouver ; & que les Maris de votre humeur, trouvent ſouvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu, Colombine ? je ſens ma bizarrerie mieux que perſonne. Mais comptes-tu pour rien, l'eſpoir de dérober à ſa femme le ſécret de ſon cœur ?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le ſécret de ſon cœur ! Et la plu-

part du tems, elles ne le savent pas elles-mêmes. *Le* cœur d'une femme est un vrai miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'hui c'est une petite chienne qui l'amuse, demain ce sera un Perroquet mignon. Si les hommes y sont reçus quelquefois; ce n'est que par *Interim*, & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et après tout, n'est-il pas juste que nous ayons notre revanche? Car comment les hommes d'apresent regardent-ils les femmes? Comme des commoditez de passage, où l'on vient se délâsser des fatigues d'un grand repas, & pour ainsi dire, faire la digestion agréablement. Aussi il faut voir comme notre sexe est sur ses gardes. On n'est plus si folle, que de prendre des fumées bachiques pour des transports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, Colombine: mais quand un joli homme joint à des maniéres touchantes la rhétorique des larmes & des presens, je crois qu'il peut se flatter d'avoir tôt ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'est bien tout au plus, Seigneur. Une femme un peu grecque voit verser des larmes sans s'attendrir, & prend joliment les présens sans se laisser prendre. Presentement c'est une loi reçûë dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains sans conséquence; & en effet, voudriez-vous qu'une belle essuyât gratis les visites de vingt originaux? Ira-t-on leur prêter sans intérêt des Canapez pour se veautrer, des glaces pour rajuster cent fois leurs Perruques en un moment; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatiéres, & un plancher bien reluisant pour repeter leur pas de Sissone? Au contraire, il y a telle maison dans la Ville, où l'on dévroit écrire sur la porte: DEFENSES sont faites à tous fils de Partisans, d'entrer sans payer. Mais je crois qu'on y tient

déja

déja assez la main, sans que la police s'en embarasse.

LE PRINCE.

Ah! Colombine, tu te perds dans les digressions, au lieu de songer à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, Seigneur, je repasse les folies de la jeunesse, pour prendre des maniéres toutes opposées auprès de la Princesse? Car je croi que vous suivez vôtre pointe, & que vous voulez la faire éprouver absolûment.

LE PRINCE.

Si je le veux? Comptes que tu me rends la vie, si tu mets tout en usage pour ébranler sa fidélité.

COLOMBINE.

Seigneur, vous faites vos affaires à jeu seur. Mais ne m'avez-vous pas tantôt parlé d'un divertissement sur mer, dont vous vouliez leurrer la Princesse?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me suivre pour l'apprendre: aussi-bien faut il que nous concertions les choses ensemble.

COLOMBINE.

Voila un mari bien extraordinaire! Le mal ne vient-il pas assez tôt sans aller au devant de lui?

SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN, (*déguisé en Turc.*)
LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

APprouvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur:
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.
Le Bacha constipé du desir de vous plaire,
A vainement recours à son Apotiquaire.

Il crevera, Madame en ce funeste jour,
Si vous ne luy donnez des pillules d'amour.
Pour peu que votre cœur barguigne à dire, Tôpe,
Je vous le garantis au royaume des taupes.
Mahomet l'en préserve. Il est gras, potelé,
Dodu, frais, a l'œil vif, le mentón redoublé;
Un vermeil de corail sur ses lévres éclate,
Ses oreilles sur tout font honte à l'écarlate.
Tout, jusqu'à sa moustache aiguise l'appetit.
Je vois que votre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte, Madame?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.
Vous poussez trop loin votre emploi.

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis, Madame, en bonne foi.
Car nous autres Fouriers de la galanterie,
Nous nous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croi.
Mais qu'ai-je à faire, moi, de votre ministére?

ARLEQUIN.

Hé Madame, est-ce à vous qu'il faut un commentaire?
Lorsque sur un amant Cupidon acharné,
Est pis qu'un Lutin déchaîné;
Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade:
Si le sort venant à changer,
Met sous la pate du berger
L'objet qui l'a rendu malade,
N'est-il pas naturel de se dédommager?
Si vous n'entendez pas la chose,
Madame, le Bacha vous fournira la glose.

LA PRINCESSE.

Ah je connois trop bien ses injustes desseins.
Mais je sçaurai les rendre vains.
S'il ose de mon cœur se promettre l'entrée,
Je sçaurai m'affranchir par un trépas si prompt.

AR-

ARLEQUIN.

Hé, Madame, la Foire eſt-elle ſur le Pont ?
Et voulez-vous mourir contre vent & marée ?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendrai pas que le Barbare vienne,
Pour prix de ſa tendreſſe attenter à la mienne :
Et ſi je ſuis tombée en ſes perfides mains,
Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.

ARLEQUIN.

Adieu donc, bon voïage. Allez, courez Tigreſſe,
Marcher pompeuſement ſur les pas de Lucréce :
Auſſi-bien ſa mémoire eſt-elle à ſon déclin.
Car, quoi que dans le monde il ſoit plus d'un Tarquin,
Et que deſſus l'honneur le ſexe toûjours gloſe,
On ne voit plus de femme en ce ſiécle malin
Se tuer pour ſi peu de choſe.

LA PRINCESSE.

Ah ! pour moi le trépas n'aura rien que de doux,
Après qu'on m'a ravie à mon charmant époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmant (quoi que cette épithète
Pour de tels animaux n'ait jamais été faite,)
Croira-t-il s'il lui reſte un peu de jugement ;
Que vous vous poignardez pour des prunes ?

LA PRINCESSE.

Comment
Traître, de quel ſoupçon viens-tu frapper mon âme ?

ARLEQUIN.

D'un ſoupçon, des ſoupçons le mieux fondé, Madame.
Car comme dit fort bien Platon,
Tout Raviſſeur étant ſujet à caution,
En vain dans ce ſiécle hypocrite
Vous joüeriez des couteaux à bonne intention,
De votre mort encor vous perdriez le mérite,
Et vous attireriez ſur vous quelque *flon flon*.
Vivez donc ma Princeſſe, en dépit de l'envie.

Le pauvre Bacha vous en prie :
Et son cœur, qui vous tend les bras de tous côtez,
Recommande à vos charitez
Un amour fort pressé de ses nécessitez.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grands Dieux ! peut-on être assez brute
Pour vouloir emporter un cœur de haute lutte ?
C'est là le procedé d'un Turc & d'un Tyran.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, de grace épargnez l'Alcoran.
Personne aujourd'hui ne se pique
D'aimer par ordre méthodique.
Car depuis que les Partisans
Ont amené chez-nous la vilaine méthode,
De ne point soupirer qu'à beaux deniers comptans,
Les belles passions ne sont plus à la mode
Tous les cœurs à present sont des cœurs de rocher.
On regarde l'amour comme une hôtellerie,
Où l'on ne fait qu'un gîte. & puis, Touche Cocher ?

LA PRINCESSE.

Hé bien, méchant Boufon, es-tu las de prêcher ?
N'as-tu pas assez loin poussé la raillerie ?

ARLEQUIN.

Je finis: aussi-bien j'ai déja la pepie.
Madame, puisqu'enfin rien ne vous peut toucher,
Adieu, tout votre saoul faites la rencherie.
Je vais vîte au Bacha conter notre entretien :
Et je vous donne ma parole :
Que si j'ai bien joüé mon rôle ;
Le Bacha joüera mieux le sien.

SCE-

SCENE DU BACHA.

COLOMBINE (*en Turc.*) LA PRINCESSE, ARLEQUIN (*derriére.*)

ARLEQUIN.

ALlons, il faut que je serve ici de Juge de Camp. En amour, il devroit toûjours y avoir un tiers, pour régler les difficultez. Car depuis un tems les femmes sont devenuës si chicaneuses....

COLOMBINE.

Madame, à juger de moi par les maniéres du païs, vous vous attendez sans doute à vous voir demander le cœur, comme un voleur demande la bourse. Les Turcs coupent assez court sur la tendresse; & chez eux une galanterie ressemble aux Orangers, où l'on voit la fleur & le fruit tout ensemble. Pour moi, sans trop faire le respectueux, je commence par abjurer ma patrie, si ma patrie vous est si suspecte: trop heureux, si ce premier sacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur prétend vous faire.

ARLEQUIN.

Une. Deux. Remettez-vous. En garde, Madame, en garde: Voilà un compliment qui alloit droit au quatriéme bouton.

COLOMBINE.

Madame, seroit-ce bien moi qui causerois vos allarmes? Ah! laissez à des yeux vulgaires les larmes en partage: Ce n'est point-là le métier des votres. Peut-être aussi ne pleurez-vous que par restitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, Madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage sera toûjours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voilà bien embarassé! Si elle pleure toûjours, il n'y a qu'à lui jetter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une si belle bouche demeure oisive, pendant que tant d'autres s'emploïent si volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent? Comptez, Madame, que tout ce que vous manquez à dire, est autant de larcins que vous faites. Il est vrai qu'après vous avoir entenduë, on perdroit insensiblement le goût des autres bouches: Mais, Madame, quand pour vous seule on devroit renoncer à toute la terre, vous pourriez être encore reçûë à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voilà déja la bouche & les yeux sur les rangs. Courage, courage, nous ne sommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur; je croïois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque début d'humanité que je remarque en vous, le silence dont je me suis picquée, jusqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place, eussent profité d'un champ favorable à étaler mille imprécations magnifiques, & à donner l'essort à des torrens de larmes de commande. Mais moi qui n'ose point perdre mes chagrins de vûë, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir sur mon infortune. Je laisse à des femmes médiocrement touchées, tout ce fracas de gemissemens; & cet appareil de tristesse, où l'esprit suppose toûjours le cœur. Voila, Seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où sans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, si je ne craignois d'affoiblir mon ressentiment par mes paroles.

ARLEQUIN.

En effet, Senèque dit que les grandes douleurs sont muettes. Mais il a excepté sagement la douleur des fem-

femmes & des perroquets : Car il faut bien que chacun joüisse de ses priviléges.

COLOMBINE.

Ainsi donc, cruelle, vous me plaignez jusqu'aux duretez dont vous me jugez digne, & votre cœur croiroit se mettre en frais, en rendant sa bouche l'interpréte des mépris qu'il a pour moi ? C'est donc un grand crime que d'oser vous aimer ? Oüi, Madame c'en est un, je le confesse. Mais est-il comparable à celui qu'on feroit en ne vous aimant pas ?

ARLEQUIN.

Au moins, voila ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mon cœur sortira tout candi de cette affaire-ci.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin à mille caresses innocentes dont on cimentoit un hymen naissant ? Helas ? Seigneur, que votre prétendu amour se sent encore du vice du terroir ! & que vos feux portent bien tous les caractéres du climat où vous avez pris le jour ! Mais comment osez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres ? Prendre pour les mouvemens d'une affection réglée le desordre d'un cœur vraiment esclave des irruptions de son tempérament ? Ah ! si l'amour chez vous n'a point d'autre enseigne, qu'ai-je fait au Ciel pour ne pas mériter votre aversion !

ARLEQUIN (*chantant.*)

Ah CADMUS, pourquoi m'aimez-vous ?

COLOMBINE.

C'est-à-dire, Madame, que vous faites vos reproches toûjours à bon compte ; & cela me paroît de bon sens. Car enfin qui pourroit répondre de sa fermeté dans une occasion aussi délicate que celle-ci ? Etre né Turc, se voir dans le boüillant de l'âge ; sentir

auprès de soi une jolie femme, & encore la femme de son ennemi; être fondé en coûtume, voila mes titres, Madame, voila mon jeu sur table. En faut-il davantage pour céder à l'impression surprenante que vos charmes font sur mon cœur?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment: Voila mon jeu sur table: Il sait bien pourtant, que le meilleur est à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah! Seigneur, auriez-vous le cœur d'abuser de la prise que mes malheurs vous donnent sur moi? Feriez-vous ce tort à la noblesse de vos sentimens?

COLOMBINE.

Oh, Madame, j'ai là-dessus les sentimens fort roturiers. Que voulez-vous? ce n'est point ma faute. J'ai caché mon jeu le plus long-tems qu'il m'a été possible, je me suis retenu le bras vingt fois: mais le levain de la nation est insurmontable. A l'heure que je vous parle, je ne suis plus mon maître; je sens des transports qui m'emportent hors de moi-même. Madame, je vous le dis à regret, je suis fâché que vous soïez si belle.

ARLEQUIN (*au Parterre.*)

Hé, Messieurs, que quelqu'un de vous se jette entre-deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, je m'étois donc bien trompée. Je ne croïois rien moins de ce que vous paroissiez. Je cherchois dans vos maniéres ce Turc que je rencontrois sous vos habits. Seigneur, laissez-moi mon erreur. J'ai encore assez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun risque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi! Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN (*à part.*)

Auroit-elle deviné l'encloueure ? Il est vrai que les femmes ne prennent guéres l'échange sur cet article. Elles vous sentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah ! Seigneur, qui vous a pû gâter en si peu de tems ? Vous aviez tantôt des airs si respectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaire ne font point de montre. Moi j'en ai voulu faire, pour laisser gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme est échû, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foi, s'il lui fait saisir ses meubles, qu'il ne s'avise pas de choisir un autre gardien que moi ?

LA PRINCESSE.

Seigneur, si mes foibles appas ont trouvé grace auprès de vous, ne leur faites point l'affront de manquer à la retenuë que vous devez à une personne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le seul endroit où je ne reconnois point la jurisdiction de vos appas. Quoi ! je pourrois me posséder à la vûë de tant de charmes ? Et quelle occasion jamais plus belle pour s'oublier ? Votre beauté, Madame, porte l'excuse de tous les crimes où elle peut précipiter : mais ce sont tout au plus d'heureuses foiblesses. Ce mot me fait appercevoir que le respect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah ! Seigneur, laissez-moi du moins le tems de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous ?

LA PRINCESSE.

Quel terme, Seigneur, est-ce trop de deux mois ?

COLOMBINE.

Deux mois, Madame, deux mois ! Et j'aurai le tems de mourir un million de fois avant l'échéance de mon bonheur.

LA PRINCESSE.

C'est pourtant si peu, Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien, il faut vous les accorder, ces deux mois : Mais j'y mets une clause. Le Calendrier des Amans n'est pas fait comme celui des autres. Chaque jour est une année, & chaque heure est un mois pour un cœur bien passionné. Ainsy, Madame, en vous vénant retrouver dans deux heures, les deux mois seront accomplis ; & j'aurai satisfait à ma parole, selon les Loix de la Boussole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites-là est bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, songez que vous n'avez encore vû qu'un échantillon de mon amour : mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux. (*elle s'en va.*)

LA PRINCESSE.

Dans deux heures !

ARLEQUIN.

Et ledit tems passé, les parties se pourvoiront, ainsi qu'elles aviseront bon être.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inspire moi tout ce qui peut parer un coup si funeste. (*elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour mettre les maris à la mode : mais c'est une mode qui passeroit bien vîte. (*il s'en va.*)

SCE-

SCENE DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE, DIOGENE, LE PRINCE, PASQUARIEL.

LE PRINCE (*à Démocrite.*)

MOnſieur, je viens au canal de la ſageſſe, pour vous conſulter ſur la maladie de la Princeſſe ma femme.

DEMOCRITE (*riant.*)

Au canal de la ſageſſe! Ah! ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Mais, Monſieur, pourquoi me rire au nez comme vous faites? En-uſe-t-on ainſi avec les gens de ma qualité?

DEMOCRITE.

Quoi? je verrois une coquette à pleines voiles, qui après vingt ans de poſtulation pour le Mariage eſt enfin parvenuë à accrocher une dupe de cent mille écus: elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Baſte, & quelques Gano qu'elle faiſoit à la traverſe; & je ne rirois pas?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de ſon tein de lait & de ſon caroſſe de cuir de rouſſy, ſe fauxfiler parmi les petits Maîtres, & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché ſuivant la Cour; & je ne rirois pas?

Je verrois un Empyrique, appellé pour des vapeurs féminines, qui ſe met en devoir d'être tout à la fois le Médecin & le remède; & je ne rirois pas?

Je verrois le Sous fermier Bourſoufflé; à peine échappé de la mandille, ne jurer que par ſa table, ſes altoves dorez, & ſa tapiſſerie de velours cramoiſy:

lui qui étoit trop heureux autrefois de manger à *la* gargotte, de coucher sur un lit de sangle, & de coller des Thèses tout autour de son galetas; & je ne rirois pas?

Je verrois des femmes, qui à la moindre parole équivoque, se font un plastron de leurs éventails & de leurs manchons, cottoyer durant l'Eté les rivages * de la porte saint Bernard, pour n'y voir rien moins que des Dieux marins; & je ne rirois pas?

Je verrois tous les jour aux Thuilleries, un Anglois qui pousse vingt soupirs sterlin auprès de chaque grisette qu'il y rencontre; & je ne rirois pas?

Je verrois un détachement de jeunes Sénateurs qui partent pour le siége de Mons, armez de perruques à l'Espagnole, de petits miroirs de poches, & d'essence de bergamotte, & qui se laissent contumacer à la tranchée; & je ne rirois pas?

LE PRINCE.

Hé bien, ri donc tout ton saoul, Philosophe à tous les diables. (*A Héraclite.*) Et vous, Monsieur, rirez-vous comme ce fou-là?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Héraclite. Dois-tu pas savoir que mes yeux sont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de siécles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fistule lacrimale de fondation? (*Il pleure.*) hui! hui! hui! hui!

LE PRINCE.

Monsieur, c'est un conseil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoi! je verrois les desolations causées par defunt le Lanquenet, & tant de bourses assiégées pour avoir mis à la réjoüissance; & je ne pleurerois pas?

Je

* C'est un endroit où la jeunesse va se baigner à Paris.

Je verrois notre siécle si fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Douanne; & qu'aujourdhui, si un mari veut être employé, il faut qu'il consente que sa femme le soit la premiére; & je ne pleurerois pas?

Je verrois tant de jeunes gens qui se laissent prendre à la glu d'une belle voix ou d'un pied souple à la cadence, quoi que ces beaux gosiers soient sujets à entrer en muë, & que ces pieds si mignons fassent quelquefois des faux-pas; & je ne pleurerois pas?

Je verrois le mérite tomber en roture, & la vertu sous les haillons, dans un tems où le vice & la sottise se font préceder par des fourgons; & où l'on voit souvent six chevaux bien embarassez à en traîner un septiéme; & je ne pleurerois pas?

PASQUARIEL (*au Prince.*)

Signor, lasciate, questo matto, & .....

LE PRINCE.

Voyons Diogène. (*Il frappe au tonneau.*)

DIOGENE (*dans sa tonne.*)

Qui va là? (*Voyant le Prince & Pasquariel, qu'il prend pour des Mouchars.*)

Comment? ces marauts-là veulent ils jeauger le manoir de la sagesse? ah je vous apprendrai.... (*Il sort tout en furie, & défonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monsieur, je viens à vous en dernier ressort, pour vous supplier de guérir ma femme.

DIOGENE (*tout en colére.*)

Hé, j'ai bien affaire d'une femme? *Hominem quæro.* Mais où trouver l'homme que je cherche? (*Il regarde le Parterre, avec sa lanterne.*) Voici bien du peuple assemblé. Mon homme ne sera-t-il pas là?

Est-ce le Damoiseau Papillotin, qui fait de sa chambre une académie de frisure, qui se rend le menton chauve par art, qui parle toûjours comme s'il joüoit de la flute, de peur de s'élargir la bouche; qui dans les chaleurs louë un homme exprès pour lui souf-

ſouffler de quart-d'heure en quart-d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains, afin de les avoir plus fraîches: Écureuil aſſidu de tous les Théâtres, où il ſe donne en ſpectacle aux femmes; ſouriant aux unes, ramageant aux autres, & ſe montrant piéce à piéce à toutes: toûjours nouveau par ſes habits, & pourtant toûjours le même? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le Sous-fermier Pimpant, avec ſon mérite doré ſur tranche, qui fend bruſquement la preſſe aux Thuilleries, pour annoncer au public ſa brillante écharpe, par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée? Non, ce n'eſt point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le beau Narciſſe: qui prétend racheter les uſures de ſon pere, par celle qu'il fait commettre à vingt Marchands, dont il prend l'argent au denier quatre? Non, ce n'eſt point là mon compte. *Hominem quæro.*

Eſt-ce cet Avanturier, dont la fortune eſt un labyrinthe; qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges & un Caroſſe magnifique, Caroſſe qui dès le jour de ſa naiſſance a connu toutes les ruës de Paris, & qui a furieuſement éclabouſſé la réputation de deux riches Veuves, dont ſon maître paſſe pour le grand veneur? Non, ce n'eſt point là ce qui m'accommode. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le Senateur Tourbillon, qui fait déja l'homme d'importance, quoi qu'il n'ait encore opiné que ſur des ragoûts, ou ſur la séve d'un vin de Champagne; le fait de ſon mérite conſiſtant à ſçavoir remplacer par d'amples ſillons de Tabac d'Eſpagne, la mouſtache que la nature prudente lui a refuſée? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce.....

Le Prince les repouſſe avec violence, & les chaſſe tous: Diogène dit pluſieurs fois en s'en allant: Hominem quæro.

ro. *Démocrite se voyant chasser, dit*: Et je ne rirois pas ; *& Héraclite*: Et je ne pleurerois pas.

SCENE

DE LA FOLIE.

COLOMBINE (*en Bacha*,) ARLEQUIN, LA PRINCESSE (*qui survient habillée en Auteur, avec une robe noire.*)

ARLEQUIN (*à part.*)

VOïons le vent du Bureau. J'ai bien peur que la piéce ne péche par la catastrophe.

LA PRINCESSE (*à part appercevant le Bacha.*)

Voici l'indigne Bacha qui en veut à ma vertu, executons le dessein que j'ai resolu ; Ciel seconde mes desirs ?

COLOMBINE (*voyant la Princesse.*)

Est-ce vous ma charmante ? Vous avez beau vous déguiser, votre beauté vous trahira toûjours.

LA PRINCESSE (*à part.*)

O Ciel il m'a reconnue.

COLOMBINE.

Hé bien mon adorable, les délais sont expirez, à quoi tient-il que je ne sois le plus fortuné de tous les hommes ?

LA PRINCESSE (*contrefaisant la folle, dit vers la cantonade.*)

Non, Messieurs les Comédiens, cela n'est ni beau ni honnête, de faire sécher sur le pied un pauvre diable d'Auteur. O l'épouventable chose qu'une troupe ! & qu'on a de peine à atteler tous les différens animaux qui la composent. L'un amorce son fusil, l'autre calcule ses bonnes fortunes ; celuici arrête

rête les parties de son Apoticaire ; celui-là couche en joué la pierre philosophale ; cet autre ajoûte un second Tome aux Idées de Platon. (*prenant Arlequin par le bras*) Hé ventre bleu, Messieurs, il est question de joüer ma Piéce.

ARLEQUIN.

Oüi mortbleu, il est question de sa Piéce ; entre les mains de qui l'avez-vous mise, Madame ?

COLOMBINE.

Que veut dire ceci ? Est-ce que la Princesse extravague ?

ARLEQUIN.

Est ce que vous extravaguez, Madame ?

LA PRINCESSE.

Hé-bien ouy, Monsieur, nous jouërons votre Piéce, me dit l'un des Comédiens, avec son flegme de Caton le Censeur, (*donnant de son chapeau dans le nez d'Arlequin*) Vraiment je prétens bien que vous la jouïez & mes créanciers aussi.

ARLEQUIN (*en colére.*)

Je prétens aussi vous casser le nez moi, si vous ne prenez garde à vous.

LA PRINCESSE (*prenant Arlequin par la main.*)

Mais, Messieurs, avant toutes choses, il faut songer à faire élargir vôtre Théâtre, & vos coffres forts.....

ARLEQUIN.

Tant mieux, car il y a long-tems qu'ils sont retressis.

LA PRINCESSE.

Car afin que vous l'entendiez, ma Piéce est une piéce.... qui vous donnera tant de monde, qu'il n'y aura point de place pour les sifleurs. (*Elle secouë le bras d'Arlequin, & le fait tomber.*)

COLOMBINE.

Madame, Madame, à quoi songez-vous ?

ARLEQUIN (*après s'être relevé.*)

Je me donne aux diables, Madame, si je ne frappe. (*Il la menace de son bâton.*) LA

LA PRINCESSE (*vers Colombine.*)

A quoi je songe, dites-vous? Je songe à vous rendre tous des Crésus, ou pour mieux dire des Midas, aussi-bien vous en avez déja les oreilles. (*Elle tire les oreilles à Arlequin*)

ARLEQUIN (*dépité.*)

Gernie si je fonds sur vous, vous vous en sentirez?

LA PRINCESSE.

Mais sçavez-vous bien le sujet que j'ai choisi, c'est bien le sujet le plus drôle.... Convoquez pour voir un Arriére-ban d'Auteurs; faites tenir la Diéte des beaux Esprits modernes; (car on ne parle plus des anciens:) Je défie tous mes Confréres en Apollon de rien imaginer d'approchant de mon sujet

ARLEQUIN.

Une femme devenir folle par un excès de sagesse! ho! le Sexe pour son honneur la doit faire interdire.

LA PRINCESSE.

Que vois-je? une légion de petits ostrogots, qui s'érigent en Auteurs dramatiques; leur esprit n'a qu'une coudée tout au plus, & ils osent s'élever jusqu'à l'héroïque; que vient faire ici ce Poëte tragique, avec son visage de premier pris au lansquenet (*vers Colombine*) Monsieur Crasson, Monsieur Crasson, avoüez que vous êtes Auteur dès les pieds jusqu'à la tête; les lacunes de votre Juste-au-corps, ce Chappeau qui fait la goutiére, vos bas cicatrisez, & votre ci-devant Perruque, Mr. Crasson tout accule le bel esprit chez-vous.

COLOMBINE.

Madame, Madame, encore un coup, vous n'y songez pas?

ARLEQUIN (*bas.*)

Ho pour le coup elle y songe bien, car tu n'es qu'une crasseuse.

LA PRINCESSE.

Hé non, je n'y songe pas, & c'est un rêve que ma

ma Comédie, (*Elle prend Arlequin par la main & se promene*:) elle ne sera pas intitulée Mars surpris en flagrant délit; Vulcain n'assemble pas tous les Dieux qui lui contestoient ses titres de Mary à la mode. Les Dieux ne voyent pas deux Amans pris comme un Renard dans un bled: l'Aréopage céleste ne passe pas condamnation pour la tête de Vulcain, & Momus n'est point chargé de faire l'oraison funèbre de son honneur, non & non, Madame la Troupe; dites-encore que je n'y songe pas.

ARLEQUIN (*éclatant de rire.*)

He non, non, dites donc qu'elle n'est pas folle; hé non, non.

COLOMBINE.

Madame, pouvez-vous vous oublier jusqu'à ce point.....

LA PRINCESSE (*vers Arlequin.*)

Non Mademoiselle, je ne m'oublie pas...

ARLEQUIN.

Elle me prend pour une fille.

LA PRINCESSE.

Et je vous oublie encore moins, car c'est à vous à qui je destine le rôle de Venus.

ARLEQUIN.

Je ferois mieux celui de Mars.

LA PRINCESSE.

Comment Mademoiselle, il ne faut point hocher la tête; qui dit Venus, dit la Déesse de la beauté....

ARLEQUIN.

Et qui dit moi, dit le Roi des Magots?

LA PRINCESSE.

Et croïez moi, il y en a bien qui prendroient le Bénéfice avec les Charges. Mais je pense que votre Troupe n'entre pas comme il faut dans toutes les mignardises de mon sujet; allez (*d'un ton fâché*) Pécores indociles, j'abandonne votre Troupe à son mauvais sens, & à tous les manœuvres du Parnasse, &

& je donnerois ma piéce à des Comédiens Turcs, plutôt qu'à vous autres. (*Elle s'en va.*)

COLOMBINE.

Il faut la garder à vûë. Sa folie ne feroit peut-être pas toûjours si tranquille.

ARLEQUIN.

Va, va, ne te plains pas de sa folie, elle te tire une grande épine du pied. (*Ils s'en vont.*)

SCENE DU COLONEL.

ARLEQUIN (*en Colonel,*) MEZZETIN (*en Vicomtesse,*) COLOMBINE.

ARLEQUIN (*entre, suivi d'une Compagnie de Soldats.*)

LE fumet de vos appas m'ayant pris au nez, Madame, j'ai gagné sur ma pudeur de venir incognito vous annoncer la bréche que vous avez faite à ma liberté.

LA VICOMTESSE.

A d'autres, Monsieur, à d'autres, il n'y a que la gloire qui ait droit sur le cœur d'un homme tel que vous.

ARLEQUIN.

Ho, vous avez furieusement écorné les droits de la gloire. Comment diable! vous bracquez sur moi toute une artillerie de charmes. Attendez du moins que mon cœur soit armé de pied en cap, pour escarmoucher avec vos regards; car j'entrevois là de certains yeux qui me portent la mine d'être de grands incendiaires.

COLOMBINE.

Monsieur le Capitaine, par charité sont-ce là des injures que vous dites à Madame. A R-

ARLEQUIN.

Qu'est-ce-à-dire des injures, soubrette de ma divinité ? tu ne connois donc pas encore les fleurettes militaires ? il me prend envie de te bombarder quelqu'une de mes douceurs subalternes.

COLOMBINE.

Misericorde, Monsieur Mars.

ARLEQUIN.

Qui t'a si bien appris mon nom ? bon je rêve, est-ce qu'à l'étendart de mon visage on ne devine pas qui je suis ?

LA VICOMTESSE (*à part.*)

Voilà sur mon honneur un cerveau des plus cautérisez que je connoisse.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous mon Amazone, que le genre humain est menacé, si votre cœur ne vient à jubé dans un moment.

LA VICOMTESSE.

Hé quoi, Monsieur, à peine paroissez-vous, que vous mettez aux gens le marché à la main ?

ARLEQUIN.

C'est que les Conquerans n'ont point de tems à perdre. Feu Cesar de brusque-memoire en usoit ainsi. Suis-je batard moi, pour ne pas dire à aussi bon titre que lui, *veni*, *vidi*, *vici*.

LA VICOMTESSE.

C'est à dire, que Monsieur le Colonel épargneroit volontiers à une belle, les frais d'un amour en détail ?

ARLEQUIN.

Ho, je ne fais l'amour qu'en gros. J'aime à soupirer en poste. C'est à faire à des Ecoliers à se remettre tous les jours à l'A, B, C, de la galanterie.

LA VICOMTESSE.

Mais comment feriez-vous donc avec ces gens qui sont bien-aises de conduire une passion par toutes les classes de la tendresse, & dont le cœur ne sçauroit aller qu'en pas de Tortuë ?

A R-

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, en amour les goûts sont différens. Les uns aiment à commencer par le cœur, & puis après va où tu pourras : moi je commence toûjours par où je puis, vienne le cœur après quand il voudra, il n'est rien tel que de laisser toûjours des airres au coche.

LA VICOMTESSE.

Ha, Colonel ! vous n'êtes guéres orthodoxe en galanterie.

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je soutiens que pour être heureux, il ne faut jamais avoir qu'un Camp volant auprès des femmes.

LA VICOMTESSE.

Quelle furieuse gangréne de sentimens !

ARLEQUIN.

O ça ma petite Pallas, n'est-il pas tantôt tems de faire retirer mes gens ?

LA VICOMTESSE.

Pourquoi les faire retirer ?

ARLEQUIN.

Ha ! le pourquoi est admirable, votre cœur oseroit-il s'épanouïr à la tête de mon Régiment, & voudriez-vous que je vous contasse fleurettes tambour battant & méche allumée ? Ne sçavez-vous pas que le tête à tête, est le saupiquet de l'amour ?

LA VICOMTESSE.

Hé bien, qui croiroit un Guerrier capable de ces rafinemens ?

ARLEQUIN.

Male-peste, le Colonel Ravageon, ne perd pas un point en amour. Quand j'y pense, si Cupidon ne prenoit soin d'emmailloter ma valeur, l'Univers pourroit bien songer à son épitaphe.

LA VICOMTESSE.

Mais c'est se picquer d'une gloire bien bizarre, de tra-

travailler comme vous faites à déraciner le genre humain ?

ARLEQUIN.

Allez, Madame, touchez-là, ſi le monde perd avec moi d'un côté, je le fais aſſez regagner d'un autre.

LA VICOMTESSE.

Dites la vérité, combien tous les ans faites-vous mourir de belles ?

ARLEQUIN.

Hé le moien d'en tenir catalogue ? Il n'y a pas un maudit copiſte qui ſe ſente le jarret aſſez fort pour devenir l'entrepreneur de mes galanteries.

LA VICOMTESSE.

Bon, il y a tant de de Greffiers au monde.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai, mais connoiſſant le naturel de certains Greffiers, j'ai apprehendé que mes bonnes fortunes ne diminuaſſent entre leurs mains.

LA VICOMTESSE (*en minaudant.*)

Ha, Monſieur le Colonel, ſavez-vous bien qu'il n'y a pas de ſeureté à vous regarder en face.

ARLEQUIN.

C'eſt auſſi pour cela que je ne me montre guéres que de profil. Mais vous, Madame, (ſans vous faire compliment) vous avez le minois auſſi effroiable que le mien, & n'en déplaiſe à votre modeſtie, je trouve quelque choſe de fort ſoldat dans vos maniéres.

LA VICOMTESSE.

Moi les maniéres ſoldateſques ! & tout le monde dit que je ſuis la mignardiſe incarnée.

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ne doute point que vous n'ayez une fourmiliére d'appas ; mais (avec votre permiſſion) vos appas ſont plus mâles que femelles.

LA VICOMTESSE.

Quoy mes appas ſeroient Hermaphrodites ! ha Colonel, vous pouſſez la férocité juſqu'aux gardes.

AR-

ARLEQUIN.

Hé, ventrebleu, Madame ; c'est ce qui me charme en vous, que vos airs devergondez, & je vous estimerois moins, si vous aviez les traits moins hommasses.

LA VICOMTESSE.

Encore si vous disiez que je ressemble à ces beautez Romaines.

ARLEQUIN.

Eh beauté Romaine ou beauté Turque, vous me plaisez, c'est tout dire. Pourquoi toutes les femmes n'ont-elles pas une trogne enluminée comme celle-là, au lieu de ces couleurs de pain d'Epice, qui font croire qu'elles ont toûjours vingt-six decoctions dans le ventre ?

LA VICOMTESSE.

Il est vrai que j'ai un vrai tein d'Abbé, il n'y a que ces maudits bourgeons qui me desolent.

ARLEQUIN.

C'est peut-être que vous beuvez trop de brandevin, ou de ratafia ; ne fumeriez-vous point aussi quelquefois par maniére de conversation ?

LA VICOMTESSE.

Moy fumer, c'est la pierre d'achoppement de la beauté.

ARLEQUIN (*en lui touchant les genoüils.*)

Ecoûtez, Madame, vous avez devant vous le plus intrepide fumeur du Royaume ; quand vous voudrez nous fumerons en partie.

LA VICOMTESSE.

Que font donc-là vos mains ?

ARLEQUIN.

C'est pour vous montrer que je ne suis pas manchot. Pauvres mains, si la guerre vous joüe d'un mauvais tour, ma consolation est que jusques-ici vous n'avez pas perdu votre tems. (*Il lui embrasse les genoüils.*)

LA VICOMTESSE.

Mais Monsieur le Colonel, savez-vous bien que je prendrai mon serieux ?

ARLEQUIN.

Ha mon Héroine ! voulez-vous empêcher un Colonel d'en venir aux mains avec vos appas ?

LA VICOMTESSE.

Mais pour en venir aux mains, vous n'êtes pas en païs ennemy.

ARLEQUIN (*d'un ton gay.*)

Ha ! si je ne suis pas en païs ennemy, le commerce n'est donc pas défendu ?

UN LAQUAIS.

Madame, Monsieur l'Abbé vient d'arriver ; il se débat dans votre antichambre.

ARLEQUIN (*voiant la Vicomtesse qui se lève.*)

Quoi, Madame ! un Abbé est mon rival ? est-ce que vous voiez de ces drogues-là ?

LA VICOMTESSE.

Comment, Monsieur, les Abbez ne sont-ils pas aujourd'hui le plus beau fleuron des femmes ?

ARLEQUIN.

Héſy, sçavez-vous bien à quoy ces gens-là sont bons ?

LA VICOMTESSE.

Hé bien, à quoy ?

ARLEQUIN.

Les Abbez sont dans les ruelles ce que les Epagneuls sont à la chasse, ils servent à faire lever le gibier, mais les Officiers le prennent.

(*Ils se font une révérence fort plaisante l'un à l'autre, & s'en vont.*)

SCE-

SCENE DES MATRONES.

ARLEQUIN, LUCRECE, ARTEMISE, PENELOPE & DIDON (*arivant successivement.*)

ARLEQUIN (*en Commissaire infernal, lit:*)

PLUTON, Dieu des Enfers, à tous presens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a été representé, que plusieurs Donzelles se sont intruses aux champs Elisées, dans le quartier des femmes de vertu, sans avoir titre ni caractére, & sans être marquées au véritable coin de la pudeur, Nous avons jugé à propos d'établir un Commissaire Enquêteur & Examinateur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage: A la charge par ledit Commissaire de prêter le serment en la maniére accoutumée, & ce pour la forme seulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur preuve de chasteté en bonne forme, soient renvoiées sur l'heure à l'appartement des Laïs & des Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles de s'oser jamais manifester dans l'allée des femmes sages; à moins que d'y paroître en robe de chambre, en linge chifonné, & avec deux ou trois onces de fard sur le visage: le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre, que toutes celles qui sont en odeur de vertu, grace à la fatuité de nos ancêtres, soient obligées de comparoître, pour faire appurer leurs comptes de chasteté pardevant Arlequin Sbroufadel, Commissaire sus-nommé. Donné au Manoir Stigieux, le quatre-vingt dix neuviéme, &c.

LUCRECE (*entrant.*)

Seigneur, il n'eſt pas étrange que Lucréce mene *le* branle dans l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes: mais il me ſemble qu'en bonne police, on devoit tirer de pair une vertu quinteſſenciée, & ne me pas mettre de niveau avec tant de chaſtetez ſubalternes, qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut-être a-t-on voulu me ménager des trophées, en m'expoſant à l'examen avec les autres: Mais mon mérite ſe ſoûtient aſſez de ſoi-même; & Lucréce ſera toûjours la vertu par excellence, pour avoir lavé dans ſon ſang le forfait d'autrui.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que vous fites là une belle maneuvre! Voïez auſſi comme on vous a ſuivie? Votre action eſt encore la premiére & la derniére de ſa race. On convient que vous vous perçâtes le ſein aſſez métodiquement: mais par malheur vous vous y prîtes un peu ſur le tard; & apparemment vous fûtes bien aiſe de ne vous tuer qu'en connoiſſance de cauſe? Mais à quoi bon faire une aſſemblée de parens, avant que de vous donner le coup fatal? Etoit-ce pour leur annoncer que votre honneur étoit mort *ab inteſtat*? Le beau compliment pour un mary, de s'entendre dire: Ah mon cher petit homme, ton front vient d'être inſulté: Mais j'atteſte Jupiter Capitolin, que ça été ſans mon conſentement; comme ſi en pareil cas une femme étoit croiable ſur ſa ſimple dépoſition! Après cela le poignard joua ſon jeu; & en effet, puiſque votre mary étoit pourvû, vous n'aviez plus rien à faire au monde, à moins que de vouloir recommencer ſur nouveaux frais. Mais c'eſt ce coup-là que vous auriez pû dire à bon titre: *Je ne ſaurois.*

Pour qui prenez vous Lucréce?
J'en mourrois

LUCRECE.

Je crois que ce monſtre eſt aſſocié avec Tarquin pour

pour me deshonorer une seconde fois. Traître, oses-tu bien noircir l'action la plus héroïque ?....

ARLEQUIN.

Et avec tout votre héroique, vous ne méritez pas seulement le dernier *Accessit* en vertu. Huissier, qu'on la mette avec Cleopatre. Avec Cleopatre, Madame, avec Cleopatre.

ARTEMISE (*arrive.*)

Seigneur qu'on me laisse ma part franche de chasteté, où je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoît assez Artemise; & je défie la Communauté des Prudes de pousser plus loin que moi le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoins balafres, égratigneures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Mausole; & vous Mausolée à jamais durable, dont j'honorai ses Manes, sans compter ses cendres, que je pris la peine d'avaler. Voila des titres cela, qui feront rangaîner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne.

ARLEQUIN.

Quant au Mausolée superbe que vous fîtes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient être quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que sait-on si votre intention n'étoit pas de perpetuer la joie que vous donnoit la mort de votre époux ? A l'égard de ses cendres que vous prîtes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, & qu'elles vous purgerent absolument de toute votre affection conjugale; puisque sans attendre le bout de l'an, vous vous amourachâtes d'un jeune homme dont les mépris vous obligerent à vous casser la tête, que vous aviez déja un peu fêlée. Ainsi donc toute votre fidélité ne se réduit qu'à quelque boutade de tendresse, & à deux ou trois accès de desespoir. Allez, Madame Artemise, je vais vous mettre en païs de connoissance. Huissier, avec la Ma-

Matrône d'Ephèse. Avec la Matrône d'Ephèse, Madame, avec la Matrône d'Ephèse.

PENELOPE (*arrive.*)

Mon bon Monsieur, vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le siége de Troye. Ulysse me laissa pauvre innocente que j'étois, avec un petit Poupon de sa façon. C'étoit toute ma consolation dans mes disgraces. Je voïois qu'on mettoit tout par écuelle au logis: Nous n'avions point de Dindon qu'on ne mit à la daube, point de Cochon de lait dont on ne fit des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fit de petits fromages, ils buvoient le lait comme il sortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon Monsieur: mais je n'eus garde. Tant y a, mon bon Monsieur, qu'Ulysse revint, & trouva sa Penelope tout comme il l'avoit laissée.

ARLEQUIN.

Oh, Madame Penelope, avec toute votre ingenuité, je trouve bien des non-valeurs de chasteté à votre fait: Car enfin voici comme je raisonne. Un mary à la guerre depuis dix ans: une jeune femme sans deffense: vingt Princes pour galans, dont le moindre étoit expert en l'art de cocqueter: Votre maison avoit déja pris ses titres de Taverne & d'Académie. Pour derniére batterie, les Princes y établirent un Opera. Ah! Madame, le dangereux air pour la vertu!

DIDON (*entraînant Virgile par la main.*)

Main-forte, Mesdames, main-forte. Voici l'imposteur qui m'a perduë dans le monde. Helas! sans ce traître de Virgile, la pauvre Didon joüiroit encore d'une reputation inviolable. Mais ce chien de Poëte, ce maudit Mâche-lauriers, il ne se contente pas de renverser l'ordre des tems, il renverse encore l'ordre

dre des chastetez, & me fait me passionner pour un Escroc, qui me plante là sur la foi d'une apparition chimérique. Quoi! l'honneur de la plus vertueuse Veuve qũi fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit? Seigneur, faites-moi faire reparation d'honneur; ou sans autre forme de procès, je vais vous dévisager tous les deux.

ARLEQUIN.

Hé-là là, Madame Didon, vous prenez le mors aux dents un peu bien vîte. Vous vous plaignez que Virgile vous a ôté l'honneur que vous aviez; & Homére par une compensation Poëtique a donné à Penelope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous? Les Poëtes sont sujets aux qui-pro-quo, aussi-bien que les Apoticaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huissier qu'on les place parmi les honneurs douteux des champs Elisées.

DIDON.

Comment? Parmi les honneurs douteux? Cela est bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau, Didon, parlez des modernes avec respect.

DIDON.

Allez, Juge de balle, nous allons toutes vous prendre à partie.

ARLEQUIN (*aux Auditeurs.*)

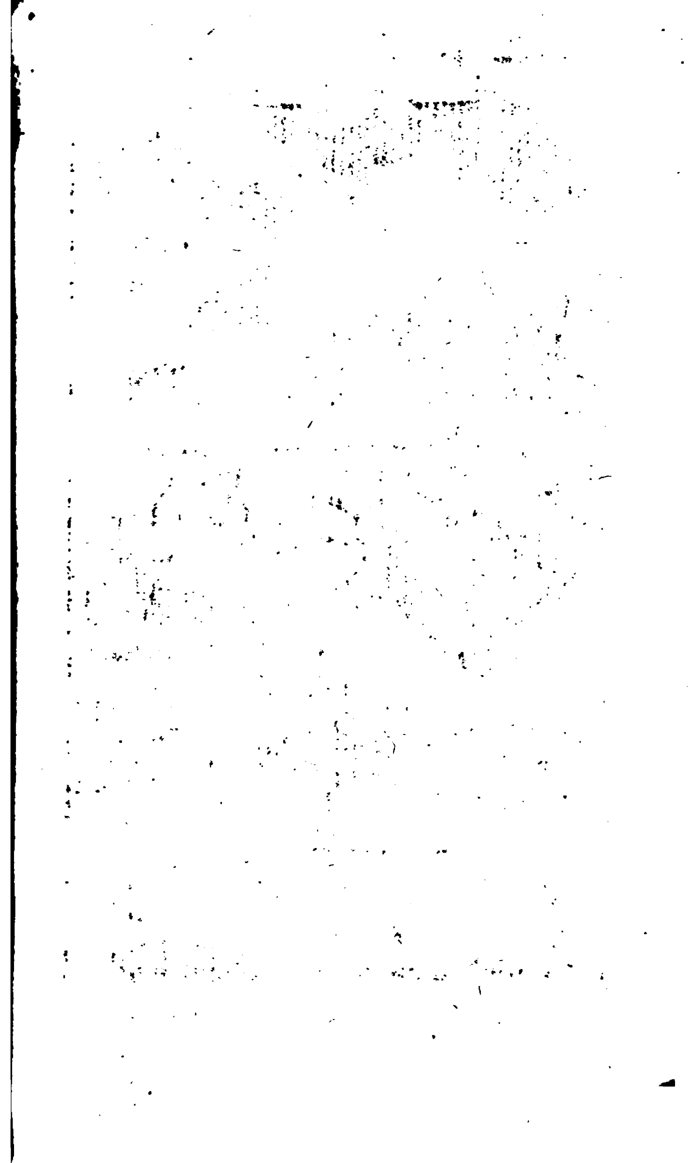
Et moi, je jure par le Stix,
Que leurs honneurs broïez ensemble
Ne valent pas; Messieurs, celui qui vous rassemble,
Que j'intitule LE PHENIX.
Un Phenix! dira-t-on, la pensée est nouvelle.
Oüi, j'appelle Phenix, une femme fidelle.
Mais de peur que quelque Censeur
Par cet argument ne m'entâme,
Comme il n'est qu'un Phenix, il n'est donc qu'une femme,

Qui puiſſe pretendre à l'honneur.
Bon, je permets à chaque Belle
De prendre mon titre pour elle.
Car, s'il n'eſt qu'un Phenix, ou (ſoit dit entre nous,)
Qu'une femme fidelle, à qui ce nom convienne,
Hé bien chaque mary jaloux,
N'a qu'à croire que c'eſt la ſienne,
Meſdames, ſi cela vous duit,
Bon jour, bon ſoir, & bonne nuit.

F I N.



A R-




Arlequin Phaeton

ARLEQUIN PHAETON.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur de Palaprat,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 4. jour de Février 1692.

ACTEURS.

PHAETON, *Arlequin.*
EPAPHUS. *Pierrot.*
GALATE'E, *Marinette.*
ESCULAPE, *le Docteur.*
CIGNE, *Pasquariel.*
DORIS, *Colombine.*
MOMUS, *Mezzetin.*
APOLLON, *Octave.*
DIRCE', } *Isabelle.*
UNE HEURE, } *Isabelle.*
UN BRANDEVINIER, *Pasquariel.*
UN POETE, } *Cinthio.*
UN PROCUREUR, } *Cinthio.*
UN FINANCIER.
UNE MARQUISE.
UN POETE.
LE MARDY GRAS.
LA TERRE.
LES DIEUX DES BOIS ET DES EAUX.
LE FLEUVE PO.
DEUX SATYRES.
PLUSIEURS YVROGNES, PHILOSOPHES, SOLDATS, ET PAYSANS. } *Personnages muets.*
LAMPEZIE. } *Personnages muets.*
PHAETUSE. } *Personnages muets.*
PHEBE'. } *Personnages muets.*

La Scène est en Egypte.

PHAETON.

ACTE I.

SCENE I. *Nuit.*

PHAETON, EPAPHUS, DORIS, MOMUS (*qui survient.*)

PHAETON (*seul en habit d'Arlequin.*)

C*Hi crederebbe ch'el figliolo d'un dio, ma d'un dio* avec tout le poil. Car chez tous les Poëtes mon pere est appellé *Intonsus Appollo*. Ouï, qui soupçonneroit jamais que le fils du blond Phebus *fosse nascesto sotto un vestito d'Arlichino*, avec cet habit bigarré; je passerois plutôt pour le fils de l'Arc-en-Ciel, que pour celui du Soleil: & je défie l'Egyptienne Doris, par qui je viens me faire dire ma bonne avanture, toute savante en diablerie qu'elle est, de deviner qui je puis être.

EPAPHUS (*en habit de Pierrot.*)

A la faveur de la nuit je me suis derobé aux tendresses de ma mere Isis, & aux regards jaloux des plus belles Nymphes de sa Cour, dont je fais toutes les délices, pour venir *incognito* consulter sur mon destin la fille du Silvain Philemon.

PHAETON.

Il me semble que j'entens quelqu'un: qui va là?

EPAPHUS.

Motus.

PHAETON.

Ha! que je suis bien fils du Dieu du jour; car franchement je n'aime guére d'aller la nuit,

DORIS.

J'ai été avertie par mes espions que deux fameux rivaux doivent venir ici pour apprendre de moi le sort de leur amour : en vain par le déguisement le plus bizare prétendent-ils se cacher à mes yeux, puisqu'on m'a instruite de leur dessein, & que je suis la confidente de la Nymphe qu'ils aiment.

EPAPHUS.

J'entens une voix de fausset devant la porte de celle que je cherche, seroit-ce Doris elle-même ?

PHAETON.

C'est mon Egyptienne, je connois bien sa voix, allons l'embrasser brusquement, que je serois aise si je lui faisois peur ! (*Doris se retire, & Phaeton croyant l'embrasser, embrasse Epaphus.*)

DORIS.

La plaisante méprise !

PHAETON (*croyant parler à Doris.*)

Ho ça, devine qui je suis.

EPAPHUS (*croyant aussi lui parler.*)

Une bonne piéce, il y a long-tems que je t'attendois.

PHAETON.

Tu sçais déja ce que je veux de toi.

EPAPHUS.

Et parbleu, je sai que tu veux de l'argent, tien voila la piéce blanche & parle-moi sans barguigner.

PHAETON.

Ho, ho, voici une mode nouvelle ; c'est le devin qui païe le curieux ; n'importe prenons toûjours, c'est de quoi boire bouteille en nous en retournant ; mais comment pourras-tu voir dans ma main à l'heure qu'il est ;

EPAPHUS.

Dans ta main & qu'ai-je à faire moi d'y regarder ?

PHAETON.

Aimes-tu mieux examiner ma phisionomie ; elle parle, & me promet toute sorte de bonheur, si vous en exceptez une petite bagatelle.

EPA-

EPAPHUS.

Quoi ?

PHAETON.

Un certain saut en l'air, qui doit faire à ce qu'on m'a dit la catastrophe de ma vie.

DORIS.

Il est tems que je les tire d'erreur. Astre qui obeïs à mes commandemens, éclaire nous ?

PHAETON (*regardant Epaphus.*)

Que vois-je !

EPAPHUS (*regardant Phaeton.*)

Quel personnage extravagant !

PHAETON.

Un moulin à vent à figure humaine !

EPAPHUS.

Un papillon qui copie moitié le magot, moitié l'homme.

DORIS (*au milieu d'eux.*)

Vous voila fort étonnez de ne vous point connoître, je vais faire un beau coup de mon métier, & vous découvrir l'un à l'autre. Donnez-moi chacun votre main ; vous sous cet habit de toile vous cachez Epaphus ; & vous Phaeton, sous cette jaquette ridicule : vous aimez tous deux la Nymhe Galatée, elle se mocque sûrement de l'un de vous, & peut-être de tous les deux. Cependant quoi-qu'il en soit elle suivra le choix de son pere Amphrise, qui n'attend que la réponse de l'oracle pour la donner à celui qui pourra lui faire la plus heureuse destinée.

EPAPHUS.

Et qu'a-t-on besoin d'oracle pour sçavoir que c'est moi ?

PHAETON.

Toi ?

EPAPHUS.

Ouï moi, qui suis le fils de Jupiter & d'Io.

PHAETON.

D'Io ? de cette vache enragée, qu'Argus ne put garder avec cent yeux, & qui fut cause qu'on fit la chanson, Bon homme garde ta vache.

EPAPHUS.

Et bien ouï, d'elle & de Jupiter.

PHAETON.

Quant à Jupiter néant. Pour Io, je n'en doute point, tant je trouve sur ton front des dispositions à lui ressembler.

DORIS.

N'insultez-pas sa mere, je vous prie, nous sçavons ce qu'elle est ; mais qui est votre mere Climène ?

PHAETON.

Climène est fille de Thetis,& c'est chez cette vieille amie que le Soleil venoit tous les jours la voir entre chien & loup, & que...... tant y a que vous me feriez dire plus que je ne voudrois.

DORIS.

Quoi Thetis se mêla des amours de votre mere avec le Soleil ?

PHAETON.

Vraiment, oüi.

DORIS.

Voilà justement la derniére ressource des vieilles coquettes ; ne pouvant plus retenir leurs Amans comme Maitresses, plutôt que de les perdre, elles deviennent leurs confidentes.

PHAETON.

Vous sçavez mon origine du côté de l'Eau, aprenez-la du côté de la terre. Je suis du sang des Rois de Ligurie, où le Roiaume tombe en quenoüille, & ma mere est la plus proche de la Couronne, si le Roi régnant Cigne, meurt sans lignée.

DORIS.

Croiez-moi, attachez-vous moins à la terre: si vous y êtes jamais en élevation, elle ne sera pas de durée,

vo-

votre étoile vous promet un plus long régne sur mer.

EPAPHUS.

En effet, c'est un bon corps pour s'avancer sur les Galéres.

PHAETON.

Vous n'êtes pas le premier qui me l'avez dit : un Devin que je consultai, (Car comme j'ai le cœur grand, je suis curieux de ma bonne fortune,) m'assseura que je serois un jour chef d'espalier, ou tout au moins tire-gourdin ; on dit que ce sont de beaux emplois.

EPAPHUS.

Diable ! Ils placent sur les bancs les plus proches du Capitaine.

PHAETON.

Ho, frote-toi encore contre moi le beau Gars d'une vagabonde & d'une coureuse, que Junon a fait poursuivre par tous les Commissaires des Quartiers où elle a mis le pied.

DORIS.

Tout beau M. Phaeton, vous n'y pensez pas de parler ainsi. Io a bien changé de condition en devenant Isis. Elle a des Prêtres & des sacrifices ; déja on fait l'enquête de vie & mœurs d'Epaphus pour le déïfier, & déja quelques prudes de ce pays, amoureuses des nouveautez, ont commencé à lui apporter des offrandes dans les temples de sa mere.

PHAETON.

A lui des offrandes ?
Si le peuple lâche
Foible du cerveau,
A ce fils de vache
Fait le pied de veau ;
Je veux bien qu'on sache
Que je dis de ce tondu
Lanturlu, lanturlu, &c.

EPAP-

EPAPHUS.

Voyez comme me traite cet insolent ?
Sans respect du grand Dieu de qui je tiens la vie.

PHAETON.

Gare que par ce fer elle te soit ravie.

DORIS.

Téméraire arrêtez, respectez Epaphus.

PHAETON.

Vous-même redoutez l'heritier de Phœbus.

EPAPHUS.

Toi fils de ce beau dieu, vraiment tu nous en contes.

PHAETON.

Tiens, ne m'échauffe pas, j'ai les mains les plus promptes.

EPAPHUS.

Oüi, pour couper la bourse & voler des mouchoirs..

PHAETON.

Et la mere & le fils iroient aux écorchoirs,
Si je m'abandonnois à toute ma colére.

EPAPHUS.

Ah ! quel blasphême, au moins vous l'entendez mon pere.

DORIS.

Monsieur, sachez qu'Amphrise est un fleuve trop doux
Pour contracter jamais d'alliance avec vous.
Diable ! quand vous seriez le fils de la Garonne,
Vous ne sçauriez avoir l'humeur plus fanfaronne,
Il croit nous allarmer en faisant le Breteur,
Retirez-vous, Amphrise est votre serviteur;
Touchez-là, par ma foi vous n'aurez pas sa fille.

PHAETON.

Et qui donc l'obtiendra pour épouse, ce drille ?

EPAPHUS.

Parlez mieux.

DORIS.

Oüi lui-même.

EPAPHUS.

Ha ! c'est fait de mes jours.
J'entends quelqu'un, peut-être on vient à son secours.

MO-

MOMUS (*survenant.*)

Quelle rumeur faites-vous ici, vous vous chantez poüilles comme des crocheteurs, n'avez-vous point de honte? vos maniéres & vos discours ne démentent-ils pas hautement le sang dont vous vous vantez d'être sortis? Il est vrai qu'aujourd'hui les enfans de meilleure maison, sont quelquefois les plus mal élevez.

DORIS.

Vous venez me tirer d'un étrange embarras, je craignois qu'il n'arrivât ici quelque malheur.

MOMUS.

Et ma pauvre enfant, est-ce par les injures qu'ils se sont dites, que tu as craint qu'ils n'en vinssent aux mains?

DORIS.

Sans doute, & si des femmes en étoient venuës jusques-là, elles se seroient par ma foi décoëffées.

MOMUS.

C'est que les femmes sont folles, & que les hommes de ce siécle ont meilleur sens. Je m'étois d'abord trompé, je voi bien qu'Epaphus & Phaeton connoissent le bel usage du monde.

EPAPHUS.

Asseurément.

MOMUS.

Il y est établi de se mépriser, de se haïr, de se tromper, de se déchirer, de se détruire, & de s'enyvrer tous les soirs ensemble.

PHAETON.

Et ne se deshonore-t-on point à ce petit métier là?

MOMUS.

Point du tout, comme il n'y a parmi les hommes, de mérite ni de mépris que par cabale, plus on est méprisé dans l'une, plus on est estimé dans l'autre. Personne ne joüit pendant sa vie d'une réputation générale dans le monde, elle se distribuë par nations, & dans les Villes, par quartiers. Tel est regardé com-

comme un Heros dans une Ile, qui passe pour un fat en terre ferme: & à Paris où l'on se pique aujourd'hui plus que jamais de décider souverainement des choses, tel est brave au Faux-bourg saint Germain, qui n'est qu'un poltron au Marais, & tel brille dans les ruelles de l'Ile, qui n'est qu'un sot dans les Cercles fameux de la bute saint Roch. Mais venons à votre differend; ça voïons, que demandez-vous à Epaphus? Prétendez-vous que le fils avéré de Jupiter mesure son épée contre un malheureux enfant trouvé.

EPAPHUS.

En effet, on ne sçait s'il sort des Enfans bleux ou des enfans rouges; il faut opter M. Phaeton; & ne pas se parer en même temps des couleurs de ces deux Hôpitaux.

MOMUS.

Sçachez enfin que *chi tocca lui*, *tocca me*, & que je suis pour vous en faire raison moi-même.

PHAETON (*d'un ton de colére.*)

Oui, deux contre un, la partie seroit mal faite; je reviendrai dans un équipage plus convenable à ma qualité; nous nous reverrons. (*il s'en va.*)

EPAPHUS.

Revien, revien seulement, tu trouveras à qui parler: mais ne perdons pas la tramontane, ce drôle m'a paru colére, allons prier ma mere de faire sonner le tocsin dans tous les clochers de ses temples, & de convoquer pour moi les vieilles troupes, l'arriére-ban, & les milices de l'Egypte.

SCENE II.

MOMUS, DORIS.

MOMUS.

Et bien as-tu toûjours la même aversion pour Phaeton?

DO-

DORIS.

Toûjours la même, je n'aime pas qu'on se pare à toute heure de la Noblesse de ses Ayeux, qu'on passe la moitié de sa vie à faire la généalogie de sa maison, sur tout quand on ne sauroit la prouver.

MOMUS.

Epaphus a-t-il mieux prouvé la sienne, apparemment que tu es payée pour dire qu'il est fils de bon pere & de bonne mere.

DORIS.

Qu'il soit fils de Jupiter ou non, c'est de quoi, Seigneur Momus, je ne m'embarasse point, je ne suis pas assez sotte pour faire cas des enfans du côté de leur pere. Je ne fonde pas mon estime sur une chose aussi douteuse. Il suffit pour me mettre dans les intérêts d'Epaphus, qu'Isis déclare hautement qu'elle est sa mere, Isis qui est ma patrone & notre principale Déesse.

MOMUS.

Doit-elle tirer vanité d'être adorée dans un païs où l'on prodigue l'encens aux Oignons, aux Chats & aux Crocodilles. Ah! si les Dieux m'avoient fait naître femme, & que j'eusse à choisir d'être sur les Autels de tous les temples d'Egypte ou sur un des Théâtres de France, je ne ne balancerois guére à prendre ce dernier parti; la peste! la fortune est bien différente.

DORIS.

Ferez-vous toûjours le mauvais plaisant? contrôlerez-vous éternellement toutes choses? vos critiques cependant ne sont pas toûjours justes, témoin quand vous reprochiez à Jupiter d'avoir mis au taureau les cornes au dessus des yeux.

MOMUS.

Il est vray qu'on ne s'est point corrigé: c'est la maniére dont on les place encore familiérement tous les jours, elles sont en vûë de tout le monde, hors de l'animal qui les porte.

DO-

DORIS.

Courage continuez votre satire; mais qui êtes-vous, s'il vous plaît vous-même, pour vous mocquer de nos Dieux, vous qui ne devez le nom que vous avez qu'à vos mommeries, & qui d'ailleurs n'avez ni feu ni lieu, pas un rechaut qui fume pour vous.

MOMUS.

Tu l'as-dit, je suis railleur de profession.

DORIS.

C'est un métier à se faire suivre de tout le monde, sans se faire aimer de personne; ceux qui se plaisent le plus à entendre railler, sont ceux en effet qui haïssent les railleurs davantage, plus ils sentent la finesse & la malignité de la raillerie, plus ils craignent d'en devenir les objets à leur tour. Mais laissons cela, dites-moi, je vous prie, aimez-vous Phaeton vous-même ?

MOMUS.

Non.

DORIS.

Et pourquoi ?

MOMUS.

Ne sais-tu pas que je suis fils du Sommeil, & que Phaeton prétend être fils d'un Dieu, qui affecte ordinairement de troubler le regne de mon pere.

DORIS.

Cette raison n'est plus de mise, depuis que les femmes passent les nuits à joüer, & les hommes à s'enyvrer avec des chansons tendres, & des airs des vieux Opera; la moitié du monde dort si avant dans le jour, que le Sommeil auroit tort de se plaindre; mais je vois revenir Phaeton tout en colére.

SCENE III.

PHAETON, MOMUS. DORIS.

PHAETON.

HO, ho, ho, ti-faro veder furfante, &c....

MOMUS.

A qui en avez-vous ?

PHAETON.

Je vais porter ce cartel de défi à ce bélitre d'Epaphus, je n'ai voulu confier cette importante affaire qu'à moi-même ; *io sono il Capitano*, le Trompette & *la tromba*, l'assaillant & le Héros ; *l'oste e l'osteria, e quando haverò ammazzato Epapho*, je serai encore par charité le porteur des billets de son enterrement. *Voi tu sentire la lettura del cartello di disfida.*

MOMUS.

Volontiers.

PHAETON (*lit.*)

Phaeton dit Passe brun le bard, Chevalier de la Zone torride, Sire de l'isle des éternûmens & des catherres, Seigneur des éclairs, vapeurs, feux volages, exhalaisons & autres seigneuries à lui données en apanage par le Soleil son pere, Gouverneur pour son dit pere des Indiens, Bretons, Provençaux, Gascons, Picards, & généralement de toutes les têtes chaudes de quelque nation qu'elles soient. Colonel Général des mouches, moucherons, guêpes, frêlons, hannetons, & cousins ; & Mestre de Camp de la gendarmerie légére des puces, &c.

A L'IMPOSTEUR EPAPHUS.

Poltron, qui te dis témérairement fils de Jupiter, le don que j'ai octroyé à la Nimphe Galatée de mon cœur, rate, foye, & consecutivement de toutes mes parties nobles, avec leurs fonctions & dépendances, tant en dilection, liesse, que rancune, m'oblige à soutenir contre tout venant, spécialement contre toy, que comme

me ladite Nimphe est fleur de beauté & de prudhomie, je le suis de vaillance & de loyauté: & si la peau te démange assez, truand malencontreux, pour vouloir par barat ou malengin, me disputer le terrein dans la banlieuë de ses bonnes graces; je te défie, soit au bris de lances, cliquetis d'armes, chamaillis d'épées, à coups d'estoc, de pointe & de taille, à coups de poing, de pied, de dents & d'ongles; & te prouverai clairement par le pochement d'un œil, l'enfoncement d'une machoire, ou l'amputation d'une oreille, que tu es felon & outre-cuidé!

MOMUS.

Fort bien.

PHAETON.

Je ne suis pas fils du Soleil! quand je n'en aurois pas d'autre preuve, je le jugerois à mon teint; mais je viens encore tout à l'heure de le demander à Esculape.

MOMUS.

Que veut-on faire ici de ce grand Médecin.

PHAETON.

Il est venu pour guerir de la gale un Page de ma mere. Esculape me reconnoît pour son frere, vous ne luy contestez pas sa qualité?

MOMUS.

Passe pour lui. Appollon l'a fait légitimer par les Muses.

PHAETON.

Vous douteriez aussi peu de moi, si vous voyez comme ma mere pleure.

DORIS.

Je n'en croirois pas davantage; défiez-vous de deux sortes de personnes sur leurs sermens & sur leurs larmes, des Normands & des femmes.

PHAETON.

Quel outrage! & le beau démenti que je te ferois donner par le Soleil, si je sçavois par où l'aller trouver!

MO-

MOMUS.

Si vous n'êtes en peine que d'aller trouver le Soleil, je m'offre de vous y conduire. Je suis fils de la Nuit, vous ne doutez pas que je ne sçache les chemins des Etats de ma mere, ils touchent à ceux de l'Aurore, & de ceux de l'Aurore à ceux du Soleil il n'y a qu'un pas, nous serons demain à son petit lever, si nous marchons toute la nuit.

PHAETON.

Allons : mais attendu qu'on pourroit nous enlever nos Perruques, ou nous jetter dans quelque four d'involontaires enrôlez comme des malheureux Oublieurs, allez demander à la Nuit une escorte de Loup-garoux, de Chauve-souris, de Chat-huans & de Choüetes. Je vais cependant porter ce Cartel à mon Faquin de rival, je veux l'attirer icy sur le pré, cela ne retardera pas notre voyage, je l'auray bientôt expedié. Salut, jusqu'au revoir. (*il s'en va.*)

MOMUS.

Je vous attendray. Il y a long-temps que je luy gardois celle-cy, c'est en le menant à son pere, que je pretens le faire périr, & delivrer notre ami Epaphus du seul Rival qui pourroit traverser son bonheur. Mais voicy Galatée.

SCENE IV.

GALATE'E, MOMUS, DORIS.

DORIS.

Vous venez à propos, belle Nimphe, pour être témoin des joûtes de deux grands Champions, qui vont se couper la gorge pour vos beaux yeux.

GALATEA.

Per me.

MO-

MOMUS.

Sicuro per te, tu sei l'Elena che fa pugnare questo nuovo Hettore, & questo altro nuovo Achille, tu sei la carogna à chi due Corbeaux galeux font les yeux doux. *Tu sei, &c* .....

GALATEA.

Ah, che pazzia.

DORIS.

J'entens un grand fracas, nos Héros approchent, retirons-nous pour les laisser faire & juger tranquillement des coups.

MOMUS.

Si Epaphus ne rosse pas Phaeton, le moyen dont je me suis avisé est sûr pour l'en défaire.

SCENE V.

PHAETON, LAMPETIE, ESCULAPE, PHAETUSE, CIGNE, PHEBE' (*armez ridiculement.*)

PHAETON.

POUR mettre sur les dents mon indigne adversaire,
C'est trop de mes trois Sœurs, du Cousin & du Frere:
Rangeons-nous en bataille, à moi le Général
Apartient du combat & l'ordre & le signal,
Le reste volontiers à vous je le resigne,
Mon Cousin, mon bras droit & mon Lieutenant Cigne.
L'avant-garde sera de vos Liguriens;
Esculape veillez sur les Chirurgiens,
Qu'aux blessez promptement soient fournis les remèdes.
Dans cet habillement vous n'êtes pas trop laides,
Vous mes Sœurs, recevez chacune votre employ,
Lampetie à blanchir tout le quartier du Roy
Suffira-t-elle bien?

ESCU-

ESCULAPE.

Ouy, c'eſt la plus groſſiére.

PHAETON.

Phaëtuſe ſera des Dragons vivandiére,
Phebe dans tout le Camp crîra du Brandevin.

CIGNE.

J'admire ſon genie, & cet ordre eſt divin.

PHAETON.

Marchant à l'ennemi qu'on garde un grand ſilence,
Le pourrez-vous, mes Sœurs? mais mon rival s'avance.

SCENE VI.

EPAPHUS (*à la tête d'une bande d'Egyptiens,*) PHAETON, (*& les autres.*)

EPAPHUS,

PUiſque vous me ſuivez, braves Egyptiens,
j'attendrai Phaeton, à la tête des miens.

PHAETON.

Courage, mes amis, que l'on ſonne la charge,
Attaquons, le terrein ſera-t-il aſſez large?
Pour gagner quelque choſe il faut s'évertuer,
Dépoüillez bien les morts que nous allons tuer.
Mais quelle épaiſſe nuit tout-à-coup m'environne?
Qu'eſt-ce donc que je ſens? d'où vient que je friſſonne?
De quels mugiſſemens les airs ont-ils fremi?
Je reconnois ta main, Jupiter ennemi.
Quelle ombre? Roi des Dieux; pour grace ſinguliére
A ce ſecond Ajax accorde la lumiére,
Mon bras dans ce moment n'a beſoin que du jour.
Pour faire un pot pourri de ces gueux. Bas tambour.

(*Le tambour bat, & après Phaeton continuë.*)

Frapez Cigne, aſſommez qu'aucun ne vous échape.
Vous, allez commander la reſerve, Eſculape.

EPAPHUS.

Esculape ! qu'entens-je ? ha ! quel trait d'assassin !
Vous marchez contre nous avec un Médecin !
Vertu-chou vous auriez un trop grand avantage,
Qui pourroit de ses mains éviter le carnage ?
Nous savons trop combien son art peuple l'enfer,
Et ses coups sont plus surs que la flâme & le fer.

PHAETON.

Ha ! c'est trop discourir, commençons le carnage.
(*Epaphus & Phaeton forment un combat, & après plusieurs lazzi, Phaeton remporte la Victoire, donne la main à Galatée, & tout le monde se retire en criant,*) Vive Phaeton.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre represente la premiére Region de l'air.

PHAETON, MOMUS (*sur des nuages.*)

PHAETON.

ARriverons-nous bien-tôt ?

MOMUS.

Tu n'y es pas encore.

PHAETON.

La mauvaise Police qu'il y a dans les Cieux.

MOMUS.

Pourquoy ?

PHAETON.

Les Lanternes y finissent aussi-tôt que sur la terre ; & il y a tant de crote dans les ruës que j'en ay les pieds tout moüillez.

MOMUS.

Innocent ! tu ne marches que sur des nuës, il est vray qu'elles sont fort humides ; j'ay pourtant pris

la

la ruë du Ciel que les Commiſſaires ont ſoin de faire tenir la plus propre.

PHAETON.

Je voudrois qu'il y eût autant de bouë que dans la ruë de la Huchete, pourvû qu'il y eût autant de Rôtiſſeurs ; & comment l'appelles tu cette ruë ?

MOMUS.

Via lactea, la voye de Lait.

PHAETON.

Attends, j'ai heurté contre quelque choſe, ne ſeroit-ce pas un fromage de Brie.

MOMUS.

Gourmand !

PHAETON.

Il me ſemble qu'il y a long-temps que nous marchons, & cependant.

Les portes d'Orient ſont encore fermées,
Les chevaux de mon Pere y paiſſent à l'entour,
Et dans le Firmament les étoiles ſemées,
Conſolent l'Univers de l'abſence du jour.

MOMUS.

Fort bien, Apollon n'aura garde de te deſavoüer pour ſon fils à ce langage ; voyons ſi tu l'es en tout le reſte, as-tu beaucoup d'argent ?

PHAETON.

Comment diable, eſt-ce qu'il y auroit icy des voleurs ?

MOMUS.

Vraiment ! quand ce ne ſeroit que Mercure.

PHAETON.

Prions donc le Guet de nous accompagner par precaution.

MOMUS.

Tu le crois aſſez ſot pour être encore ſur pied, il ſe régle ſur celuy de Paris, il eſt retiré dès minuit.

PHAETON.

Tant pis.

MOMUS.

Pourquoy tant pis ! quand une certaine heure eſt paſſée, on pretend qu'il n'y a que des fous & des yvrognes dans les ruës ; & le juſte mépris que l'on a pour ces gens-là, fait qu'on ne ſe met pas fort en peine de leur ſureté ; mais tu as donc de l'argent, puiſque tu crains d'être volé ?

PHAETON.

Je ne crains que pour mes habits, le Fripier me les feroit payer quatre fois plus qu'ils ne valent.

MOMUS.

Raſſure-toy, voicy du monde.

SCENE II.

DIRCE', MOMUS, PHAETON.

PHAETON.

COmment diable une femme ! une femme ſeule à l'heure qu'il eſt, eſt-ce qu'il y a icy un Pont-neuf & un Cheval de bronze ?

MOMUS.

Non, mais celle que tu vois pourroit bien tenir ſon coin à la Samaritaine.

PHAETON.

D'où vient ?

MOMUS.

C'eſt que ſelon toutes les apparences c'eſt une heure ; qui voudrois-tu donc qu'elle fût à l'heure qu'il eſt ?

DIRCE'.

Vous ne vous trompez point, & ſi vous ne me voyez point tout-à-fait dans l'équipage convenable à mon caractére, c'eſt que j'ai ſi peu d'occupation, que j'ai été contrainte de demander un autre employ au Soleil, pour ne pas demeurer oiſive.

PHAE-

PHAETON.

Ce seroit dommage, vous êtes prise d'une maniére à ne pas reculer pour le travail, & vous avez un corps fort propre pour la fatigue.

DIRCE'.

Helas! il ne tient pas à moy; mais tout le monde me fuit.

PHAETON.

Seriez-vous l'heure fatale qu'on a prise pour payer une vieille dette?

DIRCE'.

Non, je suis celle qu'Apollon avoit marquée pour les restitutions de tous Intendans, Maîtres d'Hôtel, Procureurs, Echevins, Tuteurs, Notaires, Tailleurs, & généralement de tous ceux qui manient l'argent ou l'étofe d'autruy.

MOMUS.

Ah, ah! vous êtes l'heure marquée pour les restitutions.

DIRCE'.

Oüi, Monsieur.

MOMUS.

Ah! je ne m'étonne pas si vous êtes si desœuvrée.

DIRCE'.

Je m'étois flatée au furieux nombre de voleurs qu'il y a dans le monde, de tant d'espèces différentes, que quand il n'y en auroit qu'un de chaque espèce qui restituât, je serois plus employée que la Confidente d'une Coquette qui a la vogue. Mais ni les Cadrans solaires des Vestales & des Augures, ni les Horloges des Temples, ni les Montres des gens de Palais, ni les riches Pendules des Financiers, rien enfin de ce qui sert à marquer les heures, n'a daigné me reconnoître.

PHAETON.

C'est à quoy vous vous seriez attenduë si vous aviez sçû comme moy l'avanture qui se passa un jour aux Enfers, je veux vous la conter.

PHAETON.

Donne.

LE BRANDEVINIER.

Prenez.

PHAETON.

Aproche-toy.

LE BRANDEVINIER.

Aprochez vous-même, prendrez-vous ?

PHAETON.

Je ne te trouve pas.

LE BRANDEVINIER.

Quelle patience il faut avoir !

MOMUS.

Il y a une heure que nous t'écoutons la Coiffeuse & moy, & que nous nous moquons de toy, & ne vois-tu pas que tu es à moitié chemin du Ciel, & que ce pauvre Diable est sur la terre ?

LE BRANDEVINIER.

Hô ! c'est trop attendu, puisqu'il est tiré il le faut boire, point de crédit à moy-même, cela me porteroit malheur, en voilà pour un sol, bon, bien payé mieux avalé, (*il tire un sol d'une poche, & le met dans l'autre*,) si j'avois cru que c'eût été pour moy, je me serois fait meilleure mesure. Hei Gaillard qui que tu sois, qui croyois m'atraper, te voilà pris pour dupe. Eau de vie. (*Il s'en va.*)

DIRCE'.

Adieu, Messieurs, je payeray bien le plaisir que j'ai pris à m'arrêter avec vous, & je ne seray pas mal grondée par l'Aurore.

PHAETON.

Demeure encore un peu.

DIRCE'.

Je ne saurois, c'est moy qui donne tous les matins le Chocolat à Cephale, vous ne croiriez jamais comme ma Maitresse le choye; voicy l'heure qu'il faut qu'il sorte d'auprès d'elle, si vous êtes encore

là

là un moment vous le verrez passer. (*Elle s'en va.*)

PHAETON.

Qui diable interrogeoit cette Masque ; voilà comme les Déesses sont servies. Hô ! que les femmes du monde, content après cela sur la discrétion de leurs servantes.

MOMUS.

Les femmes du monde ne se soucient guére d'en avoir de discrétes. Quelles seroient mortifiées si l'on ignoroit leurs affaires ! l'éclat est la premiére Idôle à qui leur vanité sacrifie.

SCENE IV.

MOMUS, PHAETON.

MOMUS.

MAis que tu es inquiet ! à quoy pense-tu ?

PHAETON.

A la sotise que j'ai faite d'avoir laissé échaper cette Eau de vie, quoique tu puisse dire, je gagerois que c'est un Officier du gobelet de Bacchus.

MOMUS.

Non, te dis-je, c'est un franc Brandevinier de Paris.

PHAETON.

De Paris !

MOMUS.

Oüi, & de l'heure que nous parlons, Paris est justement sous nous.

PHAETON.

Que je serois curieux de voir ce qui s'y passe, si nous avions le temps de nous arrêter.

MOMUS.

Arrêtons-nous, si le Soleil étoit couché avec sa femme, nous risquerions de le trouver levé

Mais il est dans les bras de Thetis sa Maitresse.

Rien ne nous presse.

Tieu, dans ce moment nous sommes directement sur le Châtelet, là contre la Porte de Paris, près de la Galére.

PHAETON.

Hà vraiment ce drôle de Brandevinier en fait long pour débiter sa marchandise; il s'en va attendre au passage les jeunes gens qui sortiront de chez Rousseau. Mais que je suis simple de te croire! on dit qu'il y a si loin du Ciel à la terre, comment pourrions-nous avoir entendu sa voix si distinctement d'un espace si éloigné?

MOMUS.

Comment! je vay te l'aprendre, mais as-tu quelque principe de Philosophie?

PHAETON.

Oüi-da, je say *barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, *&c.*

MOMUS.

Quelle Philosophie barbare! tout cela a changé comme la Médecine. Entens-tu le Sistême Cartésien?

PHAETON.

Quelle bête est-cela?

MOMUS.

As-tu été curieux de la Recherche de la vérité?

PHAETON.

Vraiment quelque peu qu'ait duré Astrée, j'en ay retenu l'air & les paroles;

Une premiére ardeur n'est bien-tôt plus qu'un songe,
La vérité devient mensonge,
Et le mensonge vérité.

MOMUS.

Ce n'est pas cela; appren que la voix est portée par le moyen de la réflexion, l'air est l'envelope du son, comme les œuvres de certains Poëtes le sont du poivre & du gingembre. Justement l'air se plie en cornets, comme en petites trompes, ces trompes sont extrê-

trêmement sonores, le moindre souffle les met en mouvement, elles s'entrechoquent, & par le moyen de la réflexion & des concavitez, les paroles sans qu'il s'en perde une syllabe, montent de la plus basse cave de la terre, jusqu'au plus haut galetas de l'Olimpe.

PHAETON.

Que me dis-tu là !

MOMUS.

Comment voudrois-tu que Jupiter entendît tous les vœux qu'on luy fait, sur tout pour des choses qu'on ne lui demande qu'à demi voix & comme *in petto*; par exemple, la mort d'une femme ou d'un mary; l'intendance des affaires d'un grand Seigneur déreglé; & de semblables bagatelles qu'on ne se donne pas la peine de demander tout haut. Mais l'Aurore ne brille guére pour l'heure qu'il est, il faut qu'il soit plus de six heures.

PHAETON.

A quoy le connois-tu ?

MOMUS.

A ce que je vois, regarde.

PHAETON.

Et bien oüi, je vois des jeunes gens qui sont de pair à compagnon avec leurs laquais, qui tous à la fois veulent mener un Fiacre, & ont détrôné le Cocher, qui sortent enfin de table & se retirent fort jolis garçons.

MOMUS.

Puisque ces Messieurs se vont coucher, tu vois bien qu'il est déja six heures.

PHAETON.

Mais qui sont ces gens serieux & graves que j'aperçois ? (*des Philosophes passent sur le Théâtre, le Docteur & Pierrot.*)

MOMUS.

Des Philosophes.

PHAETON.

Des Philosophes ! est-ce qu'ils vont à leur Ecole ?

MOMUS.

Non, ils en reviennent.

PHAETON.

De quelle Secte sont-ils !

MOMUS.

De la Secte de ces faineans de distinction, qui sous le nom pompeux de sages & de desabusez, font des repas de 15. à 16. heures, choisissent les quartiers de ville écartez, où ils s'assemblent en plein jour, aux bougies ; pour toute leçon de sagesse, ils enseignent à leurs disciples à mépriser la moitié du genre humain, à renoncer à toutes sortes d'emplois, à ne rien faire, que tâcher de mériter par leurs veilles, ce nom si honorable parmi eux de Convive de longue haleine.

PHAETON.

La respectueuse phisionomie qu'a celui-là, pour un chef de Secte ; quel visage significatif !

PIERROT.

Adieu mon bon ami. Bon jour.

LE DOCTEUR.

A demain à la même-heure : aux torches ; le bonhomme Pirante s'y trouvera.

MOMUS.

Hâtons-nous, il est plus tard que nous ne pensons, voilà une Marquise qui sort du jeu.

SCENE V.

UNE MARQUISE, UN FINANCIER, UN PROCUREUR, & les mêmes.

PHAETON.

QUi est cet homme qui luy donne la main ?

MOMUS.

C'est un Receveur général, & le Dom Quichote du Lansquenet pour les Dames.

PHA-

PHAETON.

Que veux-tu dire ?

MOMUS.

D. Quichote étoit le reparateur des tors, celui-cy est le reparateur des pertes.

CEPHISE (*Marquise.*)

Allons donc vîte, laquais, mon carrosse.

DAMON.

Et bien Madame, vous voyez; jusqu'à quelle heure vous m'avez fait veiller? le moyen que je sois au Bureau à huit heures, vous me faites perdre mes droits de presence.

CEPHISE.

Ah! fy Monsieur, doit-on prendre garde à ces bagatelles? que vous êtes impoli!

DAMON.

Si je le suis, Madame, mon argent ne l'est point, mes espèces sont toutes neuves.

CEPHISE.

Ah! que cela est grossier!

UN PROCUREUR, (*apercevant Cephise.*)

Que vois-je, ma fille!

PHAETON.

Sa fille! une si grande Dame! ce n'est qu'un crasseux de Procureur.

MOMUS.

Cela t'étonne!

LE PROCUREUR.

Ha! malheureuse, d'où sors-tu si matin? faut-il que je sois reduit pour ton honneur à croire que tu ne sors que du brelan?

PHAETON.

Le pere se lève, & la fille se va coucher; elle sort du jeu, il va au Châtelet, il y a partout du coupegorge.

LE PROCUREUR.

Joüer jusqu'au jour misérable! est-ce l'usage que tu fais, d'un bien qui m'a tant coûté à aquerir?

PHAETON.

L'un vole, l'autre joüe: ce qui vient de la flute, s'en retourne au tambour.

LE PROCUREUR.

Tu perds des 3. ou 4. cens pistoles, pendant que depuis Perdigeon, jusqu'au moindre Mercier, tous les Marchands ont des garçons gagez exprès pour glapir éternellement à tes trousses? pendant que tu laisses décrier ton Maître d'Hôtel, comme la fausse monoye, & qu'il n'est plus jusqu'à son oncle l'Epicier qui veuille luy faire crédit d'un quarteron de gerofle? pendant que tu fais la conversation ordinaire de tous les malheureux galopins des dégrez du Palais, qui s'avertissent charitablement entr'eux de n'aller pas te servir s'ils attendent des gages? J'ai travaillé cinquante années pour te faire Marquise.

CEPHISE.

Et bien vous m'avez fait femme de qualité, j'en ai pris toutes lès maniéres.

LE PROCUREUR.

Et que dira ton mari?

CEPHISE.

Mr. le Marquis? pensez-vous qu'il s'en embarasse, il est homme de qualité, il sait vivre; Adieu, Monsieur.

DAMON.

Bon jour, bon homme. (*ils s'en vont.*)

LE PROCUREUR.

L'étrange vie qu'elle mène! il valoit bien mieux la marier avec mon maître Clerc. (*il s'en va.*)

MOMUS.

Tu viens de voir un petit échantillon de ce qui se passe dans cette grande Ville. Pour peu que nous fussions encore à la considerer, nous verrions l'avanturier Eraste, prenant sa femme pour sa Demoiselle suivante, & sa femme le prenant en même tems pour le Galand qu'elle attendoit, se donner sans se connoître,

tre, par un qui-pro-quo trop heureux, des marques d'une tendresse, qu'au moment qu'ils se connoîtroient, ils cesseroient d'avoir l'un pour l'autre. Le tendre Harpagon, se levant du lit sans y avoir trouvé le sommeil, pour aller mettre en pratique les loüables moyens de secourir son prochain, dont l'idée l'a occupé toute la nuit, & retirer du commerce un argent qui (au gré de son ardente charité) ne produisoit pas d'assez grands biens, pour le repandre libéralement chez d'imprudens Fils de famille, des Officiers ruinez par leur mauvaise conduite, & des Sous-fermiers excédez & ménacez du Fort-l'Evêque par le Fermier Général impitoyable.

Nous verrions icy l'orgueilleuse Camille, veuve le jour d'un homme de condition, & épouse la nuit d'un pié-plat.

Là, ici, là & de tous côtés de faux Catons, allans & venans à des rendez-vous amoureux, menageant le sécret de leurs bonnes fortunes, avec ce même artifice qu'ils employent si finement à repandre le bruit de leurs bonnes œuvres.

Nous verrions dans un Bal la précieuse Amalasonte, Doyenne des Coquetes, maquignonée par mille souris compassez avec art, mendier sur la beauté de ses dents des loüanges qui ne sont dûës qu'à la dextérité de Carmeline.

Nous verrions au sortir de ce même Bal, la mignature du teint de Dorimene s'éfacer insensiblement, & le surtout de son visage ne pouvant plus soutenir son vernis, s'évanoüir peu-à-peu comme une décoration d'Opera, laissant déja en quelque endroit succéder au portrait de l'Aurore, l'original de la Sybille.

Noüs verrions l'habile & rusée Arcabonne ne perdant pas ses filles de vûë, attachée à leurs pas comme leur ombre fidelle, & semblable à la mere Poule couvrant ses poussins innocens de ses ailes, repoussant avec fierté les attaques de la criarde Belette, du Milan

lan amoureux, & du bruyant oiseau de proye; mais ne pouvant résister aux amorces du matois Renard, qui luy fait briller le mil doré; apât inévitable de cette espèce de volatille.

Nous verrions les Hérodotes du Cimetiére Saint Innocent, levez dès la pointe du jour pour travailler avec application aux Histoires fabuleuses du Maître d'Hôtel, & de la Servante.

Et si c'étoit un Lundy matin, & que nous voulussions parcourir la ruë Saint Denis & la ruë Saint Honoré, nous y verrions des Scênes assez risibles; & plus de cent épées qui ont embarassé la veille les allées des Tuilleries, dans l'espace d'une nuit métamorphosées en aulnes. De-là, si nous tournions vers la ruë des vieux Augustins, nous verrions le Commissaire Vigilant, pourvoir avec beaucoup de bonté aux frais du démenagement de quelque honête Famille.

PHAETON.

Et ne verrions-nous pas aussi la Demoiselle batue de l'oiseau, & menacée du Commissaire, transporter furtivement pour tout Penates son saladier & sa cassette?

Le Pierrot obligeant avertir civilement les passans de la retraite du Guet.

LeCabaretier laborieux multiplier le vin de Champagne.

L'Industrieux Rôtisseur, Parfumeur & Chasseur à la fois, massacrer dans son Galetas ses Lapins de garennes, & puis les pendre en un endroit fort propre à leur donner un fumet relevé.

Le Chercutier officieux....

MOMUS.

Tai-toy gourmand, tu ne pense qu'à ce qui a raport à la gueule, voicy bien d'autres objets.

Nous entrons dans le Zodiaque où tonPere a douze maisons, voicy la premiére.

SCENE VI.

(*Le Théâtre represente les douze Signes du Zodiaque.*)

MOMUS, PHAETON.

PHAETON.

Ou ?

MOMUS.

Là, où tu vois ce Mouton.

PHAETON.

Et que veut faire mon Pere d'un Mouton dans sa maison ?

MOMUS.

Il luy rapelle l'heureux temps qu'il étoit Berger en Thessalie.

PHAETON.

Je crois, Dieu me le pardonne, que la mere d'Epaphus nous a suivis ?

MOMUS.

Où la vois-tu ?

PHAETON.

Ne voyez-vous pas une Vache ?

MOMUS.

C'est le Taureau celeste, imbecille.

PHAETON.

Je lui demande pardon, rien ne ressemble mieux à un chat qu'une chate ; mais qui sont ces deux drôles de si bonne amitié ?

MOMUS.

Deux jeunes Aydes d'office de Jupiter, leur chef est Ganimède.

PHAETON.

Demandons-leur du vinaigre, ou appellons un Vinaigrier : promptement du vinaigre.

MO-

MOMUS.

Pourquoy ?

PHAETON.

Je vois une belle Ecrevisse, la peste elle est assez grosse pour faire elle seule une bisque ; hoime, hoime, fuïons, sauvons-nous.

MOMUS.

Qu'as-tu !

PHAETON.

Je vois un terrible animal, un Lyon.

MOMUS.

Rassure toi, de toutes les bêtes feroces le Lyon est aujourd'hui celle qui peut faire moins de mal, il n'y a guére plus d'un an que le Soleil lui a trop bien rogné les ongles. *

PHAETON.

En effet, il ne dit rien à cette Demoiselle qui est près de lui, elle est parbleu jolie, je veux lui en dire un mot.

MOMUS.

Ne t'y frote pas, il y fait trop chaud.

PHAETON.

Qui est-elle donc, comment l'appelle-tu ?

MOMUS.

Virgo, la pucelle du Zodiaque.

PHAETON.

Quoi si grande, je n'en avois jamais vû de cette taille ; hô, hô, une Balance !

MOMUS.

C'est la Balance de la Justice ; les Dieux par pitié l'ont placée ici, on l'a chassée de la terre.

PHAETON.

Autre peur, je tremble, sauvons-nous, quel monstrueux

* Il entend par là les Conquêtes que le Roy de France, a faites sur le Roy d'Espagne Charles II. & sur la Hollande.

trueux Scorpion ! hé Monsieur de grace, si vous êtes bon Arbalêtrier défaites-nous de cette bête dangereuse !

MOMUS.

Voilà ta peur passée.

PHAETON.

Une Chévre aussi ! Venus oblige-t-elle quelquefois les Dieux à prendre du petit lait ?

Vertubleu quelle pinte ! apparement Messieurs des Aydes n'ont pas mis le pied dans le Zodiaque. Quoi des Poissons aussi ! est-ce que Neptune envoye jusqu'ici ses Chasses-marées, je pense, sauf correction, que ce sont des Maquereaux, je croyois qu'on n'en voyoit qu'au mois d'Avril ?

MOMUS.

C'est un Poisson de toutes saisons.

PHAETON.

Et qui les a si haut élevez ?

MOMUS.

Les services qu'ils ont rendus.

PHAETON.

Il est vrai que ces services-là ne vont jamais sans recompense.

MOMUS.

Nous ne sommes pas fort loin du Palais du Soleil, je voy asseurément une des Nimphes de sa maison.

PHAETON.

Tous les Domestiques de mon Pere sont-ils de même ? la peste qu'il est bien servi ; *cospetto di bacco*, qu'elle est jolie !

SCENE VII.

L'HYVER, (*representé par Isabelle*) MOMUS, PHAETON, LE MARDY GRAS.

MOMUS.

PArlons-luy, & bon jour la Belle, qui êtes-vous, s'il vous plaît, si riante & si gaye? Si je ne savois pas que le Célibat est religieusement observé chez Appollon, je vous croirois parée pour le jour de vos nôces.

L'HYVER.

Momus de grace épargnez-moi,
Si ma parure vous offense:
Car vous me connoissez & vous voulez je croi
Rire à vôtre ordinaire & railler.

MOMUS.

Non ma foi,
Foi de Dieu qui ne dit que trop tout ce qu'il pense.

L'HYVER.

Avez vous oublié que nous nous relevons
Tous les trois mois dans cette cour brillante;
C'est par quartier que nous servons,
Mais vous le sçavez bien, je suis votre servante,
Je n'avalerai pas le brocard tout entier.

MOMUS.

Puissai-je si je mens Nymphe, jeune & galante,
De l'humeur de Saturne être seul héritier.

L'HYVER.

Je suis la saison de quartier.

PHAETON.

La saison de quartier! vous vous mocquez vous-même:
C'est l'hyver & l'hyver a le visage blême,
Il est vieux, cacochime, a les pâles couleurs,
Et votre jeune tein brille de mille fleurs;

Les

Les lévres de l'hyver sont mortes & gersées,
Les votres ont l'éclat d'un vermeil saucisson,
Et vous êtes l'hyver après cela, chanson.
Où sont ces Bises glacées,
Ces rhumes, ces frimats, & ces noirs Aquilons
Marchant sur vos talons ?
Je ne voi rien en vous d'un semblable cortége
Que deux pelotons de neige,
Encor tant vous prenez de soin pour les cacher,
Je n'en répondrois pas à moins que d'y toucher.

L'HYVER.

Fy, donc ; vous glaceriez vos doigts.

PHAETON.

En les soufflant j'en serois quite.

L'HYVER.

Je suis l'hyver vous dis-je une seconde fois,
Et je ne viens jamais trop vîte
Qu'au gré des vieux maris qui craignent la tempête,
Qu'excite le retour de cent jeunes guerriers . . . . .

PHAETON.

Ces bonnes gens ont peur qu'il croisse sur leur tête
Autre chose que des lauriers.

MOMUS.

Mais si l'hyver a tant de charmes,
Que sera-ce donc du printemps ?

L'HYVER.

Il vous feroit pitié si vous voyez ses larmes.

MOMUS.

D'où-vient ?

L'HYVER.

Le Soleil dès long-tems.
Importuné des vœux, des plaintes, des querelles
D'une infinité de belles,
Dont la saison des fleurs éloigne les galands,
A flaté les amours ennemis de la guerre,
Touché de leurs tendres soupirs,
De faire régner sur la terre

Des

Des horreurs au lieu des zephirs,
Mais je le confesse à ma honte;
Nos guerriers font trop peu de conte
De mes glaces, de mes frimats,
Plus j'affectois d'être effroyable,
Et moins j'en arrêtois leurs pas.
Enfin, n'avançant rien par les plus grands fracas
Dont je puisse être capable,
J'ai choisi le parti de me rendre agréable;
Leur derniére action m'a fait déterminer
A ce parti si raisonnable.
Viens-je pas de les voir ces Héros s'obstiner
A vaincre le froid & la neige
Sur des monts où le pié à la place du soc
D'éfleurer le terrain seul a le privilége,
Et s'y rendre maîtres d'un Roc *
Qu'un hyver éternel assiége.
Mais sans avoir besoin qu'on fasse un changement,
Mon empire est toûjours charmant.
De toutes les saisons, je suis la plus riante,
C'est moy qui ramene le bal,
Et quelle autre saison se vante,
De faire comme moi naître le Carnaval.

PHAETON.

Pour faire bonne chére abondante en richesses,
Puissiez-vous revenir quatre fois tous les ans.
Vous valez cinquante printemps.
Vous avez des effets, il n'a que des promesses.
Je mets au nombre des sots
Quiconque autrement vous regarde.
L'œuf à peine au printemps éclos,
En hyver est grasse poularde.
Qui se plaît à voir les sillons,

Parez

* Il fait allusion aux villes prises en Italie au milieu de l'hyver, pendant la derniére guerre entre la France & les Alliez.

Parez d'un vert naiſſant n'eſt rien qu'une pécore,
A mon gré le régne de Flore
Eſt le régne des papillons.
C'eſt vouloir égaler les oignons aux citroüilles,
Que de faire entre vous quelque comparaiſon,
Pour moi je tiens pour la ſaiſon
Des ſauciſſes & des andoüilles.
Mais quel eſt-ce drôle enjoüé,
Qui ſe tient près de vous, l'avez-vous enroüé?
Il ne dit mot.

L'HYVER.

Pourquoi vous le celer?
Tout ce que j'en dirai n'eſt pas par jalouſie;
C'eſt un gourmand ſi plein de nectar, d'ambroſie,
Qu'il ne lui reſte pas la force de parler.
C'eſt un jour

PHAETON.

A le voir alaigre,
Frais & vermeil, coëffé de cervelats,
Ce n'eſt pas au moins un jour maigre,
Et c'eſt plutôt le Mardy-gras.

L'HYVER.

Vous l'avez dit.

PHAETON.

Que la Semaine
Doit ſe plaire à lui voir ces airs gais, triomphans,
Et Mars eſt ſon Parrein?

L'HYVER.

Oui.

PHAETON.

C'eſt plutôt Silène
Mais la ſemaine a ſept enfans,
Ne pourrai-je point voir ſes fréres?

L'HYVER.

Qui voit un de nos jours, ſurement les voit tous.

PHAETON.

Voila des diſcours contraires

Au proverbe de chez-nous.

L'HYVER.

Je ſai qu'ailleurs les jours & les années
Se ſuivent ſans ſe reſſembler,
Mais le Soleil ami des deſtinées
Nous fait ici des jours que rien ne peut troubler.

Mais le voilà déja ſur l'horiſon, ſi vous avez à lui parler, hâtez-vous pendant qu'il n'eſt pas plus élevé.

SCENE VIII.

LE SOLEIL, MOMUS, PHAETON.

LE SOLEIL.

HA ha, Seigneur Momus vous voilà, que voulez-vous de votre ſerviteur ?

MOMUS.

Vous preſenter une perſonne qui vous doit être chére ; fay lui ton compliment, je te ſoufleray.

PHAETON.

Grand Dieu des ſaiſons & des jours, Oeil du Ciel, qui quoique rond comme celui d'un Chat, ne laiſſez pas de rendre la face du Firmament & brillante & majeſtueuſe. Planète dont le Vertigo fait la ſanté de l'Univers, & la fecondité de la nature. Auteur du métal radieux, incomparable Bateur d'or, premier Monoyeur dans les veines de la terre, où vous faites des eſpèces brutes, dont les plus gros Monarques, ne ſont aprés vous que les miſérables rogneurs. Meuriſſeur des Figues & du Muſcat. Commode Deſſecheur des crotes au grand ſoulagement des piétons. Pere de toutes bonnes choſes, du bled, du vin, des melons, des raves, des carotes, des grenoüilles, des perroquets, des ſinges & mon pere ; ſi ma mere dit la vérité, & ſi ce n'eſt pas une fauſſe gloire de Climène.

LE

LE SOLEIL.

Quoi, te voilà mon cher Phaeton, viens t'asseoir près de moi, que je t'embrasse.

PHAETON (*vers Momus.*)

Et bien vous le voyez, allez le dire à Epaphus.

MOMUS.

Puisque vous voilà ensemble, je n'ay plus que faire ici, (*bas à Phaeton*) souvien-toy de le faire jurer par le Stix.

LE SOLEIL.

Ha! que j'ai de plaisir à te voir, & que fait la pauvre Climène?

PHAETON.

Elle pleure, elle se desole.

LE SOLEIL.

Pourquoy?

PHAETON.

On dit que je ne suis pas votre fils, qu'elle vous a coëffé comme ma tante la Lune, & ajoûté à votre tête un rayon de croissant.

LE SOLEIL.

Je puniray quiconque attaquera son honneur, avec les mêmes traits dont je punis l'audacieux qui oza insulter à ta grande mere Latone.

PHAETON.

Ha! je reconnois mon sang, la Tone, mais il ne faut pas pour cela vous emporter, vous êtes chaud & bilieux, la colére est nuisible aux personnes de votre temperament, je ne voudrois pas qu'à mon occasion, mon cher Papa, il arrivât quelque Eclipse & qu'il vous falût mettre au lit pour un *Colera morbus*.

LE SOLEIL.

Dy moi ce que tu veux que je fasse?

PHAETON.

Que vous me donniez une preuve authentique que je suis votre Fils, en m'acordant une bagatelle, que je viens vous demander.

LE SOLEIL.

Tu obtiendras tout de moy.

PHAETON.

Me le promettez-vous ?

LE SOLEIL.

Je t'en donne ma parole.

PHAETON.

Seriez-vous point Normand ?

LE SOLEIL.

Tu n'as qu'à parler.

PHAETON.

Jurez-en ?

LE SOLEIL.

Je te le jure par Jupiter.

PHAETON.

Vous voulez me tromper.

LE SOLEIL.

Te tromper ! je jure par le Pere & le Roy des hommes & des Dieux.

PHAETON.

Beau serment de nêfles, jurez par quelque chose que vous craigniez davantage.

LE SOLEIL.

Par tout ce que tu voudras.

PHAETON.

Par le Stix.

LE SOLEIL.

Oüi, j'atteste l'onde redoutable de ce Fleuve éternellement inconnu à mes yeux.

PHAETON.

Et bien, il n'y a qu'un mót qui serve ; voicy dequoi est la triomphe, mettez pied à terre, je veux pour le reste du jour seulement, mener votre Fiacre.

LE SOLEIL.

Ah ! malheureux tu n'y penses pas, c'est la chose la plus difficile.

PHAE-

PHAETON.

Diroit-on pas que c'eſt le premier que j'aye mené. Au mépris des bornes les plus diſcourtoiſes, je n'ai verſé qu'une fois, j'avois un peu bû, mais aujourd'huy, donnez, donnez ces rénes.

LE SOLEIL.

Quitte un deſſein ſi téméraire qui entraînera ta rüine ?

PHAETON.

Voulez-vous donc qu'on appelle batard un fils qui vous fait honneur, & qui vous reſſemble comme deux goutes d'eau ?

LE SOLEIL.

Cette crainte où je ſuis pour toi, prouve aſſez que je ſuis ton pere ?

PHAETON.

Un Dieu ne peut être parjure ?

LE SOLEIL.

Non, mais les hommes ſe retractent tous les jours, quitte un . . . .

PHAETON.

Si vous êtes Religieux en Dieu, je ſuis opiniâtre en Diable.

LE SOLEIL.

Veux-tu ſûrement perir ?

PHAETON.

Que vous connoiſſez mal la grandeur de mon ame,
J'aime encor mieux mourir, que paſſer pour infame.

LE SOLEIL.

Puiſque rien ne peut t'arrêter prens, garde au moins . . . . .

PHAETON.

Ha ! que de diſcours, hors d'icy, bon voyage.

LE SOLEIL.

Je vay m'enveloper d'une nuë pour cacher ma foibleſſe à l'Univers, & l'empêcher de s'apercevoir de mon abſence.

SCENE DERNIERE.

PHAETON (*seul.*)

HA ! me voicy seul dans ce Char plus brillant que le Carosse d'un nouveau marié. Je voudrois bien que Galatée me vit dans cet équipage, la mener à Paris, & luy aller donner une fricassée de Poulets à Passi. Allons la prendre doucement, mes amis; il faut parler d'abord civilement à ces chevaux, les chevaux des Dieux sont bien plus raisonnables que beaucoup d'hommes que je connois. Allons mignons, & quand nous aurons Galatée, nous gagnerons au petit trot la Porte de la Conférence. Je vous feray doubler ce soir, & l'ordinaire & la litiére; ce n'est pas de ce côté-là, à gauche; dia u ru hau; hé, Mr. Piroïs vous n'avez pas meilleure bouche ? si je prends mon foüet Mr. Eous ? hei vilains animaux où diable montez-vous? Ethon & Phlegon accordez-vous à la volée; peste des Coquins ! vous mériteriez d'être à la charuë. Où diable montez-vous ? ce n'est pas par là, reculez, vous dis-je. Mais en voicy bien d'un autre, ils vont me precipiter du grenier à la cave. Dans quelle descente vous allez-vous jetter ? doucement; heï hola, quelqu'un des Palefreniers de mon pere, vîte, dépêchez-vous, venez; enrayez, enrayez, tout le monde est sourd, la peste la Canaille, il me valoit mieux passer pour batard toute ma vie. On dit qu'il y a une Charrete dans le Ciel, n'y auroit-il pas quelque charitable personne qui voulût la mettre devant ces maudits animaux ? Je ne puis les arrêter, je suis perdu, je suis mort, diable emporte Momus, Epaphus, Galatée & mon benêt de perè. Je feray fils de qui l'on voudra, d'un Joüeur de Viele, d'un Cornet-à-bouquin, d'un Gagne-denier, de la Couture. Ha ! maudits

dits chevaux, si j'en échape, je vous rendray inhabiles à peupler le haras celeste. Les voilà qui ont pris le mors-aux-dents, & me vont emporter au dessus des espaces imaginaires.

LA TERRE, LES DIEUX DES BOIS ET DES EAUX, *avec* LE FLEUVE PO, viennent faire une Musique enragée. DEUX SATYRES.

LA TERRE.

On rôtit mes plaines,
Ce n'est pas un jeu,
Ruisseaux & Fontaines,
Tout crie au feu, au feu, &c.
Echevin tranquille,
Reveillez-vous.
Les sceaux de la Ville,
Nous brûlons tous, nous brûlons tous, &c.
(*Plusieurs Porteurs de sceaux de la Ville, entrent.*)
Seringues bourgeoises,
Accourez-icy,
Les flammes gregeoises,
Sont moins que cecy.
(*Plusieurs seringues entrent, &c.*)
Maître du Tonnerre,
Quel sort inhumain!
Fai qu'au moins la terre,
Brûle de ta main.

LA TERRE (*continuë.*)

Qui tarit les Riviéres,
D'Où ce feu sort-il?
L'Euphrate & le Nil
Sont des pissotiéres.
Je vois dans ses cuves
Boüillir le vieux Pô,
Il est aux étuves,
Il créve en sa peau,
De l'eau, de l'eau.

Le Chœur repete, *de l'eau.*

LE PO, (*representé par Pasquariel.*)
Tu vois d'un côté le Pô,
Et de l'autre Margot,
Tu sais la soif qui nous étrangle,
Vends nous de l'eau pour un teston,
Jupiter, je te crois trop bon,
Pour dire non, non, &c.

UN SATYRE.
Dans nos Jardins tout est aride,
Evitons le destin des choux.
Pour tenir notre corps humide,
Vuidons les pots, arrosons-nous.
Mes chers amis dans la pepie,
Qui menace le genre humain,
Demande qui voudra la pluye,
Je ne demande que du vin,
Du vin, du vin, du vin, du vin.

(*Phaeton reparoît en l'air, son Char renversé à demy, dans le même-tems Jupiter le foudroye, & le precipite avec son Char.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

MOMUS, (*suivi de plusieurs Valets.*)

Horà che Faetonte è morto, Epafo non hà piu rivale, e le sue nozze con la Ninfa Galatea si faranno sta notte. Suo Padre Anfriso a di gia ordinato la cena.* (*vers un des Valets*) va-t'en toi à la pêche. *Ma che diavolo tutta la ripa del fiume* est rôtie! si le poisson est de même il nous épargnera la peine de le frire. Pour moi je

je m'en vais à la chasse de la bête noire & de la bête fauve, *per farne de pasticci.* Je prendray aussi beaucoup de Gibier pour le rôt, Cailles, Faisans, *Pernici.* Les Capitaines de chasse de ce Païs-ci, n'ont pas les mêmes raisons pour être si jaloux de leurs Capitaineries qu'en France. Toi, fais moi un grand abbatis d'Oiseaux de riviére, Canards, Sercelles, Beccasses, Beccassines, (*il aperçoit Cigne.*) *Ma che vedo! aspetta, ecco un animale che sara squisito, per far una buona minestra, vado ad ammazarlo.* (il le couche en joüe.)

SCENE II.

MOMUS, CIGNE.

CIGNE (*chante.*)

HA quelle crüauté de me ravir le jour?

MOMUS.

Qu'entens-je, un Cigne qui parle?

CIGNE.

Ha méchant Dieu! contente-toi de tuer tous les hommes par tes coups de langue; laisse en repos un Prince infortuné, qu'une amitié constante a mis en cet état.

MOMUS.

Ce duvet est donc la recompense que tu as eüë pour avoir été bon ami de Phaëton?

CIGNE.

Tu l'as dit.

MOMUS.

Je n'aurois pas cru si je ne le voyois, qu'il y eût encore un bon ami dans le monde. Jupiter auroit mieux fait de te métamorphoser en Cigne noir, ou en Merle blanc, pour rendre la chose plus extraordinaire; un bon & fidèle ami en ce siécle! Va, tu seras long-tems le seul de ton espèce.

CIGNE.

Helas! c'est mon amy, qui m'a fait ce que je suis.

MOMUS.

Tu n'es pas le premier. Je connois mille gens dont les plumes, & le ramage sont des presens de leurs meilleurs amis. Adieu, pauvre Diable, averti-moy de ta premiére couvée; je voudrois bien engrainer le grand canal de la Cour de ta race, un vray amy en ce païs-là est un oyseau bien rare.

SCENE III.

ESCULAPE. PHAETON (*étendu mort sur un Mausolée.*)

ECco la Tomba del mio misero fratello; Caro fratello! la troppa ambitione ti ha perduto.* Mon pere Appollon m'a prié de te ressusciter, *mà mi souviene della collera di Giove*, pour avoir ressuscité Tindare. *Che faro? Da una parte l'amicitia, dall'altra la paura; Ceda la paura all'amicitia. Apollo prendera le mie parti*, & me fera pardonner. C'est trop déliberer, ressuscitons-le. Voicy une boëte du même onguent pour la brûlure, dont je me servis autrefois contre la foudre de Jupiter. *Questo é un fiasco* d'humide radical, & cecy est une fiole d'esprits vitaux. Il faut les luy souffler par les narines, & par les oreilles; Commençons à le graisser, & puis avec ce souflet qui est composé d'un poulmon d'Avocat plaidant, soufions-luy *dentro le viscere, il vento della rispiratione.* (*A mesure qu'il dit toutes ces choses, il les execute l'une aprés l'autre.*) Il éternuë, les esprits travaillent. Fy, il a lâché un mauvais signe de vie. *L'anima potrebbe sortir da questa parte*, tournons-le. (*Il l'assiet sur son seant.*)

PHAETON, (*en ressuscitant chante.*)

En me reveillant je veux toûjours boire,

Pour

Pour moy je crois que je dors salé.

ESCULAPE.

Il parle & il chante ! bon, il dansera bien vîte.

PHAETON (*se relevant.*)

A boire. Ah que je suis altéré ! Aurois-je hier soupé de mortadelle, de harans sorets, & d'anchoyès ? Je n'ay pas encore les yeux ouverts que j'ay une soif effroyable, *ho un fòco dentro le budella che credo che Plutone con tutti i marmitoni dell' inferno faccino la cucina nel mio ventre.* Que j'ay le gosier sec !, & personne n'a la charité de m'offrir un verre de vin pour l'humecter. Ha ! où est maintenant la pinte que j'ay trouvée en allant chez mon pere ? Quelle soif ! mais que vois-je ? où suis-je ? dans quel Diable d'étuy me suis-je fourré ? mon bois de lit est métamorphozé en marbre. Qui Diable a volé mes draps & ma couverture ? Etois-je hier yvre ? Est-ce que mon armée & moy nous avons passé la nuit au Bivouac ? Je me trouve tout seul dans cette campagne qui est grillée, comme un carré que la servante a laissé brûler. *Ah ! poveretto*, il faut que j'aye bien dormy pour avoir oublié par quelle avanture je suis icy.

ESCULAPE.

Croyez-vous, tout de bon, n'avoir fait que dormir, mon frere? Vous avez été mort, c'est moy qui vous ay ressuscité par le pouvoir de ma Médecine.

PHAETON.

Pour un qu'elle resuscite, elle en fait mourir bien d'autres.

Ma tu ti burli di me, io sono stato morto ? Le Diable m'emporte si je m'en suis apperçu.

ESCULAPE.

Vous l'avez si bien été, que vos sœurs à force de vous pleurer, ont été métamorphosées en ces arbres que vous voyés.

PHAETON.

Jupiter les y maintienne, outre le plaisir d'être

unique, je les ayme mieux peupliers que filles, au moins ne porteront-elles point de fruit qui me deshonore ..... Mais qu'est-ce qui dégoute de celle-cy ? Ce doit être Phebé, elle étoit un peu chassieuse.

ESCULAPE.

Comment, Diable, c'est de l'ambre.

PHAETON.

Ha! ma chére sœur, pleurez-moy un collier pour Galatée. Que Galatée sera parée avec un collier composé de mes neveux!

ESCULAPE.

Questo vecello è Cigno?

PHAETON.

C'est mon Cousin. Le pauvre animal! il n'a fait que changer d'espèce. Tant mieux, s'il ne peut pondre, ou s'il vient à casser ses œufs, je seray son héritier.

SCENE V.

MOMUS, DORIS, PHAETON, ESCULAPE.

MOMUS, (*bas.*)

En effet le voilà ressuscité, feignons d'être dans ses intérêts pour mieux traverser son amour.

DORIS.

Hé! bon jour, Monsieur Phaeton, comment vous êtes-vous trouvé de votre voyage?

MOMUS.

Sois le bien revenu de l'autre monde, puisque te voila ressuscité, le destin veut que nous soyons bons amis; & il voudra aussi apparemment qu'Epaphus te céde Galatée; & tu n'ignores pas que les Dieux les plus hupés sont obligez de ceder au destin.

PHAETON.

Allegrezza, Galatea sara ma moglie.

DO-

DORIS.

Alte là, s'il vous plaît, Galatée dépend d'un pere qui ne la veut marier qu'à quelque bon parti, & les enfans d'Appollon ne sont jamais riches.

PHAETON.

C'est luy pourtant qui forme l'or.

DORIS.

Mais ce n'est pas luy qui le distribuë.

MOMUS.

Il en est du Soleil à l'égard de l'or, comme des Espagnols à l'égard de la Flote des Indes ; ils en sont les Maîtres, ils la font venir, ils la conduisent à bon port, & pour tout profit n'en ont que l'honneur & la peine.

PHAETON.

Sans aller chercher une comparaison à Cadix, par tout où il y a des grands Seigneurs qui ont des Intendans, les grands Seigneurs joüent le rôle des Espagnols.

ESCULAPE.

Si mon pere n'a pas de l'argent comptant à luy donner, au moins le peut-il enrichir avec quelqu'un de ses métiers. Je m'en vai luy en parler.

SCENE VI.

PHAETON, MOMUS, DORIS.

PHAETON.

ET que me servira d'être fils d'un Dieu, si sans égard à ma qualité je suis réduit à travailler ? Je verray tous les jours les enfans des Maltotiers, des Procureurs, des Banquiers, des Huissiers & des Sergens même, vivre à gogo sans rien faire ? peste, bien heureux sont les enfans dont les peres sont damnez !

MOMUS.

Tes-tu gâté pour n'avoir fait ce matin que voir Paris en passant ? Ce n'est que là où les faineans se

tirent d'affaires ; par tout ailleurs il faut avoir un métier si l'on veut vivre.

PHAETON.

Et mon pere en a-t-il quelque bon à me donner ?

DORIS.

Je le croy, il est Menétrier, Maçon, Architecte, (c'est tout un à l'heure qu'il est) Devin, Poëte, Médecin en voila à choisir.

PHAETON.

Ayde-moi, je te prie, toy qui te piques de connoître les defauts de toutes choses.

MOMUS.

Je le veux bien, voyons ; te sens-tu du penchant pour l'Architecture ?

PHAETON.

Et qu'est-ce qu'elle chante, cette Architecture ?

DORIS.

Elle apprend à bâtir de beaux Palais dans l'ordre Corintien, Dorique, Ionique ; elle aproche ceux qui la possédent des Grands, & les rend nécessaires à leur faste & à leur magnificence.

PHAETON.

Bon, je sçay la récompense qu'ils en doivent attendre, par le propre exemple de mon pere.

Ayant bâty les murailles de Troye,
Son marché fait avec Laomedon,
Il fut sa dupe, & pour toute monaye
Il n'en reçut qu'un bon-jour sur ce ton,
Et toulouronton ton tontaine, &c.

MOMUS.

C'est bien pis aujourd'huy ; & qui Diable peut songer à bâtir ? Les Bourgeois sont trop sages, & les grands Seigneurs ont trop d'autres dépenses à faire. A peine en est-il encore qui puissent fournir à leur équipage de guerre ; reparer dans leurs livrées (à la faveur d'un petit bordé artistement appliqué sur un surtout) le defaut des justeaucorps, des vestes

tes & du gros galon, & soutenir par quelque grosse piéce leurs tables à moitié tombées. On en trouve encore quelqu'un, qui pour tracasser Noblesse, fait repetasser de vieilles masures, & replâtrer des salons enfumés. Mais qui veux-tu qui pense à élever des Palais du fondement: on a moins besoin d'Architectes pour en construire de nouveaux, que de Charpentiers pour étayer les ruinés.

PHAETON.

Percez-m'en d'un autre. Je voy bien qu'à ce métier-là je ne gagnerois pas de l'eau pour boire.

DORIS.

Fais-toy Devin.

PHAETON.

Et cela me vaudra-t-il quelque chose?

MOMUS.

Demande-le à Doris qui te le conseille.

DORIS.

Les seules femmes seront capables de t'enrichir: L'une te viendra demander si son Amant la préfére de bonne foy, aux solides appas de sa vieille mais riche rivale; L'autre, si le gros lingot d'or qu'elle amadouë, donnera bien-tôt dans ses paneaux. Que de femmes inquiétes du repos de leurs maris, auront la curiosité de s'informer s'ils seront bien-tôt afranchis des miséres de cette vie! Que de Guerriers de valeur équivoque te consulteront en partant pour l'Armée, sur le destin de leur Campagne!

MOMUS.

Oüy. Mais, la Justice.

PHAETON.

Et qu'auroit elle affaire à moy? Viendroit-elle me demander si tous les jours elle n'est pas venduë, si des Juges qui ont la pudeur de ne pas recevoir de l'argent en espèce, n'ouvrent pas la porte aux presens, sans scrupule & sans honte. Il ne faut pas pour cela aller au Devin.

MOMUS.

Apprenez à parler : recevoir des presens pour rendre la Justice, ce n'est pas la vendre, cela ne doit s'appeller tout au plus que la troquer. Mais ce n'est pas dequoy il s'agit, je veux dire que si tu excellois dans le métier de Devin, la Justice pour consulter ton urne aprés ta mort, craignant que tu n'allasses porter tes os ailleurs, te feroit peut-être brûler pour avoir de ta cendre.

DORIS.

Bon, brûler, si tout le monde étoit traité selon ses mérites.......

PHAETON.

Les fagots aujourd'huy se vendroient plus de cent dix sols le cent. Oüi! que de plus hardis le hazardent. Chat échaudé a peur d'eau froide. Point de Devin.

DORIS.

Je voy venir Galatée, il faut vous laisser déliberer ensemble sur les soins de votre ménage, nous reviendrons sçavoir votre resolution.

MOMUS (*bas.*)

Allons en donner avis à Epaphus. (*Haut*) Je ne veux point troubler votre tête-à-tête.

SCENE VII.

GALATE'E, PHAETON.

GALATE'E.

Mi rallegro Signor Faetonte che siate ucito dal foco come l'oro dalla cuppella, la Fenice de son bûcher, & un boudin de dessous les cendres.

PHAETON.

Non hò più paura, bella Galatea, che del foco de vostri sguardi.

SCENE VIII.

MOMUS, DORIS, PHAETON, GALATÉE.

MOMUS.

ET bien, es-tu d'accord avec Galatée ? vous êtes-vous déterminez sur le choix d'un métier ?

PHAETON.

Je n'y ay pas seulement pensé.

MOMUS.

Il est vray qu'il n'y en a guére de meilleur que celuy d'avoir une jolie femme. Je connois bien des gens qui n'en ont point d'autre, & qui ne laissent pas de faire figure dans le monde.

PHAETON.

Va-t-en au Diable avec ta figure.

DORIS.

Je pense à une chose, s'il se faisoit Violon, il entreroit à l'Opera.

PHAETON.

Violon, moy, suis-je fait pour être enseveli dans une orchestre, je voudrois briller sur le Théâtre.

DORIS.

Cela dépend encore d'Apollon : La Musique & la Danse sont de beaux arts, dont il est le souverain dispensateur.

MOMUS.

Oüi, mais pendant qu'il s'égosillera sur la Note en public, on donnera peut-être tablature à Galatée en chambre.

PHAETON.

Je l'en empêcheray bien, je ne la perdray pas de veuë, & je n'entrerois à l'Opera qu'à condition qu'elle y entreroit avec moy ; on n'auroit vrayment le bénéfice qu'avec les charges.

GA-

GALATE'E.

Avec les charges, je ferois fort bien ma partie ; je sçais chanter, écoutez (*elle chante.*)

Je sçais aussi danser, dansons ensemble (*ils dansent.*)

PHAETON.

Tenons-nous-en à la danse ; nous nous ferons trop admirer.

MOMUS.

Peut-être pour un temps ; mais vous êtes un yvrogne, un gourmand, M. Phaeton ; vous grossirez, adieu ma taille, vous aurez en même temps des affaires en tous les quartiers de la Ville, adieu mon jarret ; vous arriverez essouflé pour danser, & vous batrez du flanc aux premiers sauts de l'entrée. Pour Galatée, elle se gâtera la taille lors qu'elle y pensera le moins.

PHAETON.

Nous chanterons quand nous ne pourrons plus danser.

DORIS.

Il n'importe pas de quelle taille on soit pour la voix.

MOMUS.

J'en conviens, mais je dois avertir mon amy d'une chose.

PHAETON.

De quoy ?

MOMUS.

De te preparer à voir ta femme obligée de soutenir l'irruption des fleurettes banales des Pasteurs de la Scêne lyrique.

PHAETON.

Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par fleurettes banales ?

MOMUS.

J'entens que si un jeune homme que ses débauches auront décrié parmi les Belles, veut s'établir le renom de galant, il choisira ta femme pour luy jurer qu'il

qu'il a renoncé au vin en faveur de ses charmes, & croira faire au sexe une reparation publique, en poussant des hoquets amoureux à la face du Parterre, du Paradis & des Loges.

PHAETON.

Ho! parbleu qu'il demeure dans sa crapule, je ne veux pas passer pour sot, afin qu'il cesse de passer pour yvrogne.

MOMUS.

Tantôt un galant plus dangereux & moins jeune, nouveau Tithon à qui ses proüesses pour une infinité d'Aurores naissantes n'ont plus guére laissé que la voix, jettera l'œil sur elle pour la rendre l'objet éclatant de ses brillantes galanteries, & s'acharnera à la pourchasser de coulisse en coulisse devant tout le monde, pour se consoler du peu de chemin qu'il luy feroit faire s'ils étoient tête à tête.

PHAETON.

Passe pour celuy-là, les galans de ce caractére font quelquefois du bien, & ne sauroient jamais faire grand mal.

MOMUS.

Il est vray, mais le mal est, que si quelque Seigneur, d'un certain fracas s'avise de prendre des soins pour Galatée, quelque fatiguée qu'elle soit de ses ennuyeux emportemens, quelque sage conduite qu'elle puisse avoir, elle ne sauroit empécher que le spectateur malin, témoin de ce manége, le Bourgeois soupçonneux, le sot défiant, la femme de qualité envieuse & jalouse, la Demoiselle de vertu douteuse qui mesure tout à son aune, le jeune étourdi qui veut & croit tout savoir, le nouveau débarqué de la Province, qui n'a fait qu'un saut du Coche à l'Auberge, & de l'Auberge au Parterre, elle ne sauroit, dis-je, empêcher que tous ces gens-là ne s'imaginent que le Seigneur est heureux; & c'est tout ce que le Seigneur souhaite.

PHAETON.

Diable!

MOMUS.

La plupart du monde ne juge que sur la superficie ; & quand il voit un Héros appliqué au Siége de Sciros, où il n'aura pas manqué un seul jour de tranchée, le donner mille mouvemens, changer plus souvent de place que le Théâtre de decorations, & s'embarrasser dans les cordes des machines, il ne doute pas qu'étant devenu grand homme de guerre par son assidu service, il ne prenne d'emblée les Places qu'il attaque, quoy qu'il en demeure souvent au blocus.

PHAETON.

Point d'Opera, ma mie, palsanbleu, que ces Messieurs cherchent quelqu'autre que ma femme pour les mettre en reputation.

SCENE IX.

ESCULAPE, MOMUS, PHAETON, DORIS.

ESCULAPE.

Apollon a favorablement accueilli la proposition que je luy ay faite pour vous. Il va venir, & il vous dira luy-même qu'il vous rendra celèbre dans celuy de ses métiers que vous aurez choisi.

DORIS.

Nous voilà bien embarrassez sur le choix d'un métier. Qu'Esculape luy enseigne la Médecine, Phaeton y gagneroit tout ce qu'il voudroit, luy qui seroit sçavant.

MOMUS.

Tant d'ignorans s'y enrichissent.

ESCULAPE.

Notre métier étoit bon autrefois, mais il est aujourd'huy trop décrié ; personne ne donne plus dans nos mots specieux, tous les enfans savent que l'oxicrat n'est que de l'eau avec du vinaigre, & le quinorodon du gratecul.

MO-

MOMUS.

Joint que chacun a la malice de vous frauder ; l'un va se faire tuer à l'armée sans le secours du Médecin ; l'autre créve en vingt-quatre heures des excès qu'il a fait, sans attendre vos Ordonnances. Et dans les maux extraordinaires, Charlatans pour Charlatans, on a recours aux Empiriques.

PHAETON.

Et dans les maladies familiéres, qui étoient autrefois pour vous un fretin sûr & journalier, la moindre garde en sait autant que vous, tout le monde s'ingére à faire chez soy les remèdes, & le premier meuble de toutes les bonnes maisons est une seringue.

MOMUS.

Voilà entrer dans la chose en vray allié de la Faculté : les fiévres leur restoient, derniére ressource pour se saisir d'un malade tant qu'il conservoit une goute d'humeur dans le corps, & de sang dans les veines, ils ont beau prendre tout le soin imaginable pour proscrire le quinquina, en vain avez-vous conseillé aux Apotiquaires de le falsifier, le mortel entêté de ce maudit febrifuge le fait venir de la source, avant que ces fidèles supôts de la Pharmacie ayent pû en altérer la vertu.

PHAETON.

Elle a parbleu raison, je .... mais ne m'enrichirois-je pas de reste, en ne traitant que les maladies sécretes ? je feray courir des billets, j'afficheray que je voy les hommes, & que Madame Phaeton voit les femmes.

MOMUS.

Fy donc, c'est un métier trop vil.

DORIS.

Oüi, mais si l'on remedie aux tricheries des Apotiquaires, je ne donnerois pas un clou à soufflet du métier de Médecin. Fais-toy Poëte. C'est un métier noble, celuy-là.

Va

Va comme Pelletier, croté jusqu'à l'échine,
Promener un Sonnet de cuisine en cuisine.
Mais voicy ton pere.

SCENE X.

APOLLON, MOMUS, PHAETON, GALATEE, DORIS, UN POETE.

APOLLON.

JE suis ravi, mon cher Phaeton, que le malheur qui t'est arrivé, t'ait comblé de gloire, & serve à tout l'Univers d'une preuve éclatante que tu es mon fils.

LE POETE (*s'avançant.*)

Il y a long-temps, Seigneur Apollon, que je vous cherche.

APOLLON.

Et qui êtes vous ?

LE POETE.

Et pouvéz-vous me méconnoître, moy qui devrois être le plus cher de vos nourrissons, moy le premier Poëte du siécle, qui ne céde ni à l'aveugle Thebain, ni au Cigne Mantoüan dans l'Epique; qui dans le Lirique efface la reputation d'Anacreon & de Pindare, & qui ay toûjours méprisé le Dramatique, pour ne pas exposer mes Ouvrages à l'insuffisance d'un mauvais Acteur ? Mais je vous pardonne, ma tête en compôte, & mon bras en écharpe me défigurent assez.

APOLLON.

Je ne sçache pas vous avoir jamais vû ; mais que voulez-vous de moy ?

LE POETE.

Je viens vous demander justice d'un de vos plus anciens domestiques.

PHAETON.

Adressez-vous à moy, je suis en possession de tout obtenir de mon pere : A qui en avez-vous ? Qui de sa maison vous a fâché ? Est-ce des saisons dont vous vous plaignez ? L'Hyver n'a-t-il pas eu égard au peu

peu de bois que vous avez en cave? Quelqu'un des mois vous a-t-il offensé? Murmurez vous de la stérilité d'Octobre? Avez-vous quelque chose à dire contre quelqu'une des vingt-quatre heures? Vous a-t-on à celle du dîner ou du souper chassé de quelque bonne table? Parlez, mon pere vous fera raison de tout ce qui relève de son empire.

LE POETE.

C'est de Pegase dont je me plains. Puisque tous mes Confréres se plaignent comme moy qu'il est trop vicieux, que Diable voulez-vous faire d'un cheval entier? Vous êtes un Dieu pacifique, & n'avez pas besoin comme Mars d'un cheval de bataille; & croyez-moy, Seigneur Apollon, faites-en un Hongre: est-ce que Mesdames les doctes Pucelles ne sauroient s'accommoder d'un Palefroy troussé en coureur?

MOMUS.

Vous verrez qu'il aura estropié cet honnête homme.

LE POETE.

Vous êtes dans le fait, voicy l'histoire. Il y a long-temps que j'avois une démangeaison demesurée de monter sur un cheval si renommé. Le traître dès que je l'approchois m'accueilloit avec des ruades: Je fis tant qu'usant de stratagême comme Alexandre, quand il voulut se percher sur Bucephale, j'emploiai pour le réduire les plus beaux endroits de nos Auteurs modernes. (Car nous autres habiles gens nous méprisons trop les anciens pour leur rien emprunter;) Pegase à quelqu'un des traits dont je m'étois saisi, devint plus doux qu'un mouton. Me voila enfin sur luy à califourchon; mais d'abord m'ayant reconnu, il ne fit que sauter, ruer, peter, se cabrer, tant que du plus haut du Parnasse il me precipita dans le bourbier le plus bas de la Grenoüillére d'Helicon; encore fusse-je trop heureux de tomber dans la fange, j'en fus quitte pour mon bras droit & pour mon œil gauche. Voilà, grand Apollon, comme ce maudit animal m'a traité.

PHA-

PHAETON.

Quoy, mon peré? vous avez un cinquiéme cheval; est-ce pour le mettre quelquefois en arbaléte? De la maniére dont ce galand homme en parle, ce doit être le plus méchant de tous. Et pour être Poëte, il me faudroit avoir affaire à luy; la peste! je me suis trop mal trouvé de ses camarades.

MOMUS.

Mais n'entens-je point siffler? Est-ce qu'on jouë icy près quelqu'une de vos Comédies?

DORIS.

Prenez-vous pour des sifflets les chants des Bergers du prochain hameau, qui dansent au son du flageolet?

APOLLON.

Helas qu'ils sont heureux!

MOMUS.

Ho! pour cela voilà la seule condition contre laquelle je ne trouve rien à dire.

APOLLON.

Mon fils, puisque l'Oracle promet Galatée à celuy de ses Amans qui sçaura luy faire la destinée la plus heureuse, épouse-la, & embrasse avec elle la vie champêtre; vous serez tous deux parfaitement heureux. Je n'ay jamais joüi d'un vray bonheur, que tandis que j'ay été Pasteur en Thessalie.

SCENE XI.

(Une troupe de Bergers vient dansant & chantant au son des chalumeaux & des hautbois.)

APOLLON, & le reste.

UN BERGER (*chante.*)

QUe dans ces Villages
Nos jours sont serains!
Nos blés, nos raisins
Y sont à l'abri des orages;
Nos troupeaux des loups,
Et nous des jaloux.

APOL-

APOLLON.

Prenons, prenons tous avec eux
La panetiére & la houlete;
Non, je ne fus jamais heureux
Qu'en gardant les troupeaux d'Admète.

(*Apollon, Momus & les autres, se mêlant parmi les Bergers, prennent des houletes.*)

EPAPHUS (*arrivant.*)

Nimphe, vous nous quitez pour devenir Bergére,
Venez, venez dans la cour de ma mere,
Vous verrez mille Amans à vos pieds chaque jour.

GALATE'E.

Et qui ne connoît pas les Amans de la Cour?
L'artifice est leur Dieu, l'offense la moins noire
Chez eux est l'infidélité,
Tromper fait leur félicité,
Tromper finement est leur gloire.

UN BERGER (*chante.*)

L'artifice
N'est pas le vice,
De nos hameaux,
Le chant des oiseaux,
Le cristal des eaux,
Ces bocages,
Leurs ombrages,
Ces lieux enchantez
N'ont pas des beautez
Plus naturelles
Que nos feux.
Nous sommes tous amoureux,
Tous fidèles
Et tous heureux.

UN BERGER (*chante.*)

La Bergére
Qui cherche à plaire,
Y plaît sans fard,
Le mensonge & l'art

N'eu-

N'eurent jamais part
A ses charmes,
A ses larmes:
Tous ces faux appas
Ne composent pas
Les caractéres
De nos feux.
Nous sommes tous amoureux,
Tous sincéres,
Et tous heureux.

PHAETON (*chante.*)

Quand Gros-Jean dit qu'il aime Colinète,
Il est vray qu'il l'aime bien;
Mordienne, dans les champs on ne frelate rien,
Et tout s'y fait à la franquète.

MOMUS (*chante.*)

Dans nos caves, dans nos celiers,
D'infidèles Cabaretiers
N'exercent point leur perfidie?
L'art n'altéra jamais le goût de nos raisins,
Et ce qui rend encor ce sort digne d'envie,
Tous les plaisirs de notre vie
Sont naturels comme nos vins.

UN BERGER (*vers Phaeton & Galatée.*)

Qu'on écrive vos noms sur les tendres ormeaux.
Pour chanter vos amours que les Bergers s'assemblent.

PHAETON (*à Galatée.*)

Songeons-nous cependant à peupler ces hameaux,
De Celadons qui me ressemblent.

UN BERGER.

Qu'à l'envy chacun s'applique
A fournir des plaisirs à ce couple charmant,
Et puissent les douceurs de ce concert rustique
Avoir pour luy quelque agrément.

(*On entend un concert de hautbois & de flutes qui finit ce divertissement.*)

Fin du troisiéme & dernier Acte.

ULIS-

ULISSE

ET

CIRCÉ.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur L. A. D. S. M.

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 20. jour d'Octobre 1691.

ACTEURS.

CIRCÉ, *Magicienne...... Isabelle.*

COLOMBINE, *Confidente de Circé.*

MARINETTE, *Grecque.*

ULISSE, *Prince d'Itaque.*

LE DOCTEUR. PIERROT. PASQUARIEL. MEZZETIN. ARLEQUIN.	*Compagnons d'Ulisse.*

La Scène est aux environs de la Ville de Troye, & dans l'Isle de Circé.

ULIS-

ULISSE ET CIRCÉ.

ACTE I.

SCENE I.

Le Théâtre represente le Camp des Grecs devant la Ville de Troye, laquelle paroît dans l'éloignement toute en feu.

(On entend un grand bruit de trompettes, de tambours, de coups de mousquets, & de gens qui crient, & qui traversent le Théâtre en fuyant le vainqueur.)

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

VIen, vien, Mezzetin, retirons-nous de tout ce fracas, laissons achever le combat à ceux qui ont besoin de réputation; Pour nous on nous connoît bien je pense, retirons-nous avec le butin que nous avons fait,

MEZZETIN.

Tu as raison; de plus, il ne faudroit que se trouver par malheur auprès de quelque mal-adroit, ou de quelque malicieux qui nous enfonceroit quelque coup d'épée dans le ventre, cela ne vaudroit pas le Diable: Non.

ARLEQUIN.

La seule idée m'en fait trembler ; ha ! Mezzetin, comme on traite cette pauvre Ville de Troye, la voila toute en feu ; as-tu remarqué, quel ravage, quel bruit, quel carnage !

MEZZETIN.

Vous l'avez voulu, Messieurs les Troyens, avec votre obstination à retenir Madame Helène, qui dans le fond n'est qu'une petite impertinente & une coquette fieffée.

ARLEQUIN.

Il y a long-temps qu'elle devroit être aux Magdelonettes ; voyez le beau sujet de se faire échigner ainsi pour une femme ; & fy ! cela est pitoyable : mais enfin, voila la guerre finie ; qu'il y aura des gens bien aises ! Car afin que tu ne t'y trompe pas, la plupart des gens d'épée, qui disent à tout propos qu'ils languissoient dans la paix, trouvent fort peu de plaisir à la guerre quand ils y sont ; & plus de mille fois en une Campagne, ils maudissent dans leur ame ce Diable de point d'honneur qui les a obligez à prendre party : ho combien j'en sai qui dans les occasions font assurément de belles reflexions sur l'heureux état des gens de robe, & des petits collets, & qui enragent de tout leur cœur de se trouver là ?

MEZZETIN.

Tout comme nous.

ARLEQUIN.

Je crois que tu n'as pas trop de tort ; mais tiens Mezzetin, afin qu'à l'avenir nous menions une vie bien agréable, loin de la guerre ; je suis d'avis que nous nous retirions à une Ville, dont tu as peut être entendu parler, avec notre butin.

MEZZETIN.

Et quelle Ville ?

ARLEQUIN.

A Paris.

MEZ-

MEZZETIN.

A Paris, y as-tu jamais été, toy ?

ARLEQUIN.

Ho oüy, j'y ay été, c'eſt une Ville, qui convient parfaitement à des gens de notre humeur, car il eſt ſur qu'on n'y verra jamais la guerre.

MEZZETIN.

Je ſuis bien aiſe que tu ſçache ce que c'eſt que cette Ville là, car j'y ay été auſſi, & nous ferons fort bien d'y aller: Mais, Arlequin, dis-moy un peu quelle figure ferons-nous-là ?

ARLEQUIN.

Nous y ferons la figure que font les autres.

MEZZETIN.

Je te veux dire de quelle profeſſion nous nous mettrons.

ARLEQUIN.

Ho ! nous ſerons ce que nous ſommes, gens d'épée.

MEZZETIN.

Fy, Arlequin, fy.

ARLEQUIN.

Comment, fy ? y a-t'il rien de plus noble que cet état ?

MEZZETIN.

Non, quand on en ſçait le métier, mais de battre le pavé à Paris avec un plumet & une épée de longueur, tandis que tout le monde eſt à la guerre, fy, te dis-je, ces gens-là ſont tout-à-fait mépriſables & mépriſez.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant beaucoup.

MEZZETIN.

Cela ne fait rien.

ARLEQUIN.

Mais quel party prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Tien, je ſonge, jettons-nous dans la Robe.

ARLEQUIN.

Fy, Mezzetin, fy.

MEZZETIN.

Comment, fy? ce sont gens fort recherchez & considerez.

ARLEQUIN.

Pas tant qu'ils s'imaginent.... on les voit quand on en a affaire; mais hors cela on s'en mocque.

MEZZETIN.

Mais nous aimons l'argent, & c'est-là le moyen d'en gagner.

ARLEQUIN.

Maraut que tu es, conserveras-tu toûjours ton inclination friponne, à cause qu'on a tous les jours la pate graissée dans ce métier-là, tu en veux être?

MEZZETIN.

Et que veux-tu donc que nous soyons?

ARLEQUIN.

Faisons nous... faisons-nous... disciples d'Hippocrate.

MEZZETIN.

Qu'appelles tu disciples d'Hippocrate!

ARLEQUIN.

Ce sont des gens qui gagnent leur vie aux dépens de celle des autres.

MEZZETIN.

Ha j'entens! tu veux dire des Boureaux....

ARLEQUIN.

Médecin, animal, & non pas Boureau; un disciple d'Hippocrate Boureau! il faut avoir bien peu l'usage du monde pour confondre l'un avec l'autre.

MEZZETIN.

Que veux-tu, je n'en sai pas faire la différence.

ARLEQUIN.

Il y en a pourtant une notable, car l'un expédie son homme dans le moment, & l'autre le fait languir quelque temps auparavant.

MEZ-

MEZZETIN.

Ha, coquin ! tu disois que je voulois être de robe pour voler, & tu veux être Médecin pour tuer !

ARLEQUIN.

C'est qu'on a le plaisir de gagner bien de l'argent aussi dans cette profession-là.

MEZZETIN.

Ne parlons plus de cela, c'est une profession qui porte trop au nez.

ARLEQUIN.

Mais quel party prendrons-nous donc ?

MEZZETIN.

Ho ! parbleu je l'ay trouvé, il faut prendre le petit collet.

ARLEQUIN.

Fi, les ruës de Paris en sont pavées, on n'y voit autre chose ; il est vray que le petit collet donne bien des avantages : Tel à l'ombre de son petit collet, se foure parmi tout ce qu'il y a d'honnêtes gens, qui sans cela ne frequenteroit que des faquins.

MEZZETIN.

Tu as raison, cet habit-là donne bien de la hardiesse à la plupart de ceux qui le portent ; ils se piquent de bel esprit, ils jugent des ouvrages en Vers & en Prose, ils chantent amoureusement, ils font même de mauvaises chansonnettes, qu'ils vont débiter ensuite dans les ruelles.

ARLEQUIN.

Ils ne laissent pas par ces maniéres-là d'imposer.

MEZZETIN.

C'est que quelque impertinent, & quelque sot que soit un homme, il en trouve toûjours de plus sots, & de plus impertinens que luy.

SCENE II.

(*On voit passer Ulisse combattant contre plusieurs Soldats qui reculent devant luy ; Arlequin & Mezzetin le suivent de loin.*)

SCENE III.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENfin, Madame, vous avez vû tout ce que vous aviez envie de voir : vous avez vû cette belle Helène qui fait tant de bruit, & qui a été cause d'une si grande guerre : vous avez vû tous ces fameux Guerriers de l'un & de l'autre party, dont elle a causé la querelle, & tout cela sans que nous ayons été vûës. Oh que la Magie est une belle chose ! celuy qui vous l'a enseignée ne vous a pas dérobé votre argent ; Dieu sçait aussi comme votre reputation est établie, & comme tout le monde parle de Madame Circé, la plus sçavante Magicienne, dit-on, qui fut jamais.

CIRCE'.

Il est vray que je dois être assez contente des connoissances que j'ay dans cet art, qui fait jusques icy ma plus agréable occupation. Tu as vû avec quelle rapidité sur un Char volant nous avons traversé les airs, qui separent mon Ile de ces terres, où la simple curiosité m'a attirée ; tu connois mon pouvoir sur les élemens, & jusques dans les enfers ; mais tu ne connois pas combien j'en ay peu sur moy encore.

COLOMBINE.

Comment donc, Madame, que voulez-vous dire ?

CIR-

CIRCE'.

Ha, Colombine! mon cœur qui jusqu'icy n'a été sensible qu'aux charmes des sciences les plus hautes & les plus cachées, commence à me parler un autre langage, il veut une occupation plus naturelle que celle qu'il a euë jusqu'icy; il veut aimer, Colombine, & je crains bien que toute ma science & toute ma raison né puissent venir à bout de l'en empêcher.

COLOMBINE.

Voyez ce fripon de cœur, qui fait le petit revolté, on luy en baillera vrayment; voilà de nos prudes, qui condamnent jusqu'aux apparences de la galanterie, & qui à l'heure qu'on y pense le moins deviennent amoureuses, folles jusqu'à faire toutes les avances: mais, Madame, vous qui méprisiez tant l'amour, comment vous y êtes vous laissée surprendre?

CIRCE'.

Il est vray, Colombine, j'ay toûjours méprisé l'amour, & je crois qu'il veut s'en vanger presentement: au milieu de tous ces Princes Grecs assemblez pour la destruction de la Ville de Troye, je n'ay pû m'empêcher de voir le fameux Ulisse d'un autre œil que les autres: s'il y en a quelques-uns qui peuvent luy disputer le prix de la valeur, il n'y en a aucun qui ne luy cede du côté de l'esprit & du mérite; enfin, Colombine, je n'ay sçû avoir de l'attention que pour luy.

COLOMBINE.

Hé bien, Madame, il n'y a pas grand mal à cela, Ulisse sera trop heureux d'une telle bonne fortune, les jeunes Cavaliers comme luy n'en refusent guéres, bonnes ou mauvaises; Ils ne sont pas cruels ordinairement, ainsi vous aurez contentement quand vous voudrez.

CIRCE'.

Mais, Colombine, qui peut m'assurer qu'Ulisse répondra à mes sentimens.

COLOMBINE.

Vous voila bien empêchée ; s'il ne veut pas répondre de gré, vous luy ferez bien répondre de force.

CIRCE'.

Ho ! que tu connois mal ce que c'est que d'aimer, quand même je pourrois par mon art le contraindre à me rendre des soins, que les hommages forcez touchent peu un cœur délicat !

COLOMBINE.

Diantre, que vous en savez déja pour une premiére passion ; je vois bien que l'amour est un bon maître qui ne triche point ; à la premiére leçon qu'il donne il en apprend beaucoup, Mais, Madame, pour revénir à ce que nous disions, ne craignez point qu'il soit nécessaire de vous servir de votre science, une personne faite comme vous n'a pas besoin ordinairement de magie pour se faire aimer ; je vous en répons, moy.

CIRCE'.

Je t'avouë que tes discours me flatent agréablement.

COLOMBINE.

De plus, Madame, pour jouër à coup sûr, je say une magie bien naturelle, dont la plupart des femmes se servent presentement, & qui est immanquable ; par-là elles attirent les hommes les plus inconstans.

CIRCE'.

Et comment, Colombine ?

COLOMBINE.

C'est de faire beaucoup de presens à la personne qu'on aime ; vous ne sauriez croire le bon effet que cela fait, & combien cette maniére d'agir relève le mérite d'une femme auprès de son Amant : La libéralité, Madame, est un trait de beauté, contre lequel peu de cœurs sont à l'épreuve.

CIRCE'.

Mais, Colombine, Ulisse est un grand Prince qui n'a besoin de rien.

CO-

COLOMBINE.

Ha, Madame ! quelques riches que soient les hommes, ils préférent toûjours une Maitresse qui donne, à une plus belle.

CIRCE'.

Mais cela ne seroit-il point honteux à une personne de mon âge de donner pour se faire aimer ?

COLOMBINE.

Non, Madame, non. les vieilles ne sont pas les seules qui donnent, les jeunes en ont pris aussi la méthode, & s'en trouvent fort bien ; il y a la maniére de faire les choses : Eh ne vous inquiétez pas, les hommes entendent à merveille à épargner aux femmes la peine de chercher d'honnêtes pretextes pour leur faire des presens, ils font naître ces occasions si à propos .... Un homme arrive chez sa Maitresse, il luy fait quelques caresses, ensuite il se jette dans un fauteüil, & là d'un air nonchalant devient triste & rêveur ; la Dame aussi-tôt luy dit : Qu'est ce que c'est donc, Monsieur, qu'est devenuë votre belle humeur .... Ce n'est rien, Madame, ce n'est qu'une petite distraction .... Il continuë sa rêverie. ... Mais, Monsieur, luy dit la Dame avec emportement : En vérité, vous n'y songez pas, est-ce que vous vous ennuyez avec moy ? Qu'avez-vous ? .... Et bien, Madame, puisque vous le voulez savoir absolument, c'est que je suis le plus malheureux homme du monde ; .... Et comment donc, Monsieur ? .... Comment, Madame, aprés toutes les pertes que j'ay faites depuis quelque tems au jeu, quand je pense recevoir de l'argent de mes Fermiers, un maudit chicanneur fait revivre un certain vieux procès de famille, & fait arrêt sur tout ce qui m'est dû ; mais par la mort, par la tête, il ne mourra que de ma main... Ah, mon cher ! (dit aussi-tôt la Dame) ne vous faites point de mauvaises affaires ; & s'il ne vous faut que de l'argent, je n'ay rien qui ne soit à

vous, j'en dois toucher au premier jour, & en attendant j'ay toûjours cinq cens Loüis à votre service.... Vous vous mocquez de moy, dit alors le Cavalier, moy prendre de l'argent de vous, ce que je vous dis n'est pas pour cela; mais je veux me venger de ce maraut, qui a l'effronterie de plaider contre moy.... Ah, Monsieur! prenez ce que je vous offre, que cela ne vous chagrine point, vous donnerez ordre à vos affaires.... Moy, Madame, vous ne me connoissez pas, je ne ferois pas une chose comme cela pour rien au monde. Enfin, après quelques contestations de part & d'autre.... Oh bien, Madame, dit le Cavalier, puisque vous m'y forcez, je veux bien vous donner encore cette marque de ma tendresse..... Alors elle va luy chercher les cinq cens Louïs, qu'il a la bonté de prendre, en attendant qu'elle soit en état de luy offrir une somme plus honnête.

CIRCE'.

En vérité, Colombine, tu es bien folle avec tes descriptions.

COLOMBINE.

Madame, cela se fait tout de la maniére que je vous le dis, ou à peu près; car quand on a la clef du cœur, on a aussi la clef du coffre fort, il n'y a plus que la maniére de l'ouvrir honnêtement.

SCENE IV.

PASQUARIEL (*avec une grande bride, & les Acteurs de la Scéne precedente.*)

JE cherche Arlequin par tout, pour le faire convenir que je suis un homme d'esprit, & que j'ay sçû voler adroitement, quand il verra les perles, les diamans, les.... *ma ecco due belle, arcibelle, piu che belle*, très-belles, *bellissime Dame*.... Mais ne seroient-ils pas aussi deux filoux déguisez, *che m'at-*

m'attendono quì per mi attrapar (*il les regarde de près,*) Voilà deux petites mines assez fripones, oüy.

CIRCÉ (*à Colombine.*)

Apparemment cet homme nous apprendra des nouvelles d'Ulisse.

COLOMBINE (*à Circé.*)

Laissez-moy faire : (*à Pasquariel*) Seigneur Capitaine Grec, car vous en avez toute la mine ; qui cherchez-vous icy ?

PASQUARIEL.

Avete ragione son Greco .... Je cherche .... Je ne suis pas Capitaine, *ma voi potrete farmi la Compagnia ;* que vous êtes jolie !

COLOMBINE.

Tout de bon ! mais qui cherchez-vous ?

PASQUARIEL.

Io cerco voi, o Madama, car l'une des deux me suffiroit, *io cerco*, c'est peut-être vous que je cherche.

CIRCÉ.

C'est un agréable.

COLOMBINE.

Etes-vous des amis d'Ulisse ?

PASQUARIEL.

Signora si, e l'hò lasciato nella villa de Troye, où il faisoit le Diable à quatre, avec d'autres de nos camarades, dont les plus sages comme moy se sont occupez quelques momens à butiner, *& mi ho avato il* bonheur de donner droit sur la toilette de Madame Hélène, savoir, perles, *rubini & diamantini al vostro servizio;* tenez, voilà son collier, ses boucles d'oreille, son coulant & sa bague. (*Il tire tout cela de sa boëte.*)

COLOMBINE.

Cela sera fort bon à donner à vos Maitresses ; car enfin on a beau être aimable comme vous, quand on fait des presens on est encore plus aimé : c'est ce que je disois il n'y a qu'un moment à Madame.

SCENE VI.

MEZZETIN, PIERROT ET ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ET bon jour donc, enfans, hé bien, comme se portent Mrs. les Troyens ?

MEZZETIN.

Ils sont, ma foy, bien malades, & leur Ville se porte fort mal aussi, elle a les entrailles bien échauffées.

PIERROT.

Je suis si las de tuer, que je ne puis pas remuer ce bras là : (*En disant cela, il remue le bras dont il parle.*)

ARLEQUIN.

O ça, camarade, à present que nous avons pillé dequoy vivre un peu grassement, n'exposons plus nos jours ; car quand on s'obstine à ce métier icy, on y demeure à la fin : Et si nous suivons la fortune d'Ulisse, c'est une maniére d'avanturier brutal, qui nous causera malheur à la fin ; croyez-moy, retirons-nous où je disois tantôt à Mezzetin, allons à Paris.

PIERROT.

A Paris ! oüy, j'ay bien oüy parler de cette Ville-là ; mais conte-moy un peu, puisque tu y as été, ce que c'est, & de quelle maniére on y vit.

ARLEQUIN.

Oh l'agréable Ville quand on y a de l'argent ! & quand on n'en a point, avec un peu d'esprit & d'industrie, il y a tant de duppes, qu'il n'est pas difficile d'y en gagner.

PIERROT.

Le plaisir se vend donc en ce païs là, & on n'en a pas sans argent ?

ARLEQUIN.

Il est vrai, avec de l'argent on y trouve de tout ; un hom-

homme de la plus basse naissance, sans esprit, & avec toutes sortes de mauvaises qualitez y est respecté & recherché, pourveu qu'il fasse bien de la dépense.

PIERROT.

Fy, voilà un païs bien avaricieux.

ARLEQUIN.

Nous ferons tous les jours avec tout ce qu'il y a de jolies femmes; car elles sont maitresses de leurs actions en ce païs-là. Les maris n'osent trouver à redire à ce qu'elles font; & quand il s'en trouve quelques-uns d'assez mauvaise humeur pour cela, tout le monde s'en moque, & ils deviennent ridicules.

MEZZETIN.

Ces pauvres maris, je les plains bien ?

PIERROT.

Bon, comme personne ne gagne que l'autre ne perde, si c'est tant pis pour ceux qui sont mariez, c'est tant mieux pour ceux qui ne le sont pas; & ainsi nous trouverons notre compte.

ARLEQUIN.

Assurément. Ah! quel fracas nous ferons-là parmi les belles, faits comme nous sommes!

MEZZETIN.

Si on aime là les jolis hommes, j'y serai accablé.

PIERROT.

Pour moi, fait comme je le suis, je n'aurai pas le temps de me retourner.

ARLEQUIN.

Nous menerons tous les jours les Dames que nous croirons plus dignes de l'honneur de nos bonnes graces, aux Comédies, aux Promenades, à l'Opera.

PIERROT.

A l'Opera; quel galimatias est-ce que l'Opera ?

MEZZETIN.

L'Opera, c'est un hermaphrodite entre le bon sens & le mauvais.

ARLEQUIN.

Comment diable, c'est la plus belle chose du monde ! Ha, Pierrot, si tous les hommes ne parloient jamais qu'en chantant comme à l'Opera, ah que cela seroit beau ! Quel plaisir ne seroit-ce point d'entendre un beau plaidoyer en Musique, & de voir ensuite un Juge vénérable prononcer un Arrêt en faisant mille fredons agréables dans sa gorge ?

PIERROT.

Comment, Mezzetin, à l'Opera on ne dit rien qu'en chantant ?

MEZZETIN.

Non, pas même si on demandoit quelle heure il est. Par exemple on diroit alors : Quelle heure est il, Margot, quelle heure est-il ? Il est midy, Madame, il est midy. (*Tout cela se dit en chantant.*)

PIERROT.

Puisqu'on n'y parle qu'en chantant; apparemment on n'y marche qu'en dansant; l'un est aussi aimable que l'autre.

ARLEQUIN.

Peste; tu l'as deviné, c'est la danse qui fait toute l'intrigue de l'Opera.

SCENE VII.

LE DOCTEUR (*tenant Marinette & les Acteurs de la Scéne precedente.*)

LE DOCTEUR.

ALlegro Compagni, ecco qua la mia presa, ah son piu contento di questa bella Troiana, que d'un quarteron de Sentences d'Aristote.

PIERROT.

La Troyenne me plaît; allons j'en suis amoureux.

ARLEQUIN.

Ma belle truye, ou Troyenne, regardez un peu mon sein, & ma taille; je veux être aimé.

MEZ-

J'y retiens part, & il faut absolûment qu'elle soit à nous deux.

MARINETTE.

Poiche la mia sorte mi rende schiava, amo ancor meglio haver due Patroni ch'un solo, sono persuasa que celui qui m'a perduë est un diable déchaîné, *un lione di forze, un dragone auvelenato*; & s'il arrivoit icy, il vous déchireroit, il vous mangeroit, il.........

ARLEQUIN.

Là, là, sais-tu bien, la fille, qu'il n'y a personne qui ose me regarder seulement entre deux yeux?

PIERROT.

Je renie, il fait bien de se tenir caché.

LE DOCTEUR.

Parla un poco, qui sera ton Maître de nous quatre?

MARINETTE.

Je vous ay déja dit que j'aimois mieux deux Maîtres qu'un seul; *dunque voi dovete credere per la medesima ragione*, que j'aime encore mieux en avoir trois ou quatre que deux.

ARLEQUIN.

La pauvre enfant! elle n'a pas trop de tort dans le fond; deux valent mieux qu'un, & trois valent mieux que deux; quatre même ne lui font pas de peur: mais on ne suivra pas votre goût, ma mignone.

SCENE VIII.

PASQUARIEL (*déguisé en soldat, & les Acteurs de la scéne precedente.*)

MARINETTE.

TEnete, ecco là il mio Patrone, al certo egli mi cerca, hoime, hoime, voi siete tutti morti, salvatevi per che vi va ad'uccidere.

PASQUARIEL (*parlant à tous.*)

Hola, hé canailles, venez me parler.

AR-

ARLEQUIN.

Ha, Mezzetin, quelle fichuë mine! cet homme-là a l'air sombre & brutal; je ne veux point me commettre avec lui, j'aurois peur de me mettre en colére, & je ne serois plus le maître de moi.

PASQUARIEL (*vers Arlequin.*)

Je parle à vous, coquin, approchez.

ARLEQUIN.

Coquin? ..... Mezzetin, croi moi, pour éviter un grand malheur va parler à lui, & lui fais comprendre à quoi il s'expose de vouloir avoir affaire à moi; va donc. (*Il pousse Mezzetin vers Pasquariel.*)

PASQUARIEL.

A qui est-ce donc que je parle, marauts?

LE DOCTEUR, PIERROT, & MEZZETIN (*ensemble.*)

Monsieur, ce n'est pas moi.

PASQUARIEL.

Chi è dunque quello cuspettone che è stato tanto temerario, & si hardi, *per amnenare della mia tenda quella Schiava?* Qui de vous me répond, afin que je l'éventre tout à l'heure?

ARLEQUIN.

Je vous l'ai bien dit que cet homme est fort brutal, je n'aime point ces sortes de gens-là moi.

PASQUARIEL.

Che qualche d'uno di voi altri mi risponda; ou je commence par vous couper à chacun un bras.

ARLEQUIN.

S'il commence par les bras, il finira par le reste de nos membres.

LE DOCTEUR.

En vérité je n'ai jamais eu grand goût *per la vostra Schiava.*

PIERROT.

Pour moi je suis coquet, je ne saurois m'attacher à rien.

MEZ-

MEZZETIN.

Je disois que j'en voulois ma part; mais je vous assure que ce n'étoit que par un faux air de galanterie, & le diable m'emporte si je m'en soucie dans le fonds.

ARLEQUIN.

Et croïez-vous, Messieurs, que je sois plus obligé de m'en soucier que vous autres? Non, Monsieur, non, vous n'avez qu'à ramener votre Esclave; voilà bien des façons pour une fille: Ne semble-t-il pas que ce soit une marchandise bien rare? Allez, Monsieur, allez, emmenez-la.

PASQUARIEL.

Je ne veux pas l'emmener moi.

ARLEQUIN.

Quel diable d'homme est-ce-là, qui ne veut jamais ce qu'on veut? .... Hé bien, Monsieur, qu'elle reste ..... Vous êtes un peu difficile au moins, Monsieur, je vous demande pardon si je vous dis cela.

PASQUARIEL (*tire l'épée.*)

Ah, morbleu, moi difficile! (*Ils ont tous fort peur de Pasquariel, & font plusieurs postures pour l'exprimer. Pendant ce tems Ulisse arrive, qui chasse Pasquariel, & Marinette s'enfuit.*)

SCENE IX.

ULISSE & les mêmes (*hors Pasquariel & Marinette.*)

ARLEQUIN.

Vous êtes de pauvres gens, mes enfans, je vous croïois plus de cœur; fy les vilains poltrons!

ULISSE.

Je me réjouis, mes chers compagnons, de vous avoir retrouvé tous ensemble, *per consultarvi sopra quello che dobbiamo fare presentemente*, que nous avons ter-

terminé une guerre qui a duré tant d'années, & *che é ſtata coſi ſanguinoſa, credo che ciaſcheduno di voi*, ſera bien-aiſe de s'en retourner chez ſoi, & d'aller retrouver ſa famille: *Ditemi, ſiete riſoluti* de vous embarquer avec moi, & de ſuivre encore mon ſort? (*Tous enſemble parlent à la fois, de maniére qu'on n'entend rien de tout ce qu'ils diſent.*)

ULISSE.

Hé, Meſſieurs, parlez les uns après les autres *accio poſſi godere del voſtro diſcorſo.*

LE DOCTEUR.

Che ciaſcheduno mi laſci dir.

PIERROT.

Non, non, c'eſt à moi à parler.

MEZZETIN.

Pourquoi parleras-tu avant moi?

ARLEQUIN.

Et moi, Meſſieurs, je ne dis rien; mais le premier qui ouvrira ſeulement la bouche (à moins que ce ne ſoit pour bâiller, car pour cela paſſe) mais ſi c'eſt pour parler, je lui paſſe mon épée au travers du corps dans le moment.

SCENE X.

PASQUARIEL, (*& les mêmes.*)

PASQUARIEL.

MOnſieur, je viens vous dire.

ARLEQUIN.

Tais-toi, ou je te tuë. (*Chacun fait des grimaces & des poſtures comme pour ſe faire entendre par ſignes.*)

ULISSE.

Hé bien, qui parlera donc de vous autres?

ARLEQUIN (*tire l'épée.*)

Comment morbleu? (*Mezzetin bat Arlequin.*)

AR-

ARLEQUIN.

Il me prend par mon foible, il m'obéït, il n'ose parler, & à cause de cela je ne saurois lui vouloir de mal. Parle presentement.

MEZZETIN.

Comment impertinent, tu as l'insolence de tirer l'épée contre notre Chef le Seigneur Ulisse, poltron, maraut. (*Il le gourmande à coups de pied.*)

ARLEQUIN.

Il a une certaine franchise dans ses discours & dans ses actions qui m'a toûjours gagné le cœur : j'ai eu du foible de tout tems pour ce fripon-là ; il sait comment il me faut prendre.

ULISSE.

Hola, mes chers amis, soyons bien ensemble, & cessez toutez vos disputes. Le Docteur parlera le premier, *cosi comanda Ulisse & cosi voglio.*

LE DOCTEUR.

Signor, permi voi seguitarve da per tutto, son stado in terra con vu, voi andar ancor con vu sul mar : Vous m'avez fait tant de bienfaits, vous m'avez dispensé tant de graces que je ne saurois les oublier. Je veux suivre toutes vos actions, *perche dice il Filosofo: Boni viri nati sunt in exemplum.* J'ai dit.

ULISSE.

Vous parlez sagement ; & vous Pasquariel ?

PASQUARIEL.

Signor, *un Filosofo* qui avoit épousé une Naine, *gli dimandarono perche avesse sposa* une si petite femme ? il dit : La femme étant un mal nécessaire, je l'ai pris le plus petit que j'ai pû ; *voglio dir che pare ch'il destino mi perseguiti in questo paese*, *perche* toutes les femmes *che vedo mi dimandano* si je les veux épouser ; & comme mon pere, mon grand-pere, & mes ayeuls n'ont voulu jamais se marier, & que j'ai resolu de suivre leur exemple, *partirò con vostra Signoria*, *& sarò* ravi de revoir mon païs où l'on ne parle

parle jamais de mariage ; parce que, comme dit le Sage, *omnia sunt communia*.

ULISSE.

C'est bien parler ; & Pierrot ?

PIERROT.

Quoique la matiére soit épuisée écoutez-moi philosoficalement & sans prenbaranbule. J'ai médité une petite harangue en stile haquenique, qui est le stile à la mode presentement, & où le sel L'artique n'est point épargné. La voicy : Partons vîte partons, partons vîte partons, *multa paucis*, c'est en deux mots trente-six paroles.

ULISSE.

Che dirà il nostro famoso Arlicchino ?

ARLEQUIN.

Moi qu'on dit être le plus agréable assassin de la tristesse ; à moi, Seigneur, vous me permettez d'ouvrir ma grande bouche pour vous dire mes petits sentimens ; à moi dont le ventre qui est le meilleur plaisant que j'aïe au monde, & qui me divertit le mieux ; à moi dont l'appetit sans cesse renaissant n'a jamais été attaque par aucun dégoût ; cela veut donc dire, Mrs, que depuis que je suis hors de mon païs, j'ai mangé comme un loup, bû comme un trou, couru comme un fou, & dormy comme un loug-garou, *dixi*.

ULISSE.

Non si poteva dir meglio, & Mezzetin que dira-t-il ?

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre.

ARLEQUIN.

Il y a long-tems, & sans les femmes il n'y en auroit pas.

MEZZETIN.

Depuis qu'il y a des hommes sur la terre, *non an mai potuto* convenir entr'eux en quoi consiste le moïen de vivre heureux. Qui a voulu monter au Ciel, pour manger des mets de la destinée, qui a voulu descendre . . . . . .

AR-

ARLEQUIN.

A la cave pour boire de bon vin de Bourgogne.

MEZZETIN.

N'interrompez point mes periodes ....

ARLEQUIN.

Mon ami, le vin n'a jamais interrompu les discours, il les entretient.

MEZZETIN.

Qui a la fiévre de l'avarice, qui a la goutte de l'ignorance, qui a la galle de l'amour .....

ARLEQUIN.

Qui a le cours de ventre de la jalousie.

MEZZETIN.

Les uns ménent une vie farouche, les autres s'abandonnent à toutes sortes de délices: Démocrite disoit, moi j'aime à rire, Héraclite, moi j'aime à pleurer, Diogène je cherche un homme.

ARLEQUIN.

C'étoit un grand sot, il devoit bien plutôt chercher des femmes.

MEZZETIN.

Ne m'interromps point, ce n'étoit point la mode; & enfin ceux-là qui m'ont parû les plus sages, ce sont ceux qui n'ont songé qu'à boire, rire & chanter, & qui ont cru que pour être heureux il falloit suivre cette morale. (*Il chante sur l'air*, Et brin, bron, brac.)

Quelle erreur, quelle folie
De contraindre ses desirs,
La sagesse de la vie
Est d'en goûter les plaisirs;
Tour à tour
A Bachus, à l'Amour
Il faut faire la cour,
N'y perdons pas un jour,
L'heureux tems des plaisirs se passe sans retour.

(*Tous ensemble chantent & reprennent.*)

Tour à tour
A Bachus, à l'Amour, &c.
(Et s'en vont en chantant & dansant.)
Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre represente une Ile fort agréable, & la Mer paroît en éloignement.

SCENE I.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

ET bien, Marinette, te voilà dans notre Ile presentement; qu'en dis-tu?

MARINETTE.

C'est le lieu le plus charmant qu'il y ait au monde; mais ce qui me surprend le plus, c'est la maniére dont nous y avons été transportées, & avec quelle vîtesse.

COLOMBINE.

Tu ne sais pas tout ce que notre Maitresse sait faire; ce ne sont-là que les moindres effets de son pouvoir.

MARINETTE.

Je suis bien-heureuse qu'elle m'ait donné place dans son Char volant, & qu'elle m'ait emmenée ici; & aussi qu'Ulisse m'ait défait de mon brutal de mari: car je croi qu'il me seroit venu chercher au bout du monde pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Les maris sont-ils bons à autre chose qu'à faire enrager? Avant que de nous épouser ils sont doux, complaisans, agréables; si tôt que nous sommes leurs femmes, ils croient que ce seroit une foiblesse,

&

& qu'on se mocqueroit d'eux s'ils conservoient seulement de l'honnêteté pour nous.

MARINETTE.

Ah, que vous les connoissez bien.

COLOMBINE.

Si je les connois ? oh vraiement si je les connois ? Un mari sort le matin, va se promener, va au cabaret, va joüer, tandis que sa femme reste à la maison à faire de la tapisserie; & s'il revient de mauvaise humeur, comme il arrive souvent, il faut qu'elle en patisse.

MARINETTE.

Voilà tout comme j'étois avec le mien.

COLOMBINE.

Et pour peu qu'il vienne quelqu'un la voir qui soit un peu bien tourné, le mari fait le diable à quatre, & par sa jalousie mal fondée est cause souvent que sa femme songe à des choses où elle n'auroit pas pensé sans cela.

MARINETTE.

Rien n'est plus vrai.

COLOMBINE.

Croy-moi, Marinette, une femme peut se venger en un quart-d'heure de tous les chagrins que son mari lui aura causez en un an.

MARINETTE.

Assurément.

COLOMBINE.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir quelque bon mari; mais ma foi ils sont plus rares qu'on ne pense: C'est comme les carrosses inversables, dont on entend parler, & qu'on n'a jamais vûs. Ne semble-t'il pas à voir leurs maniéres que nous soïons nées pour être leurs esclaves ? Oh ! si je me marie jamais, je mettrai mon mari sur le bon pied, & lui ferai envisager le danger qu'il y a de ne pas traiter sa femme comme il faut.

MARINETTE.

Je vous promets bien que si jamais je me remarie, & que je trouve un méchant homme comme celui que j'avois, que je ne serai pas si sotte que j'ai été & que je me vengerai ...... Mais, Colombine, depuis que nous sommes arrivées, Circé s'est enfermée seule; qu'a-t-elle, elle paroît avoir quelque chagrin.

COLOMBINE.

C'est qu'elle aime, mon cher enfant, & son amour l'inquiéte.

MARINETTE.

Oüais ...... Mais, Colombine, il me semble qu'on ne devroit point aimer pour avoir du chagrin; on ne devroit aimer que pour avoir du plaisir.

COLOMBINE.

Tu as raison, mais c'est qu'elle n'a pas ce qu'elle aime; & pour ne te rien celer, tu sçauras qu'elle s'est enfermée pour parler au Diable, afin qu'il lui fasse le plaisir que le Vaisseau sur lequel est Ulisse pour s'en retourner en son païs, vienne aborder en cette Ile, quoiqu'il n'en prenne pas le chemin: mais le Diable qui ne peut lui rien refuser, & qui a pour elle toutes les considerations possibles, soufflera tant de ce côté ici, qu'il faudra bien que le Vaisseau y vienne, ou qu'il perisse.

MARINETTE.

Tu me dis là d'étranges choses! Nous reverrons donc ces Messieurs-là?

COLOMBINE.

Assurément, & peut-être bien-tôt; car quand le Diable se mêle de quelque chose, c'est un ouvrier qui va vîte en besogne. (*Elles sortent.*)

SCENE II.

LE DOCTEUR, PASQUARIEL, PIERROT, (*à la nage dans la mer, faisant des cris. Il paroît aussi un petit Batteau tourmenté par les vagues, dans lequel est Arlequin & Mezzetin. Tout cela passe le Théâtre.*)

SCENE III.

CIRCE', COLOMBINE.

CIRCE'.

ENfin, Colombine, j'espere que nous verrons bien-tôt Ulisse.

COLOMBINE.

En vérité, Madame, le Diable vous sert avec beaucoup de zèle. Il a fait aborder le Vaisseau d'Ulisse un peu rudement sur les côtes, & tout le rivage retentit des cris de ceux qui étoient dedans, qui se sauvent comme ils peuvent, les uns sur des planches, & les autres à la nage. N'avez-vous point de peur pour lui?

CIRCE'.

Non, non, Colombine, il s'est sauvé & tous ses compagnons aussi : je prends trop d'intérêt à ses jours pour en avoir négligé la conservation. Il est au bord de la mer presentement, qui rassemble tous ses gens que les flots avoient dispersez.

COLOMBINE.

Ce Prince seroit bien-aise, Madame, s'il sçavoit l'intérêt que vous prenez à lui, & combien il est heureux.

CIRCE'.

Ce qui feroit le bonheur des uns, est souvent fort indifférent aux autres.

COLOMBINE.

N'aïez point d'inquiétude sur cela, Madame, vous êtes jeune, aimable, belle; Ulisse a de l'esprit, il connoîtra bien-tôt ce que vous valez, & il ne sçauroit être insensible. A mon égard je vous avouë aussi que je ne suis point fâchée de tout ceci; je serai ravie de revoir un certain éveillé qui ne m'a pas déplu, en qui il paroît qu'Ulisse a le plus de confiance, c'est Arlequin ce me semble qu'il a nom; il est drôle, il est boufon, & la vérité est que l'esprit & l'enjouëment ont bien des charmes pour moi.

CIRCE'.

Vraiement cela seroit plaisant, si tu étois devenuë amoureuse d'Arlequin, fait comme il est?

COLOMBINE.

Et bien, Madame, qu'y a-t-il là de si extraordinaire? Il est vrai qu'Arlequin n'est pas fort beau, j'en demeure d'accord; mais combien voit-on de jolies femmes attachées à de laids mâtins encore plus vilains que lui cent fois? Et puis cela ne seroit pas dans les règles, que moi qui ay l'honneur d'être votre Demoiselle & votre confidente, je n'aimasse pas aussi. Jamais a-t-on vû une Dame avoir une affaire de cœur, que sa Demoiselle n'en ait eu une aussi pour le moins?

CIRCE'.

Pour le moins, Colombine?

COLOMBINE.

Oüi, Madame, pour le moins. Croyez-moi, il n'y a guére de femme qui fût contente, si elle n'avoit qu'un homme à lui dire qu'elle est belle, & qui lui rendît des soins. Assurément, Madame, la pluralité d'Amans ne laisse pas d'amuser agréablement.

CIRCE'.

En vérité, Colombine, vous tenez-là de beaux discours!

COLOMBINE.

Eh! mon Dieu, Madame, comme vous faites? vous y viendrez comme les autres. CIR-

CIRCÉ.

Il me vient un dessein dans l'esprit que je veux executer ; je vais donner mes ordres pour cela..... Toi, Colombine, reste ici ; & si tu apperçois quelques-uns des gens d'Ulisse, ne manque pas de me les envoyer.

SCENE IV.

COLOMBINE, LE DOCTEUR, PASQUARIEL.

LE DOCTEUR (*à Pasquariel.*)

NOn occor andar piu lontan, *ecco qua* une fille ou une femme ; car cela est assez difficile à connoître, & les plus fins y sont trompez.

PASQUARIEL.

Non importa, l'étoffe est toûjours d'une grande durée. *Bisogna parlagli. Signora*, *due Cavalieri d'Ulisse* vous demandent à qui il faut s'adresser pour avoir des rafraîchissemens pour eux & pour son Vaisseau ?

COLOMBINE.

Pour rafraîchir votre Vaisseau, laissez-le dans l'eau ; & pour vous allez-vous-en chez la le Fèvre, vous y trouverez de la glace tant qu'il vous plaira.

LE DOCTEUR.

Questa Donna parla comme un Filosofo.

COLOMBINE.

Allez, Messieurs, allez vous presenter à Circé qui commande dans cette Ile, elle vous fera donner ce que vous méritez, comme elle a déja fait à vos camarades.

PASQUARIEL.

Ohime Circé..... Questa forsiera che parmi i Diavoli è un Diavolo, si méchante, *piu Diavolo di tutti i terribili Diavoli.*

LE DOCTEUR.

Ohime, *son morto*, *mi pare que questa Isola fourmille*

di Diavoli, eh per gratia Signora diteci la verità; n'êtes-vous point un Diable déguisé en femme?

COLOMBINE.

Il n'a pas trop de tort, il faut dire le vrai, c'est la forme que le Diable prend plus communément; mais pour moi, allez, je suis une bonne Diablesse: marque de cela, c'est que je veux vous mener au Château, où je suis seure qu'on vous regalera comme il faut.....
(*Ils s'en vont tous trois.*)

SCENE V.

MARINETTE, MEZZETIN.

MEZZETIN.

A *Maladetto mar*, elle m'a bien tourmenté; & comme si j'avois été un voleur, elle m'a bien fait rendre gorge: en récompense aussi elle m'a bien fait avaler de l'eau; *mai piu mar*, quel chagrin si je m'étois noyé dans l'eau! patience d'étouffer dans le vin.

MARINETTE.

Signor, ti farò portare bon vin de Champagne, *boni caponi e pernici.*

MEZZETIN.

Voici un joli prélude pour faire danser mes dents.

MARINETTE (*chante sur l'air.*)

(Beaucoup de vin & peu de tendresse.)

Viva gli amanti, e viva l'amore,
Cosi si gode la libertà,
Chi è maritato ha sempre il brusa core,
E non ha cheguai, e non prova mai, la sanità.
Viva gli amanti, &c.

MEZZETIN (*sur le même air.*)

Viva chi beve il vin di Ciampagna,
E che si crepa dans les chapons,
Amo mangiar e viver in cocagna;
Ma per far l'amor, giuro di bon cor, che son poltron.

Vi-

Viva chi beve, &c.

MARINETTE.

Oh, oh, voi cantate!

MEZZETIN.

Ah, ah, vous en faites autant!

MARINETTE.

Sapete che sono del mare una Sirena, e voi?

MEZZETIN.

Et môi je suis un siron.

MARINETTE.

Voi siete gratioso.

MEZZETIN.

E voi siete bella.

MARINETTE.

Ahi...... (*Elle soûpire.*)

MEZZETIN.

Ahime .... (*Il soûpire.*)

MARINETTE.

L'amor mi fa sospirare, e voi?

MEZZETIN.

Et à moi c'est la faim.

MARINETTE.

Sento che cantate di mangiare e bevere; e non vi arrossite?

MEZZETIN.

Voi cantate in favor de l'amor, n'êtes-vous pas honteuse;

MARINETTE.

Nò, perche l'amor rienpisce il cervello.

MEZZETIN.

E il mangiar remplit le ventre.

MARINETTE.

Senza amore non si puol vivere.

MEZZETIN.

Et sans manger on meurt.

MARINETTE (*chante sur l'air.*)

(Je mene une agréable vie), &c.

Al Diavol vadì chi non ama,
Il mio piacere é ſol d'amar,
Solo l'amor il mio cor brama,
Et chi non ama poſſi crepar.

MEZZETIN (*ſur le même air.*)

Al Diavol vadi chi non magna,
Il mio piacere è di magnar,
Poſſi morir ch'il vin ſpargna,
Per me magnando voglio crepar.

MARINETTE.

E chi non ama poſſi crepar.

MEZZETIN.

E chi non magna poſſi crepar.

SCENE VI.

COLOMBINE, MARINETTE, MEZZETIN.

COLOMBINE.

ET voici encore un de ces Meſſieurs; que ne va-t-il manger & boire avec le reſte de ſes camarades? ils ſont à table, où ils s'en donnent à ventre déboutonné. (*Colombine lui montre le chemin, & il s'en va.*)

SCENE VII.

COLOMBINE, MARINETTE.

COLOMBINE.

AH, Marinette, écoute la plus prodigieuſe choſe du monde! J'ai mené deux des compagnons d'Uliſſe à Circé, elle a ordonné auſſi-tôt qu'on leur ſervît à manger; mais le vin qu'on leur a preſenté eſt un vin fort extraordinaire aſſurément, à meſure qu'ils en beuvoient vous les euſſiez vû changer de forme inſenſiblement; à l'un le nez allongeoit, à l'autre les

yeux

yeux appetissoient : Enfin l'un a pris la figure d'un Cochon, & l'autre d'un Ane; & puis il est venu ensuite plusieurs autres compagnons d'Ulisse de sa part; on les a fait boire comme les deux premiers, & ils ont été changez comme eux en differentes sortes d'animaux.

MARINETTE.

Je sçavois bien que les femmes ont le pouvoir de rendre la plupart des hommes aussi sots que les bêtes, quant à l'esprit; mais quant à la figure, c'est pousser la chose un peu loin.

COLOMBINE.

Ulisse n'a point encore parû, apparemment qu'il attend au bord de la mer que ses compagnons viennent lui rendre réponse.

MARINETTE.

Il a beau attendre, il faudra ma foi qu'il vienne lui-même: mais j'ai une curiosité extraordinaire de voir les hommes bêtes, il faut que je la satisfasse. (*Elle s'en va.*)

SCENE VIII.

CIRCE', COLOMBINE.

COLOMBINE.

En vérité, Madame, vous vous êtes bien divertie à faire de plaisantes metamorphoses. Ulisse est aussi-bien en compagnons presentement, que la plupart des femmes sont en maris. Mais dites-moi pourquoi vous les avez ainsi tous changez en animaux? Croyez-vous que ce soit un moyen pour vous rendre agréable à Ulisse?

CIRCE'.

Non; mais Ulisse dépendra en quelque maniére de moi par là; il ne me pourra quitter quand il le voudra, ne pouvant s'en retourner seul: Et quand il me

plaira de rendre à ses compagnons leur premiére forme, ce sera une obligation qu'il m'aura très-essentielle.

COLOMBINE.

En vérité, Madame, si les femmes avoient le même pouvoir que vous sur leurs Amans, on verroit de belles métamorphoses.

SCENE IX.

ULISSE, ARLEQUIN, CIRCE', COLOMBINE.

ARLEQUIN.

VEnez, venez vous dis-je, Monsieur, ce n'est pas ici une Ile deserte comme vous le pensiez. Il est vrai qu'il y a des animaux qui font fremir; en voici deux qui ne sont pas si affreux à la vérité, mais qui ne sont peut-être pas moins dangereux : Allons, approchez, & faites un petit compliment bien troussé là.

ULISSE.

Il vostro aspetto, ô Madama, dichiara la vostra nobiltà ; é al certo vi credo una persona considerabile di questa Isola, quando voi non ne siate la Maitresse.

ARLEQUIN.

Ou la servante.

COLOMBINE.

C'est moi qui la suis.

CIRCE.

Vous ne vous trompez pas, Seigneur, je commande en ces lieux, & déja vos compagnons sont dans le Palais.

ARLEQUIN.

Et que font-ils là, s'il vous plaît, ces Messieurs ?

COLOMBINE.

Ils boivent, ils mangent.

ARLEQUIN.

Comment depuis le tems ces marauts-là sont à table? Vraiment je ne m'étonne pas s'ils ne reviennent point; fy les vilains yvrognes; de quel côté faut-il aller, s'il vous plaît, il faut que j'aille vîte boire le reste pour les empêcher de s'enyvrer.

ULISSE.

Come.

ARLEQUIN.

C'est le zèle que j'ai pour votre service, & pour leur santé qui m'emporte.

ULISSE.

Io lo credo, ma fermati... Gourmand... (*à Circé.*) *Signora; per trouvar i miei compagni sono venuto in questo loco, & sono contento della pena che mi son dato mentre mi à procurato l'honore di vedervi e di dichiararmi vostro Schiavo.*

CIRCE.

Allons, Seigneur, faire un tour dans ces jardins, en attendant qu'on nous serve à manger..... (*Ils s'en vont en causant.*)

SCENE X.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

COLOMBINE (*d'un air amoureux.*)

JE vous trouve un air mignon, une taille bien prise, un regard perçant; je crois que vous êtes naturellement bien tendre.

ARLEQUIN (*d'un air dédaigneux.*)

Pas trop.

COLOMBINE.

Comment donc, une jeune personne qui vous aimeroit, qui ne songeroit qu'à vous plaire, n'obtiendroit rien sur votre cœur?

ARLEQUIN.

Pas grand' chose.

COLOMBINE.

Pourquoi faut-il que l'amour ait mis tant de charmes dans une personne indifférente? Ah, Dieux, je n'en puis plus, la douleur me tuë? Ah, ah, ah! (*elle chancelle.*)

ARLEQUIN (*la soutenant.*)

Sont-ce-là des vapeurs? attendez, attendez; est-ce que vous m'aimeriez?

COLOMBINE.

Ingrat, peux-tu douter de ma tendresse?

ARLEQUIN.

Oh, pour cela je vous demande pardon; je croïois en pouvoir douter sans crime. Diable, l'amour va bien vîte en ce païs ci!

COLOMBINE.

Ahi, ahime, je me meurs!

ARLEQUIN.

Hola, hola, voiez un peu la force & le pouvoir de mes attraits....... Tâchez de reprendre vos esprits; j'ai déja de la pitié pour vous, le reste viendra petit à pètit.

COLOMBINE.

Ingrat!

ARLEQUIN.

J'ai tort. Mais en vérité je n'ai pas encore eu bien le tems de vous aimer aussi violemment que vous m'aimez. Comme diable elle y va! si la Maitresse est aussi vive que la Soubrette, adieu mon Maître: ce sont-là de ces sortes de choses où l'on ne s'attend pas toûjours..... Mais prenez courage, ma mignone, je sens que mon amour commence à venir.

COLOMBINE.

Ah! je commence à reprendre mes esprits.

ARLEQUIN.

Courage, vous dis-je, courage, je vous trouve vraiement bien jolie, après tout.

CO-

COLOMBINE.

Vous me rendez la vie. (*Ici arrivent des Musiciens joüant des Instrumens.*)

ARLEQUIN.

Mais, ma belle, qu'est-ce que ces gens-là ?

COLOMBINE.

Ce sont les Musiciens de Circé, qui apparemment veut donner un Concert à Ulisse avant le repas.

SCENE XI.

ARLEQUIN, COLOMBINE. ULISSE, CIRCE'.

Flûtes, Violons, Haut-bois, & une Chanteuse.

(*Ici commence un petit Concert d'Instrumens, ensuite on chante ces paroles.*)

Dans ces aimables lieux
Tout nous inspire la tendresse,
Un Printems éternel y fait briller sans cesse,
Ce que Flore & Pomone ont de plus précieux :
Des oiseaux nuit & jour le chant melodieux
Exprime le plaisir de l'amour qui les presse ;
On ne connoît ici, ni chagrin, ni tristesse,
Tout y plaît, tout y charme les yeux.
Dans ces aimables lieux
Tout nous inspire la tendresse.

(*Le concert des Instrumens reprend ensuite, après quoy on chante ces paroles.*)

Aimez, aimez, laissez vous enflammer,
Rien n'est si doux que le plaisir d'aimer :
Après tant de travaux d'éternelle mémoire,
Goûtez un doux repos dans ce charmant séjour,
Vous avez tout fait pour la gloire,
Ne ferez-vous rien pour l'amour ?

AR-

ARLEQUIN.

Cela est fort joli ; mais tous ces beaux airs & ces beaux discours sont de la viande bien creuse.

ULISSE.

Impertinente, gormando, tu non pensi che à mangiare.

ARLEQUIN.

Est-ce que vous n'y songez jamais, vous ?

ULISSE.

Nò.

ARLEQUIN.

Voilà comme disent la plupart de ces Messieurs ; cependant ils mangent si bien qu'ordinairement il ne reste plus rien pour leurs valets, & à la fin pour leurs héritiers ; sans songer à manger ils mangent tout leur bien.

CIRCE.

Allons, Seigneur, allons nous mettre à table.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle bien parler .. .. (*à Colombine.*) Allons, ma mignone, allons repaître, pour pouvoir parler plus franchement, & puis nous ôterons la bride à la pudeur, & nous mettrons la selle à l'amour.

SCENE XII.

LE DOCTEUR, (*à moitié changé en Ane.*) PIERROT, (*en Bouc.*) PASQUARIEL, (*en Cochon.*) MEZZETIN, (*en Chat ;*) *chacun une bouteille & un verre à la main ; & pendant qu'ils veulent chanter & boire, ils font des postures & des cris conformes aux animaux que chacun d'eux represente.*

MEZZETIN en Chat, chante.

Cantiamo compagni la gioia, su, su,
L'amore non è
Ma Bacco ch'io vò seguire, si, si.
D'amore son lasso, non ne posso più.

Cha-

Chaque animal fait ſon cri ordinaire à la fin de chaque vers.

MEZZETIN continuë.

Queſto vino,
Ch'è divino,
Et nel ventre cola giu,
E un liquore,
Ch'al mio core,
Pio che certo grato è.

Les animaux reprennent leurs cris.

MEZZETIN reprend.

Su beviamo,
Non tardiamo,
Ancor io preſto ne vò.
Vò trincare,
E ben mangiare,
Fin che poſſo notte & di.

Tous les animaux reprennent leurs cris, & s'en vont.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

ULISSE, ARLEQUIN.

ULISSE.

TI dico, che Circé è una maga, e che voglio partire.

ARLEQUIN.

Sorciére tant qu'il vous plaira, Monſieur, elle donne fort bien à manger, & en vérité vous n'avez pas raiſon de trouver cette Princeſſe moins aimable à cauſe qu'elle ſçait faire quelques petits tours de magie.

ULISSE.

In fine, ti aſſicuro che ciò mi feriſce l'imaginatione.

AR-

ARLEQUIN.

Oüy da.... Il y a bien des gens qui à la vérité feroient quelque scrupule d'avoir une Maitresse qui auroit commerce avec le Diable : mais les grands hommes comme vous se mettent ordinairement au dessus de ces bagatelles-là.

ULISSE.

In fine, per impedire il corso alla sua volontà ; va, cerca i nostri compagni, e ne imbarcheremo per partire incessantemente.

ARLEQUIN.

Je doute qu'elle vous laisse aller comme cela, Quand une femme s'est mis quelque chose dans la tête, ou qu'elle met quelque chose dans la tête d'un homme, cela tient bien ferme. Oüy, mais, Monsieur, voici une pensée qui me vient ; il faudroit vous faire sorcier aussi-bien qu'elle, & alors si elle vouloit vous contrarier & vous faire du mal, vous seriez à deux de jeu.

ULISSE.

Va ti dico a cercare i nostri compagni, non perdiamo tempo.

SCENE II.

COLOMBINE, ULISSE.

COLOMBINE.

ET bien, Seigneur Ulisse, comment vous trouvez-vous dans ce païs-ici ?

ULISSE.

Trovo il tutto delitioso, mà non posso stabilirci il mio soggiorno.

COLOMBINE.

Comment, n'êtes-vous pas le maître de vos volontez ; & si vous vous trouvez bien ici, qui vous empêche d'y rester ?

ULIS-

ULISSE.

Le cure che devo ai miei stati, ne sone troppo lontano, & poi moro di volontà di riveder la mia famiglia.

COLOMBINE.

Allez, Monsieur, vos Etats se sont bien gouvernez sans vous, & votre famille aussi : Peut-être même que comme il y a long-temps que vous êtes absent de chez vous, qu'elle est bien augmentée : la presence du mari n'est pas toûjours absolûment nécessaire pour cela, & j'en connois plus d'un à qui pareille chose est arrivée. Croïez-moi, Monsieur, vous êtes ici dans le plus beau lieu de l'Univers, goûtez-y tranquilement tous les plaisirs de la vie ; la belle Circé, connoît votre merite, il ne tient qu'à vous d'être le plus heureux mortel qui fut jamais.

ULISSE.

In fine, voglio partire.

COLOMBINE.

Je ne sçais pas, à vous parler franchement, si vous serez trop le maître de faire ce que vous dites ?

ULISSE.

Et chi vi si potrebbe apponere.

COLOMBINE.

Votre mérite, Monsieur.

ULISSE.

Che voi tu dire per questo?

COLOMBINE.

Cela veut dire que Circé, qui vous croit du mérite peut-être encore plus que vous n'en avez, ne vous laissera pas aller comme cela.

ULISSE.

E possibile che Circé mi vogli disobligare?

COLOMBINE.

Eh, Monsieur, l'envie qu'elle a de vous obliger pourroit bien l'obliger à vous desobliger Oüy.

COLOMBINE.

Je ne sçay, Monsieur, si cela sera aussi aisé que vous vous l'imaginez : Il y a bien des gens qui peuvent faire du mal, sans jamais pouvoir faire de bien. Il est vrai cependant que Circé a bien du pouvoir ; mais elle ne s'en servira pour vous faire plaisir, qu'autant qu'elle sera contente de votre procedé.

MARINETTE.

Signor, vado a rimenarli, perche ho paura che non sene perda qualcheduno, e io sono caricata di renderne conto ..... Petits, petits, petits (*elle les chasse & s'en va.*)

ARLEQUIN.

Elle les méne comme une bande de petits poulets-d'Inde ; voïez qu'ils sont dociles !

ULISSE (*suivant Marinette.*)

Rendetemi i miei compagni, se non volete che il dolore mi uccida. (Il s'en va.)

SCENE V.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

Ecoute, Arlequin, les maniéres d'Ulisse pourroient bien le mettre dans le troupeau de ses compagnons.

ARLEQUIN.

Ahi ! Colombine, tu me fais peur pour moi-même.

COLOMBINE.

Il faut esperer qu'Ulisse ne sera pas toûjours le cruel.

ARLEQUIN.

Morbleu, Colombine, cela m'inquiéte : Si ta Maitresse par plaisir ou par chagrin .... car il ne m'importe, alloit me changer en coq, par exemple, voudrois tu bien être ma poule ?

COLOMBINE.

Etre poule, ma foy non, une poule n'occupe jamais seule les bonnes graces d'un coq; un coq est trop coquet, & cela ne m'accommoderoit pas.

ARLEQUIN.

Ah, pour moi je te serois fidelle, foi de coq; mais puisque cela ne t'accommode pas, fais donc en sorte que si je dois être changé, ce soit sous la figure d'un lapin, pour pouvoir entrer dans la garenne de ton cœur.

COLOMBINE.

Tais-toi, voici Circé.

SCENE VI.

CIRCE', COLOMBINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN (*faisant des révérences à Circé.*)

POur cela, Madame, Ulisse . . . . en verité . . . . je ne sçai pas . . . . . mais de bonne foi . . . . . oh, cela est certain . . oüi Madame . . . cela est comme je vous le dis.

CIRCE'.

Qu'est-ce que cela veut dire? est il devenu fol?

ARLEQUIN.

Ulisse, Madame, Ulisse . . . . .

CIRCE'.

Acheve donc, Ulisse, & bien?

ARLEQUIN.

Ulisse, Madame, vous aime avec fureur; mais comme il vous craint beaucoup, & qu'il a peur que l'excès de sa passion ne le porte quelque jour à blesser votre pudeur, il voudroit être bien loin d'ici: Ainsi, Madame, croïez-moi, pour éviter quelque scandale qui arriveroit infailliblement, renvoïez-le au plutôt avec nos camarades; ôtez-leur seulement la figure

figure de bêtes, car pour le reste je vous promets, ils seront toûjours tels ..... à votre service.

CIRCE'.

Tu as raison, Arlequin, c'est ce que voudroit Ulisse, que je viens de laisser assez inquiet. Il a un empressement extraordinaire pour partir; mais il ne partira point, quand je devrois mettre en œuvre toutes les furies de l'enfer. Il m'a marqué de la tendresse d'abord qu'il m'a vûë, & tout d'un coup ses sentimens sont changez pour moi, saus que j'en puisse deviner la raison. Oh, puisqu'il m'a obligée à l'aimer, car ce n'est plus un mystére, il m'aimera aussi, ou bien vous périrez tous.

ARLEQUIN (*pleure.*)

Moy, Madame, tenez, écoutez, effectivement vous m'attendrissez le cœur; cela n'est vraiement pas bien à Ulisse d'en user ainsi, je ne sçaurois m'empêcher de le dire.

CIRCE'.

Oüy, pour lui & pour toi j'inventerai mille moïens pour me venger.

ARLEQUIN.

Mais, Madame, ce n'est pas ma faute en vérité & marque de cela, c'est que si Ulisse ne vous aime pas, je suis prêt de vous aimer moi.

COLOMBINE.

Comment, scélérat! Oh je vais la prier de te changer en cochon tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Tu t'en repentiras, examine bien cette mine ne vaut elle pas mieux qu'un groin.

CIRCE'.

Allons, Colombine, je veux rendre la forme humaine à un des compagnons d'Ulisse, afin qu'il sache au moins que je puis faire du bien aussi bien que du mal.

SCE-

SCENE VII.

ARLEQUIN (*seul.*)

Que diable est-ce que tout ceci ; Le Seigneur Ulisse a grand tort, ne lui en déplaise, avec ses beaux scrupules, à cause que Circé parle au Diable quelquefois, voila une belle affaire ; la plupart des femmes pour ne pas parler au Diable sont-elles moins diablesses pour cela ? Franchement je crains beaucoup pour ma figure ; voïez l'agréable chose, si Circé alloit faire de moi un chat-huant, par exemple, ou un limaçon ; que dis-je un limaçon, j'aurai peine à éviter de luy ressembler si j'épouse Colombine, à moins que sa phisionomie ne soit bien trompeuse: mais ce malheur n'est pas si à craindre que l'autre, ni si extraordinaire assurément. Oh, Monsieur Ulisse, il faut que je vous en dise deux mots : cette affaire passe la raillerie ; & si vous n'aimez pas Circé, il faut absolûment que vous fassiez comme si vous l'aimiez ; il n'y a rien à mon gré de plus aisé, il ne faut pour cela que de la jeunesse & de la santé. Mais qu'est-ce que je voy ? c'est mon ami Mezzetin.

SCENE VIII.

MEZZETIN (*dans ses habits ordinaires,*)
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Ah, *caro Mezzetin*, que j'ai de joie de te revoir ! On t'a donc rendu ta premiére forme d'animal ?

MEZZETIN (*contrefaisant le chat.*)

Mgnao, fu, fu.

ARLEQUIN.

Fy.

MEZZETIN.

C'eſt un petit reſte de l'état où j'étois tout à l'heure ; voilà qui eſt paſſé preſentement.

ARLEQUIN.

E ben credo che ſiete ben contento de non eſſer piu animal, & eſſer devenu homme.

MEZZETIN.

Non é gia un grand bonheur non *d'eſſer huomo tutto al contrario voria ancor eſſer beſtia.*

ARLEQUIN.

Comment, coquin, eſt-il rien de plus malheureux que de perdre la raiſon ?

MEZZETIN.

La ragion non ſerve ben ſouvente qu'à rendre *gli huomini* malheureux, & les bêtes qui en ont une à leur mode ſont toûjours contentes.

ARLEQUIN.

Voilà un chat bien moral.

MEZZETIN.

Gli animali per loro inſtinto natural non ſon portadi che à le coſe che li fan piacer. Ah, Ciel, pourquoi ne ſuis-je encore chat !

ARLEQUIN.

Oüais, ce maraut-là me donneroit quaſi envie de devenir animal : Ce que tu as de raiſon ne vaut pas la peine de tant t'affliger ; tu es encore aſſez bête, mon ami, ne te fâche point.

SCENE IX.

COLOMBINE, ARLEQUIN, MEZZETIN.

COLOMBINE.

Courage, Arlequin, nos affaires vont bien : allons gai, gai, de la joie, ris donc, ah, ah, ah,

ah, ris donc, te dis-je, ah, ah, ah. (*elle rit.*)

ARLEQUIN.

Ah, ah, ah.... Cela eſt fort drôle, oüy, ah, ah. (*il rit.*)

MEZZETIN.

Cela eſt fort drôle, dis-tu ?

ARLEQUIN.

Aſſurément, j'en créve de rire, ah, ah, ah.

MEZZETIN.

Puiſque tu m'aſſure que cela eſt plaiſant, je m'en vais rire auſſi, ah, ah, ah.... (*Il fait un rire forcé.*)

ARLEQUIN.

O ça, Colombine, tu vois que nous n'avons pas mal ri, ſçachons un peu preſentement ce qui nous fait tant rire ?

COLOMBINE.

Ah, ah, ah, ah, ah, ah .... (*Tous trois rient enſemble.*)

ARLEQUIN.

Sera-ce bien-tôt aſſez ! ah, ah ..... Dis un peu à cette heure ?

COLOMBINE.

C'eſt qu'on nous va marier enſemble, ah, ah. Comment vous ne riez plus ?

ARLEQUIN (*d'un ton triſte.*)

C'eſt donc-là ce qui eſt ſi plaiſant ! (*Colombine & Mezzetin rient enſemble.*)

COLOMBINE.

Aſſurément. N'es-tu pas le plus heureux homme du monde de m'épouſer ? je t'en aſſure au moins.

ARLEQUIN.

Vous faites fort bien de m'en aſſurer, car cette affaire eſt de la nature de celles dont il eſt permis de douter : mais comment cela s'eſt-il fait ſans que j'en aie oüi parler, ni que j'y aie jamais ſongé ?

MEZZETIN (*rit.*)

Bon, cela arrive tous les jours, ah, ah, ah.

COLOMBINE.

Ecoute, trop fortuné Arlequin, c'est qu'Ulisse & Circé font un accommodement ensemble à l'heure qu'il est; il a obtenu d'elle, à force de priéres, & par les serments qu'il lui a faits qu'il l'aimoit de tout son cœur, qu'elle débestialisera ses compagnons, & lui a promis de rester ici encore quelque temps, & de la revenir voir quand il auroit fait un tour en son païs pour donner ordre à ses affaires: & afin de former un espèce d'engagement entr'eux, il a été résolu que l'aimable Arlequin épouseroit incessamment la sage & discrette Colombine. Dès que j'ai entendu cela, je n'ai pas voulu voir le reste de leur accommodement, & je suis venu t'annoncer une si agréable nouvelle. (*Mezzetin rit, Arlequin paroît fort triste.*)

COLOMBINE.

Qu'avez-vous? est-ce que vous vous trouvez mal?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien; c'est que je tâche de modérer l'excès du plaisir dont mon ame est remplie. On peut fort bien mourir de plaisir, afin que vous le sçachiez.

COLOMBINE.

Ceux qui en meurent ont grand tort, à moins qu'ils n'aïent bien envie de mourir; car je ne sçache pas de mal contre lequel il y ait tant de remèdes sûrs & aisez à trouver.

ARLEQUIN.

J'en trouverai chez vous apparemment! (*Mezzetin rit toûjours.*)

COLOMBINE.

Ce n'est pas tout, il a été aussi résolu que Mezzetin épouseroit Marinette. (*Mezzetin devient tout d'un coup fort triste.*)

AR-

ARLEQUIN (*riant de tout son cœur.*)

Solatium miserorum est habere pares. Allons, Mezzetin, tu riois si bien tout à l'heure?

MEZZETIN.

Et oüi, mais on ne peut pas toûjours rire.

COLOMBINE.

Adieu, je m'en vais tout faire préparer pour nos deux mariages, m'entendez-vous bien?

ARLEQUIN.

De reste. Diable qu'elle est empressée!

SCENE X.

MEZZETIN, ET ARLEQUIN

(*se regardent tristement quelque tems sans parler, & font des lazzi.*)

ARLEQUIN.

MEzzetin, as-tu jamais oüi parler qu'on marie un homme sans sçavoir s'il le trouve bon ou mauvais?

MEZZETIN.

Est-ce que tu le pourrois trouver mauvais? Colombine est si jolie, il me semble que tu l'aimois?

ARLEQUIN.

Ventrebleu, il y a bien des differentes maniéres d'aimer; il y a souvent telle personne qu'on aime bien, qu'on ne voudroit pas épouser.

MEZZETIN.

Oüais, je croïois qu'on étoit bien-aise d'épouser toutes celles qu'on aimoit.

ARLEQUIN.

Non-pas, de par tous les Diables, non-pas; demande, demande à la plupart des Amants.

MEZZETIN.

Il faut pourtant que tu fasses la chose de bonne grace.

ARLEQUIN.

Tu as raison, il faut la danser tout du long & du large ; & toi, comment la danseras-tu ?

MEZZETIN.

De même apparemment.

ARLEQUIN.

Et Marinette, est-elle un peu à ton gré, l'aimés tu ?

MEZZETIN.

Non ; mais par la raison que ceux qui aiment leurs femmes avant que de les épouser, les trouvent insupportables quelque tems après j'espere que la haïssant presentement, je pourrai l'aimer dans la suite.

ARLEQUIN.

Fort bien.

MEZZETIN.

Ah, mon cher camarade, que tu seras content quand tu auras dix ou douze petits Arlequins qui viendront autour de toi : Mon Papa à déjeûner, à dîner, à goûter, à souper, mon Papa, dodo, dodo.

(*Mezzetin contrefait l'enfant & caresse Arlequin.*)

ARLEQUIN.

Paix, paix, petits marmots, vous m'étourdissez ; allez trouver votre mere.

MEZZETIN.

Ah, mon cher Papa !

ARLEQUIN.

Je vous donnerai le foüet.

MEZZETIN.

Baisez-moi, mon bon Papa, Papa mignon.

ARLEQUIN (*bat Mezzetin.*)

Quels petits coquins sont-ce là donc, ils ne se tairont pas ?

MEZZETIN.

Veux-tu t'arrêter ?

ARLEQUIN.

Non, je veux moriginer mes enfans moi.

SCE-

SCENE XI.

PIERROT, PASQUARIEL.

PIERROT.

VOilà bien du bruit, sans sçavoir pourquoi?

PASQUARIEL.

C'est à cause des nôces d'Arlequin & de Mezzetin.

PIERROT.

Ah, je ne m'étonne pas puisque ce sont des nôces; cela méne toûjours du bruit avec soi en les faisant, & après aussi bien souvent.

PASQUARIEL.

Diceno che Ulisse hà maritato Arlequin & Mezzetin, *perche sono suoi favoriti.*

PIERROT.

Ce n'est pas-là une marque bien sûre qu'ils soient favoris d'Ulisse; & il me semble qu'on pourroit mettre en question avec assez de raison, sçavoir, si c'est une récompense ou une punition que ce qu'on leur fait faire?

PASQUARIEL.

Ordinariamente quando si marita si fa delle conditioni, & Arlequin & Mezzetin *non hanno fato niente.*

PIERROT.

Ils ont eu de l'esprit; car de faire des conditions, ou de n'en pas faire avec sa femme en l'épousant, je croi que cela est bien égal, & qu'elle en perd la mémoire peu de temps après les nôces.

PASQUARIEL.

Tu hai ragione, & malgré ses promesses *la moglie fa* souvent *suo marito* .... vous m'entendez bien; *di cento mariti non vene sono quatro* qui soient en droit de se mocquer de celui à qui cet accident arrive.

PIERROT.

On ne peut rien dire ni penser de plus juste.... Mais voici la nôce qui va commencer, allons-y rire avec les autres.

Ici le Théâtre se change en un Jardin magnifique. Des Violons & des Hautbois environnent le Char d'Ulisse & de Circé, qui est au milieu du Théâtre.

D'un côté Arlequin & Colombine sont dans un Char, qui represente un ménage.

De l'autre côté Mezzetin & Marinette sont pareillement dans un Char, qui represente toute une batterie de cuisine. Ils sont environnez d'instrumens grotesques, poëlles & chaudrons.

On parodie la Chacone d'Armide, sur laquelle les Acteurs chantent ce qui suit.

UN CHANTEUR.

Suivons Ulysse & chantons sa victoire,
Tout l'Univers retentit de sa gloire.

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

LE CHANTEUR.

Circé nous offre ici mille plaisirs,
Ce Prince a sçû désarmer sa colére,
Deux mots d'amour & cinq ou six soupirs
Ont enchanté cette aimable sorciére.

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

ARLEQUIN.

Sans ses attraits nous serions tous encor
Chiens, Chats, Hiboux, Cochons, Renards, Pantéres,
La beauté sert quelquefois plus que l'or,
Souvent par elle on fait bien des affaires.

LE CHOEUR.

Suivons Ulisse, &c.

ARLEQUIN.

Que la douceur d'être Pere est extrême,
Quand on en doit tout l'honneur à soi même.

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

ARLEQUIN.

Loin de chez moi ces Plumets, ces Blondins,
Qui n'ont aucun respect pour l'Hyménée :
Je crains ces gens effrontez & badins,
Sans leur secours je veux avoir lignée.

LE CHOEUR.

Que la douceur, &c.

MEZZETIN.

Cher Arlequin crois moi; c'est vainement
Qu'on fait garder une femme coquette,
Quand elle veut écouter un amant,
Malgré nos soins l'affaire est bien-tôt faite.

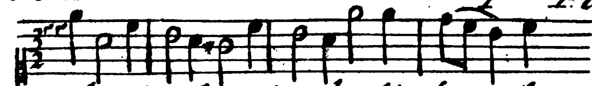
LE CHOEUR.

Suivons Ulysse, &c.

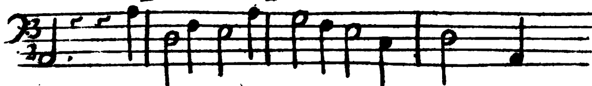
(*Tous ces couplets sont entremêlez de Danses, où l'on contre fait les Danses de l'Opéra, & la Comédie finit.*)

Fin de la Comédie & du Tome Troisiéme.

UNIV. OF MICHIGAN,
APR 16 1914

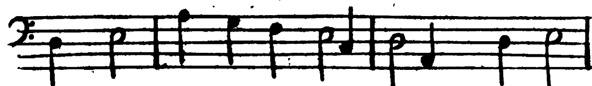


Non ha mai pace al cor mai pace al cor chi ser ve il
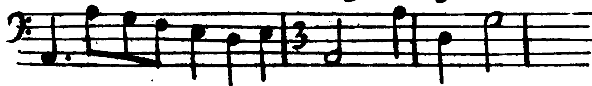




Dio d'amor chi serve il Dio d'a





mor Quel rigidoar :



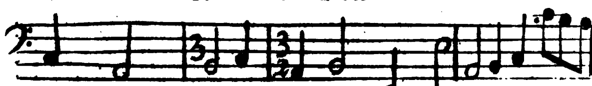


ciero col dardo se ve ro Non sa
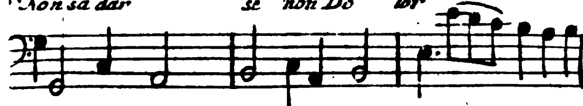




dar se non Dolor



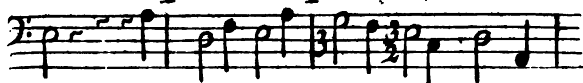


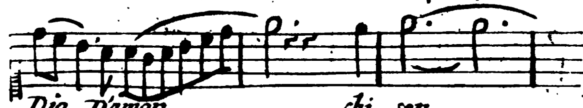
Non sa dar se non Dolor
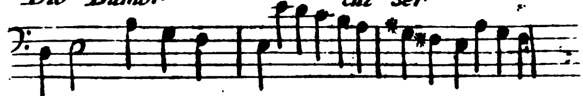




Non ha mai pace al cor mai pace al cor chi ser veil



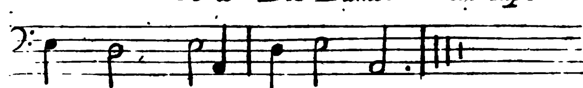


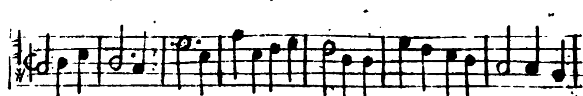
Dio D'amor chi ser



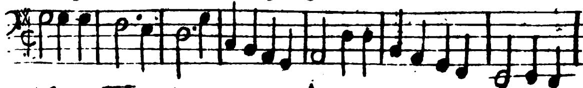


ve il Dio D'amor da Capo





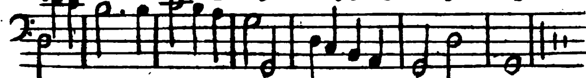
L'Amour est de tout age et la vieillesse mesme trouve dans ses douceurs a Cal

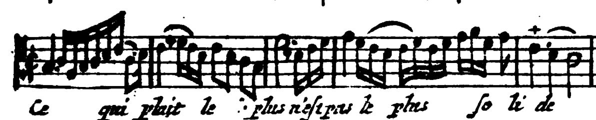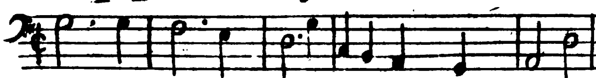



mer son ennuy quand on est bien riche et qu'on armerien n'est jmpossible aujou



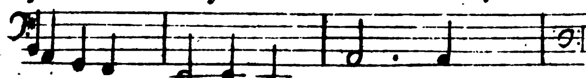

dhuy qu'on est bien riche et qu'on armerien n'est jmpossible aujourdhuy
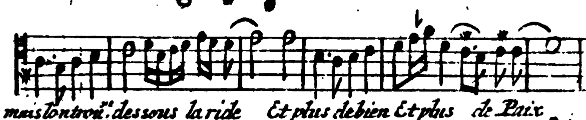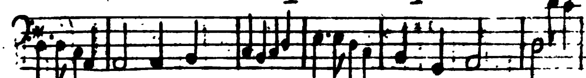



Ce qui plait le plus n'est pas le plus jo li de




la jeunesse a nos Yeux est la le Mille attraits




mais l'on trou. dessous la ride Et plus de bien Et plus de Paix



mais l'on trouve des sons la rida Et plus de bien Et plus de paix

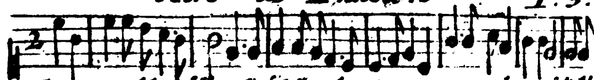
l'Art si ce n'est pas le vice de nos humeurs le chant des oyseaux le crystal des

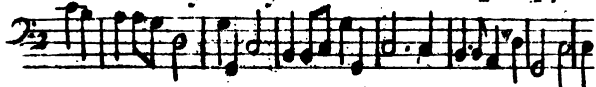
eaux Ces boccages leurs ombrages Ces lieux enchantés n'ont point de beautés plus

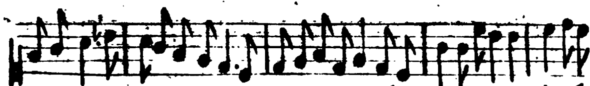
naturelles que nos feux nous sommes tous amoureux tous fidelles et tous heureux

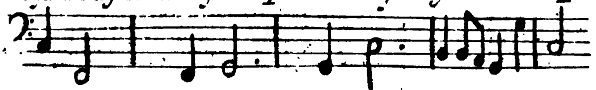
Qd gros jean dit qu'il aime co li nette il ast'rait qu'il l'aime bien par

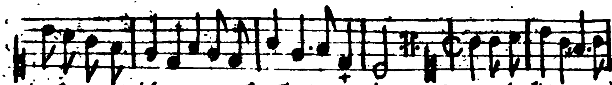
que ne dans chaps on ne se plaît rien ettout se fait a la franquette
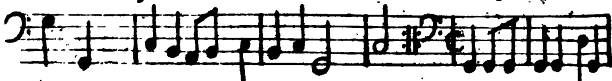

Dãs nos caves dãs nos celliers

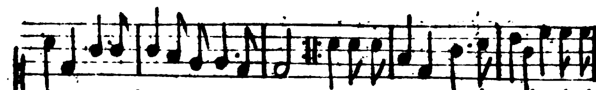


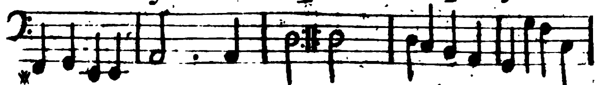

ni jamais le gout de nos raisins

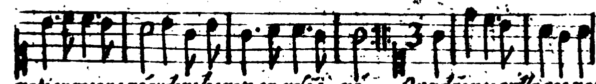


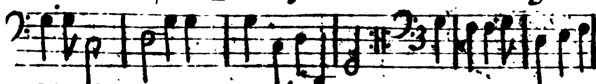

sirs de notre vie sõt naturels cõme nos vins
Dans nos jardins tout est à




ride evitõs le destin des choux põ tenir notre corps




pots en rosons nõ vidons les pots en rosõs nõ
Que dãs nos villages nos



jours sont serains nos bleds nos raisins y sont à l'abry des Ora:

:ges nos troupeaux des loups et nous des Jaloux

La bonne chose qu'un amant qu'on aime la Compagnie
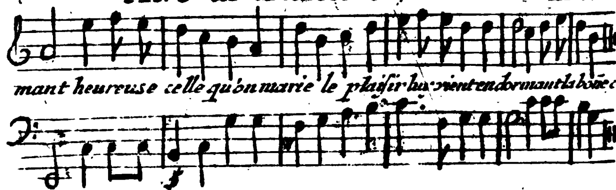
6 6

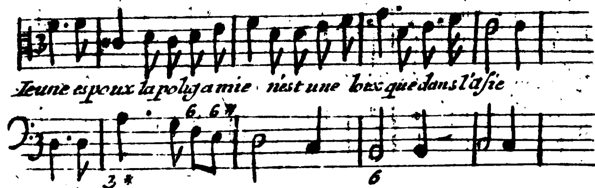
La bonne chose qu'un amant qu'on aime la Compagnie

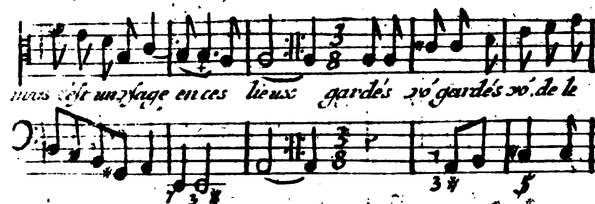
6 6

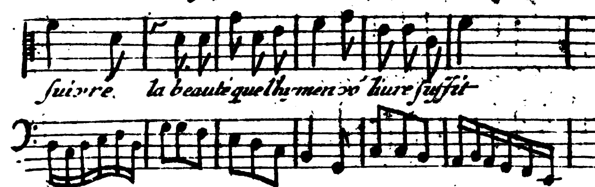
heureuse celle qu'on marie le plaisir luy vient en dor:

6 6 6 5 5


mant heureuse celle qu'on marie le plaisir lui vient en dormant la bône chose


Ieune espoux la polygamie n'est une loix que dans l'asie


c'est un usage en ces lieux gardés vo' gardés vo'. de le


suivre la beauté que l'hymen vo' livre suffit


pó rendre un coeur heureux gard. vo' gardés vo' de le suivre la beau

Air de la Toison Comique

Fin de la Musique du 3.e Tome